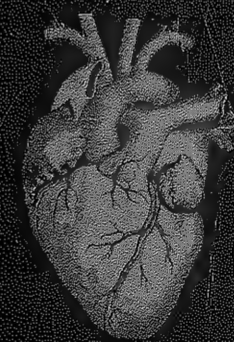
à la Sociale !
aux asociaux !

KARAOKE CHORALE

KARAOKE CHORALE

160 grammes d'art mineur pour greffes de choeur



Carnet de chants politiques et d'amours

John Hamilton

Mario

KARAOKE CHORALE

460 grammes d'art mineur pour greffes de chœur



Carnet de chants politiques et d'amours

On braillait déjà nos tubes à l'époque, *à trois sur un scooter* sur le pavé lillois. Mais c'est en pouce, de Porte d'Orléans et pour rejoindre des discussions tout à fait sérieuses qu'on descendit dans le sud un beau jour d'été 2006.
Plus tard, la nuit bien installée autour d'un feu et de quelques verres, vint l'heure d'envoyer le répertoire. Mais il y avait un hips : notre duo s'était trouvé vite fait bien *raide red wine*, et nos invités s'emmêlaient les couplets.
La *Maman des poissons* suggérait "Taillons-nous", *Père Duchêne* proposait une virée à quelques heures de Barcelone, la *Môme catch-catch* nous parlait de l'Amérique, *Léo* expliquant qu'avec son tatouage *Mort aux vaches*, les indiens...
Si tout ce petit monde voulait partir loin, notre route était plus courte - c'est parfois le cas quand il s'agit de se rendre à l'évidence. Entre nos propres trous de mémoire et le fait que presque personne ne connaissait les titres, on avait vraiment l'air... sans les paroles.
Au matin, banalité du mal de crâne, on s'est demandé *Que faire ?* [disait l'autre en 1902]. Réponse en substance : pour le mal, un cachet ; pour les mots, un carnet.
De ce jour, séparer le bon grain du livret prit du temps : c'est que, conséquence de rencontres canailles, le répertoire choral vint se greffer à l'histoire.
Le tout fut entonné, étoffé, affiné pendant de longs mois, au fil des coups de cœur et autres week-ends sauvages. Puis ça se relie, se promet, s'Arlésienne ; arrive même le moment d'une souscription et de paris en bouteilles.
Certains furent perdus, mais qu'importent les flacons pourvu qu'on ait le livret.

Le voici, 460 grammes d'art mineur (le poids des mots) pour greffes de chœur (choc de l'image : allez chanter un scalpel entre les dents). Bien sûr, *y a pas d'arrangements,* ni de partitions, mais un éclectique demi-millier de textes choisis arbitrairement, parfois annotés et illustrés, souvent traduits, et autant que possible rendus à leurs auteurs et mots d'origine.
Beaucoup de chants politiques (rouge criard, noir braillant) et d'amours, parce qu'on voudrait bien mourir vivants. Mais aussi des airs marins, c'est bon pour les bronches, et des tristes, pour déchanter en chantant ; des chansons encagées pour en finir avec toutes les taules, des joyeuses pour la route et des teigneuses pour garder en tête l'aversion originale ; d'autres encore sur le travail, c'est qu'on a vite fait de perdre sa vie à la gagner. Enfin, des spécimens de "chansons sociales", du wock'n woll, du médiéval, de la variétoche et du ska reggae, des valses - même des javas, les enfants !, tout ça en plein de langues étrangères, l'international c'est un genre.
300 pages thoraciques pour libérer les chœurs : sous ce pavé, des plages... musicales. Quand les airs et les mots seront tous dans vos cordes, vous pourrez toujours caler vos meubles avec. D'ici-là des fêtes, moins de défaites, et même si l'important n'est pas la chute, *enjoy yourself !*

INDEX PAR TITRES

1-A

B

INDEX PAR THEMES

INDEX PAR THEMES

NOTICE

- Généralement, le premier nom indique l'auteur, le second le compositeur. Mais parfois c'est juste l'interprète. La date renvoie à la création des titres.
- "Au refrain", indique qu'on le reprend après chaque couplet.
- "en 1-2-3-3 / 1-2-3-4", indique deux choses :
  - on chante deux fois le couplet et/ou le refrain.
  - La première fois, on double la 3ème ligne en ignorant la 4ème, la seconde on chante les 4 lignes.

1er mai



Copain, regarde les rues,
les flicards et les roussins
montrent leurs gueules bourrues
de brutes et d'assassins.
Racailles !
Par ça serais-je abîmé ?
Un 1er mai sans flicaille,
ce n'est pas un 1er mai. } x2

Copain, vois, malgré la rousse,
les bourgeois gras et pansus,
les richards ont eu la frousse
dès qu'ils nous ont aperçus.
Vipères !
Tremblez devant l'opprimé,
un 1er mai sans colère,
ce n'est pas un 1er mai. } x2

Copain, gare à la faconde
des grands ténors endormeurs,
la haine seule est féconde,
la haine des affameurs.
Récolte,
bourgeois, ce que tu as semé.
Un 1er mai sans révolte,
ce n'est pas un 1er mai. } x2

Copain, pense à la vengeance,
quand nous serons les plus forts,
nous détruirons cette engeance
au pied de ses coffres-forts.
Charognes !
Quand nous t'aurons supprimé,
nous fêterons sans vergogne,
bourgeois, notre 1er mai. } x2

77 *(Ludwig von 88)*

Ou étais-tu en 77 ?,
le punk est mort, que vas-tu faire ?
Traîner la rue, traîner dans la gerbe
pour quelques canettes de bière ?

Déambuler comme un zombie dans la rue,
comater rébou, vautré comme un porc ?
La tête collée dans un sac Prisu,
vomissant tes tripes comme un rat mort ?
Te laisseras-tu abuser comme un nabot
par les fascistes et les bourgeois ?
Toi qui hier répandais le chaos
au rythme du keupon destroy.
Il est grand temps de faire la révolution ;
foutre le feu comme au bon vieux temps,
raviver la flamme de la subversion
et dévaster le monde en pogotant.

Refrain

Tu t'es chargé à t'en rendre malade,
tu t'es réduit nuit après nuit.
Il faut maintenant repartir en croisade
pour rétablir le désordre et l'anarchie.



Grandes heures de la Fête des travailleurs...
Haymarket 1886, sa bombe, ses 5 exécutions. Fourmies 1891, ses fusils Lebel et ses 10 morts.
1941, Vichy en fait la Fête du travail - qui rend libre, rappelle un poète à la même époque.

A balétapolicié

(Jean Bériac - 1968, au refrain)*

Puisque la provocation,
celle qu'on n'a pas dénoncée,
ce fut de nous envoyer
en réponse à nos questions
vos hommes bien lunettés,
bien casqués, bien boucliés,
bien grenadés, bien soldés,
nous nous sommes mis à crier
à bas l'État policier ! (x3)

Parce que vous avez posté
dans les cafés, dans les gares,
des hommes aux allures bizarres,
pour ficher, pour arrêter
les Krivine, les Joshua,
au nom de je n'sais quelle loi,
et beaucoup d'autres encore,
nous avons crié plus fort :

Mais ce n'était pas assez
pour venir à bout de nous.
Dans les facs, à la rentrée,
vous frappez un nouveau coup.
Face aux barbouzes, aux sportifs,
face à ce dispositif
nous crions, assis par terre,
des Beaux-Arts jusqu'à Nanterre :

Vous êtes reconnaissables,
vous les flics du monde entier,
les mêmes imperméables,
la même mentalité.
Mais nous sommes de Paris,
de Prague et de Mexico,
et de Berlin à Tokyo
des millions à vous crier :

* *qui est sur l'air d'*Heili Heila

A la huelga

(au refrain)

¡ A la huelga compañero !
no vayas a trabajar.
Deja quieta la herramienta
es la hora de luchar.

A la huelga diez,
a la huelga cien,
a la huelga, madre,
yo voy también ;
a la huelga cien,
a la huelga mil,
yo por ellos, madre,
y ellos por mi.

Contra el gobierno del hambre,
nos vamos a levantar ;
todos los trabajadores,
codo a codo con el pan.

Desde el pozo y el arado,
desde el torno y el telar,
vivan los hombres del pueblo
¡ a la huelga general !

Todos los pueblos del mundo
la mano nos van a dar,
para revolver a España
su perdita libertad.



A la P'tite

(P. Denain, D. Dénecheau)

Ceux qui ding' qu'ont pas dix-huit ans,
on les envoie pour quelque temps
expier leur mauvaise conduite
à la P'tite.

Sitôt décarrés du panier,
les gaffes les font déshabiller
et sous une douche les précipitent,
à la P'tite.

Puis d'la taule i'r'vêtent le complet.
Bois, broc, béret et gilet
leur sont donnés d'façon gratuite,
à la P'tite.

Harnachés, le gaffe les conduit
de riffl' dans un sombre réduit.
C'est en cellotte que l'on habite,
à la P'tite.

Quand d'aucuns se r'trouvent là seulos,
y en a qui éclatent en sanglots.
Mais la plupart s'y font bien vite
à la P'tite.

Toute la journaille, sans regimber,
du cuivre il leur faut ébarber.
Gratter c'est la règle prescrite,
à la P'tite.

Du boulot, cette crèche sans pitié
d'son montant leur donne la moitié.
Pour l'Etat l'aut'part est souscrite,
à la P'tite.

Comme croûte une soupe à la noix,
vestos, riz, patates, lentilles, pois,
et l'dimanche de la viande pas cuite,
à la P'tite.

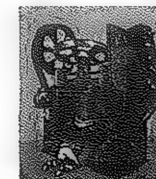
Quand ils sont pris à bavarder,
ou bien encore à bombarder,
on leur fourre pour huit jours de suite
à la P'tite.

Quand l'gaffe les appelle au parloir
que c'est leur dab' qui vient les voir,
ils sont bien contents d'sa visite,
à la P'tite.

Comme y a des gaffes à l'intérieur
et des griftons à l'extérieur,
faut êt'marl' pour se faire la fuite
de la P'tite.

Quand les sens viennent les agiter,
i' s'tapent des rassis sans compter.
A ce truc-là ils s'attigent vite,
à la P'tite.

C'est pas en m'nant les gosses dur'ment
qu'on obtiendra leur amendement.
C'régime à la haine les incite,
à la P'tite.



La P'tite *en question, c'est la* Petite Roquette, *prison pour mineurs démolie en 1975. En lieu et place, un jardin public parisien a conservé l'ancien portail de la zonz'.*

A la Roquette *(Aristide Bruant - 1889)*

En t'écrivant ces mots, j'frémis par tout mon être,
quand tu les liras j'aurais mis l'nez à la f'nêtre ;
j'suis réveillé depuis minuit ma pauv' Toinette,
j'entends comme une espèce de bruit, *à la Roquette.*

L'président n'aura pas voulu signer ma grâce,
sans doute que ça i'aura déplu que j'me la casse.
Si on graciait à chaque coup ça s'rait trop chouette,
d'temps en temps faut qu'on coupe un cou *à la Roquette.*

Là-haut, l'soleil blanchit les cieux, la nuit s'achève ;
ils vont arriver, ces messieurs, v'la l'jour qui s'lève.
Maint'nant j'entends distinctement l'peuple en goguette
qui chante sur l'air de *l'Enterr'ment, à la Roquette.*

Tout ça, vois-tu, ça n'me fait rien, c'qui m'paralyse
c'est qu'i faut qu'on coupe avant l'mien l'col de ma ch'mise ;
en pensant au froid des ciseaux à la toilette,
j'ai peur d'avoir froid dans les os *à la Roquette.*

Aussi j'vas m'raidir pour marcher sans qu'ça m'émeuve,
c'est pas moi qui voudrait flancher devant la Veuve,
j'veux pas qu'on dise que j'ai eu l'trac de la lunette,
avant d'éternuer dans l'sac *à la Roquette.*

A las barricadas *(sur l'air de* La Varsovienne*)*



Negras tormentas agitan los aires,
nubes obscuras nos impiden ver.
Aunque nos espere el dolor y la muerte,
contra el enemigo nos llama el deber.
El bien más preciado es la libertad,
luchemos por ella con fe y con valor.
¡ Alza la bandera revolucionaria
que llevará el pueblo a la emancipación ! }x2

En pie pueblo obrero, ¡ a la batalla !
hay que derrocar a la reacción.
¡ A las barricadas, las barricadas !
Por el triunfo de la Confederación. }x2

De noirs orages agitent les airs,
nous empêchant de voir.
Bien que nous attendent la douleur
et la mort, le devoir nous appelle
contre l'ennemi. La liberté est le
bien le plus précieux, nous lutterons
pour elle avec foi et valeur.
Hissons le drapeau révolutionnaire,
qui mène le peuple à l'émancipation.
Debout, peuple ouvrier,
il faut démolir la réaction.
Aux barricades, pour le triomphe
de la Confédération !

A message to you, Rudy *(Dandy Livingstone - 1967)*

Stop your messing around,
better think of your future.
Time you straightened right out,
creating problems in town.
Oh oh oh
Rudy, a message to you. (bis)

Stop your fooling around,
time you straightened right out.
Better think of your future,
else you'll end up in jail.
Oh oh oh
Rudy, a message to you. (bis)

A Saint Lazare *(Aristide Bruant - 1886)*

C'est de la prison que j't'écris, mon pauvr' Polyte.
Hier je n'sais pas ce qui m'a pris à la visite,
c'est des maladies qui s'voient pas quand ça s'déclare,
n'empêche qu'aujourd'hui, j'suis dans l'tas *à Saint Lazare.*

Mais pendant c'temps-là, toi, vieux chien, quék'tu vas faire ?
Je n'peux t'envoyer rien de rien, c'est la misère.
Ici tout l'monde est décavé, la braise est rare,
faut trois mois pour faire un linvé* *à Saint Lazare.*

Vrai, d't'savoir comme ça sans l'sou, je m'fais une bile.
T'es capable de faire un sale coup, j'suis pas tranquille.
T'as trop d'fierté pour ramasser des bouts d'cigare
pendant tout l'temps que j'vas passer *à Saint Lazare.*

Va t'en trouver la grande Nana, dis que j'la prie
d'casquer pour moi, j'y rendrai ça à ma sortie.
Surtout n'y fait pas d'boniments pendant qu'je m'marre**
et que j'bois des médicaments, *à Saint Lazare.*

Et puis mon gros loup, bois pas trop, tu sais qu't'es teigne ;
et quand t'as un p'tit coup d'sirop, tu fous la beigne.
Si tu t'faisais coffrer un soir, dans une bagarre,
y a p'us personne qui viendrait m'voir *à Saint Lazare.*

J'finis ma lettre en t'embrassant, adieu mon homme.
Malgré qu'tu sois pas caressant, ah j't'adore comme
j'adorais l'bon Dieu, comme papa, quand j'étais p'tite,
et que j'allais communier à *Sainte Marguerite.*

**pièce de monnaie **s'ennuyer*

A nous la liberté *(Au refrain)*

La liberté, c'est toute l'existence ;
mais les humains ont créé les prisons,
les règlements, les lois, les convenances,
les ateliers, les bureaux, les maisons,
ai-je raison ? Alors disons :

mon vieux copain, la vie est belle
quand on connaît la liberté.
N'attendons plus, partons vers elle,
l'air pur est bon pour la santé.

Partout, si l'on en croit l'histoire,
partout on peut rire et chanter,
partout on peut aimer et boire.
A nous, à nous la liberté !
A nous, à nous la liberté !

Pourquoi faut-il se compliquer la vie ?
Pour de l'argent se faire des cheveux
alors qu'on peut vivre à sa fantaisie ?
Quand on est libre on fait tout ce qu'on veut,
on est heureux selon ses vœux.

Mon vieux copain, la vie est douce,
vivons ce que vivent les fleurs.
Ne pas en foutre une secousse,
c'est là le secret du bonheur.

Il ne faut pas songer au mariage
quand on est fait pour courir les chemins.
En attendant d'être assagi par l'âge
contentons-nous d'amours sans lendemain.
C'est le destin, mon vieux copain !

Mon vieux copain, la terre est ronde,
les femmes vont de tout côté.
Quand on verra le bout du monde,
il sera temps de s'arrêter.

Musique du film éponyme de René Clair (1931), une spéciale pour Bruits de tôles.

L'accordéon

(S. Gainsbourg, au refrain)

Dieu que la vie est cruelle
au musicien des ruelles,
son copain, son compagnon
c'est l'accordéon.
Qui c'est-y qui l'aide à vivre ?,
à s'asseoir quand il s'enivre ?
C'est-y vous?, c'est moi ? Mais non,
c'est l'accordéon.
Accordez, accordez, accordez donc
l'aumône à l'accordé-l'accordéon ! } x2

Ils sont comme cul et chemise,
et quand on les verbalise
il accompagne au violon
son accordéon.
Il passe une nuit tranquille
puis au matin il refile
un peu d'air dans les poumons
de l'accordéon.

Quand parfois il lui massacre
ses petits boutons de nacre,
il en fauche à son veston
pour l'accordéon.
Lui, emprunte ses bretelles
pour secourir la ficelle
qui retient ses pantalons
en accordéon.

Mais un jour, par lassitude,
il laiss'ra la solitude
se pointer à l'horizon
de l'accordéon.
Il en tirera cinquante
centimes à la brocante
et on f'ra plus attention
à l'accordéon.

L'accordéoneux

(A. Plettinckx, G. Rieding. Au refrain)

Euj'sus venu eud'Godewarsvelde
par'ç'qu'ils étotent tous à dire, à l'mason,
qu'un flamind, in guise d'intermède,
i'aime bin dinser au son du 'cordéon.
Quind s'qu'i s'invite chez eune bonne musicienne,
j'croyos faire eum'n'av'nir avec eune Roubaisienne,
alors j'sus v'nu un diminche à dîner
avec min cordéon pour juer dins sin cabaret.

In Roubaignot, amusez-vos !
Trecknecker, Borcknecker,
quind qu'tu voudros prinde du plasi ;
euch'beckevec, steckevec,
quind qu'tu voudros dinser avec.
'Cordéoneux, mi j'sus toudis joyeux,
soir et matin euj'fait dinser les gins !
'Cordéoneux, mi j'sus toudis joyeux,
soir et matin euj'fait dinser les gins !

Ascoute-moi bin eune fos ma'm'zelle ;
quind s'que tu voudros choisir un z'amoureux,
te t'f'ras jamais un soir plus bielle,
quind s'que te prendras un bel cordéoneux.
Dins ma mason, quind qu'les infants osent braire,
euj'prinds min cordéon et tout d'suite eul'va s'taire.
Pindint l'semaine, euj'va jamais œuvrer,
euj'gagne ma p'tite quinzaine in juant dins les cabarets.

Euj'connos tous les airs eud'France,
te peux d'minder a tout ch'ti qu'teu voudros.
Quind j'que j'intinds eune nouvelle danse,
m'faut point longtimps, tout d'suite euj'l'apprindros.
Chansons d'Paris ou bien de Valenciennes,
et oui, j'l'ai dins mes dogts et j'in fais eune rengaine.
Ouais, Capenoules, ch'est encore mi qu'est l'mieux,
ch'est mi l'plus décoré eud'tous les cordéoneux.

L'accordéoniste *(Michel Emer - 1940)*

La fille de joie est belle, au coin d'la rue Labas,
elle a une clientèle qui lui remplit son bas.
Quand son boulot s'achève, elle s'en va à son tour
chercher un peu de rêve dans un bal du faubourg.
Son homme est un artiste, c'est un drôle de p'tit gars,
un accordéoniste qui sait jouer la java.

Elle écoute la java mais elle ne la danse pas,
elle ne regarde même pas la piste.
Et ses yeux amoureux suivent le jeu nerveux
et les doigts secs et longs de l'artiste.
Ça lui rentre dans la peau, par le bas, par le haut,
elle a envie d'chanter, c'est physique !
Tout son être est tendu, son souffle est suspendu,
c'est une vraie tordue d'la musique !

La fille de joie est triste au coin d'la rue Labas,
son accordéoniste il est parti soldat.
Quand i' r'viendra d'la guerre ils prendront une maison,
elle sera la caissière, et lui sera l'patron.
Que la vie sera belle, ils s'ront de vrais pachas ;
et tous les soirs, pour elle, il jouera la java.

Elle écoute la java qu'elle fredonne tout bas,
elle revoit son accordéoniste.
Et ses yeux amoureux (...) par le bas, par le haut,
Elle a envie d'pleurer, c'est physique ! (...)

La fille de joie est seule au coin d'la rue Labas,
les filles qui font la gueule, les hommes n'en veulent pas.
Et tant pis si elle crève, son homme ne r'viendra plus ;
adieu tous les beaux rêves, sa vie, elle est foutue.
Pourtant ses jambes tristes l'emmènent au boui-boui,
où y a un autre artiste qui joue toute la nuit.

Elle écoute la java... elle entend la java...
elle a fermé les yeux... les doigts secs et nerveux ...
Ça lui rentre dans la peau par le bas, par le haut ;
elle a envie d'gueuler, c'est physique.
Alors, pour oublier, elle s'est mise à danser,
à tourner au son de la musique... Arrêtez ! Arrêtez la musique !

Addio a Lugano *(Pietro Gori - 1895. Les italiques sont reprises)*

Addio Lugano bella, o dolce terra pia ;
scacciati senza colpa, gli anarchici van via
e partono cantando con la speranza in cuor.

Ed è per voi sfruttati, per voi lavoratori,
che siamo ammanettati al par dei malfattori
Eppure la nostra Idea è solo idea d'amor.

Scacciati senza tregua, andrem di terra in terra
a predicar la pace ed a bandir la guerra.
La pace fra gli oppressi, la guerra agli oppressor.

E tu che ci discacci con una vil menzogna ;
Repubblica borghese un di ne avrai vergogna.
Noi oggi t'accusiamo in faccia all'avvenir.

Elvezia il tuo governo schiavo d'altrui si rende,
di un popolo gagliardo le tradizioni offende
E insulta la leggenda del tuo Guglielmo Tell.

Anonimi compagni, amici che restate ;
le verità sociali da forti propagate.
E questa la vendetta che noi vi domandiam.

Addio cari compagni, amici luganesi ;
addio bianche di neve, montagne ticinesi,
I cavalieri erranti son trascinati al nord. (ter)

Adieu belle Lugano, oh douce terre pieuse ! Chassés sans raison, les anarchistes s'en vont. Ils partent en chantant, l'espérance au cœur. Et c'est pour vous les exploités, les travailleurs que nous sommes enchaînés par des malfaiteurs, et pour notre Idée qui n'est qu'idée d'amour. Sans cesse chassés d'un lieu à un autre, nous irons prédire la paix et annoncer la guerre ; la paix entre oppressés, la guerre aux oppresseurs. Toi qui nous bassine de vils mensonges, république bourgeoise, un jour tu en auras honte, dès aujourd'hui nous t'accusons devant l'avenir. Anonymes compagnons, amis qui restez, répandez la vérité sociale : voici la vengeance que nous vous demandons. Adieu chers camarades, amis luganais, adieu montagnes blanches de neige, les cavaliers errants sont repoussés au nord.

C'est l'époque de la propagande par le fait. Ravachol exécuté, Auguste Vaillant lance une bombe à clous dans la Chambre des députés. Il est exécuté à son tour, et le gouvernement adopte les lois scélérates. En représailles, Géronimo Caserio assassine Sadi Carnot. Une féroce répression commence, P. Gori et d'autres choisissent de s'exiler à Lugano, d'où ils seront expulsés pour l'Allemagne. (cf *Sante Caserio*)

Addio morettin

(en 1-2-3-3 / 1-2-3-4, cf. Notice)

Addio morettin ti lascio,
finita è la mondada,
tengo un altro amante a casa
più bellino assai di te.

Più bellino, più carino,
più sincero nel far l'amore,
ci ho donato la vita e il cuore,
e per sempre l'amerò.

Tu credevi ch'io ti amassi
mentre invece t'ho ingannato,
caramelle tu m'hai pagato,
vino bianco abbiam bevù.

T'ho amato quaranta giorni
solo per passare un'ora
e adesso ch'è giunta l'ora
ti lascio in libertà.

La libertà l'è quella
di non più lavorare,
casa vogliamo andare
in cima del vapor.

L'amor dei Piemontesi
la g'ha poca durada
finita la mondada
l'amor non si fa più.

Io partirò
col cuor sospirerò,
ma io per te
morire no no no.

Adieu morettin je te laisse,
la saison est finie, un amant
plus beau que toi m'attend.

Adieu à un artiste

(B. Dimey, M. Blanchot, au refrain)

On est partis te porter tous en terre,
y avait Michel et Robert et puis moi.
Après bien sûr, on est v'nus boire un verre
et comme de juste on a tous parlé d'toi.
On a dit tout c'qu'on savait sur ton compte,
on a payé tes ardoises en retard ;
passé minuit avec chacun son compte,
on s'est trouvés tout cons sur le boul'vard.

Si vous saviez comme ils sont les artistes,
si vous l'saviez, nous n'en serions pas là.
Si vous saviez comme ils sont les artistes,
on n'aurait pas enterré celui là.

Toi qu'es parti comme un grand malhonnête,
t'as laissé Pierre et Robert et pis moi.
On n'a plus rien que l'bourdon dans la tête,
ça fait beaucoup d'orphelins à la fois.
Y a pas idée de filer à l'anglaise,
comme tu l'as fait sans rien dire aux copains.
I' fait pas chaud, tu sais, dans la terre glaise,
tu s'ras tout seul et pis t'auras l'air fin.

Moi pour une fois j'ai fermé ma grand' gueule
tout comme Robert et Michel et pis quoi ;
la joie de vivre, elle est partie toute seule,
et d'un seul coup avec nos gueules de bois
on a chanté nos chansons tous ensemble,
on a fini par boire à ta santé,
à la santé de ceux qui te ressemblent,
en espérant qu'il nous en est resté.

Adieu, cher camarade

(Les italiques sont reprises)

Adieu, cher camarade,
adieu, faut se quitter ;
faut quitter la bamboche,
à bord il faut aller.
En arrivant au port,
en montant la coupée,
à l'officier de quart
faudra se présenter.

Coup de sifflet du maître :
“poste d'appareillage !”
Autour du cabestan
se range l'équipage.
Un jeune quartier-maître,
la garcette à la main,
aux ordres du premier maître
nous astique les reins.

Ah ! qu'elle est triste et dure
la vie de matelot :
On mange des gourganes,
on ne boit que de l'eau ;
on couche sur la dure
sur de vieux lits de camp,
on fait triste figure
quand on n'a pas d'argent.

Jours de fête et dimanches
on nous fait travailler,
comme les bêtes de somme
qui sont chez nos fermiers.
Un jeune quartier maître
nous dit “Dépêchez-vous !”
Les forçats de Cayenne
sont plus heureux que nous.

Et vous jeunes fillettes,
qui avez des amants
bourlinguant tout là-bas
à bord des bâtiments ;
ah soyez-leur fidèles,
gardez bien votre cœur
à ces marins modèles
qui ont tant de malheurs.

Et toi, ma pauvre mère,
qu'as tu fait de ton fils ?
Marin, c'est la misère,
marin, c'est trop souffrir.
J'ai encore un p'tit frère
qui dort dans son berceau,
je t'en supplie ma mère
n'en fait pas un matelot.

Et si je me marie,
qu'un jour j'ai des enfants,
je leur bris'rai un membre
avant qu'ils ne soient grands.
Je ferai mon possible
pour leur gagner du pain
le restant de ma vie,
pour qu'ils n'soient pas marins.

Adieu fillette

(Renaud, au refrain)

Sous tes cheveux beaucoup trop blonds, décolorés ça va de soi,
t'avais une cervelle de pigeon, *mais j'aimais ça. (x2)*
Au fond de tes grands yeux si bleus, trop maquillés, ça va de soi,
t'avais quekchose de prétentieux, *que j'aimais pas. (x2)*
J'avais la tignasse en bataille et les yeux délavés ;
je t'ai culbutée sur la paille, t'as pris ton pied.

Adieu fillette, nous n'étions pas du même camp ;
adieu minette, bonjour à tes parents.

Tu m'as invité à Deauville, dans ta résidence secondaire ;
je m'suis fait chier comme un débile *dans cette galère. (x2)*
Tu m'as présenté tes copains, presque aussi cons qu'des militaires,
c'étaient des vrais républicains *buveurs de bière. (x2)*
Le grand type, qui s'croyait malin en m'traitant d'anarchiste,
j'regrette pas d'i avoir mis un pain avant qu'on s'quitte.

Et quand t'es rentrée à Panam, super fière de ton bronzage,
t'as pas voulu poser tes rames sur le rivage - c'est une image.
Tu m'as téléphoné cent fois pour qu'j' passe te voir à Neuilly
dans ton pavillon, près du bois, *et j'ai dit oui. (x2)*
J'suis venu un soir à ta surboum avec vingt-trois d'mes potes,
on a piétiné tes loukoums avec nos bottes.

Faut pas en vouloir aux marioles, i's ont pas eu d'éducation.
A la Courneuve y a pas d'écoles, y a qu'des prisons et du béton.
D'ailleurs i's ont pas tout cassé, i's ont chouravé qu'l'argenterie,
ton pote qui f'sait du karaté *qu'est-c'qu'on i'a mis ! (x2)*
Ton père j'l'ai traité d'enfoiré, excuse-moi auprès d'lui :
si j'avais su que c'était vrai j'y aurais redit.

Maint'nant j'ai plus envie d'causer, tu d'vrais déjà avoir compris
qu'on n'est pas nés du même côté *d'la bourgeoisie. (x2)*
Arrête une minute de chialer, tu vois quand même que j't'oublie pas,
j'te téléphone en PCV *de Nouméa. (x2)*
Ça fait 3 s'maines que j'suis bidasse, l'armée c't'une grande famille ;
la tienne était moins dégueulasse, viv'ment la quille.

Adieu Paris *(Berthe Sylva)*

Adieu Paris, je me retire à la campagne,
l'ennui me gagne, assez d'champagne ;
j'en ai soupé d'aller souper avec des poules,
et de rentrer comme si l'pavé faisait d'la houle.
Adieu Paris, car j'en ai par-dessus la tête,
faire la fête, oh, qu'ça m'embête ;
je vais me mettre au vert, vivre comme les bêtes,
me coucher tôt et ne plus boire que d'l'eau.

Oui mais, avant que je te quitte,
et de vivre en ermite, tout là-bas loin de toi,
Oh, ville des merveilles, encore une fois,
vidons une bouteille, une puis deux, puis trois.
Oh ! La drôle de chose, dès qu'un bouchon explose,
tout est beau, tout est rose, profitons-en, garçon !
Apportez-moi la carte, il faut et sans façon,
faire avant que je parte un grand gueuleton.

Adieu Paris, ville de rêve et d'épouvante,
ville méchante, ville charmante ;
tu fais payer bien cher le bonheur que tu donnes,
mais en mourant, on t'aime tant qu'on te pardonne.
Adieu Paris, adieu Montmartre et Notre-dame,
tes jolies femmes, tes vilains drames.
Toute l'éternité nous te donnons nos âmes,
leur paradis, c'est le ciel de Paris !

Adiu paure *(deux versions, un refrain)*

Adiu paure, adiu paure,
adiu paure Carnavas !
Tu t'en vas e ieu demori
per manjar la sopa à l'alh.
Le biou canta, l'ase dansa,
le moton ditz la lèiçon ;
e la lèbre canta l'credo,
e l'aucèl ditz le pater.

Tiriti tititití
Escolto ben compaïré diaomé,
Tiriti tititití
escolto ben cé qué té diéu.
Cé qué té diéu, cé qué té diéu.
Cé qué té diéu, cé qué té diéu.

Catarina la pissosa
porta la civada als bious,
e de blat a las galinas,
si vos que te fasquen d'ious.

La junèssa fa la fèsta,
totis les qu'i èm ongan.
E les filhas fan las cocas
per celebrar Carnaval.

Pod pas beure, pod pas beure,
pod pas beure qu'es bandat.
A manjat trop de salsissa
e de cambajon salat.

Adiu paure, adiu paure,
adiu paure Carnavas !
Tu t'en vas et ièu m'enterni,
Adiu paure Carnavas !
Adiu ta bèla joinessa,
vai ti sias pron divertit ;
as acabat tei richessas
are deves te'n repentir.
S'es verai qu'as fa ripalhas,
qu'as dansat dins de palais.
Vai ! Resta nu sus la palha,
e plen de fen coma un ai.

Adiu tu que ti chalavas,
que ti sias vist' adorar ;
adiu lei sous qu'escampavas,
ara la roda a virat.
Ti fau cambiar de regime
et se vos pes lo subir.
Per ti punir de tei crimes,
marrias ! anam ti chabir.

Adiu vielh paire dei vicis,
lo carema es arribat ;
es lo jorn de la justicia,
adieu tu que vas crebar.
Tot lo pople ti saluda
eu s'entorna et tu t'en vas,
ta darriera oro es venguda,
adieu paure Carnavas !



Deux versions, la première *strictly carnaval,*
l'autre traduite ci-dessous. A qui dit-on adieu ?

Adieu pauvre carnaval, tu t'en vas et je reviens. Adieu ta belle jeunesse, tu t'es bien amusé, tu as dépensé tes richesses, maintenant tu dois t'en repentir d'avoir fait ripaille et dansé dans des palais. Restes nu sur la paille et le foin comme un âne, toi qui te la coulais douce, qui t'es vu adulé. Adieu l'argent que tu as laissé filer, la roue a tourné, il te faut changer de régime. Et si tu ne veux pas le subir, pour te punir de tes crimes, méchant !, nous allons te tuer. Vieux pervers, le carême est arrivé, c'est le jour de justice. Adieu toi qui va crever, tout le peuple revient te saluer, et toi tu t'en vas. Ta dernière heure est venue, adieu pauvre carnaval.

L'âge d'or

(Léo Ferré, J. Ferrat, M. Vandair)

Nous aurons du pain doré comme les filles sous les soleils d'or.
Nous aurons du vin, de celui qui pétille même quand il dort.
Nous aurons du sang dedans nos veines blanches ;
et le plus souvent, lundi sera dimanche,
mais notre âge, alors, sera l'âge d'or.

Nous aurons des lits creusés comme des filles dans le sable fin ;
nous aurons des fruits, les mêmes qu'on grappille dans le champs voisin.
Nous aurons, bien sûr, dedans nos maisons blêmes
tous les becs d'azur qui là-haut se promènent
mais notre âge, alors, sera l'âge d'or.

Nous aurons la mer à deux pas de l'Étoile les jours de grand vent.
Nous aurons l'hiver avec une cigale dans ses cheveux blancs.
Nous aurons l'amour dedans tous nos problèmes,
et tous nos discours finiront par "je t'aime"
vienne, vienne alors, vienne l'âge d'or !

Alabama song

(Bertold Brecht, Kurt Weill, au refrain)

Well, show me the way to the next whisky bar.
Oh, don't ask why ! Oh, don't ask why !
Well, show me the way to the next whisky bar.
Oh, don't ask why ! Oh, don't ask why !
For if we don't find the next whisky bar.
I tell you we must die ! I tell you we must die !
I tell you, I tell you, I tell you we must die !

Oh, moon of Alabama,we now must say goodbye.
We've lost our good old mama,
and must have whisky, oh, you know why !

Well, show me the way to the next little girl.
Oh, don't ask why ! (...)

Dans la version originale, la *little girl* est un *little boy*, et on cherche aussi *the way to the next little dollar* dans un troisième couplet mangé par les *Portes*.

Ainsi squattent-ils

(Bérurier Noir, au refrain)

Te souviens-tu encore d'la commune des Couronnes,
où flottait le drapeau noir au milieu du boulevard ?
C'était autour du feu qu'on se sentait heureux ;
on faisait des méchouis un peu toutes les nuits !
La la la la la la la la

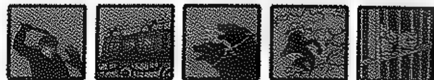
Te souviens-tu encore de ces concerts sauvages ?,
de la rue des Vilains ?, ils sont fous ces romains !
On ce couchait à l'aube, on se levait le soir,
on décorait nos piaules et on chantait victoire !

Te souviens-tu encore de ce p'tit bar squatté ?
On n'avait pas eu tort de l'appeller "mal-famé" !
Et quand un car passait, tout le monde s'y mettait,
les keufs n'était pas nets sous une pluie de canettes !

Quelque part dans la Gaule, un p'tit squat résiste ;
on y boit de la gnôle sans promoteurtourix.
Maintenant qu'il n'y plus rien, on ne regrette rien,
car il pouss'ra demain des squats comme des p'tits pains !

Pour tous les mal-logés, il y a un comité ;
et même dans ton quartier il y a de quoi squatter.
Pour tous les mal-logés, il y a un comité
qui défend le quartier du promoteur sans cœur.

Ainsi squattent-ils, sans droit ni titre ;
ainsi ils squattent, sans toit ni loi !
Ainsi squattent-ils, souvent fauchés ;
ainsi ils squattent, toujours marteaux !



Always look on the bright side of life

(Eric Idle)

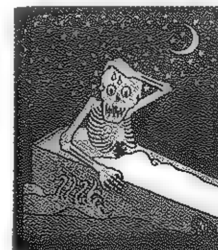
Some things in life are bad, they can really make you mad,
other things just make you swear and curse.
When you're chewing on life's gristle, don't grumble, give a whistle !,
and this'll help things turn out for the best...
And always look on the bright side of life,
[ndlr : sifflement joyeux]
always look on the light side of life...

If life seems jolly rotten, there's something you've forgotten,
and that's to laugh and smile and dance and sing.
When you're feeling in the dumps, don't be silly chumps !,
just purse your lips and whistle, that's the thing.
Refrain

For life is quite absurd and death's the final word,
you must always face the curtain with a bow.
Forget about your sin, give the audience a grin,
enjoy it - it's your last chance anyhow.
So, always look on the bright side of death
just before you draw your terminal breath.

Life's a piece of shit when you look at it,
life's a laugh and death's a joke, it's true.
You'll see it's all a show, keep 'em laughing as you go,
just remember that the last laugh is on you.
Refrain

[Worse things happen at sea, you know.
I mean - what have you got to lose ?
You know, you come from nothing -
you're going back to nothing.
What have you lost ? Nothing !]



Si vous n'avez jamais vu La vie de Bryan, *dont est tiré la chanson ci-dessus, courez le voler à la Fédération Nationale d'Achat des Cadres !*

Les amants d'un jour

(Claude Delécluse, Michelle Senlis
& Marguerite Monnot - 1956)

Moi j'essuie les verres au fond du café,
j'ai bien trop à faire pour pouvoir rêver.
Et dans ce décor, banal à pleurer,
il me semble encore les voir arriver...

Ils sont arrivés, se tenant par la main,
l'air émerveillé de deux chérubins.
Portant le soleil, ils ont demandé
d'une voix tranquille un toit pour s'aimer
au cœur de la ville. Et je me rappelle
qu'ils ont regardé d'un air attendri
la chambre d'hôtel au papier jauni.
Et quand j'ai fermé la porte sur eux,
y avait tant d'soleil au fond de leurs yeux,
que ça m'a fait mal, que ça m'a fait mal...

Moi j'essuie les verres au fond du café,
j'ai bien trop à faire pour pouvoir rêver.
Et dans ce décor, banal à pleurer,
c'est corps contre corps qu'on les a trouvés.

On les a trouvés se tenant par la main,
les yeux refermés vers d'autres matins
remplis de soleil. On les a couchés,
unis et tranquilles, dans un lit creusé
au cœur de la ville ; et je me rappelle
avoir refermé dans le petit jour
la chambre d'hôtel des amants d'un jour.
Mais ils m'ont planté, tout au fond du cœur,
un bout d'leur soleil, et tant de couleurs
que ça me fait mal, que ça me fait mal.

Moi j'essuie les verres au fond du café,
j'ai bien trop à faire pour pouvoir rêver.
Et dans ce décor, banal à pleurer,
y a toujours dehors... la chambre à louer.

Allez les verts !

(Jacques Monty)

Dans les vestiaires avant de rentrer,
pour commencer à nous échauffer,
tous en chœur nous chantons
“On est les rois du ballon !”
Quand on arrive sur le terrain,
on les entend frapper dans leur mains,
avec eux nous chantons
“Saint-Étienne sera champion !”

Allez !
Qui c'est les plus forts ?
Évidemment c'est les Verts !
On a un bon public
et les meilleurs supporters !
On va gagner,
ça c'est juré, allez, allez !
Qui c'est les plus forts ?
Évidemment c'est les Verts !
Nous on joue au football
et on n'a pas de frontière.
Main dans la main,
on va plus loin, plus loin !
Allez, allez les Verts !

Les supporters sont venus de loin,
ils sont fidèles, ils nous aiment bien,
ils font sauter les bouchons
quand Saint-Étienne est champion.

L'amiante

(Sur l'air des Marins de Groix.
Chaque ligne de couplet est ponctuée
d'un “oh oh oh” *lugubre. Au refrain.)*

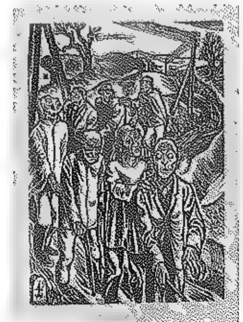
Nous étions deux mille et cinq cents,
vivant à Condé-sur-Noireau.
C'était dans la vallée de la Veyre,
aujourd'hui vallée de la mort.

L'amiante, l'amiante
la poussière de la mort
qui nous tourmente.

A Condé y avait du boulot
grâce à Ferrodo-Valléo.
Jour et nuit dans les ateliers,
de l'amiante on en a mangé.

On savait pas, gagnant not'vie
qu'en prime y avait la maladie ;
le patron avait expliqué
qu'il n'y avait aucun danger.

Le jugement du tribunal
parle d'une faute inexcusable ;
les indemnités de dommages
ça ne consolera pas les veuves.



L'amour qui s'fout d'tout

(Gaston Couté)

Le gars était un tâcheron,
n'ayant que ses bras pour fortune ;
la fille, celle du patron,
un gros fermier de la commune.
Ils s'aimaient tous deux tant et plus. *(bis)*
Écoutez ça, les bonnes gens,
petits de cœur et gros d'argent,
écoutez ça, ils s'aimaient tant et plus,
l'amour, ça se fout des écus !

Lorsqu'ils s'en revenaient du bal
par les minuits clairs d'assemblée ;
au risque d'un procès-verbal
ils faisaient de larges roulées
au plein des blés profonds et droits. *(bis)*
Écoutez ça, les bonnes gens
qu'un bicorne rend grelottants,
écoutez ça, les blés profonds et droits,
l'amour, ça se fout de la loi !

Un jour, s'en furent tous deux prier,
- elle son père, et lui son maître,
de les laisser se marier ;
mais le vieux les envoya paître.
Alors, ils prirent la clé des champs. *(bis)*
Écoutez ça, les bonnes gens
qui respectez les cheveux blancs,
écoutez ça, ils prirent la clé des champs,
l'amour, ça se fout des parents !

S'en furent dans quelque cité,
loin des labours et des jachères ;
passèrent ensemble un été,
puis, tout à coup, ils se fâchèrent
et se quittèrent bêtement. *(bis)*
Écoutez ça, les bonnes gens,
mariés, cocus et puis contents,
écoutez ça, ils s'quittèrent bêtement,
l'amour, ça se fout des amants !

Amore mio non piangere

(les italiques sont reprises)

Amore mio non piangere,
se me ne vado via.
Io lascio la risaia,
ritorno a casa mia.

Ragazzo mio non piangere,
se me ne vò' lontano.
Ti scriverò una lettera
per dirti che ti amo.

Non sarà più la capa
che sveglia a la mattina,
ma là nella casetta,
mi sveglia la mammina.

Vedo laggiù tra gli alberi,
la bianca mia casetta ;
e vedo laggiù sull' uscio
la mamma che m'aspetta.

Mamma, papà, non piangere,
non sono più mondina.
Son ritornata a casa
a far la signorina.

Mamma, papà, non piangere,
se sono consumata.
E' stata la risaia,
che mi ha rovinata.

Mon amour ne pleure pas si je pars,
je quitte la rizière et rentre chez moi.
Ne pleure pas si je m'en vais loin d'ici,
je t'écrirai une lettre combien je t'aime.
A la maison ce n'est plus la chef qui me
réveillera mais maman qui m'attend
sur le seuil de la petite maison blanche
que je vois entre les arbres. Maman, papa,
ne pleurez pas, je ne suis plus Mondine,
je suis rentrée faire la jeune fille.
Je suis usée, c'est la rizière qui m'a abîmée.

L'amour des hommes

(Vincent Scotto, G. Koger, A. Hugon)

Qu'il pleuve qu'il neige ou qu'il vente,
aussitôt que la nuit descend,
on nous voit passer, provocantes,
offrant du bonheur aux passants.
Ainsi que toutes les femmes,
nous avons une âme, un cœur pour chérir.
Pourtant nul ne s'en inquiète,
nous ne sommes faites que pour le plaisir.

Les hommes ne nous aiment pas pour nous mais pour eux.
Ils sont tous les mêmes, des blasés, des vicieux.
Quand l'instinct les guide que cherchent-ils en nous ?
Une étreinte rapide et c'est tout.
Quand de nos caresses ils ont payé le prix,
alors ils nous laissent, d'un air plein de mépris.
L'amour, ce problème, ça compte pour bien peu :
si les hommes nous aiment c'est pour eux..

On devient triste on devient veule
et puis, tout à coup, un beau jour,
lassée de vivre toujours seule,
on écoute des mots d'amour.
La vie vous semble idéale,
mais hélas le mâle se fait exigeant.
Et bientôt l'on se rend compte :
pour lui ce qui compte, ce n'est que l'argent !

Les hommes ne nous aiment pas pour nous mais pour eux.
Ce sont tous les mêmes, ils cachent bien leur jeu.
De façon adroite ils s'y prennent tout d'abord
et puis ils nous exploitent sans remords.
Au lieu de caresses, quand on rentre chez nous,
hélas !, on encaisse des injures et des coups.
L'amour ce problème ça compte pour bien peu ;
si les hommes nous aiment c'est pour eux.

Les amoureux des bancs publics

(Brassens, au refrain)

Les gens qui voient de travers pensent que les bancs verts
qu'on voit sur les trottoirs
sont faits pour les impotents ou les ventripotents.
Mais c'est une absurdité car à la vérité
ils sont là, c'est notoire,
pour accueillir quelque temps les amours débutants.

Les amoureux qui s'bécotent sur les bancs publics,
bancs publics, bancs publics,
en s'foutant pas mal du r'gard oblique
des passants honnêtes.
Les amoureux qui s'bécotent sur les bancs publics,
bancs publics, bancs publics,
en s'disant des "Je t'aime" pathétiques
ont des p'tites gueules bien sympathiques.

Ils se tiennent par la main parlent du lendemain,
du papier bleu d'azur
que revêtiront les murs de leur chambre à coucher.
Ils se voient déjà doucement, elle cousant, lui fumant,
dans un bien-être sûr,
et choisissent les prénoms de leur premier bébé.

Quand la sainte famille Machin croise sur son chemin
deux de ces malappris,
elle leur décoche hardiment des propos venimeux.
N'empêche que toute la famille, le père, la mère, la fille,
le fils, le saint esprit,
voudrait bien de temps en temps pouvoir s'conduire comme eux.

Quand les mois auront passé, quand seront apaisés
leurs beaux rêves flambants,
quand leur ciel se couvrira de gros nuages lourds,
ils s'apercevront émus qu'c'est au hasard des rues
sur un d'ces fameux bancs,
qu'ils ont vécu le meilleur morceau de leur amour.

Amsterdam *(Jacques Brel)*

Dans le port d'Amsterdam y a des marins qui chantent
les rêves qui les hantent au large d'Amsterdam.
Dans le port d'Amsterdam y a des marins qui dorment
comme des oriflammes le long des berges mornes.
Dans le port d'Amsterdam y a des marins qui meurent
pleins de bière et de drames aux premières lueurs.
Mais dans le port d'Amsterdam y a des marins qui naissent
dans la chaleur épaisse des langueurs océanes.

Dans le port d'Amsterdam y a des marins qui mangent
sur des nappes trop blanches des poissons ruisselants.
Ils vous montrent des dents à croquer la fortune
à décrocher la lune, à bouffer des haubans.
Et ça sent la morue jusque dans le cœur des frites
que leurs grosses mains invitent à revenir en plus.
Puis se lèvent en riant dans un bruit de tempête,
referment leur braguette et sortent en rotant.

Dans le port d'Amsterdam y a des marins qui dansent
en se frottant la panse sur la panse des femmes.
Et ils tournent et ils dansent comme des soleils crachés,
dans le son déchiré d'un accordéon rance.
Ils se tordent le cou pour mieux s'entendre rire,
jusqu'à c'que, tout à coup, l'accordéon expire.
Alors, le geste grave, alors, le regard fier,
ils ramènent leur batave jusqu'en pleine lumière.

Dans le port d'Amsterdam y a des marins qui boivent,
et qui boivent et reboivent et qui reboivent encore.
Ils boivent à la santé des putains d'Amsterdam,
de Hambourg ou d'ailleurs, enfin, ils boivent aux dames
qui leur donnent leur joli corps, qui leur donnent leur vertu
pour une pièce en or, et quand ils ont bien bu
se plantent le nez au ciel, se mouchent dans les étoiles
et ils pissent comme je pleure sur les femmes infidèles.
Dans le port d'Amsterdam ! (x4)

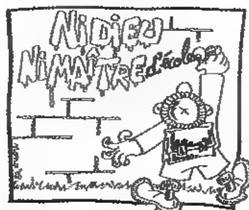
Les anarchistes *(Léo Ferré - 1969)*

Y en a pas un sur cent, et pourtant ils existent.
La plupart Espagnols, allez savoir pourquoi.
Faut croire qu'en Espagne, on ne les comprend pas,
les anarchistes.

Ils ont tout ramassé, des beignes et des pavés ;
ils ont gueulé si fort, qu'ils peuvent gueuler encore.
Ils ont le cœur devant, et leurs rêves au mitan,
et puis l'âme toute rongée, par des foutues idées.
Y en a pas un sur cent, et pourtant ils existent.
La plupart fils de rien, ou bien fils de si peu,
qu'on ne les voit jamais que lorsqu'on a peur d'eux,
les anarchistes.

Ils sont morts cent dix fois, pour que dalle et pour quoi ?
Avec l'amour au poing, sur la table ou sur rien,
avec l'air entêté, qui fait le sang versé.
Ils ont frappé si fort, qu'ils peuvent frapper encore.
Y en a pas un sur cent, et pourtant ils existent.
Et s'il faut commencer par les coups d'pied au cul,
faudrait pas oublier qu'ça descend dans la rue,
les anarchistes.

Ils ont un drapeau noir, en berne sur l'espoir,
et la mélancolie pour traîner dans la vie ;
des couteaux pour trancher le pain de l'amitié,
et des armes rouillées pour ne pas oublier
qu'y en a pas un sur cent, et pourtant ils existent,
et qu'ils se tiennent bien, bras dessus, bras dessous ;
joyeux et c'est pour ça qu'ils sont toujours debout,
les anarchistes.



Anda jaleo

(Federico Garcia Lorca, au refrain)

Yo me alivié a un pino verde
por ver si la divisaba, *(x2)*
y sólo divisé el polvo
del coche que la llevaba. *(x2)*
Anda jaleo, jaleo !
Ya se acabó el alboroto
y ya empieza el tiroteo. (x2)

No salgas, paloma, al campo,
mira que soy cazador. *(x2)*
Y si te tiro y te mato
para mí será el dolor,
para mí será el quebranto.

En la calle de los Muros
han matado una paloma. *(x2)*
Yo cortaré con mis manos
las flores de su corona. *(x2)*

*Sur le même air, après l'assassinat du poète, **El tren blindado** :*

Yo me subí un pino verde
por ver si *Franco* llegaba. *(x2)*
Y sólo vi al tren blindado,
lo bien que tiroteaba. *(x2)*
Anda, jaleo, jaleo !
Silba la locomotora
y Franco *se va a paseo. (x2)*

Yo marché con el tren blindado
camino de Andalucía. *(x2)*
Y vi que *Queipo* de Llano
al verlo retrocedía. *(x2)*

Por tierras altas de Burgos
anda *Mola* sublevado. *(x2)*
Ya veremos cómo corre
cuando llegue el tren blindado. *(x2)*

Andaluces de Jaén

(Miguel Hernandez,
Angel Corpa - 1937)

Andaluces de Jaén,
aceituneros altivos,
decidme en el alma ¿ quién,
quién levantó los olivos ?
Andaluces de Jaén.

No los levantó la nada,
ni el dinero, ni el señor,
sino la tierra callada,
el trabajo y el sudor.
Unidos al agua pura
y a los planetas unidos,
los tres dieron la hermosura
de sus troncos retorcidos.

Andaluces de Jaén,
aceituneros altivos,
decidme en el alma ¿ quién,
quién amamanto los olivos ?
Andaluces de Jaén.

Cuántos siglos de aceituna,
los pies y las manos presos,
sol a sol y luna a luna,
pesan sobre vuestros huesos.
Jaén, levántate brava
sobre tus piedras lunares,
no vayas a ser esclava
con todos tus olivares.

Andaluces de Jaén,
aceituneros altivos,
pregunta mi alma ¿ de quién,
de quién son estos olivos ?
Andaluces de Jaén.

L'ange *(Boby Lapointe - 1960)*

Su' l'trottoir, j'ai rencontré
un ange descendu des cieux,
su' l'trottoir, j'ai rencontré
un bel ange aux yeux bleus.

J'étais sorti dans la rue
pour acheter des allumettes,
soudain, il m'est apparu,
j'ai perdu la tête, bête.
Quand j'ai vu, dans ses grands yeux,
les doux reflets du paradis ;
ses grands yeux, d'un bleu si bleu,
le bleu du paradis.

Pour passer inaperçu
il n'avait pas pris ses ailes,
et tout d'abord j'avais cru
une demoiselle, belle.
Mais j'ai vu, dans (...) Refrain 2

Pour vêtir son corps mignon
dans un bout de blanc nuage,
il s'était taillé jupon
et gentil corsage, sage.
Refrain 1

De sa radieuse auréole,
s'était fait une ceinture ;
mais autour de sa figure
vol'taient boucles folles, drôles.
Refrain 1

[parlé]
Soudain passe un Monsieur bien,
bien vêtu mais gueule minable.
L'ange a murmuré "Tu viens ?
- Combien ? - *500 balles* - Diable."
Et tous les deux ils sont partis,
mon ange descendu des cieux,
mon ange bleu du paradis
et le vilain Monsieur.

L'appel du Komintern

(Janke, Eisler - 1929)

Quittez les machines,
dehors prolétaires.
Marchez et marchez,
formez-vous pour la lutte.
Drapeaux déployés,
et les armes chargées ;
au pas cadencé,
pour l'assaut avancez,
il faut gagner le monde,
prolétaires, debout !

Le sang de nos frères
réclame vengeance ;
plus rien n'arrêtera
la colère des masses.
A Londres, Paris,
Budapest et Berlin ;
prenez le pouvoir,
bataillons ouvriers.
Prenez votre revanche,
bataillons ouvriers !

Les meilleurs des nôtres
sont morts dans la lutte ;
frappés, assommés,
enchaînés dans les bagnes.
Nous ne craignons pas
les tortures, ni la mort ;
en avant prolétaires,
soyons prêts, soyons forts.
En avant, prolétaires,
soyons prêts, soyons forts !

Variantes luddites et ludiques
- premier et dernier vers - :
"Brisez les machines" &
"soyons frais, soyons sport."



Ao passar a ribeirinha

Ao passar a ribeirinha
pus o pé molhei a meia. (ter)
Namorei na minha terra
fui casar em terra alheia. (ter)

E~o pao que sobre~à riqueza
reparti dupla razao.
Matava a fome à pobreza
e ainda sobrava pao.

Descobre-te~o milionàrio
vai um enterro~a passare.
Foi~a filha de~um op'rario
Que morreu a trabalhar.

Se~eu fosse carpinteiro
casava con~uma ceifeira.
Juntava a foice ao martelo
fazia minha bandeira.



Arrosako zolan

(1998, on reprend les italiques)

Arrosako zolan, kantu zirimolan,
nahiz eta telebixtan ez gaitutzen modan.
Euskararen garra, lokarri azkarra,
gau ilun honetako gure artizarra.
Zazpiehun langile, sutsu ta ekilez,
oraina ta geroa ez ditaizke berez.
Konzertu humen bidez, musika eztiez,
Euskal izen ta izana, betikotz bat bitez.

Kola ta hanburgesa, euskaldun baldresa.
Gustua galtzea ere zer dugun errexa !
Kendu nahi digute, bihotz ta bertute,
izaki klonikloak egin nahi gaituzte.
Jo dezagun bada, goraki aldaba,
multinazional hoien herria ez gara.
Bretoi ta kortzikar, kanak okzitandar,
nor bedera izaiteko har dezagun indar.

Munduko herrien ta irrati libreen,
bilgune goxoa guk dugu urtero hemen.
Uhainen ildoan, asmoak geroan,
elkarren ezagutza daukagu gogoan.
Munduko erronkak, herrien borrokak,
bildu gara hausteko zapalkuntzen sakak.
Dantza ta irria, kantuz ilargia,
gau hontan zoriontsu da euskal herria.

C'était l'hymne du festival
Euskal Herria Zuzenean, à Arrosa

A St Martin d'Arrosa, dans un tourbillon de chants, loin des modes de la télé.
La flamme de la langue, ce lien puissant, est l'étoile du berger dans cette nuit sombre.
700 fougueux bénévoles unis dans le présent et l'avenir, par le biais de ce concert,
de douces musiques, fondent le nom et l'entité basque. Coca et hamburgers,
grossièretés en basque, comme il nous est facile de perdre le goût !
Ils veulent nous supprimer le cœur et l'âme, nous transformer en clones humains.
Battons-nous, ne nous laissons pas faire ; nous ne sommes pas une province des
multinationales. Bretons, Corses, Kanaks, Occitans, qui que nous soyons, résistons !
Chaque année se rassemblent ici les radios libres et tous les pays du monde,
tournés vers l'avenir et la rencontre pour briser les chaînes de l'oppression.
Danses et rires, chants célestes, ce soir le pays Basque est aux anges...

Aragon et Castille

(B. Lapointe, E. Lorin - 1960, au refrain)

Au pays da-ga-d'Aragon, il y avait tu-gu-dune fille
qui aimait les glaces citron et vanille.
Au pays de-gue-de Castille, il y avait te-gue-dun garçon
qui vendait des glaces vanille et citron.

Moi j'aime mieux les glaces au chocolat - poil aux bras,
mais chez mon pâtissier il n'y en a plus, c'est vendu.
C'est pourquoi je n'en ai pas pris, tant pis pour lui,
et j'ai mangé pour tout dessert du camembert.
Le camembert c'est bon, quand c'est bien fait, vive l'amour.
A ce propos rev'nons à nos moutons.

Vendre des glaces c'est un très bon métier - poil aux pieds,
c'est beaucoup mieux que marchand de mouron, patapon.
Marchand d'mouron c'est pas marrant, j'ai un parent
qui en vendait pour les oiseaux, mais les oiseaux
n'en achetaient pas, ils préféraient l'crottin de mouton.
A ce propos rev'nons à nos agneaux.

Mais la Castille ça n'est pas l'Aragon, ah mais non !*
Et l'Aragon ça n'est pas la Castille ; et la fille
s'est passée de glace au citron, avec vanille,
et le garçon n'a rien vendu, tout a fondu.
Dans un commerce, c'est moche quand le fond fond - poil aux pieds.
A propos d'pieds, chantons jusqu'à demain.

Chanson tirée du film Poisson d'avril.
**Aragon et Castille, deux régions d'Espagne réunies très imparfaitement à la fin du XVème siècle après le mariage d'Isabelle et Ferdinand, les "rois catholiques".*

Les archers du roi

(A. Santoni, A. Pontin - 1960)

Ils ont commencé la saison
en fauchant les moissons
avec les sabots de leurs coursiers.
Ils sont venus à la maison,
ils ont pris les garçons
sans demander permission.
Je les ai vus courber l'échine
sous les coups de fouet qui pleuvaient.
Cordes d'acier bardées d'épines,
qui les mordaient et les saignaient.
Non, non, non,
non, ne me demandez pas
de saluer les archers du roi.
Non, ne me demandez pas
de saluer les archers du roi.

Et tout là-haut sur la colline
la potence est dressée
pour pendre ceux qu'on a condamné.
On y accroche au matin
le mendiant qui a faim,
le bandit de grand chemin.
Celui qui, dans sa misère,
voulut maudire le nom du roi,
Parce qu'on lui avait pris sa terre,
son blé, sa réserve de bois.
Refrain

Derrière chez moi il y avait
une fille que j'aimais,
et qui m'avait donné ses printemps.
Mais un jour on l'a emmenée
pour aller assister
à la noce d'un archer.
J'ai vu des tours tomber la pierre,
j'ai entendu les gens hurler.
Son corps fut jeté sans prières
sur le bas-côté d'un fossé.
Refrain

Le dernier couplet chanté par Simone Langlois

Dans mon village il y avait
un garçon que j'aimais,
à qui j'avais donné mes printemps.
Mais ils sont venus le chercher,
et parce qu'il a résisté,
ils ont tué mon amant.
J'ai vu des tours tomber mon Pierre,
j'ai entendu les gens hurler.
Son corps fut jeté sans prières.
Jamais, je ne pourrai l'oublier.

Ayazin

Ayazin, ayazin, ayazin el habidin.
Ya ward, ya ward im fattah
bin el basatin.
La beauté de l'amour s'ouvre
comme une fleur dans le jardin.

Aujourd'hui c'est dimanche

(Les VRP - 1992)

Aujourd'hui c'est dimanche
et Jean Louis est content,
c'est son anniversaire,
il vient d'avoir seize ans.
Son père est fier de lui,
c'est un homme à présent ;
il peut donc l'emmener
à la chasse au faisan.

Aujourd'hui c'est dimanche,
c'est le jour du seigneur ;
il va falloir prier
pour guérir la petite sœur.
Atteinte de mongolisme
jusqu'au plus haut degré,
elle va au catéchisme
mais fait peur au curé.

Aujourd'hui c'est dimanche,
un grand jour pour Jean-Louis ;
son père lui a offert
un merveilleux fusil.
Il court dans le jardin
pour buter un canard,
il n'y trouve que Brigitte
faisant d'la balançoire.

Aujourd'hui c'est dimanche,
c'est le jour du seigneur,
il va falloir prier,
prier pour la petite sœur.
Abattue par Jean-Louis
de trois balles en plein cœur...
tchi-ki-ti pam
tchi-ki-ti pam
tchi-ki-ti pam
"Pas mal pour un début !"
affirma le docteur.

Babos (*aka* C'est un peu raide)

(X-or)

Laineux tout pourri,
ta rumba de merde
ça ne me fait pas vibrer un kopeck
et ça m'donne envie d'te latter - *paf !*

Aux Champs-Elysées,
aux Champs-Elysées,
tu n'arrives pas à chanter accordé
avec ce que te joue la guitare, *derrière.*

Babos, tique sans chien,
disparais de ma ville,
au lieu de la critiquer, pignouf !

Une guirlande qui chante, un traversin,
Paris qui croule et deux doigts coupe-faim,
une escarmouche, putain de destin
pour un horloger arlequin - *coin coin.*

L'absurde méli-mélo,
ça a cela de pratique :
faire bander les étudiants bobos,
qui lisent Verlaine et Rimbaud,
c'est beau.

Babos ! Futur éduc',
va visiter les pays de l'Est,
au lieu d'en parler - enflé !

Mais puisqu'on est tous au bar,
on va pas s'facher,
vas-y Billy fait péter la tournée,
qu'on gerbe au petit déjeuner.

Babos ! Babos ! Babos ! Boit,
et soit pas en retard au partiel,
pauv' con.

Ballata della FIAT

(A. Bandelli - 1971)

Signor padrone questa volta
per te è andata proprio male,
siamo stanchi di aspettare
che tu ci faccia ammazzare.
Noi si continua a lavorare
e i sindacati vengono a dire
che bisogna ragionare,
ma di lottare non si parla più.

Signor padrone ci siam svegliati,
e questa volta si dà battaglia,
e questa volta come lottare
lo decidiamo soltanto noi.
Vedi il crumiro che se la squaglia,
senti il silenzio nelle officine,
forse domani solo il rumore
della mitraglia tu sentirai.

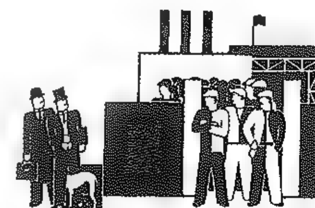
Signor padrone questa volta
per te è andata proprio male,
d'ora in poi se vuoi trattare
dovrai rivolgerti soltanto a noi.
E questa volta non ci compri
con le cinque lire dell'aumento,
se offri dieci vogliamo cento,
se offri cento mille noi vogliam.

Signor padrone non ci hai fregati
con le invenzioni, coi sindacati,
i tuoi progetti sono sfumati
e noi si lotta contro di te.
E le qualifiche, le categorie,
noi le vogliamo tutte abolite.
Le divisioni sono finite :
alla catena siam tutti uguali.

Signor padrone questa volta
noi a lottare s'è imparato,
a Mirafiori s'è dimostrato
e in tutta Italia si dimostrerà .
E quando siamo scesi in piazza
tu ti aspettavi un funerale,
ma è andata proprio male
per chi voleva farci addormentare.

Ne abbiamo visti davvero tanti
di manganelli e scudi romani,
però s'è visto anche tante mani
che a sampietrino cominciano a andar.
Tutta Torino proletaria
alla violenza della questura
risponde ora, senza paura :
la lotta dura bisogna far.

E no ai burocrati e ai padroni !
Cosa vogliamo ? Vogliamo tutto !
Lotta continua a Mirafiori,
e il comunismo trionferà .
E no ai burocrati e ai padroni !
Cosa vogliamo ? Vogliamo tutto !
Lotta continua in fabbrica e fuor
e il comunismo trionferà !



La ballade des gens qui sont nés quelque part

(Brassens - 1972. Au refrain)

C'est vrai qu'ils sont plaisants tous ces petits villages,
tous ces bourgs, ces hameaux, ces lieux-dits, ces cités,
avec leurs châteaux-forts, leurs églises et leurs plages ;
ils n'ont qu'un seul point faible, et c'est d'être habités.
Et c'est d'être habités par des gens qui regardent
le reste avec mépris, du haut de leurs remparts.
La race des chauvins, des porteurs de cocardes,
les imbéciles heureux qui sont nés quelque part,
les imbéciles heureux qui sont nés quelque part.

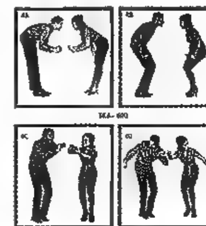
Maudits soient ces enfants de leur mère patrie,
empalés une fois pour toutes sur leur clocher,
qui vous montrent leurs tours, leurs musées, leurs mairies,
vous font voir du pays natal jusqu'à loucher.
Qu'ils sortent de Paris ou de Rome, ou de Sète,
ou du diable-vauvert, ou bien de Zanzibar ;
ou même de Montcuq, ils s'en flattent, mazette,

Le sable dans lequel, douillettes, leurs autruches
enfouissent la tête, on trouve pas plus fin.
Quand à l'air qu'ils emploient pour gonfler leurs baudruches,
leurs bulles de savon, c'est du souffle divin.
Et, petit à petit, les voilà qui se montent
le cou jusqu'à penser que le crottin fait par
leurs chevaux, même en bois, rend jaloux tout le monde,

C'est pas un lieu commun, celui de leur naissance ;
ils plaignent de tout cœur les pauvres malchanceux,
les petits maladroits qui n'eurent pas la présence,
la présence d'esprit de voir le jour chez eux.
Quand sonne le tocsin sur leur bonheur précaire,
contre les étrangers - tous plus ou moins barbares,
ils sortent de leur trou pour mourir à la guerre,

Mon Dieu qu'il ferait bon sur la terre des hommes,
si l'on n'y rencontrait cette race incongrue,
cette race importune, et qui partout foisonne,
la race des gens du terroir, des gens du cru.
Que la vie serait belle en toutes circonstances,
si vous n'aviez tiré du néant ces jobards.
Preuve, peut-être bien, de votre inexistence,

(Green) **Banana** *(Laurel Aitken - 1966)*



Banaaanaaaaa ! (x3)
Everybody like it, *green banana !*
From the left to the right, *banana !*
The young girls like it, *banana !*
Skinheads like it, *banana !*
Me like it, *banana !*
Reggae, reggae, reggae, *banana !*

Ballata per l'anarchico Pinelli *(Joe Fallisi - 1970, d'aprés le texte de Barozzi, Mora, Lazzarini & Zavanella. En italiques, des couplets peu souvent chantés)*

Quella sera a Milano era caldo
ma che caldo, che caldo faceva,
Brigadiere apri un po' la finestra,
una spinta ... e Pinelli va giú.

"Sor questore, io gliel'ho giá detto,
le ripeto che sono innocente,
anarchia non vuol dire anche bombe,
ma eguaglianza nella libertá.

- Poche storie, indiziato Pinelli,
il tuo amico Valpreda ha parlato,
e l'autore di questo attentato
ed il complice certo sei tu.

- Impossibile !, grida Pinelli,
un compagno non puó averlo fatto
e l'autore di questo delitto
fra i padroni bisogna cercar.

Altre bombe verrano gettate
per frenare la lotta di classe
I padroni e i burocrati sanno
che non siam più disposti a trattar.

- Stai attento, indiziato Pinelli,
questa stanza é giá piena di fumo,
se tu insisti, apriam la finestra,
quattro piani son duri da far."

In dicembre a Milano era caldo,
ma che caldo, che caldo faceva.
E' bastato aprir la finestra,
una spinta e Pinelli casco.

C'e' una bara e tremila compagni,
stringevamo le nostre bandiere,
quella sera l'abbiamo giurato,
non finisce di certo cosí.

Ti hanno ucciso per farti tacere,
perché avevi capito l'inganno.
Ora dormi, non puoi piu parlare,
ma i compagni ti vendicheranno.

"Progressisti" e recuperatori
noi sputiamo sui vostri discorsi.
Per Valpreda, Pinelli e noi tutti
c'é soltanto una cosa da far.

Gli operai nelle fabbriche e fuori
stan firmando la vostra condanna,
il potere comincia a tremare
la giustizia sarà giudicata.

Calabresi e tu Guida, assassini,
se un compagno é stato ammazzato
per coprire una strage di Stato,
questa lotta piú dura sará.

Quella sera a Milano era caldo
ma che caldo, che caldo faceva ;
Brigadiere apri un po' la finestra,
una spinta ... e Pinelli va giú.



L'anarchiste Pinelli a été suicidé par les flics de Milan en 1969, au cours d'un interrogatoire prolongé.

Cet assassinat a également inspiré Dario Fo pour son *"Mort accidentelle d'un anarchiste"*.
(c'est l'histoire de l'attentat de la Piazza Fontana, regardez *"L'orchestre noir"* si tout ça vous intéresse.)



Bambino
(adaptation par Jacques Larue en 1956, de Guaglione *de Nisa & G. Fanciulli)*

Les yeux battus, la mine triste et les joues blêmes,
tu ne dors plus, tu n'es que l'ombre de toi même ;
seul dans la rue, tu rôdes comme une âme en peine,
et tous les soirs, sous sa fenêtre, on peut te voir.
Je sais bien que tu l'adores *Bambino, bambino*
et qu'elle a de jolis yeux, *Bambino, bambino*
mais tu es trop jeune encore *Bambino, bambino*
pour jouer les amoureux.

Et gratte, gratte sur ta mandoline mon petit Bambino,
ta musique est plus jolie que tout le ciel d'Italie.
Et canta, canta de ta voix câline mon petit Bambino ;
tu peux chanter tant que tu veux
elle ne te prend pas au sérieux.
Avec tes cheveux si blonds, *Bambino, bambino*
tu as l'air d'un chérubin, *Bambino, bambino*
va plutôt jouer au ballon *Bambino, bambino*
comme font tous les gamins.

Tu peux fumer comme un monsieur des cigarettes,
te déhancher sur le trottoir quand tu la guettes ;
tu peux pencher sur ton oreille ta casquette,
ce n'est pas ça qui dans son cœur te vieillira.
L'amour et la jalousie *Bambino, bambino*
ne sont pas des jeux d'enfants *Bambino, bambino*
Et tu as toute la vie *Bambino, bambino*
pour souffrir comme les grands.

Refrain
Si tu as trop de tourments, *Bambino, bambino*
ne le garde pas pour toi. *Bambino, bambino*
Va le dire à ta maman, *Bambino, bambino*
les mamans c'est fait pour ça.

Et là, blotti dans l'ombre douce de ses bras,
pleure un bon coup et ton chagrin s'envolera.

La bande à Bonnot

(J.M. Rivat, F. Thomas, J. Dassin - 1968)

A la Société Générale
une auto démarra et dans la terreur ;
la bande à Bonnot mit les voiles
emportant la sacoche du garçon payeur.
Dans la *De Dion-Bouton* qui cachait les voleurs
Octave comptait les gros billets et les valeurs
avec Raymond-la-Science, les bandits en auto
c'était la bande à Bonnot.

Les banques criaient "Misérables!"
quand s'éloignait le bruit du puissant moteur.
Comment rattraper les coupables
qui fuyaient à toute allure à 35 à l'heure ?
Sur les routes de France, hirondelles et gendarmes
étaient à leurs trousses, étaient nuit et jour en alarme.
En casquette à visière, les bandits en auto
c'était la bande à Bonnot.

Mais Bonnot rêvait des palaces et du ciel d'azur
de Monte-Carlo.
En fait il voulait vite se ranger des voitures.*

Mais un beau matin, la police
encercla la maison de Jules Bonnot
à Choisy, avec ses complices
qui prenaient dans sa chambre un peu de repos.
Tout Paris arriva, à pied, en tram et en train
avec des fusils, des pistolets et des gourdins,
hurlant des balcons, les bandits en auto
c'était la bande à Bonnot.

Et menottes aux mains, tragique destin.
Alors pour la dernière course on mit dans le fourgon
la bande à Bonnot.

** Vite dit... Cette extrapolation hasardeuse fait passer le paragraphe en caractère 10.*

Jules Bonnot et sa "bande" braquèrent la banque en question le 21 décembre 1911, au volant d'une Delaunay-Belleville (mais le vers perdait pied).
La carrière des premiers bandits en auto *prit fin lors du siège de Choisy-sur-Marne, le 27 avril 1912 : la police fera sauter la maison à la dynamite.*

La bande à Lucien

(Renaud - 1977, au refrain)

Ça fait quand même vach'ment plaisir
de t'retrouver, mon pote Lucien ;
j'parie que t'es encore sans un
et qu't'as toujours ton blouson d'cuir.
T'as pas changé depuis 68,
à c't'époque on s'fendait la gueule,
aujourd'hui t'as l'air un peu seul,
allez viens, on va s'prendre une cuite.

Hé, dis moi, Lucien,
où c'est qu'elle est ta bande ?
Maintenant qu'est-ce que tu glandes
sans tes copains ?

Dis, comment qui s'appelait le p'tit,
c'ui qui volait des mobylettes ?
C'ui qu'a plongé en 67
et qu'on n'a pas revu depuis ?
Ça doit pas être le super pied
la vie à Fleury Mérogis ;
mais elle supporte pas, la justice,
qu'on crache à la gueule du greffier.

Et Pierrot, le fou d'la bécane,
qu'a eu les deux jambes écrasées ?
Il aurait mieux fait d'y passer,
c'est vraiment trop con les platanes.
Il bosse toujours à l'atelier,
assis sur un fauteuil roulant,
tu m'dis qu'i' chiale de temps en temps,
tu vois, j'm'en s'rai un peu douté.

J'pense pas qu't'aies oublié Riton
qui s'est fait descendre au bistrot,
une balle dans l'ventre, ah les salauds !,
parc'qu'il avait cogné l'patron.
T'as plus d'nouvelles de Marilyn,
celle qu'est partie pour Ibiza ?
Doit être en train d'crever là-bas
avec sa p'tite sister morphine.

Et toi mon vieux, mon pote Lucien,
c'est vrai q't'habites chez ta belle doche,
que t'es marié, que t'as des mioches,
tu travailles pour qu'ils aient du pain ?
Tu sais j'ai une idée super,
on va former une nouvelle bande,
si tu veux c'est toi qui commande,
siou plait patron, encore une bière.



La bande à Riquiqui

(J. B. Clément - 1884, au refrain)

Bien qu'on nous dise en république,
qui tient encore, comme autrefois,
la finance et la politique,
les hauts grades et les bons emplois ?
Qui s'enrichit et fait ripaille,
qui met le peuple sur la paille ?

C'est qui ? C'est qui ?
Toujours la bande à Riquiqui !

Qui fait l'assaut des ministères
pour s'engraisser à nos dépens ?
Qui joue encore au militaire
avec la peau de nos enfants ?
Qui ne rêve que plaies et bosses,
pourvu qu'on fasse bien la noce ?

Qui se fait pitre et saltimbanque
pour décrocher le plus de voix ?
Qui fait du prêt et de la banque
comme Cartouche au coin d'un bois ?
Et, par un train à grande vitesse,
qui file un jour avec la caisse ?

Les mots ne donnent pas de pain,
car nous voyons dans la grand'ville
travailleurs cherchant un asile,
et enfants un morceau de pain.
Qui fait payer, toujours payer,
le paysan et l'ouvrier ?

Bien qu'on nous dise en république,
il reste encore tout à changer.
On nous parle de la politique,
on nous laisse sans rien à manger.
Et qui se moque, la panse pleine,
que tout le peuple meure à la peine ?

Bandiera rossa

(Carlo Tuzzi, sur un air lombard - 1908)

Avanti o popolo, alla riscossa,
bandiera rossa, bandiera rossa.
Avanti o popolo, alla riscossa,
bandiera rossa trionferà.
Bandiera rossa la trionferà (ter),
e viva il comunismo e la libertà.

Degli sfruttati l'immensa schiera,
la pura innalzi, rossa bandiera.
O proletari, alla riscossa,
bandiera rossa trionferà.
Bandiera rossa la trionferà (ter),
Il frutto del lavoro a chi lavora andrà.

Dai campi al mare, dalla miniera,
dall'officina, chi soffre e spera,
sia pronto è l'ora della riscossa.
Bandiera rossa trionferà.
Bandiera rossa la trionferà (ter),
Soltanto il comunismo è vera libertà.

Non più nemici, non più frontiere :
sono i confini rosse bandiere.
O comunisti, alla riscossa,
bandiera rossa trionferà.
Bandiera rossa la trionferà (ter),
nel communismo solo è pace e libertà.



Battan l'otto

Battan l'otto ma saranno le nove,
i miei figlioli ma son digiuni ancora.
Ma viva il coraggio ma chi lo sa portare,
infame società, dacci mangiare.

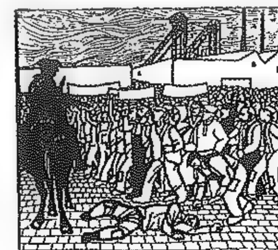
Viva il coraggio ma chi lo sa portare,
l'anarchia la lo difenderebbe ;
ma viva il coraggio ma chi lo sa portare,
I miei bambini han fame chiedono pane.

Anch'io da socialista, mi voglio vestire,
bello gli é i' rosso, rosse son le bandiere.
Ma verrà qui giorno della rivoluzione,
infame societa dovrai pagare.

Verrà qui' giorno della rivoluzione,
verrà qui' giorno che la dovrai pagare.
Ma verrà qui' giorno della rossa bandiera,
infame societa dovrai pagare.

Bella é la vita, più bello gli è l'onore,
amo mia moglie e la famiglia mia.
Ma viva il coraggio ma chi lo sa portare,
infame società, dacci mangiare.

Dei socialisti è pieno le galere,
bada governo infame malfatorre.
Ma verrà qui' giorno della rivoluzione,
infame società, dovrai pagare.



Bang bang
(my baby shot me down)
(Sonny Bono - 1966)

I was five and he was six,
we rode on horses made of sticks ;
he wore black and I wore white,
he would always win the fight.
Bang bang, he shot me down.
Bang bang, I hit the ground.
Bang bang, that awful sound.
Bang bang, my baby shot me down.

Seasons came and changed the time
when I grew up, I called him mine,
he would always laugh and say
"Remember when we used to play.
Bang bang, I shot you down.
Bang bang, you hit the ground.
Bang bang, that awful sound.
Bang bang, I used to shoot you down."

Music played and people sang
just for me the church bells rang.

Now he's gone, I don't know why,
and till this day, sometimes I cry.
He didn't even say goodbye,
he didn't take the time to lie.
Bang bang, he shot me down.
Bang bang, I hit the ground.
Bang bang, that awful sound.
Bang bang, my baby shot me down.

Adapté pour Sheila par C. Carrère & G. Aber : Nous avions 10 ans à peine, tous nos jeux étaient les mêmes. Au gendarme et au voleur tu me visais droit au cœur. *BB, tu me tuais, BB, et je tombais BB et ce bruit-là BB, je ne l'oublierais pas.* Nous avons grandi ensemble, on s'aimait bien il me semble, mais tu n'avais de passion que pour tes jeux de garçon *BB*

Baston !
(Renaud - 1980)

Les poings serrés au fond
des poches de son blouson,
Angelo flippe à mort,
il est encore plombé.
Il accuse le bon Dieu
et la fatalité...
mais au fond d'sa caboche
i's'fait pas d'illusions...
A force de cartonner
dans tous les azimuts
des gonzesses qu'ont le cœur
planté en haut des cuisses,
la rouquine du pressing,
des minettes ou des putes...
Sûr qu'il a pas fini
d's'en choper des choses tristes.
I' rêvait d'une gonzesse
qu'aurait été qu'à lui,
belle comme un tatouage
mais quand même intelligente.
Qu'il aurait pu aimer
un peu comme un ami...
'I'a une envie d'crever
qui lui r'monte du bas-ventre...
Alors ce soir, à la foire,
avec deux-trois lascars,
il ira au baston ! [ba-ston !]
comme le prolo va au charbon,
il ira au baston ! [ba-ston !]
fil'ra des coups, prendra des gnons.
C'est p't'êt' con, mais tout est con.

Les poings serrés au fond
des poches de son blouson,
Angelo flippe à mort,
il est encore viré,
c'est l'quatrième boulot
depuis l'début d'l'année...
T'façon i' s'rait barré
- mais où ? Il est marron.
C'est qu'i' s'était promis,
avant d'décaniller,
de s'faire le coffre-fort
dans l'bureau du premier,
et la peau du p'tit chef
qu'a jamais pu l'saquer...
pas'qu'i' rangeait sa mob
devant l'box du patron.
I' rêvait d'un travail
où faudrait pas pointer,
où tu pourrais aller
que quand t'en a envie,
que tu f'rais par plaisir,
pas pour gagner du blé...
I' paraît qu'ça existe
dans la philosophie.
Alors ce soir, à Pantin,
avec tous ses copains,
il ira au baston ! [ba-ston !]
comme le prolo va au charbon,
il ira au baston ! [ba-ston !]
filera des coups, prendra des gnons.
C'est p't'êt' con, mais tout est con.

Les poings serrés au fond
des poches de son blouson,
Angelo flippe à mort
en découvrant l'chantier
dans la turne glacée,
en haut du pavillon
où ses parents s'engueulent
à longueur de journée.
I' trouve plus sous son pieu
sa collec' de Play-boy,
sa mère a bazardé
sa rouleuse et son herbe,
son connard de p'tit frère
est v'nu jouer au cow-boy.
Dans sa piaule, c'est l' boxon
et ça lui fout la gerbe...
I' rêvait d'une famille
qu'i' faudrait pas subir,
des parents qui s'raient pas
des flics ou des curés.
Pour pas dev'nir comme eux,
i'voudrait pas vieillir...
et pour jamais vieillir,
i'sait qu'i' doit crever.
Alors ce soir au baloche,
avec son manche de pioche,
il ira au baston ! [ba-ston !]
comme le prolo va au charbon,
il ira au baston ! [ba-ston !]
filera des coups, prendra des gnons.
C'est p't'êt' con, mais tout est con.

Bella ciao

(dei partigiano)

Una mattina mi sono alzato,
O bella ciao, bella ciao,
bella ciao, ciao, ciao.
Una mattina mi sono alzato,
e ci ho trovato l'invasor.

O partigiano portami via,
che mi sento di morir.

E se io muoio, da partigiano,
tu mi devi seppellir.

E seppellire lassù in montagna,
sotto l'ombra di un bel fior.

E le genti che passeranno,
ci diranno : o che bel fior !

È questo é il fiore del partigiano,
morto per la libertà.

Ce matin, je me suis levé et l'ennemi était là.
Partisan, emmène-moi, je me sens prêt à mourir.
Si je meurs en partisan, tu devras m'enterrer
dans la montagne, à l'ombre d'une belle fleur.
Et les passants diront "quelle belle fleur" :
ce sera celle du partisan tombé pour la liberté.

(delle mondine)

Alla matina, appena alzata,
O bella ciao, bella ciao,
bella ciao, ciao, ciao.
Alla matina, appena alzata,
in risaia mi tocca andar.

E fra gli insetti e le zanzare,
un dur lavoro mi tocca far.

Il capo in piedi, col suo bastone
e noi curve a lavorar.

O mamma mia, o che tormento !
io t'invoco ogni doman.

Ed ogni ora che passiamo
noi perdiamo la gioventù.

Ma verrà un giorno, che tutte quante
lavororemo in libertà.
(variante : smetteremo di lavorar)

Le matin, à peine levée, je vais à la rizière
faire un dur labeur au milieu des moustiques.
Le cheffaillon avec son bâton, et nous
courbées par le travail. Mamma mia,
quel tourment, je pense à toi chaque matin.
Chaque heure qui passe, nous perdons notre
jeunesse, mais un jour viendra où nous
travaillerons [sic] *toutes en liberté.*

Deux versions de Bella ciao, *le célèbre hommage*
au martyr inconnu étant probablement inspiré
par le chant de travail, que l'on doit aux Mondines.
(repiqueuses de riz de la plaine du Pô, que vous
retrouverez dans La lega, La bessa *ou* Sciur padrun*)*



Belleville - Ménilmontant *(Aristide Bruant - 1895)*

Papa c'était un lapin qui s'app'lait J.B. Chopin
et qu'avait son domicile à Belleville.
L'soir avec sa petite famille, il s'en allait en chantant
des hauteurs de la Courtille *à Ménilmontant ! (x2)*

Il buvait si peu qu'un soir on l'a r'trouvé su' le trottoir,
'l'était crevé bien tranquille, à Belleville.
On l'a mis dans d'la terre glaise, pour un prix exorbitant,
tout en haut du Père-Lachaise *à Ménilmontant ! (x2)*

Depuis c'est moi qu'est l'souteneur naturel à ma p'tite soeur,
qu'est l'amie d'la p'tite Cécile, à Belleville.
Qu'est sout'nue par son grand frère, qui s'appelle Eloi Constant,
qu'a jamais connu son père *à Ménilmontant ! (x2)*

Ma soeur est avec Eloi, dont la sœur est avec moi ;
l'soir sur l'boulevard euj'la r'file, à Belleville.
Comme ça j'gagne pas mal de braise, mon beau-frère en gagne autant
puisqu'i' r'file ma soeur Thérèse, *à Ménilmontant ! (x2)*

L'dimanche au lieu d'travailler, j'monte les mômes au poulailler
voir jouer l'drame ou bien l'vaudeville, à Belleville.
Le soir on fait ses épates, on étale son culbutant,
mince des genoux et large des pattes *à Ménilmontant ! (x2)*

C'est comme ça qu'c'est l'vrai moyen de d'venir bon citoyen,
on grandit sans s'faire de bile, à Belleville.
On crie "Vive l'Indépendance", on a l'coeur bath et content
et on nage dans l'abondance *à Ménilmontant ! (x2)*

La belle de Cadix

(M. Vandair, Mc Cab, F. Lopez - 1947)

La belle de Cadix
a des yeux de velours,
la belle de Cadix
vous invite à l'amour.
Les caballeros sont là si, dans la
posada, on apprend qu'elle danse.
Et pour ses jolis yeux noirs les hidalgos,
le soir, viennent tenter la chance.
Mais, malgré son sourire
et son air engageant,
la belle de Cadix ne veut pas d'un amant.
Tchica, tchica, tchic, ay ay ay ! (x3)
Ne veut pas d'un amant.

La belle de Cadix
a des yeux langoureux,
la belle de Cadix
a beaucoup d'amoureux.
Juanito de Cristobal tuerait bien
son rival un soir au clair de lune.
Et Pedro le matador, pour l'aimer
plus encore, donnerait sa fortune.
Mais, malgré son sourire
et son air engageant,
la belle de Cadix n'a jamais eu d'amant.
Tchica, tchica, tchic, ay ay ay ! (x3)
N'a jamais eu d'amant.

La belle de Cadix
est partie un beau jour,
la belle de Cadix
est partie sans retour.
Elle a dansé une nuit dans le monde
et le bruit toutes les seguidillas.
Et puis dans le clair matin elle a pris
le chemin qui mène à Santa Filla.
La belle de Cadix n'a jamais eu d'amant ;
la belle de Cadix est entrée au couvent.
Tchica, tchica, tchic, ay ay ay...

La bessa

Avan ciape'onna bessa
a l'avan magneda aiir.
Ain magnaren onn'etra
cunze'cun i crumir.

Crumiri schifosi, la vostra lega
l'e'onna lega da ninein.
Crumiri schifosi, la vostra lega
l'e'onna lega da ninein.

Caporale non ci sgridare
e alle crumire devi badar,
devi badar.
Caporale non ci sgridare
e alle crumire devi badar.

La Maria l'e' onna ruffiena
in risaia non la vogliam,
non la vogliam.
La Maria l'e' onna ruffiena
in risaia non la vogliam.

Siamo donne, non siamo bestie,
vogliam essere rispetta',
e rispetta'.
Siamo donne, non siamo bestie,
vogliam essere rispetta'.

Nous avons attrapé une couleuvre hier,
la prochaine on la mangera avec les Jaunes.
Briseurs de grève, votre syndicat est un
syndicat de cochons. Contremaîtres,
vous feriez mieux de faire taire ces gens là.
Quand à la Marie, c'est une poucave,
nous ne voulons plus d'elle dans la rizière.
Nous sommes des femmes, pas des bêtes,
nous voulons du respect.



Bevi, bevi compagno

Bevi, bevi compagno
sennò t'ammazzerò.
Nun m'ammazzà compagno,
che adesso beverò.
Mentre il compagno beve,
la canteremo, la canteremo ;
mentre il compagno beve,
la canteremo, larì-lerà.

Lalala la lala lala
La canzona ch'ammazza li preti,
Lalalala la la la
'mmazza monache, preti e frà.

Se viene l'anarchia,
un pranzo s'ha da fare ;
tutta vitella e manzo
se duimo da magnà. (x2)

E frittate de monache,
preti e frati spezzati ;
l'ossa di sti maiali,
ai cani s'ha da dà. (x2)

Le chiese sò botteghe,
li preti sò mercanti ;
vendono madonne e santi
E a noi ci credono
vecchi poveri e ignoranti. (x2)

Bois, compagnon, sinon nous te tuerons.
Vous ne me tuerez pas, puisque je vais boire.
Pendant qu'il boira, nous la chanterons,
la chanson qui tue prêtres, moines et curés.
Que vienne l'anarchie, nous ferons un festin,
Nous mangerons tout de veau et de boeuf.
Omelette de moines, prêtres et curés hachés,
nous donnerons aux chiens les os de ces cochons
Les églises sont des boutiques, les prêtres des
marchands, ils vendent madonnes et saints,
et nous croient vieux, pauvres et ignorants.

Biftons aux potes

(Blaise - 1897)

Mes potes on vient de me saper
à dix longes et vingt piges de trique.
Aux durs j'pouvais pas échapper
puisque j'ai tiré dans un flic.
En prévence souvent j'ai pensé
que vous m'prenez pour une belle truffe.
Notre amitié c'est du passé,
et vous mes potes, vous êtes des mufles.

Depuis huit mois j'suis dans l'tombeau,
où j'ai crouté leur sale pitance.
Des fayots, d'la flotte, c'est pas beau
d'm'avoir laissé sans assistance.
Pourtant moi j'étais pas envieux,
un peu d'perlot et d'la croustille
m'auraient rendu tellement joyeux
qu'j'aurais gueulé "Vive la Courtille !*"

Biscuit, Nénesse et l'môme Toto,
pour vous j'ai tout pris sur le râble.
Me charriez pas, vous mes poteaux,
et montrez-vous plus secourables.
Me poussez pas à causer d'vous,
ici on aime ceusses qui bavardent.
Moi, je préfère crever au trou
plutôt qu'passer à la moucharde.

Voilà, c'est mon dernier bifton,
j'attends vot'prochaine babillarde.
En y songeant, comme un michton
je chiale dur et le cœur me larde.
Et pour finir, c'est un adieu
de l'homme que fut toujours Blaise.
Rue d'la Santé, quarante-deux,
deuxième division, soixante treize.

Chanson écrite à la prison de la Santé :
l'auteur avait pris 10 ans de travaux forcés
et 20 ans d'interdiction de séjour
pour avoir grièvement blessé un flic.
**On préférera cette rime à l'initiale*
"bectance / France" ; merci La Belle.

Le bistrot *(Georges Brassens - 1960)*

Dans un coin pourri du pauvre Paris, sur une place,
l'est un vieux bistrot, tenu par un gros dégueulasse.

Si t'as le bec fin, s'il te faut du vin d'première classe,
va boire à Passy, le nectar d'ici te dépasse.

Mais si t'as l'gosier qu'une armure d'acier matelasse,
goûte à ce velours, ce petit bleu lourd de menaces.

Tu trouveras là la fine fleur de la populace,
tous les marmiteux, les calamiteux de la place

qui viennent en rang, comme des harengs, voir en face
la belle du bistrot, la femme à ce gros dégueulasse.

Que je boive à fond l'eau de toutes les fontaines Wallace,
si dès aujourd'hui tu n'es pas séduit par la grâce

de cette jolie fée qui d'un bouge a fait un palace,
avec ses appas, du haut jusqu'en bas, bien en place.

Ces trésors exquis, qui les embrasse, qui les enlace ?
Vraiment c'en est trop, tout ça pour ce gros dégueulasse !

C'est injuste et fou, mais que voulez-vous qu'on y fasse ?
L'amour se fait vieux, il a plus les yeux bien en face.

Si tu fais ta cour, tâche que tes discours ne l'agacent.
Soit polis mon gars, pas de gestes ou gare à la casse !

Car sa main qui claque punit d'un flic-flac les audaces.
Certes il n'est pas né qui mettra le nez dans sa tasse,

pas né le chanceux qui dégèl'ra ce bloc de glace,
qui fera, dans l'dos, les cornes à ce gros dégueulasse.

Dans un coin pourri du pauvre Paris, sur une place ;
une espèce de fée, d'un vieux bouge a fait un palace.

Dépêche du midi :
Georges' not dead, *et*
revoit le 1er couplet :

"Dans un coin de lose du pauvre Toulouse, sur une place,
l'est un vieux bistrot, tenu par un gros dégueulasse.
Si t'as le bec fin, s'il te faut du vin d'première classe,
va au Capitole, sûr que sa picole te dépasse."

Bobo Léon *(Boby Lapointe - 1971)*

Il a du bobo, Léon, il porte un bandeau, Léon ;
il a du bobo, Léon ; oh, pauvre Léon !
D'abord il s'appelle pas Léon,
mais j'me souviens plus de son nom ;
j'peux pourtant pas l'app'ler Hortense,
et puis ça n'a pas d'importance.

Il a du bobo, Léon, il va p't'êt' canner Léon ;
il a du bobo, Léon ; oh, pauvre Léon !
On l'a mené à l'hôpital
pour le soigner où il avait mal ;
il s'était fait mal dans la rue
mais on l'a soigné autre part...
et il est mort !

Lo boier *(Tous les couplets comme le premier)*

Quand lo boier ven de laurar, (x2) *planta son agulhada.*
A.E.I.O.U. *planta son agulhada.*
Tròba sa femna al pè dau fuoch *tota desconsolada.*
A.E.I.O.U. *tota desconsolada.*

Se sias malauta digas-lo *te farai una alhada,*
per saboraire le metrai lei *banas d'una cabra.*

Amb una raba, amb un caulet *una lauseta magra ;*
quand serai mòrta enterratz-me *au trefond de l'arcada.*

Los pès virats a la paret, *lo cap jos la canèla ;*
e lei romieus que passaràn *prendràn d'aiga senhada.*

E diràn : Qual es mòrta aicí ? *Aquò's la paura Joana ;*
s'e n'es anada en paradis soleta ambé sei cabras.

Quand le bouvier revient de labourer, il trouve sa femme au pied du feu,
triste et inconsolable : dis-moi si tu es malade, je te ferai une soupe à l'ail.
Pour lui donner du goût, j'y mettrai les cornes d'une chèvre.
Quand je serai morte, enterre-moi dans la cave, les pieds vers le mur.
les pèlerins qui passeront viendront y puiser l'eau. Ils diront qu'est morte ici
la pauvre Joanne, partie au paradis accompagnée de ses seules chèvres.

Boublichkis *(Berthe Sylva, au refrain)*

Il fait froid, il fait nuit, il est près de minuit,
dans la fête et le bruit je m'en vais vendre
mes beaux gâteaux dorés, vous qui les adorez
vous vous régalerez, veuillez m'en prendre.

Prenez mes boublichkis, mes jolis boublichkis,
prenez, ils sont exquis mes boublichkis.
Que vous soyez Marquis ou bien n'importe qui,
prenez mes boublichkis ils sont exquis.

Mon père est toujours saoul quand il rentre chez nous ;
il nous donne des coups pendant des heures.
Ma mère a des amants, ma sœur tout simplement
fait comme sa maman et moi je pleure.

Achetez mon panier, mangez jusqu'au dernier
pour que vous me donniez beaucoup de roubles ;
car je veux jusqu'au jour m'amuser à mon tour
et goûter de l'amour le divin trouble.

La bombe humaine *(Téléphone - 1979)*

Je veux vous parler de l'arme de demain, enfantée du monde
elle en sera la fin, je veux vous parler de moi, de vous.
Je vois à l'intérieur des images, des couleurs, qui ne sont pas à moi,
qui parfois me font peur, sensations qui peuvent me rendre fou.
Nos sens sont nos fils, nous pauvres marionnettes,
nos sens sont le chemin qui mène droit à nos têtes.
La bombe humaine, tu la tiens dans ta main ; tu as l'détonateur
juste à côté du cœur. La bombe humaine, c'est toi elle t'appartient ;
si tu laisses quelqu'un prendre en main ton destin, c'est la fin, la fin.

Mon père ne dort plus sans prendre ses calmants, maman ne travaille plus
sans ses excitants, quelqu'un leur vend de quoi tenir le coup.
Je suis un électron bombardé de protons, le rythme de la ville,
c'est ça mon vrai patron. Je suis chargé d'électricité.
Si par malheur, au cœur de l'accélérateur, j'rencontre une particule
qui m'mette de sale humeur... Oh, *faudrait pas que j'me laisse aller. (x3)*
La bombe humaine, c'est l'arme de demain, enfantée du monde elle en sera
la fin. La bombe humaine, c'est toi elle t'appartient, si tu laisses quelqu'un
prendre en main ton destin, c'est la Bombe humaine tu la tiens dans ta main (...)

La boum *(Renaud, au refrain)*

Les copains m'avaient dit "On compte sur toi dimanche,
y aura p't'êt' la Sylvie qui viendra sans son mec ;
elle est con comme un manche mais t'as la cote avec.
T'as pas à t'faire de bile, pour toi c'est dans la poche.
T'es pas encore débile et elle est pas trop moche."
Elle est pas v'nue, la belle, moi j'ai t'nu les chandelles.
J'irai plus dans vos boums, elles sont tristes à pleurer ;
comme un sourire de clown, comme la pluie sur l'été.

"D'toute façon, t'en fais pas, m'avaient dit les copains,
des nénettes y en aura beaucoup plus que des mecs.
Le quart d'heure américain ça va tripoter sec."
Des filles y en avait douze pour quatre-vingt poilus,
on fait mieux comme partouze - mais non, j'suis pas aigri,
y a qu'avec les p'tits Lu qu'ça a été l'orgie.

Lorsque j'suis arrivé sur ma vieille mobylette,
y en avait qu'écoutaient l'dernier David Bowie.
I' flippaient comme des bêtes autour d'une chaine pourrie.
I' fumaient des P4 en buvant du Coca,
un pauv' type sur sa gratte jouait "Jeux interdits" ;
y avait même une nana qui trouvait ça joli..

Y avait deux-trois loubards qu'assumaient leurs instincts
en chouravant dans l'noir les disques et les larfeuilles.
J'voyais tout, j'disais rien, c'était mes potes d'Argenteuil.
Plus tard dans la soirée, j'ai fait marrer tout l'monde,
faut dire qu'j'ai raconté trois cent mille histoires belges ;
j'en connais des immondes mais j'les garde pour les Suisses.

Lorque j'me suis barré, j'ai croisé les roussins,
uniformes bleu foncé et képis sur le crâne ;
t'ça à cause d'un voisin qu'aimait pas Bob Dylan.
M'ont foutu un PV, - pas d'lumière sur ma meule,
z'ont cru bon d'ajouter qu'i' z'aimaient la jeunesse ;
pis j'suis rentré tout seul, même pas en état d'ivresse.

Les bourgeois *(Jacques Brel - 1962)*

Le cœur bien au chaud, les yeux dans la bière,
chez la grosse Adrienne de Montalant,
avec l'ami Jojo et avec l'ami Pierre, on allait boire nos vingt ans.
Jojo se prenait pour Voltaire, et Pierre pour Casanova,
et moi, moi qui étais le plus fier, moi, moi je me prenais pour moi.

Et quand vers minuit passaient les notaires
qui sortaient de l'hôtel des Trois Faisans,
on leur montrait not' cul et nos bonnes manières
en leur chantant :
"Les bourgeois c'est comme les cochons,
plus ça devient vieux plus ça devient bête,
les bourgeois c'est comme les cochons,
plus ça devient vieux plus ça devient ..."

Le cœur bien au chaud, les yeux dans la bière,
chez la grosse Adrienne de Montalant.
Avec l'ami Jojo et avec l'ami Pierre, on allait brûler nos vingt ans.
Voltaire dansait comme un vicaire, et Casanova n'osait pas.
Et moi, moi qui restait l'plus fier, moi j'étais presque aussi saoul que moi.

Refrain

Le cœur au repos, les yeux bien sur terre,
au bar de l'hôtel des *Trois Faisans*,
avec maître Jojo et avec maître Pierre,
entre notaires on passe le temps.
Jojo parle de Voltaire, et Pierre de Casanova.
Et moi, moi qui suis resté l'plus fier, moi, moi je parle encore de moi.

Et c'est en sortant vers minuit, Monsieur le commissaire,
que tous les soirs de chez la Montalant,
de jeunes "peigne-culs" nous montrent leur derrière
en nous chantant :
"Les bourgeois c'est comme les cochons, plus ça devient vieux (...)"





Brazil (aquarela do)
(Ary Barroso - 1939, la version anglaise est de S.K. "Bob" Russell)

Brazil,
where hearts were entertaining June,
we stood beneath an amber moon,
and softly murmured someday soon,
we kissed and clung together.

Then,
tomorrow was another day,
the morning found me miles away
with still a million things to say.
Now,
when twilight dims the sky above,
recalling thrills of our love,
there's one thing I'm certain of
return I will to old Brazil.

La chanson a notamment donné son nom au très recommandable film de Terry Gilliam

Brigante se more
(on reprend l'italique, au refrain.)

Ammo pusato chitarre e tamburo
ca' chesta musica s'adda cagnà.
Simmo briganti e facimm' paura,
e cu 'a scupetta vulimmo cantà.
Hé ! Ho ! Ha ha ha ha !
Hé ! Ho ! Ha ha ha ha !

E mo cantammo 'sta nova canzone,
tutta la gente se l'adda 'mpara.
Noi combattemo pe' o re Burbone
ma 'a terra 'a nostra e nun s'adda tuccà.

Tutte e paise d'a Basilicata
se so scetati e vonno luttà,
pure 'a Calabria mo s'è arrevotata ;
e stu nemico 'o facimmo tremmà.

Chi a visto o lupo e s'è miso paura,
nun sape buono qual'è a verità.
O vero lupo ca magna 'e creature,
e 'o piemontese c'avimma caccià.

Femmene belle cha date lu core,
si lu brigante vulite salvà ;
nun lu cercate scurdateve 'o nome
cai ce fà guerra nun tene pietà.

Omo se nasce, brigante se more,
ma fino all'ultimo avimma sparà.
E se murimmo menate nu ciore
e na preghiera pe' 'sta libertà.

Bread and roses *(James Oppenheim, Caroline Kohlsaat - 1911)*

As we come marching, marching
in the beauty of the day,
a million darkened kitchens,
a thousand mill lofts gray,
are touched with all the radiance
that a sudden sun discloses
for the people hear us singing :
Bread and roses ! Bread and roses !

As we come marching, marching,
we battle too for men,
for they are women's children,
and we mother them again.
Our lives shall not be sweated
from birth until life closes.
Hearts starve as well as bodies ;
give us bread, but give us roses !

As we come marching, marching,
unnumbered women dead
go crying through our singing
their ancient call for bread.
Small art and love and beauty
their drudging spirits knew.
Yes, it is bread we fight for
- but we fight for roses, too !

As we come marching, marching,
we bring the greater days.
The rising of the women
means the rising of the race.
No more the drudge and idler
- ten that toil where one reposes,
but a sharing of life's glories :
Bread and roses ! Bread and roses !

Alors que nous marchons dans la beauté du jour, un million de cuisines obscures et un millier de greniers gris sont illuminés par les rayons qu'un soleil soudain laisse apparaître pour que le peuple nous entende chanter "du pain et des roses ! ". *En marchant, nous nous battons aussi pour les hommes, ces enfants de femmes que nous maternons encore. Nos vies ne seront pas que sueur du berceau au cercueil. Nos cœurs sont aussi affamés que nos corps,* donnez-nous du pain, mais aussi des roses ! *Comme nous marchons, d'innombrables femmes mortes pleurent à travers notre chant leurs appels ancestraux pour du pain. Leurs esprits épuisés n'avaient que peu accès à l'art, l'amour ou la beauté. Oui, c'est pour du pain que nous nous battons,* mais aussi pour des roses ! *Comme nous marchons, nous apportons des jours meilleurs, car le réveil de la femme est celui de l'humanité. Plus d'épuisés et d'oisifs - dix exploités pour un qui se repose, mais le partage des joies de la vie :* du pain et des roses !



Publiant ce poème en décembre 1911, l'auteur en attribuait le titre aux "femmes de l'Ouest". Le texte reste associé à la grève du textile de Lawrence, Massachusetts (janvier-mars 1912).

La butte rouge

(Monthéus, Georges Krier - 1923)

Sur cette butte-là, y avait pas d'gigolettes,
pas de marlous, ni de beaux muscadins.
Ah, c'était loin du Moulin d'la Galette
et de Panam qu'est le roi des pat'lins.
C'qu'elle en a bu du beau sang cette terre,
sang d'ouvrier et sang de paysan.
Car les bandits qui sont cause des guerres
n'en meurent jamais, on n'tue qu'les innocents.

La Butte rouge, c'est son nom, le baptème s'fit un matin
où tous ceux qui montaient roulaient dans le ravin.
Aujourd'hui y a des vignes, il y pousse du raisin,
qui boira ce vin là boira l'sang des copains.

Sur cette butte-là, on n'y f'sait pas la noce,
comme à Montmartre où l'champagne coule à flots.
Mais les pauv' gars qu'avaient laissé des gosses
y f'saient entendre de terribles sanglots.
C'qu'elle en a bu des larmes, cette terre,
larmes d'ouvrier, larmes de paysan.
Mais les bandits qui sont cause des guerres
ne pleurent jamais car ce sont des tyrans.

La Butte rouge, c'est son nom (...) il y pousse du raisin,
qui boit de ce vin là boit les larmes des copains.

Sur cette butte-là, on y r'fait les vendanges,
on y entend des cris et des chansons.
Filles et gars, doucement, y échangent
des mots d'amour qui donnent le frisson.
Peuvent-ils songer dans leurs folles étreintes,
qu'à cet endroit où s'échangent leurs baisers,
j'ai entendu, la nuit, monter des plaintes,
et j'y ai vu des gars au crâne brisé ?

La Butte rouge, c'est son nom (...) il y pousse du raisin,
mais moi j'y vois des croix portant l'nom des copains.

Brüder, zur Sonne, zur Freiheit

(Leonid Petrowitsch Radin - vers 1895.
Adapté en allemand et en 1918
par Hermann Scherchen.
On reprend les italiques)

Brüder, zur Sonne, zur Freiheit,
Brüder, zum Lichte empor !
Hell aus dem dunklen Vergangen
leuchtet die Zukunft hervor.

Seht, wie der Zug von Millionen
endlos aus Nächtigem quillt.
Bis eurer Sehnsucht Verlangen
Himmel und Nacht überschwillt.

Brüder, in eins nun die Hände,
Brüder, das Sterben verlacht !
Ewig der Sklaverei ein Ende
heilig die letzte Schlacht.

C'est lundi *(Jesse Garon, aka Bruno Fumard - 1984)*

C'est lundi, dans mon lit,
l'est 11 heures, mal au cœur,
mal dormi… envie de pipi.

Déjeuner, mon café,
la radio, trop c'est trop,
fait pas beau… ouais, fait pas chaud.

Me laver, me raser,
m'habiller, me peigner,
mes cheveux… hum, bien coiffés.

'l est midi, mes parents
sont rentrés en criant,
faut manger… après, travailler.

'l est deux heures *[ha ha, ha ha]*
j'suis chômeur *[ha ha, ha ha]*
faut pointer, près d'chez moué
dans mon cœur, y a plein de douleur.

Juste après, je m'en vais,
au café d'à côté, ouais
y a des filles… et y a des flippers.

L'est 20 heures, faut dîner
Ma maman, cuisiner,
Mon papa… la télé.

Il est tard, j'ai l'cafard,
mes idées sont brouillées,
je me couche… et je dors.

C'est mardi, dans mon lit,
l'est midi et je fuis
société… bétonnée.

Mercredi, mal dormi, c'est jeudi,
vendredi, samedi,
ouais, c'est dimanche !
C'est lundi, dans mon lit.

C'est un mâle

(Charlys - 1933, au refrain)

Y a des tas d'gonzesses qui font les bégueules
aussitôt qu'un homme veut les approcher.
Il leur faut des compartiments d'dames seules,
elles ont trop peur d'avaler la fumée.
Mais moi qui n'suis pas aussi chicandière,
j'ai mon vrai de vrai, un homme affranchi.
Avec lui, pas b'soin de faire des manières,
on s'a dans la peau et ça nous suffit.

C'est pas une demi-portion, une galette, un avorton,
lui c'est un mâle.
J'aime son nez tout écrasé, sa mâchoire en or plombé
dans son teint pâle.
Il peut me filer des coups, il peut me piquer mes sous
sans que je râle.
Il a des gros biscotos, et c'est lui qu'j'ai dans la peau,
c'est le mâle qu'il me faut.

Il m'arrive parfois quelques aventures,
j'ai connu des hommes dans tous les milieux.
Je suis un peu curieuse de nature,
mais c'est encore lui, lui que j'aime le mieux.
Il n'est pas rasé, tout son poil m'arrache,
et quand il m'embrasse il sent le tabac.
Oui mais i'm'fait des tas d'machines qu'attachent,
et je suis pâmée quand j'suis dans ses bras.

Quand mon homme emballe une poule du grand monde,
s'il a du pétard avec le bourgeois,
pour tirer son couteau de sa profonde
c'est lui qu'est l'premier, lui qui a la loi.
Il a l'estomac avec un tatouage,
sous c'tatouage un point d'interrogation,
ça lui permettra, car il est volage,
de faire lui aussi un peu d'aviation.

C'est un mauvais garçon *(J. Boyer, G. Van Parys - 1936)*

Nous les paumés, nous ne sommes pas aimés
des grands bourgeois qui nagent dans la joie.
Il faut avoir, pour être à leur goût, un grand faux col et un chapeau mou.
Ça n'fait pas chic une casquette, ça donne un genre malhonnête.
Et c'est pourquoi, quand un bourgeois nous voit, il dit en nous montrant du doigt
c'est un mauvais garçon, il a des façons pas très catholiques.
On a peur de lui, quand on le rencontre la nuit.
C'est un méchant p'tit gars, qui fait du dégât si tôt qu'i s'explique,
ça joue du poing, d'la tête et du chausson ; un mauvais garçon.

Toutes les belles dames, pleines de perles et de diam's,
en nous croisant ont des airs méprisants.
Oui mais demain, peut-être ce soir, dans nos musettes elles viendront nous voir.
Elles guincheront comme des filles en s'enroulant dans nos quilles ;
et nous lirons dans leurs yeux chavirés l'aveu qu'elles n'osent murmurer

Refrain +
Mais y a pas mieux pour t'donner l'grand frisson qu'un mauvais garçon !

tiré du film Un mauvais garçon

Canción de Bourg-Madame



Españoles, salís de vuestra patria
después de haber luchado contra la invasión.
Caminando por tierras extranjeras
mirando hacia la estrella de la liberación.

A ti Franco traidor vil asesino
de mujeres y niños del pueblo español
tú que abriste las puertas al fascismo
tendrás eternamente nuestra maldición.

Camaradas caídos en la lucha
que disteis vuestra sangre por la libertad
os juramos volver a nuestra España
para vengar la afrenta de la humanidad.

Espagnols, sortis de votre pays après avoir lutté contre l'invasion, marchant vers des terres étrangères le regard fixé sur l'étoile de la libération. A toi, Franco, traître et vil assassin de femmes et d'enfants du peuple espagnol, qui a ouvert les portes au fascisme, voici notre malédiction éternelle. Camarades tombés dans la lutte, qui avez versé votre sang pour la liberté, nous jurons de retourner dans notre Espagne pour venger l'affront fait à l'humanité.

Bourg-Madame, une des premières étapes françaises pour les exilés de la *Retirada*, qui fuient la dictature franquiste à partir de 1939.

Ça va ça vient *(Boby Lapointe)*

T'es plus jolie que jamais, sauf le cœur,
ton cœur n'a plus la chaleur que j'aimais,
il bat au rythme du fric, il vit à l'ombre des flics,
il ne dit plus aux copains ça va ça vient.
Toutes ses bontés passées, ses exploits,
il compte comme un huissier qu'on lui doit.
Ton cœur n'a plus la chaleur que j'aimais,
t'es plus jolie que jamais sauf le cœur.

La nuit que je t'ai connue, t'étais nue,
tu jouais les affranchies, sans chichis,
mais t'avais, quand tu guettais le pauv' con qui te quittait,
le regard noyé d'un chien, ça va ça vient.
J'ai dit, pour te consoler, des conneries ;
t'as frotté ton petit nez et t'as ri.
Tu jouais les affranchies, sans chichis,
la nuit que je t'ai connue, t'étais nue.

T'aimais pas un sou vaillant, sauf ton corps,
mais ton corps c'était payant, un trésor,
un trésor que tu donnais comme on vide son porte-monnaie
dans la main d'un plus paumé, ça va ça vient.
Depuis tout c'qu'on s'est donné de bonheur,
pour se l'dire on se r'tenait, la pudeur.
Mais ton corps c'était payant, un trésor,
t'aimais pas un sou vaillant, sauf ton corps.

Refrain 1
Si tu l'laissais réchapper du frigo, je saurais le rattraper tout de go.
Même s'il n'a plus la chaleur que j'aimais, t'es plus jolie que jamais, sauf le cœur.

Cade l'uliva *(Au refrain)*

Nebbi' a la valle e nebbi' a la muntagne,
ne la campagne non ce sta nesciune.
Addije, addije amore casch'e se coje
la live e casch'a l'albere li foje.

Casche la live e casche la ginestre,
casche la live e li frunne ginestre.

La canaille *(Alexis Bouvier, Joseph Darcier - 1865, au refrain)*

Dans la vieille cité française, existe une race de fer
dont l'âme comme une fournaise a de son feu bronzé la chair.
Tous ses fils naissent sur la paille, pour palais ils n'ont qu'un taudis.
C'est la canaille ? Eh bien, j'en suis !

Ce n'est pas le pilier de bagne, c'est l'honnête homme dont la main,
par la plume ou le marteau, gagne en suant son morceau de pain.
C'est le père enfin qui travaille, les jours et quelquefois les nuits.

C'est l'artiste, c'est le bohème, qui sans souper rime, rêveur,
un sonnet à celle qu'il aime, trompant l'estomac par le cœur.
C'est à crédit qu'il fait ripaille, qu'il loge et qu'il a des habits.

C'est l'homme à la face terreuse, au corps maigre, à l'œil de hibou ;
au bras de fer, à main nerveuse, qui, sortant d'on ne sait pas où,
toujours avec esprit vous raille, se riant de votre mépris…

C'est l'enfant que la destinée force à rejeter ses haillons,
quand sonne sa vingtième année, pour entrer dans nos bataillons.
Chair à canon de la bataille, toujours il succombe sans cris.

Ils fredonnaient la Marseillaise, nos pères les vieux vagabonds
attaquant en quatre-vingt-treize les Bastilles, dont les canons
défendaient la vieille muraille… Que de trembleurs ont dit depuis :

Les uns travaillent par la plume, le front dégarni de cheveux ;
les autres martèlent l'enclume et se soûlent pour être heureux.
Car la misère, en sa tenaille, fait saigner leurs flancs amaigris.

Enfin, c'est une armée immense, vêtue en haillons, en sabots.
Mais qu'aujourd'hui la vieille France les appelle sous ses drapeaux,
on les verra dans la mitraille, ils feront dire aux ennemis :
c'est la canaille ? Et bien, j'en suis !



Cannes *(Les VRP)*



Écoute chéri on a 80 ans,
il est temps de rejoindre
le cimetière des éléphants.
On a assez d'argent
pour se payer une suite ;
des couches culottes de luxe
pour colmater nos fuites.
Faut dépenser a tout prix
notre fric avant d'canner ;
dans les machines à sous,
une dernière fois gagner.

On va à Cannes, (bis)
se faire griller nos petites guiboles.
On va à Cannes, (bis)
se faire masser nos vieilles peaux molles.

On va se faire des bouffes,
manger des glaces ;
le premier qui s'étouffe
gagne la première place.
Sinon, comme des gros cons,
on peut, sur la Croisette
mourir d'insolation,
ce s'rait vraiment très chouette !
Ou encore sous le poids
des bijoux, on pourrait
s'écrouler à genoux
et crever milliardaires.

Refrain

Cannes, ville de vieux, où des cadavres blêmes
gisent dans les rues farcies de chrysanthèmes.
Cannes ville de bourges, où des enfants obèses
se gavent de glucose dans de trop longues chaises.

Refrain +
On va à Cannes, (bis)
dans la mer on va patauger ;
on va à Cannes, (bis)
et sur le sable on ira s'échouer.

Les canuts
(A. Bruant - 1894)

Pour chanter *Veni Creator,* } x2
il faut avoir chasuble d'or.
Nous en tissons
pour vous, gens de l'Église,
et nous, pauvres canuts,
n'avons pas de chemise.
C'est nous les canuts,
nous allons tout nus.

Pour gouverner, il faut avoir } x2
manteaux et rubans en sautoir.
Nous en tissons
pour vous, grands de la Terre,
et nous, pauvres canuts,
sans drap on nous enterre.
C'est nous les canuts,
nous allons tout nus.

Mais notre règne arrivera } x2
quand votre règne finira.
Nous tisserons
le linceul du vieux monde,
au loin s'entend déjà
la révolte qui gronde !
C'est nous les canuts, } x2
nous n'irons plus nus !

Inspirée d'une pièce de théâtre, la chanson évoque la révolte des canuts, entre 1830 et 1834. Pour une misère, ces ouvriers tisserands des pentes de la Croix-Rousse, à Lyon, travaillaient une soie qui provenait des magnaneries d'Ardèche et des Cévennes, où un personnel essentiellement féminin, les magnanarelles, *subissait la même exploitation)*



El carbonero
(Dan. Romero Puentedura, au refrain)

Madre, mi carbonero no vino anoche.
y le estuve esperando hasta las doce.

Carbón, carbón carbón,
carbón de encina y picón,
carbón de encina, picón de olivo,
niña bonita, vente conmigo.

Madre mi carbonero vino de Vélez
y en el sombrero trajo cuatro claveles.

Lleva mi carbonero en el sombrero
un letrero que dice : por ti me muero.

La caren de galina

La caren de galina
l'e bona feis col pa,
ma china delle sgialle
si toca culle ma.
Scampi scampe putelle
ch'arriva 'l'burdunal,
el gh'a le braghe rote
l'é mosso la canal.

Digo de no, digo de se ;
sara la porta, strangh'el de drech.
Digo de se, digo de no ;
sara la porta, strangh'el defor.

L'è cara la farina,
i e car'el furmentum ;
i e care chelle sgialle
che gh'a chei bei gallu.
Santina dell' aragna
che l'ha le gambe storte,
la pissa sulle porte
cumpegn dei cagnolin'.

La carioca
(V. Youman, E. Eliscu, G. Kahn - 1994)

Sais-tu danser la carioca ?
C'n'est pas un fox-trot ou une polka.
C'n'est vraiment pas très compliqué,
pour la comprendre suis bien mes pas.

C'n'est pas un tango ou un tcha-tcha,
encore moins une bossa nova ;
quand t'as goûté à cette danse-là
tu ne peux plus faire que ça.

Youpi, dansons la carioca ;
c'est bien, faisez tous comme moi.
Youpi, avec la carioca,
tant pis s'il faut dire
aux autres danses au revoir.

Maintenant qu'tu danses la carioca,
ça tu t'en fiches bien de la polka ;
tu n'en veux plus de la rumba,
du hula hop et du tcha-tcha.

Tous les matins, dès le lever,
la carioca te fait bouger,
et quand tu danses, chaque petit pas
te met en joie pour la journée.

Refrain + refrain avec variante,
"Tant pis s'il faut dire
à tout le monde au revoir".*)*

Bande originale de le film
La Cité de la peur

Cayenne *(Parabellum, au refrain)*

Je me souviens encore de ma première femme ;
elle s'appelait Nina, une vraie putain dans l'âme.
La reine des morues de la plaine St Denis,
elle faisait le tapin près d'la rue d'Rivoli.
Mort aux vaches, mort aux condés !
Vive les enfants d'Cayenne,à bas ceux d'la Sûreté !*

Elle aguichait l'client quand mon destin d'bagnard
vint frapper à sa porte sous forme d'un richard.
Il lui cracha dessus, rempli de son dédain,
lui mit la main au cul et la traita d'putain.

Moi qui était son homme et pas une peau de vache,
acquis dans ma jeunesse les principes d'un apache ;
sorti mon 6.35, et d'une balle en plein cœur
je l'étendis raide mort et fut serré sur l'heure.

Aussitôt arrêté, fut mené à Cayenne,
c'est là que j'ai purgé le forfait de ma peine.
Jeunesse d'aujourd'hui, ne faites plus les cons,
car pour une seule connerie on vous jette en prison.

Si je viens à mourir, je veux que l'on m'enterre
dans un tout p'tit cimetière près d'la rue Saint Martin.
400 putains à poil viendront crier très haut :
c'est le roi des Julots que l'on mène au tombeau !

**Sureté Générale, future police nationale*

Casatchok *(Boris Rubaschkin, Tony Perdone - 1969, Sur un air russe. On bisse les italiques)*

C'est l'hiver qui frappe à notre porte,
mes amis, allumons un bon feu.
C'est l'hiver, que le diable l'emporte,
mes amis, ce soir oublions-le.

Babouschka, apporte les pains d'orge,
ce qu'il y a de bon dans la maison ;
la vodka qui brûle un peu la gorge mais
qui nous laisse le cœur plein de chansons.

Dans les bois, les loups font une ronde,
sur la neige frissonnent les corbeaux ;
oublions la tristesse du monde,
tous les loups et les vilains oiseaux.

Petrouchka, prends ta balalaïka
et joue-moi un air à ta façon ;
joue d'abord Les bateliers de la Volga
et quand tu auras fini nous danserons.

Celui qui a mal tourné

(Brassens - 1957)

Il y avait des temps et des temps
qu'je n'm'étais pas servi d'mes dents,
qu'je n'mettais pas d'vin dans mon eau,
ni de charbon dans mon fourneau.
Tous les croqu'-morts, silencieux
me dévoraient déjà des yeux ;
ma dernière heure allait sonner
c'est alors que j'ai mal tourné.

N'y allant pas par quatre chemins,
j'estourbis en un tournemain,
en un coup de bûche excessif
un noctambule en or massif.
Les chats fourrés, quand ils l'ont su,
m'ont posé la patte dessus
pour m'envoyer à La Santé
me refaire une honnêteté.

Machin, Chose, Un tel, Une telle,
tous ceux du commun des mortels
furent d'avis que j'aurais dû
en bonne justice être pendu
à la lanterne et sur-le-champ ;
i's s'voyaient déjà partageant
ma corde, en tout bien tout honneur,
en guise de porte-bonheur.

Au bout d'un siècle, on m'a jeté
à la porte de La Santé.
Comme je suis sentimental,
je retourne au quartier natal ;
baissant le nez, rasant les murs,
mal à l'aise sur mes fémurs,
m'attendant à voir les humains
se détourner de mon chemin.

Y en a un qui m'a dit "Salut !
Te revoir, on n'y comptait plus."
Y en a un qui m'a demandé
des nouvelles de ma santé.
Lors, j'ai vu qu'il restait encor
du monde et du beau monde sur terre,
et j'ai pleuré, le cul par terre
toutes les larmes de mon corps.

Ce qui n'aide pas vraiment

(Les Teckels)

J'ai réfléchi à une idée, ça s'rait bien si on était unifiés.
(...) en écoutant du ska, *(...)* je suis maladroit.

C'qui n'aide pas vraiment, c'est qu'on n'a pas de vocabulaire ;
c'qui n'aide pas tell'ment, c'est qu'on est mauvais en grammaire.

Un recueil offert à qui complète le texte

Changer la vie *(Herbert Pagani, M. Théodorakis, au refrain)*

Les voix des femmes et les voix des hommes
ont dû se taire beaucoup trop longtemps.
Ne croyons plus aux lendemains qui chantent,
changeons la vie ici et maintenant ;
c'est aujourd'hui que l'avenir s'invente,
changeons la vie ici et maintenant.
Prendre la parole, décider nous-mêmes,
libérer nos vies des chaînes de l'argent.
Écrire notre histoire à la première personne,
être enfin des hommes et non des instruments.

Refrain :
France socialiste,
puisque tu existes,
tout devient possible
ici et maintenant.

Ne versons plus, au nom de leur puissance,
notre sueur, nos larmes, notre sang.
Les travailleurs travaillent pour la France,
pas au profit de quelques possédants.
Pour partager les fruits de l'abondance,
changeons la vie ici et maintenant.
Prendre la parole, (...) *des chaînes de l'argent.*
Faire du bonheur notre monnaie courante,
maîtriser la science et dominer le temps.

Il nous faudra reprendre en main nos villes
qui ne sont plus que des ghettos géants
où le printemps n'a plus le droit d'asile,
où meurent les vieux, les arbres, les enfants.
C'est dans nos propres murs qu'on nous exile,
changeons la vie ici et maintenant.
Prendre la parole, (...) *des fleuves de ciment.*
Pour ne plus mourir de l'air que l'on respire,
et pour pouvoir vieillir auprès de nos enfants.

Un siècle meurt, un millénaire commence,
plus de prisons, de cages et de camps.
Tendons la rose rouge de l'espérance
aux opprimés de tous les continents.
L'histoire est là qui nous offre une chance,
changeons la vie ici et maintenant.
Libérer la femme, libérer l'école,
donner la parole aux frères émigrants.
Écrire notre histoire à la première personne,
être enfin des hommes et non des instruments.



Hymne du Parti Socialiste au congrès de Nantes, en 77. Donc, avant qu'ils n'arrivent "aux affaires" : Golfech, Arenc, Irlandais de Vincennes, rigueur, quartiers d'isolement, amnisties d'anciens "OAS", etc.

Ch'est un bon d'mi

(Les Capenoules. Au refrain. La 1ère, puis la 2nde ligne des couplets sont bissées.)

Quand les ch'timis i sortent d'eul grand messe,
savez-vous bin, amis, pouquo qu'i s'pressent ?
Pour boire un d'mi !

Ch'est eune jatte eut'bière chérie,
ch'est la bonn' bière qui nous rind à la vie,
ch'est la bon' bière qui nous met tous in train !
Ch'est, ch'est, ch'est un bon d'mi !
Ch'est un bon d'mi qui nous rind à la vie !
Çha vaut un bieau rojin,
ch'est un bon d'mi qui nous met tous in train.

Quand les ch'timis i' s'in vont
à l'kermesse
(...) c'qu'i préfèrent aux bielles fesses ?
Ch'est un bon d'mi !

Quand un ch'timi i' ravisse eune pucelle,
(...) ch'qu'i li dit din s'n'oreile ?
Vins boire un d'mi !

Quand un ch'timi s'a fait mouquer
s'louloutte,
(...) qu'i'n'brait mêm'pas eune goutte !
I' bot un d'mi !

Quand les ch'timis s'in vont
à l'pichotière,
(...) pourquo qu'i' sont si fiers ?
C'est d'boire des d'mis !

Quand les ch'timis
i's cantent des canchons, *(...)*
c'qu'i's chuchent pour êt' cochons ?
I's boivent des d'mis !

Quand un ch'timi i'est à l'agonie,
(...) ce qu'i li rind la vie ?
I' boit un d'mi !

La chanson de Prévert

(Gainsbourg - 1962)

Oh je voudrais tant
que tu te souviennes,
cette chanson était la tienne,
c'était ta préférée, je crois
qu'elle est de Prévert et Kosma.
Et chaque fois Les feuilles mortes
te rappelle à mon souvenir ;
jour après jour, les amours mortes
n'en finissent pas de mourir.

Avec d'autres, bien sûr,
je m'abandonne,
mais leur chanson est monotone ;
et peu à peu je m'indiffère,
à cela il n'est rien à faire.
Car chaque fois Les feuilles mortes
te rappelle à mon souvenir ;
jour après jour, les amours mortes
n'en finissent pas de mourir.

Peut-on jamais savoir
par où commence
et quand finit l'indifférence ?
Passe l'automne, vienne l'hiver
et que la chanson de Prévert
Cette chanson, Les feuilles mortes,
s'efface de mon souvenir ;
et ce jour là, mes amours mortes } *(x2)*
en auront fini de mourir.

La chanson de Craonne *(1917, sur l'air d'*Adieu l'amour *de Charles Sablon, 1911)*

Quand au bout de huit jours, le repos terminé, on va reprendre les tranchées,
notre place est si utile que, sans nous, on prend la pile.
Mais c'est bien fini, on en a assez, personne ne veut plus marcher.
Et le cœur bien gros, comme dans un sanglot, on dit adieu aux civ'lots.
Même sans tambours, même sans trompettes,
on s'en va là-haut en baissant la tête.
Adieu la vie, adieu l'amour, adieu toutes les femmes !
C'est bien fini, c'est pour toujours, de cette guerre infâme.
C'est à Craonne, sur le plateau, qu'on doit laisser sa peau ;
car nous sommes tous condamnés, nous sommes les sacrifiés !

Huit jours de tranchées, huit jours de souffrances, pourtant on a l'espérance
que ce soir viendra la r'lève que nous attendons sans trêve.
Soudain, dans la nuit et dans le silence, on voit quelqu'un qui s'avance.
C'est un officier de chasseurs à pied qui vient pour nous remplacer.
Doucement dans l'ombre, sous la pluie qui tombe,
les petits chasseurs vont chercher leur tombe.
Adieu la vie, adieu l'amour, adieu (...)

C'est malheureux d'voir sur les grands boulevards tous ces gros qui font la foire.
Si pour eux la vie est rose, pour nous c'est pas la même chose.
Au lieu de s'cacher, tous ces embusqués f'raient mieux d'monter aux tranchées
pour défendre leurs biens, car nous n'avons rien, nous aut' les pauv' purotins.
Tous les camarades sont enterrés là,
pour défendre les biens de ces messieurs-là.
Ceux qu'on l'pognon, ceux-là r'viendront, car c'est pour eux qu'on crève.
Mais c'est fini, car les troufions vont tous se mettre en grève.
Ce s'ra votre tour, messieurs les gros de monter sur l'plateau,
car si vous voulez la guerre payez-la d'votre peau !



En 1917, on ne plaisantait pas avec l'esprit de sacrifice, et l'armée offrit une prime pour identifier les anonymes troufions auteurs du texte. C'est que l'offensive de Nivelle au Chemin des dames fait -côté français !- près de 200 000 morts en 2 mois, et que le moyen trouvé par les Russes pour en finir avec la guerre risquait de donner des idées aux poilus. Pour réprimer les mutineries constatées dans près de 60 des 100 régiments, un certain Pétain est appelé. Il aura la main lourde : 3500 condamnations, dont 500 à mort, et 47 suivies d'effet.

Chanson des pègres *(vers 1880)*

Un certain soir, étant dans la débine,
un coup de vague il me fallut pousser.
Pour travailler j'mis au plan ma rondine
et mes outils j'allais les déplanquer.
Juste en passant, le portier nous escrache,
j'étais fargué mais l'habit cachait tout.
Le jardinant, je frisais ma moustache,
quand on est pègre,
on peut passer partout !

En deux temps je remouke et je débride
mes trois amis se mettent au turbin.
Chez un banquier la caisse n'est jamais vide
suffit d'savoir où dorment ses talbins.
La condition était fixée d'avance,
le rigolo eut bientôt cassé tout.
Du gai plaisir on avait l'espérance,
quand on est pègre,
on peut voler partout !

Le coffre-fort fut mis dans la roulante,
par toute l'escorte il fut bien entouré.
Chez l'père Clément on lui ouvrit le ventre,
d'or et d'faffiots l'enfant était bourré.
40 milliers, telle était cette aubaine.
Ah mes amis, que c'était un fier coup !
De les manger on n'était pas en peine,
quand on est pègre,
on peut se payer tout !

Un d'nos amis, qui n'était pas une bête,
du coffre-fort voulait s'débarasser.
Chez l'commisaire pour le jour de sa fête,
comme rigolade il voulait l'envoyer.
Tout près d'chez eux, en face était la Bièvre,
on l'y plongea mais voyez quel casse cou !
Il fut r'pêché, adieu tous les beaux rêves.
Quand on est pègre,
on doit penser à tout !

Quinz' jours après, ces pauvres camarades
rentrant chez eux par l'arnac furent pincés.
Ils revenaient de faire une rigolade :
deux contre dix, comment pouvoir lutter ?
Vrais compagnons de la haute Farandelle,
ils furent vaincus leur rappe porta tout.
Ah, mes amis, à vous gloire éternelle,
quand on est pègre,
le devoir avant tout.

Mes chers amis, j'ai fini leur histoire,
à la Nouvelle*, tout trois ils partiront.
Mais avant peu, bientôt j'en ai l'espoir,
brisant leurs fers, vers nous ils reviendront.
Mort, cent fois mort à toute la police !
Ces lâch's bandits sans pitié coffrent tout.
On les pendra et ce sera justice,
car pour les pègres,
la vengeance avant tout !

* La Nouvelle-Calédonie... le bagne quoi, destination récurrente lorsqu'il s'agissait d'éloigner les pègres et autres *Communards*. *(Louise Michel a écrit là-dessus)*

La chanson du CMDO *(Alice Becker-Ho - 1968, d'après Aragon, Jacques Douai. Au refrain)*

Rue Gay-Lussac, les rebelles
n'ont qu'les voitures à brûler ;
que vouliez-vous donc, la belle ?
Qu'est-ce donc que vous vouliez ?

Des canons par centaines !
Des fusils par milliers !
Des canons, des fusils,
par centaines et par milliers.

Dites-moi comment s'appelle
ce jeu-là que vous jouiez ?
La règle en paraît nouvelle :
quel jeu, quel jeu singulier !

La révolution, la belle,
est le jeu que vous disiez ;
elle se joue dans les ruelles,
elle se joue grâce aux pavés.

Le vieux monde et ses séquelles,
nous voulons les balayer ;
il s'agit d'être cruels :
mort aux flics et aux curés !

Ils nous lancent comme grêle
grenades et gaz chlorés,
nous ne trouvons que des pelles,
des couteaux pour nous armer.

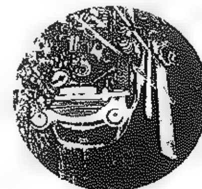
Mes pauvres enfants, dit-elle,
mes jolis barricadiers,
mon cœur, mon cœur en chancelle,
je n'ai rien à vous donner.

Si j'ai foi dans ma querelle,
je n'crains pas les policiers ;
il faut qu'elle devienne celle
des camarades ouvriers.

Le gaullisme est un bordel,
personne n'en peut plus douter ;
les bureaucrates, aux poubelles,
sans eux, on aurait gagné !

Rue Gay-Lussac, les rebelles
n'ont qu'les voitures à brûler ;
que vouliez-vous donc, la belle ?
Qu'est-ce donc que vous vouliez ?
Refrain (x 2)

Pendant Mai 68, et ensuite, plusieurs chansons furent ainsi écrites sous le nom de Conseil Pour le Maintien des Occupations. *Jacques Marchais et Jacqueline Danno (aka Vanessa Hachloum - à tes souhaits) interprètent quelques titres sur le "culte"* Pour en finir avec le travail.



Chanson pour l'auvergnat

(Brassens - 1954)

Elle est à toi cette chanson,
toi l'Auvergnat qui sans façons,
m'as donné quatre bouts de bois
quand dans ma vie il faisait froid.
Toi qui m'as donné du feu quand
les croquantes et les croquants,
tous les gens bien intentionnés,
m'avaient fermé la porte au nez.
Ce n'était rien qu'un feu de bois,
mais il m'avait chauffé le corps
et dans mon âme il brûle encore,
à la manière d'un feu de joie.

Toi l'Auvergnat quand tu mourras,
quand le croque-mort t'emportera,
qu'il te conduise, à travers ciel,
au père éternel.

Elle est à toi cette chanson,
toi l'hôtesse qui sans façons,
m'as donné quatre bouts de pain
quand dans ma vie il faisait faim.
Toi qui m'ouvris ta huche quand
les croquantes et les croquants,
tous les gens bien intentionnés,
s'amusaient à me voir jeûner.
Ce n'était rien qu'un peu de pain,
mais il m'avait chauffé le corps
et dans mon âme il brûle encore,
à la manière d'un grand festin.

Toi l'hôtesse quand tu mourras,
quand le croque-mort t'emportera,
qu'il te conduise, à travers ciel,
au père éternel.

Elle est à toi cette chanson,
toi l'étranger qui, sans façons,
d'un air malheureux m'as souri
lorsque les gendarmes m'ont pris.
Toi qui n'as pas applaudi quand
les croquantes et les croquants,
tous les gens bien intentionnés,
riaient de me voir emmener.
Ce n'était rien qu'un peu de miel,
mais il m'avait chauffé le corps
et dans mon âme il brûle encore,
à la manière d'un grand soleil.

Toi l'étranger quand tu mourras,
quand le croque-mort t'emportera,
qu'il te conduise, à travers ciel,
au père éternel.

Le chant des partisans

(J. Kessel, Maurice Druon, Anna Marly - 1943)

Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines ?
Ami, entends-tu les cris sourds du pays qu'on enchaîne ?
Ohé, partisans, ouvriers et paysans, c'est l'alarme.
Ce soir l'ennemi connaîtra le prix du sang et des larmes.

Montez de la mine, descendez des collines, camarades !
Sortez de la paille les fusils, la mitraille, les grenades.
Ohé, les tueurs à la balle et au couteau, tuez vite !
Ohé, saboteur, attention à ton fardeau : dynamite !

C'est nous qui brisons les barreaux des prisons pour nos frères.
La haine à nos trousses et la faim qui nous pousse, la misère.
Il est des pays où les gens au creux des lits font des rêves.
Ici, nous, vois-tu, nous on marche et nous on tue, nous on crève...

Ici chacun sait ce qu'il veut, ce qu'il fait quand il passe.
Ami, si tu tombes un ami sort de l'ombre à ta place.
Demain du sang noir sèchera au grand soleil sur les routes.
Chantez, compagnons, dans la nuit la liberté nous écoute...

Alors siffloté par Claude Dauphin à la BBC, puis chanté par Germaine Sablon. Roger Pannequin reprendra un vers pour titre de ses mémoires.



Le chant des marais

(adaptation du Moorsoldatenlied*, au refrain)*

Loin vers l'infini s'étendent de grands prés marécageux.
Pas un seul oiseau ne chante dans les arbres secs et creux.
Ô terre de détresse, où nous devons sans cesse piocher.

Dans ce camp morne et sauvage, entouré de murs de fer,
il nous semble vivre en cage au milieu d'un grand désert.

Bruit des pas et bruit des armes, sentinelles jour et nuit.
Et du sang, des cris, des larmes, la mort pour celui qui fuit.

Mais un jour dans notre vie, le printemps refleurira.
Liberté, liberté chérie, je dirai : tu es à moi !
Ô terre d'allégresse, où nous pourrons sans cesse aimer !

Chant des ouvriers

(Pierre Dupont - 1846, au refrain)

Nous, dont la lampe le matin
au clairon du coq se rallume ;
nous tous qu'un salaire incertain
ramène avant l'aube à l'enclume.
Nous, qui des bras, des pieds, des mains,
de tout le corps luttons sans cesse,
sans abriter nos lendemains
contre le froid de la vieillesse.

Aimons-nous, et quand nous pouvons
nous unir pour boire, à la ronde,
que le canon se taise ou gronde,
buvons, buvons, buvons
à l'indépendance du monde !

Nos bras, sans relâche tendus,
aux flots jaloux, au sol avare,
ravissent leurs trésors perdus,
ce qui nourrit et ce qui pare :
perles, diamants et métaux,
fruits du coteau, grains de la plaine ;
pauvres moutons, quels bons manteaux
il se tisse avec notre laine !

Quels fruits tirons-nous des labeurs
qui courbent nos maigres échines ?
Où vont les flots de nos sueurs ?,
nous ne sommes que des machines.
Les Babels montent jusqu'au ciel,
la terre nous doit ses merveilles ;
dès qu'elles ont fini le miel,
le maître chasse les abeilles.

Mal vêtus, logés dans des trous,
sous les combles, dans les décombres ;
nous vivons avec les hiboux
et des larrons amis des ombres.
Cependant notre sang vermeil
coule, impétueux, dans nos veines ;
nous nous plairions au grand soleil,
et sous les rameaux verts des chênes.

A chaque fois que par torrents
notre sang coule sur le monde,
c'est toujours pour quelques tyrans
que cette rosée est féconde.
Ménageons-le dorénavant,
l'amour est plus fort que la guerre
en attendant qu'un meilleur vent
souffle du ciel ou de la terre.



La chasse à l'enfant

(J. Prevert, J. Kosma - 1936,
à Marianne Oswald)

Bandit ! Voyou ! Voleur ! Chenapan !
Au-dessus de l'île,
on voit des oiseaux ;
tout autour de l'île
il y a de l'eau.
Bandit ! Voyou ! Voleur ! Chenapan !
Qu'est-ce que c'est
que ces hurlements ?
Bandit ! Voyou ! Voleur ! Chenapan !
C'est la meute des honnêtes gens
qui fait la chasse à l'enfant.

Il avait dit "J'en ai assez
de la maison de redressement",
et les gardiens, à coup de clefs,
lui avaient brisé les dents.
Et puis ils l'avaient laissé
étendu sur le ciment.
Bandit ! Voyou ! Voleur ! Chenapan !
Maintenant il s'est sauvé
et comme une bête traquée
il galope dans la nuit
et tous galopent après lui,
les gendarmes, les touristes,
les rentiers, les artistes.

Bandit ! Voyou ! Voleur ! Chenapan !
C'est la meute des honnêtes gens
qui fait la chasse à l'enfant.
Pour chasser l'enfant,
pas besoin de permis,
tous les braves gens s'y sont mis.
Qui est-ce qui nage dans la nuit ?
Quels sont ces éclairs, ces bruits ?
C'est un enfant qui s'enfuit,
on tire sur lui à coups de fusil.
Bandit ! Voyou ! Voleur ! Chenapan !
Tous ces messieurs sur le rivage
sont bredouilles et verts de rage.
Bandit ! Voyou ! Voleur ! Chenapan !
Rejoindras-tu le continent ?
Au-dessus de l'île
on voit des oiseaux ;
tout autour de l'île
il y a de l'eau.



Ça se passe à Belle-île, en août 1934. Un tabassage de trop, et les enfants prisonniers se font mutins, puis évadés. Une prime de 20 francs par tête ramenée est alors offerte.

Les charognards *(Renaud - 1977, au refrain)*

Il y a beaucoup de monde dans la rue Pierre Charon ;
il est 2 heures du mat', le braquage a foiré.
J'ai une balle dans le ventre, une autre dans le poumon ;
j'ai vécu à Sarcelles, j'crève aux Champs Élysées.
Je vois la France entière du fond de mes ténèbres.
Les charognards sont là, la mort ne vient pas seule.
J'ai la connerie humaine comme oraison funèbre,
le regard des curieux comme unique linceul.

"C'est bien fait pour ta gueule, tu n'es qu'un p'tit salaud ;
on portera pas le deuil, c'est bien fait pour ta peau."

Le boulanger du coin a quitté ses fourneaux
pour s'en venir cracher sur mon corps déjà froid.
Il dit "J'suis pas raciste, mais quand même, les bicots,
chaque fois qu'y a un sale coup, ben, i faut qu'ils en soient.
"Moi, Monsieur, j'vous signale que j'ai fait l'Indochine."
dit un ancien para à quelques arrivistes.
"Ces mecs, c'est d'la racaille, c'est pire que les Viêt-minhs ;
faut les descendre d'abord et discuter ensuite."

Les zonards qui sont là vont s'faire lyncher sûrement
s'ils continuent à dire que les flics assassinent,
qu'on est un être humain même si on est truand,
et que ma mise à mort n'a rien de légitime.
"Et s'ils prenaient ta mère comme otage, ou ton frère ?"
dit un père béret basque à un jeune blouson de cuir.
"Et si c'était ton fils qu'était couché par terre,
le nez dans sa misère ?" répond l'jeune pour finir.

Et Monsieur blanc-cassis continue son délire,
convaincu que, déjà, mon âme est chez le diable,
que ma mort fût trop douce, que je méritais pire.
J'espère bien qu'en enfer je r'trouverai ces minables.
Je suis pas un héros, j'ai eu c'que j'méritais.
Je ne suis pas à plaindre, j'ai presque de la chance ;
quand je pense à mon pote qui, lui, n'est que blessé,
et va finir ses jours à l'ombre d'une potence.

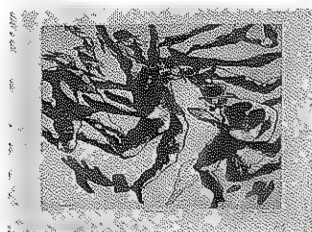
Elle n'a pas 17 ans cette fille qui pleure
en pensant qu'à ses pieds il y a un homme mort.
Qu'il soit flic ou truand, elle s'en fout sa pudeur,
comme ces quelques larmes me réchauffent le corps.
Il y a beaucoup de monde dans la rue Pierre Charon ;
il est 2 heures du mat', mon sang coule au ruisseau.
C'est le sang d'un voyou qui rêvait de millions,
j'ai des millions d'étoiles au fond de mon caveau.
J'ai des millions d'étoiles au fond de mon caveau.

Le chiffon rouge

(Maurice Vidalin, M. Fugain - 1977)

Accroche à ton cœur un morceau de chiffon rouge,
une fleur couleur de sang.
Si tu veux vraiment que ça change et que ça bouge,
lève-toi car il est temps.
Allons droit devant vers la lumière
en levant le poing et en serrant les dents ;
nous réveillerons la terre entière
et demain, nos matins chanteront.
Compagnon de colère, compagnon de combat,
toi que l'on faisait taire, toi qui ne comptais pas.
Tu vas pouvoir enfin le porter,
le chiffon rouge de la liberté,
car le monde sera ce que tu le feras,
plein d'amour de justice et de joie.

Refrain
Tu crevais de faim dans ta misère,
tu vendais tes bras pour un morceau de pain.
Mais ne crains plus rien, le jour se lève,
il fera bon vivre demain.
Compagnon de colère, compagnon de combat, *(...)*



Eul' chomach'

Tertous i sait qu'l'été dins les fabriques
i' fait malsain, i' pu et i' fait chaud.
Aussi j'propose d'serrer tout' les boutiques,
et les ouvris z'irotent au bord eud' l'eau
Jusqu'en septembre à la fin des vacances
On commench'rot à s'met à ouvrer dur
Et d'tins in tin in iro faire bombance
pendant l'hiver, à Nice su'l'côte d'azur.

Et pour qu'i' n'arrive jamais pu d'chomach',
voilà eun loi qu'in devra faire voter :
diminuer les heures d'ouvraches
et les salaires faudra les augminter.
On n'a pas b'soin de tous les bins du monde,
pour vivre heureux i' nous in faut pas tint.
Et in un mot voilà tout c'que l'on d'minde :
très peu d'ouvrach' et bin des macarons,
des macarons !

Et pi l'lundi, ce s'ra un jour de fête,
et pi l'mardi ca s'ro pour s'reposer,
et l'mercredi in verra si, peut-être,
in iro s'met tout douch'mint à ouvrer.
Et pi l'jeudi in pass'ro à la caisse,
et l'vendredi ca s'ra pour s'décrasser,
et pi l'sam'di in f'ro la s'maine anglaisse,
et les dimanches ça s'ra congés payés.

Clandestino

(Manu Chao)

Solo voy con mi pena,
sola va mi condena,
correr es mi destino
para burlar la ley.
Perdido en el corazon
de la grande babylon,
me dicen el clandestino
por no llevar papel.

Para una ciudad del norte,
yo me fui a trabajar,
mi vida la deje
entre Ceuta y Gibraltar.
Soy una raya en el mar,
fantasma en la ciudad,
mi vida va prohibida
dice la autoridad.

Refrain (modifié :
correr es mi destino
por no llevar papel.)

mano negra clandestina,
peruano clandestino,
boliviano clandestino,
marijuana ilegal.

Refrain

algerino clandestino
nigeriano clandestino
africano clandestino
mano negra ilegal.

La coco *(Dufleuve)*

J'avais un amant depuis quelques mois,
je l'aimais de toute mon âme ;
mais il m'a quitté, sans savoir pourquoi,
il a brisé mon cœur de femme.
Et depuis je vais, partout où l'on boit,
dans toutes les maisons où l'on souffre.
Je sors tous les soirs, espérant le voir,
et le champagne emplit ma coupe.

Quand je suis grise, j'dis des bêtises,
j'amuse les gigolos.
Comme les copines, je me morphine,
ça me rend tout rigolo.
Je prends de la coco,
ça trouble mon cerveau !
L'esprit s'envole et mon chagrin
s'enfuit au loin, je deviens folle.

Hier au soir, comme tous
les soirs précédents,
je sablais encore le champagne ;
lorsque j'aperçus mon ancien amant
avec sa nouvelle compagne.
L'orchestre jouait un brillant tango,
dans ses bras il tenait sa belle.
Et moi sur la table, j'ai pris un couteau,
et ma vengeance fut cruelle.

Oui, j'étais grise, j'ai fait une bêtise,
j'ai tué mon gigolo.
D'vant les copines, comme une coquine,
dans l'cœur j'y ai mis mon couteau.
Donnez-moi de la coco,
pour troubler mon cerveau !
L'esprit s'envole vers le seigneur,
mon amant de cœur m'a rendue folle.

Comme de bien entendu

(J. Boyer, G. Van Parys - 1939.
Chaque ligne ponctuée d'un Comme de bien entendu*)*

Elle était jeune et belle,
il eut l'béguin pour elle ;
elle était demoiselle,
il se débrouilla pour qu'elle ne le soit plus.

Ils se mirent en ménage,
elle avait du courage,
il était au chômage,
ça lui f'sait déjà un gentil p'tit revenu.

Voulant faire une folie,
il offrit à sa mie
un billet d'la loterie,
ça n'lui fit jamais que cent balles de perdus.

Mais il se mit à boire,
elle ne fit pas d'histoires,
mais pour n'pas être une poire,
elle se régala en le faisant cocu.

Il la trouva mauvaise,
mais elle gagnait du pèze.
Au lieu d'ramener sa fraise,
il se contenta d'lui fout' le pied au cul.

Et depuis, on raconte
qu'il y trouve son compte
et quand chez lui on monte,
il s'en va faire un p'tit tour au PMU !



Composée pour et chantée dans le film *Circonstances atténuantes.*

La complainte de la butte

(Jean Renoir, G. Van Parys - 1954)

En haut de la rue St-Vincent,
un poète et une inconnue
s'aimèrent l'espace d'un instant,
mais il ne l'a jamais revue.
Cette chanson il composa
espérant que son inconnue
un matin d'printemps l'entendra
quelque part, au coin d'une rue.

La lune trop blême pose un diadème
sur tes cheveux roux.
La lune trop rousse, de gloire éclabousse
ton jupon plein d'trous.
La lune trop pâle, caresse l'opale
de tes yeux blasés ;
princesse de la rue, sois la bienvenue
dans mon cœur blessé.

Les escaliers de la butte
sont durs aux miséreux,
les ailes des moulins
protègent les amoureux.

Petite mandigote, je sens ta menotte
qui cherche ma main ;
je sens ta poitrine et ta taille fine,
j'oublie mon chagrin.
Je sens sur tes lèvres une odeur de fièvre,
de gosse mal nourrie ;
et sous ta caresse, je sens une ivresse
qui m'anéantit.

Refrain

Mais voilà qu'il flotte, la lune se trotte,
la princesse aussi ;
sous le ciel sans lune, je pleure à la brune
mon rêve évanoui.

Interprété par Cora Vaucaire
in *French Can Can*

La complainte des filles de joie

(Brassens - 1961, chaque couplet comme au premier)

Bien que ces vaches de bourgeois *(bis)*
les appellent des filles de joie, *(bis)*
c'est pas tous les jours qu'elles rigolent
parole, parole.
C'est pas tous les jours qu'elles rigolent.

Car même avec des pieds de grues
faire les cent pas le long des rues
c'est fatigant pour les guibolles,

Non seulement elles ont des cors,
des œil-de-perdrix, mais encore
c'est fou ce qu'elles usent de grolles,

Y a des clients, y a des salauds
qui se trempent jamais dans l'eau.
Faut pourtant qu'elles les cajolent,

Qu'elles leur fassent la courte échelle
pour monter au septième ciel.
Les sous, croyez pas qu'elles les volent,

Elles sont méprisées du public,
elles sont bousculées par les flics
et menacées de la vérole,

Bien qu'toute la vie elles fassent l'amour,
qu'elles se marient vingt fois par jour,
la noce est jamais pour leur fiole,

Fils de pécore et de minus,
ris pas de la pauvre Vénus,
la pauvre vieille casserole,

Il s'en fallait de peu, mon cher,
que cette putain ne fût ta mère,
cette putain dont tu rigoles,

Complainte de Mandrin

Nous étions vingt ou trente
brigands dans une bande.
Tous habillés de blanc,
à la mode des - *vous m'entendez* -
Tous habillés de blanc,
à la mode des marchands.

La première volerie
que je fis dans ma vie,
c'est d'avoir goupillé
la bourse d'un - *vous m'entendez* -
c'est d'avoir goupillé
la bourse d'un curé.

J'entrai dedans sa chambre,
mon Dieu, qu'elle était grande.
J'y trouvai mille écus,
je mis la main - *vous m'entendez* -
J'y trouvai mille écus,
je mis la main dessus.

J'entrai dedans une autre,
mon Dieu, qu'elle était haute.
De robes et de manteaux
j'en chargeai trois - *vous m'entendez* -
De robes et de manteaux
j'en chargeai trois chariots.

Je les portai pour vendre
à la foire de Hollande.
J'les vendis bon marché,
i'n'm'avaient rien - *vous m'entendez* -
J'les vendis bon marché,
i'n'm'avaient rien coûté.

Ces messieurs de Grenoble,
avec leurs longues robes
et leurs bonnets carrés,
m'eurent bientôt - *vous m'entendez* -
et leurs bonnets carrés,
m'eurent bientôt jugé.

Ils m'ont jugé à pendre,
que c'est dur à entendre,
à pendre et étrangler
sur la place du - *vous m'entendez* -
à pendre et étrangler
sur la place du marché.

Monté sur la potence,
je regardai Valence.
Je vis mes compagnons
à l'ombre d'un - *vous m'entendez* -
Je vis mes compagnons
à l'ombre d'un buisson.

Compagnons de misère,
allez dire à ma mère
qu'elle ne m'reverra plus
j'suis un enfant - *vous m'entendez* -
qu'elle ne m'reverra plus
j'suis un enfant perdu.

Bandit de grand chemin et déserteur, Louis Mandrin organisa la contrebande du tabac aux frontières de la Savoie. Ne s'attaquer qu'aux fermiers généraux (les percepteurs de l'époque), lui valut une grande popularité, et aussi d'être roué vif et étranglé à Valence le 26 mai 1755, à 31 ans.
Le timbre est tiré de l'opéra de Rameau, Hippolyte et Aricie *(1733).*

La complainte du progrès

(B. Vian, Alain Goraguer - 1955)

Autrefois pour faire sa cour on parlait d'amour ;
pour mieux prouver son ardeur, on offrait son cœur.
Maintenant c'est plus pareil ; ça change, ça change.
Pour séduire le cher ange on lui glisse à l'oreille :
"Ah, Gudule ! Viens m'embrasser et je te donnerai
un frigidaire, un joli scooter,
un atomixer et du Dunlopillo ;
une cuisinière avec un four en verre,
des tas de couverts et des pelles à gâteau.
Une tourniquette pour faire la vinaigrette,
un bel aérateur pour bouffer les odeurs.
Des draps qui chauffent, un pistolet à gaufres,
un avion pour deux, et nous serons heureux."

Autrefois s'il arrivait que l'on se querelle,
l'air lugubre, on s'en allait en laissant la vaisselle.
Maintenant, que voulez-vous, la vie est si chère...
On dit "Rentre chez ta mère" et on se garde tout !
"Ah, Gudule ! Excuse-toi ou je reprends tout ça.
Mon frigidaire, mon armoire à cuillères,
mon évier en fer et mon poêle à mazout ;
mon cire-godasses, mon repasse-limaces,
mon tabouret à glace et mon chasse-filous.
La tourniquette à faire la vinaigrette,
le ratatine-ordures et le coupe-friture."

Et si la belle se montre encore rebelle,
on la fiche dehors pour confier son sort
au frigidaire, à l'efface-poussière,
à la cuisinière, au lit qu'est toujours fait ;
au chauffe-savates, au canon à patates,
à l'éventre-tomates, à l'écorche-poulet.

Mais très très vite, on reçoit la visite
d'une tendre petite qui vous offre son cœur.
Alors on cède, car il faut qu'on s'entraide,
et l'on vit comme ça jusqu'à la prochaine fois. (x2)

Comprend qui peut

(Boby Lapointe - 1969)

Marcel n'est pas ce qu'on appelle un intellectuel.
Marcel, Marcel, quand je l'appelle, moi je l'appelle Marcel.
I' n' répond pas, mais il approche de sa démarche gauche
et l'on peut voir dans son regard comme une lueur d'intelligence.

Il sait de quoi j'ai envie, il n'est pas si bête,
il sait que c'est de son vigoureux corps d'athlète.
Je pose ma main sur son gros bras que m'arriv'-t-il ? Ça fait tilt !
Il me susurre le curieux refrain *Tiens, voilà du boudin !*
Et puis en roulant les "R" [oh, le grand nigaud !] il m'dit j'vais te faire
l'fameux coup du légionnaire [et du sable chaud] dans la légion étrangère.

J'aime son heureux caractère, toutes ses affaires,
et c'est pour ça que
je dis que l'amour, même sans amour, c'est quand même l'amour !
Comprend qui peut !

Celles qui croient que mon Marcel ça n'est qu'un manuel,
elles connaissent rien, y a pas qu'ses mains qui font des choses bien.
Pis d'ailleurs moi j'ai pas le temps de savoir qui est Marcel,
car mon Marcel, il me harcèle, Marcel me harcèle !, Marcel me harcèle !

C'est comme s'il avait deviné c'dont j'ai envie.
Je dirais même qu'il a si vigoureux appétit
que je jur'rais parfois qu'il a divi - qu'il a divin'ment
fait tout ce qu'il faut faire pour mon con... Oui, mon contentement.
Il sait de quoi j'ai envie, il n'est pas si bête,
il sait que c'est de son vigoureux corps d'athlète.

J'aime son heureux caractère, toutes ses affaires,
et c'est pour ça que
je dis que l'amour, même sans amour, c'est quand même l'amour !
Comprend qui peut, ou comprend qui veut !

Les conscrits insoumis

(vers 1902. On reprend les italiques)

Allons enfants des prolétaires, on nous appelle au régiment ;
on veut nous faire militaires pour servir le gouvernement.
Nos pères furent très dociles, à des règlements incompris,
nous, nous serons moins imbéciles, les insoumis, les insoumis !

On nous dit d'avoir de la haine pour les Germains envahisseurs,
de tirer Alsace et Lorraine d'entre les mains des oppresseurs.
Que nous font les luttes guerrières des affameurs de tous pays ?
Nous ne voulons plus de frontières, les insoumis, les insoumis !

On nous parle en vain de Patrie, nous aimons les peuples divers ;
nous allons porter l'Anarchie sur tous les points de l'univers.
Au jour de la lutte finale, les réfractaires tous unis
feront l'Internationale des insoumis, des insoumis !

Spoliés par la Bourgeoisie de nos produits, de tous nos biens,
elle veut, suprême ironie, que nous en soyons les gardiens !
Le soldat est sa sauvegarde, elle le paye de mépris,
nous ne sommes pas chiens de garde, les insoumis, les insoumis !

Quand nous allons dans les casernes, où l'on cherche à nous abrutir
avec un tas de balivernes auxquelles il faut obéir,
parlant de grève générale à tous les frères endormis,
nous, nous préparons la Sociale, les insoumis, les insoumis !

Si les Bourgeois font la revanche, ce jour, les peuples révoltés
s'élanceront en avalanche, les bourgeois seront emportés ;
si le soldat est notre frère, les gradés sont nos ennemis
car ils ont déclaré la guerre aux insoumis, aux insoumis !

Contessa

(Vitavisia, P. Pietrangeli - 1966)

"Che roba Contessa all'industria di Aldo
han fatto uno sciopero quei quattro ignoranti
volevano avere i salari aumentati,
gridavano pensi di essere sfruttati.
E quando è arrivata la polizia
quei quattro straccioni han gridato più forte
di sangue han sporcato il cortile e le porte
chissà quanto tempo ci vorrà per pulire."
Compagni dai campi e dalle officine
prendete la falce portate il martello.
Scendete giù in piazza picchiate con quello
scendete giù in piazza affossate il sistema.

Voi gente per bene che pace cercate,
la pace per far quello che voi volete
ma se questo è il prezzo vogliamo la guerra
vogliamo vedervi finir sotto terra,
ma se questo è il prezzo l'abbiamo pagato,
nessuno più al mondo deve essere sfruttato.

"Sapesse Contessa che cosa m'ha detto
un caro parente dell'occupazione,
che quella gentaglia rinchiusa lì dentro
di libero amore facea professione.
Del resto mia cara di che si stupisce
anche l'operaio vuole il figlio dottore,
e pensi che ambiente che può venir fuori
non c'è più morale, Contessa."
Se il vento fischiava ora fischia più forte
le idee di rivolta non sono mai morte,
se c'è chi lo afferma non state a sentire
è uno che vuole soltanto tradire.
Se c'è chi lo afferma sputategli addosso
la bandiera rossa gettato ha in un fosso.

Refrain

Les copains d'abord

(Brassens - 1964)

Non ce n'était pas *Le radeau*
de la méduse, ce bateau ;
qu'on se le dise au fond des ports,
dise au fond des ports.
Il naviguait en Père peinard
sur la grand' mare des canards
et s'app'lait *"Les copains d'abord"*,
"Les copains d'abord".

Ses *Fluctuat nec mergitur,*
c'était pas d'la littérature
- n'en déplaise aux jeteurs de sort,
aux jeteurs de sort.
Son capitaine et ses mat'lots
n'étaient pas des enfants d'salauds,
mais des amis franco de port,
des copains d'abord.

C'étaient pas des amis de luxe,
des petits Castor et Pollux,
des gens de Sodome et Gomorrhe,
Sodome et Gomorrhe.
C'étaient pas des amis choisis
par Montaigne et La Boetie,
sur le ventre ils se tapaient fort,
les copains d'abord.

C'étaient pas des anges non plus,
l'Evangile, ils l'avaient pas lu,
mais ils s'aimaient tout' voiles dehors,
toutes voiles dehors.
Jean, Pierre, Paul et compagnie,
c'était leur seule litanie,
leur Credo, leur Confitéor
aux copains d'abord.

Au moindre coup de Trafalgar,
c'est l'amitié qui prenait le quart,
c'est elle qui leur montrait le nord,
leur montrait le nord.
Et quand ils étaient en détresse,
qu'leur bras lançaient des S.O.S.,
on aurait dit les sémaphores,
les copains d'abord.

Au rendez-vous des bons copains,
y avait pas souvent de lapins,
quand l'un d'entre eux manquait a bord
c'est qu'il était mort.
Oui, mais jamais, au grand jamais,
son trou dans l'eau n'se refermait,
cent ans après, coquin de sort !
il manquait encore.

Des bateaux, j'en ai pris beaucoup,
mais le seul qui ait tenu le coup,
qui n'ai jamais viré de bord,
mais viré de bord,
naviguait en Père peinard
sur la grand' mare des canards,
et s'appelait *"Les copains d'abord"*
"Les copains d'abord".

Bande originale du film
d'Yves Robert "Les copains".

La corrida *(Francis Cabrel - 1994)*

Depuis le temps que je patiente dans cette chambre noire,
j'entends qu'on s'amuse et qu'on chante au bout du couloir.
Quelqu'un a touché le verrou, et j'ai plongé vers le grand jour,
j'ai vu les fanfares, les barrières et les gens autour.

Dans les premiers moments j'ai cru qu'il fallait seulement se défendre,
mais cette place est sans issue, je commence à comprendre.
Ils ont refermé derrière moi, ils ont eu peur que je recule ;
je vais bien finir par l'avoir cette danseuse ridicule.
Est-ce que ce monde est sérieux ? (bis)

Andalousie, je me souviens, les prairies bordées de cactus.
Je vais pas trembler devant ce pantin, ce minus.
Je vais l'attraper, lui et son chapeau, les faire tourner comme un soleil.
Ce soir la femme du torero dormira sur ses deux oreilles.
Refrain

J'en ai poursuivi des fantômes, presque touché leurs ballerines ;
ils ont frappé fort dans mon cou pour que je m'incline.
Ils sortent d'où, ces acrobates, avec leurs costumes de papier ?
J'ai jamais appris à me battre contre des poupées.

Sentir le sable sous ma tête, c'est fou comme ça peut faire du bien.
J'ai prié pour que tout s'arrête, Andalousie, je me souviens.
Je les entends rire comme je râle, je les vois danser comme je succombe,
je pensais pas qu'on puisse autant s'amuser autour d'une tombe.
Refrain

Si, si hombre hombre, baila baila. Hay que bailar de nuevo.
Y mataremos otros, otras vidas, otros toros.

La cucaracha

La cucaracha, la cucaracha, ya no puede caminar
porque no tiene, porque le falta marihuana que fumar.

Ya se van los Carrancistas,
ya se van para Perote ;
y no pueden caminar
por causa de sus bigotes.

Con las barbas de Carranza,
voy a hacer una toquilla
pa ponersela al sombrero
del senor Francisco Villa.

Le couteau *(Théodore Botrel - 1903)*

"Pardon, monsieur le métayer, si, de nuit, je dérange
mais je voudrais bien sommeiller au fond de votre grange.
- Mon pauvre ami, la grange est pleine du blé de la moisson.
Donne-toi donc plutôt la peine d'entrer dans ma maison.

"Mon bon Monsieur, je suis trop gueux, quel gâchis vous ferais-je ?
Je suis pieds nus, sale et boueux, et tout couvert de neige.
- Mon pauvre ami, quitte bien vite tes hardes en lambeaux.
Pouille-moi ce tricot de suite, chausse-moi ces sabots.

"De tant marcher à l'abandon j'ai la gorge bien sèche,
mon bon Monsieur, baillez-moi donc un grand verre d'eau fraîche.
- L'eau ne vaut rien lorsque l'on tremble le cidre guère mieux.
Mon bon ami, trinquons ensemble, goûte-moi ce vin vieux.

"Mon bon Monsieur, on ne m'a rien jeté, le long des routes.
Je voudrais avec votre chien partager deux, trois croûtes.
- Si depuis ce matin tu rôdes, tu dois être affamé.
Voici du pain, des crêpes chaudes, voici du lard fumé.

"Chassez du coin de votre feu ce rôdeur qui n'en bouge.
Êtes-vous "Blanc", êtes-vous "Bleu" ? Moi, je suis plutôt "Rouge".
- Qu'importent ces mots : République, Commune ou Royauté,
ne mêlons pas la politique avec la charité."

Puis le métayer s'endormit, la minuit étant proche.
Alors, le vagabond sortit son couteau de sa poche,
l'ouvrit, le fit luire à la flamme, puis, se dressant soudain,
il planta sa terrible lame... dans la miche de pain.

Au matin-jour, le gueux s'en fut sans vouloir rien attendre,
oubliant son couteau pointu au milieu du pain tendre.
Vous dormirez en paix, ô riches ! vous et vos capitaux,
tant que les gueux auront des miches où planter leurs couteaux.

Botrel tournera militariste tendance "faut qu'ça saigne".
G. Couté n'attendra pas cela pour répondre à ce "couteau"
un introuvable "Bon bougre de métayer".

Los cuatro generales

Los cuatro generales, *(ter)*
mamita mía,
que se han alzado. *(bis)*

Para la noche buena,
mamita mía, serán ahorcados.

Franco, Sanjurjo y Mola,
mamita mía, y Queipo de Llano.

Puente de los Franceses,
mamita mía, nadie te pasa.

Porque los milicianos,
mamita mía, qué bien te guardan.

La casa de Velázquez,
mamita mía, se cae ardiendo.

Con la quinta columna,
mamita mía, metida dentro.

Madrid, qué bien resistes,
mamita mía, los bombarderos.

De las bombas se ríen,
mamita mía, los madrileños.

Marchaos legionarios,
marchaos hitlerianos,
marchaos invasores,
mamita mía, a vuestra tierra.

Porque el proletariado,
mamita mía, ganó la guerra.

Les 4 généraux qui se sont soulevés seront pendus à Noël : Franco, Sanjurjo, Mola, et Queipo de Llano. Pont des français, personne ne traverse, car les miliciens montent la garde. La maison de Velazquez est partie en flamme avec la 5ème colonne à l'intérieur. Madrid comme tu résistes bien aux bombardements, les Madrilènes se moquent des bombes. Légionnaires, hitlériens, envahisseurs, rentrez chez vous, le prolétariat a gagné la guerre.

Dans la rue *(A. Bruant - 1889, au refrain)*

Moi je n'sais pas si j'suis d'Grenelle,
de Montmartre ou de la Chapelle ;
d'ici, d'ailleurs, ou de là-bas.
Mais j'sais bien qu'la foule, accourue
un matin, m'a trouvé su'l'tas
dans la rue, dans la rue.

Y a ben des chances pour que mon père
il ay' jamais connu ma mère
qu'a jamais connu mon daron ;
mon daron qui doit l'avoir eue
un soir de noces qu'il était rond,

J'm'ai jamais connu d'aut'famille
que la p'tit' marmaille qui fourmille,
aussi quand euj'm'ai marida
j'm'ai mis avec une petit' grue
qui truquait le soir, à dada,

C'est ça qu'c'était ben mon affaire,
mais un beau soir a' s'a fait faire,
les mœurs l'ont fourrée au ballon.
Et depuis qu'alle a disparu,
j'sorgue à la paire et j'fais ballon

A présent, où qu'vous voulez qu'j'ailles ?
Vous vouderiez-t'y que j'travaille ?
J'pourrais pas... j'ai jamais appris.
Va falloir que j'vole ou que j'tue,
hardi ! Joyeux, pas vu, pas pris,

Et pis zut ! et vivent les aminches,
vive les escarpes et vive les grinches !,
un jour faudra que j'passe aussi
d'vant la foule encore accourue
pour voir ma gueule en raccourci,

Dans les prisons de Nantes *(Tri Yann)*

Dans les prisons de Nantes,
lan digidigidan, digidi lan di, lan digidigidan
dans les prisons de Nantes, *y avait un prisonnier. (x2)*

Personne ne le vint l'vouer *que la fille du geôlier.*

Un jour, il lui demande, *oui, que dit-on de moué.*

- On dit de vous en ville *que vous serez pendu.*

- Mais, s'il faut qu'on me pende, *déliez-moi les pieds.*

La fille était jeunette, *les pieds lui a délié.*

Le prisonnier, alerte, *dans la Loire s'est jeté.*

Dès qu'il fut sur les rives, *il se prit à chanter.*

Je chante pour les belles, *surtout celle du geôlier.*

Si je reviens a Nantes, *oui, je l'épouserai.*

Dans les prisons de Nantes *y avait un prisonnier.*

La danse des bombes *(Louise Michel - avril 1871, version de Michèle Bernard)*



Oui barbare je suis, oui j'aime le canon,
la mitraille dans l'air ; amis, amis dansons
la danse des bombes. Garde à vous, voici les lions ;
le tonnerre de la bataille gronde sur nous,
amis chantons, amis dansons la danse des bombes.
Garde à vous, voici les lions ;
le tonnerre de la bataille gronde sur nous, amis chantons.

L'âcre odeur de la poudre qui se mêle à l'encens,
ma voix frappant la voûte et l'orgue qui perd ses dents.
Refrain

La nuit est écarlate, trempez-y vos drapeaux ;
aux enfants de Montmartre, la victoire ou le tombeau.
Oui barbare je suis, oui j'aime le canon ;
oui mon cœur je le jette à la révolution !

Debout devant le zinc *(Francis Lemarque)*

Debout devant le zinc sur le coup de dix heures,
un grand plombier zingueur - habillé en dimanche et pourtant c'est lundi -
chante pour lui tout seul, chante que c'est jeudi,
qu'il n'ira plus en classe que la guerre est finie et le travail aussi.
Que la vie est si belle et les filles si jolies
et titubant devant le zinc, mais guidé par son fil à plomb,
il s'arrête pile devant le patron : - trois paysans passeront et vous paieront
puis disparaît dans le soleil, sans régler les consommations ;
disparaît dans le soleil tout en continuant sa chanson.

La dernière séance *(Eddy Mitchel* aka *Claude Moine, P. Papadiamandis)*

La lumière revient déjà et le film est terminé.
Je réveille mon voisin, il dort comme un nouveau-né.
Je relève mon strapontin, j'ai une envie de bailler.
C'était la dernière séquence, c'était la dernière séance
et le rideau sur l'écran est tombé.
La photo sur le mot *Fin* peut faire sourire ou pleurer,
mais je connais le destin d'un cinéma de quartier.
Il finira en garage, en building, supermarché ;
il n'a plus aucune chance, c'était sa dernière séance,
et le rideau sur l'écran est tombé.

Bye bye, les héros que j'aimais, l'entracte est terminé.
Bye bye, rendez-vous à jamais, mes chocolats glacés, glacés.

J'allais, rue des Solitaires, à l'école de mon quartier.
A cinq heures j'étais sorti, mon père venait me chercher.
On voyait Gary Cooper qui défendait l'opprimé,
c'était vraiment bien l'enfance, mais c'est la dernière séquence
et le rideau sur l'écran est tombé.

Bye bye, les filles qui tremblaient pour les jeunes premiers.
Bye bye, rendez-vous à jamais, mes chocolats glacés, glacés.

La lumière s'éteint déjà, la salle est vide à pleurer ;
mon voisin détend ses bras, il s'en va boire un café.
Un vieux pleure dans un coin, son cinéma est fermé.
C'était la dernière séquence, c'était la dernière séance, et le rideau sur...

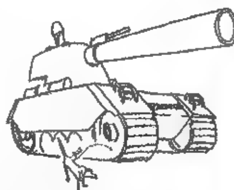
Le déserteur

(Boris Vian, Harold Berg - 1954)

Monsieur le Président, je vous fais une lettre
que vous lirez peut-être, si vous avez le temps.
Je viens de recevoir mes papiers militaires
pour partir à la guerre avant mercredi soir.
Monsieur le Président, je ne veux pas la faire ;
je ne suis pas sur terre pour tuer des pauvres gens.
C'est pas pour vous fâcher, il faut que je vous dise :
ma décision est prise, je m'en vais déserter.

Depuis que je suis né, j'ai vu mourir mon père,
j'ai vu partir mes frères et pleurer mes enfants.
Ma mère a tant souffert qu'elle est dedans sa tombe,
et se moque des bombes, et se moque des vers.
Quand j'étais prisonnier, on m'a volé ma femme,
on m'a volé mon âme, et tout mon cher passé.
Demain, de bon matin, je fermerai ma porte
au nez des années mortes, j'irai sur les chemins.

Je mendierai ma vie sur les routes de France,
de Bretagne en Provence, et je dirai aux gens.
"Refusez d'obéir, refusez de la faire,
n'allez pas à la guerre, refusez de partir."
S'il faut donner son sang, allez donner le vôtre,
vous êtes bon apôtre, monsieur le Président.
Si vous me poursuivez, prévenez vos gendarmes
que je n'aurai pas d'arme et qu'ils pourront tirer.



La version initiale finissait par *"que je tiendrai une arme, et que je sais tirer."*
Pour conserver le côté pacifiste de la chanson, Vian accepta la modification proposée par Mouloudji, qui en fut le premier interprète et l'enregistra le jour de la victoire Viêt Minh à Diên Biên Phu.
Vian retoqua par contre *"Messieurs qu'on nomme grands"* et *"les guerres sont des bêtises, le monde en a assez"* qui devaient venir euphémiser début et fin du premier couplet. Si la chanson ne fut interdite de vente et de radiodiffusion "que" jusqu'en 1962, une instit fut suspendue en 1999 (oui oui) pour l'avoir fait chanter un 8 mai à deux élèves, devant le monument aux morts.

La despartida

*(la première phrase est répétée,
puis la seconde, comme suit.)*

Pilha-ti bèla aqueu massolin,
pilha-ti bèla aqueu massolin.
Sarà la despartida,
òh jòia de còr,
sarà la despartida,
òh jòia de còr e d'amor.

La despartida de ieu e de vos,
mon paire mi marida,

Mi marida pas ambé vos,
mi marida amb'un'autra,

Ne's pas tant bèla coma vos,
mai sa dòt l'es pus richa,

E d'aquí a quauquei jorns
vos convidarai ai nòças,

Ai vòstei nòças l'anarai
anarai ai vòstei dansas,

An dansat 'na correnta vò doas,
la bèla tòmba mòrta,

Lei gens que l'eron a l'entorn
diguèron que grand daumage,
òh jòia de còr,
Era na tant bèla donna,
òh jòia de còr e d'amor.



Dirty old town

(Ewan McColl, au refrain)

I met my love by the gas works wall,
dreamed a dream by the old canal,
I kissed my girl by the factory wall.
Dirty old town, dirty old town.

Clouds are drifting across the moon,
cats are prowling on their beat,
spring's a girl in the street at night.

Heard a siren from the docks,
saw a train set the night on fire,
smelled the spring on the smokey wind.

I'm going to make a good sharp axe,
shining steel tempered in the fire,
will chop you down like an old dead tree.

(La Dirty old town *est la Salford natale de l'auteur. Gilles Servat adapte :)*

Premier amour près de l'usine à gaz,
premiers rêves près du vieux canal,
premiers baisers près de la raffinerie,
vieille ville de merde. (x2)

J'ai entendu la sirène des docks,
vu le pétrole mettre la nuit en feu,
senti le printemps dans les fumées du vent,

J'vais m'fabriquer une hache tranchante,
d'acier brillant trempé dans le feu,
on t'abattra comme un arbre mort.

The Diggers song

(Gerard Winstanley - XVIIème, au refrain)

You noble Diggers all,
stand up now, stand up now.
You noble Diggers all,
stand up now.

The wast land to maintain,
seeing Cavaliers by name.
Your digging does maintain,
and persons all defame,
stand up now, Diggers all !

Your houses they pull down, *(...)*

Your houses they pull down
to fright your men in town
But the gentry must come down,
and the poor shall wear the crown.

The Cavaleers are foes, *(...)*

The Cavaleers are foes,
themselves they do disclose ;
by verses not in prose
to please the singing boyes.

With spades and hoes and plowes, *(...)*

Your freedom to uphold,
seeing Cavaliers are bold
to kill you if they could,
and rights from you to hold.

Their self-will is their law, *(...)*

Since tyranny came in
they count it now no sin
To make a goal a gin,
to starve poor men therein.

The gentrye are all round, *(...)*

The gentrye are all round,
on each side they are found,
Theire wisdom's so profound,
to cheat us of our ground.

The lawyers they conjoyne, *(...)*

To arrest you they advise,
such fury they devise,
The devil in them lies,
and hath blinded both their eyes.

The clergy they come in, *(...)*

The clergy they come in,
and say it is a sin
that we should now begin,
our freedom for to win.

The club is all their law, *(...)*

The club is all their law
to keep men in awe,
But they no vision saw
to maintain such a law.

The tithes they yet will have, *(...)*

The tithes they yet will have,
and lawyers their fees crave,
And this they say is brave,
to make the poor their slave.

'Gainst lawyers and 'gainst priests, *(...)*

For tyrants they are both
even flatt against their oath,
To grant us they are loath
free meat and drink and cloth.

Donna Lombarda

(les phrases "solo" comme la première)

O Maria, bella Maria *piermi mi.*
O Maria, bella Maria *piermi mi.*
piermi mi.

Cume mai völi c'a fasa *con dui marì ?*

O Maria bella Maria, *felu murì.*

Cume mai völi c'a fasa *felu murì.*

Andè 'nt l'ort del vostre padre *i'è 'n serpentin*
o pielu e ciapüselu, *fe dal bon vin,*
fe dal bon vin.

J'amnirà cà 'l vost marì dan campagna *cun tanta sei.*

O Maria bella Maria *mi io ci seï.*

Anden't lanti la credensa *ie la moulin*
Anden't lanti la credensa *ie la moulin*
beli pin 'd vin.

O Maria, bela Maria, *csi turbulà.*

A l'è 'l vin de l'autra sera *ch'j umma vansà.*
Fantulin dent a la cun-na *l'à ben parlà,*
l'à ben parlà.

Oo padre del mio padre, *bivilu nen*

Oo madre, dal mia madre, *bivilo vüi.*

Cume maï völi c'a fasa *mi io n'en seï.*

Cun la punta d'lla mia spadina *lu bivireì*

'l'a cumincià beivin'ina gussa, *cambia culur*
an a buin in atra gussa, *m'arcmand a vui,*
m'arcmand a vui.

Le drapeau rouge

(Paul Brousse - 1877, sur l'air d' Enfants de l'Helvétie, *au refrain.)*

Les révoltés du Moyen-Âge
l'ont arboré sur maints beffrois ;
emblème éclatant du courage,
toujours il fit pâlir les rois.

Le voilà, le voilà, regardez
comme fièrement il bouge.
Ses longs plis au combat préparés,
osez, osez le défier
notre superbe drapeau rouge,
rouge du sang de l'ouvrier ! (bis)

Puis, planté sur les barricades
par le peuple de Février*,
il devint pour les camarades
le drapeau du peuple ouvrier.

Quand la deuxième République
condamna ses fils à la faim,
il fut de la lutte tragique,
le drapeau rouge de Juin !**

Sous la Commune il flotte encore
à la tête des bataillons,
et chaque barricade arbore
ses longs plis taillés en haillons !

Noble étendard du prolétaire,
des opprimés sois l'éclaireur ;
à tous les peuples de la terre
porte la paix et le bonheur !

** 23-25 février 1848 : Paris se soulève et prend le contrôle de la capitale. Révolution, fin de la Monarchie de Juillet et début de la Deuxième République.*
*** 23-26 juin 1848 : ils remettent ça, mais les Républiques tapent dur. 1600 morts chez les forces gouvernementales, au moins 4000 chez les insurgés, auxquels s'ajoutent 1500 exécutions et 4000 déportations en Algérie.*

Drunken sailor

(toutes les phrases comme la première, au refrain)

What shall we do
with a drunken sailor ? *(x3)*
early in the morning ;
heave-ho, and up she rises,
heave-ho, and up she rises,
heave-ho, and up she rises,
early in the morning.

Take him, shake him,
try to awake him.

Give him a dose
of salt and water.

Put him in the long boat
till he's sober,

Pull out the plug
and wet him all over,

Stick on his back
a mustard plaster.

Put him in the guard room
till he's sober.

Put him in a bed
with the captain's daughter.

Shave his belly
with a rusty razor,

Heave him by a leg
in a runnin' bowline.

Put him in the scuffs
'til the horse bites on him.

That's what we'll do
with a drunken sailor !

Du gris *(E. Dumont, F.L. Benech - 1920)*

Eh, Monsieur, une cigarette ! Une cibiche, ça n'engage à rien.
Si j'te plais, on f'ra la causette, t'es gentil, t'as l'air d'un bon chien.
Tu s'rais moche, ce s'rait la même chose. J'te dirais quand même que t'es beau
pour avoir, t'en d'vines bien la cause, ce que j'te demande, une pipe, un mégot.
Non pas d'Anglaises, ni d'Bouts dorés, ces tabacs-là c'est du chiqué.

Du gris que l'on prend dans ses doigts et qu'on roule,
c'est fort, c'est âcre comme du bois, ça vous saoule.
C'est bon et ça vous laisse un goût presque louche
de sang, d'amour et de dégoût dans la bouche.

Tu fumes pas ? Ben t'en a, d'la chance, c'est qu'la vie pour toi, c'est du v'lours.
Le tabac c'est l'baume d'la souffrance, quand on fume l'fardeau est moins lourd.
Y a l'alcool, m'parle pas d'cette bavarde qui vous met la tête à l'envers.
La rouquine, qu'était une pocharde, a vendu son homme à Deibler*.
C'est ma morphine, c'est ma coco, quoi ? C'est mon vice à moi l'perlot.

Refrain

M'sieur l'docteur, c'est grave ma blessure ? Oui j'comprends, y a plus d'espoir.
Le coupable ?, j'en sais rien, j'vous l'jure, c'est l'métier, la rue, le trottoir.
Le coupable, ah j'peux bien vous l'dire, c'est les hommes avec leur amour,
c'est le cœur qui se laisse séduire, la misère qui dure nuit et jour.
Et puis j'm'en fous, t'nez, donnez-moi, avant d'mourir, une dernière fois

du gris, que dans mes pauvres doigts je le roule.
C'est bon, c'est fort, ça monte en moi, ça me saoule.
Je sens que mon âme s'en ira moins farouche
dans la fumée qui sortira de ma bouche.

** Anatole Deibler, bourreau. 54 ans de carrière (1885-1939), 394 exécutions, dont 40 ans et 299 têtes comme exécuteur en chef. Un cador.*

Du fric à l'aise

(J.P Hébert, sur l'air de La Piémontaise.
La phrase en italique est bissée.)

Ah, que je gagne du fric à l'aise
quand y a pas d'règles pour l'emploi.
J'ouvre et je ferme les usines,
sans me soucier des ouvriers.
[des ouvrières" sur le bis]

J'ai rétabli l'travail des gosses
dans les pays d'Extrême-Orient.
Leurs petites mains cousent les godasses,
pour bien moins cher que leurs parents.

La nuit, j'fais travailler les femmes,
y a pas d'raison qu'elles y échappent.
Comme ça, elles sont près de leurs mômes,
c'est plus social et plus rentable.

Aujourd'hui je suis mercenaire
pour le MEDEF et pour le fric.
J'ai un contrat en Normandie,
je restructure l'industrie.

Après il y aura la Bretagne,
la Lorraine et le Pas d'Calais.
Chaque fois que je ferme une usine,
y a dix millions qui tombent pour moi.

Au premier couplet

Durdjevan

Proljec'e na moje rame slijec'e,
Durdevak zeleni,
durdevak zeleni,
svima osim meni.

Drumovi odoše, a ja osta'.
Nema zvijezde Danice,
nema zvijezde Danice,
moje saputnice.

Ej, kome sada moja draga
na đurđevak miriše,
na đurđevak miriše,
meni nikad više.

Eeee ! Evo zore, evo zore,
bogu da se pomolim.
Evo zore, evo zore... Ej,
Durdevdan je, a ja nisam
s onom koju volim.

(Couplet 3)

Njeno ime neka se spominje,
svakog drugog dana,
svakog drugog dana,
Osim Durdevdana.
Refrain

La rosée se dépose sur mes épaules, les Durdevak poussent pour tous sauf moi. Les autres sont partis. Il n'y a pas d'étoile de Daniza, ma fiancée. Auprès de qui respire-t-elle l'odeur des Durdevak ? Pas de moi. Le jour se lève, prions Dieu, (décidemment...), c'est la St Georges et je ne suis pas avec celle que j'aime. Que son nom se rappelle à moi chaque jour, sauf à la St Georges.

La chanson repose sur un jeu de mots entre Durdevdan, St Georges, fête des Gitans, et Durdevak, nom d'une fleur printanière.

Dynamite

(Martenot - 1893)

Il est un produit merveilleux
expérimenté par la science,
et qui, pour nous les miséreux,
fera naître l'indépendance.
Tant mieux s'il éclate parfois,
en faisant beaucoup de victimes,
chez nos ennemis les bourgeois,
cela nous venge de leurs crimes.

Placer une marmite
bourrée de dynamite ;
quelle que soit la maison
en faisant explosion
en tonnerre ira vite.
Pour inspirer la terreur,
il n'y a rien d'meilleur
qu'la dynamite !

On guillotine Ravachol,
un copain qui avait d'l'envergure ;
aujourd'hui, c'est un Espagnol
qu'on fusille pour son allure.
Car il sut montrer, à son tour,
qu'il était un homme invincible ;
en plus il promettait qu'un jour
la vengeance serait terrible.

Vive la dynamite,
puisque l'on nous irrite,
à chaque exécution
nous mettrons en action
notre arme favorite !
Car pour semer la terreur
il n'y a rien d'meilleur
qu'la dynamite !

Vous pouvez dresser l'échafaud,
la potence et la guillotine,
nous, nous avons ce qu'il nous faut
pour vous faire sauter en sourdine.
Si vous croyez qu'ça finira,
vous êtes loin de votre affaire ;
pour un homme qu'on nous tuera,
nous en foutrons cinq cent par terre.

Avec la dynamite,
nous répondrons de suite ;
casernes et prisons,
sans flûtes, sans violons,
danseront au plus vite.
Car pour semer la terreur,
il n'y a rien d'meilleur
qu'la dynamite !



E a Roma a Roma
(on bisse les italiques)

E a Roma a Roma
ci sta un papa
che di soprannome
si chiama Pio Nono
lo butteremo giù dal trono
dei papa in Roma non ne vogliamo più.

Prima in San Pietro
e poi in San Paolo
e le lor teste
vogliamo far saltar.
E in piazza d'armi la ghigliottina
e le lor teste vogliamo far saltar.

E a Roma a Roma
suonavan le campane
piangevan le puttane
gh'è mort al puttanè
lo butteremo in una pignatta
o brutta vacca buon brodo ci darà.

Chi siete voi ?
Noi siamo piemontesi
Voi siete vili barbari
e assassini. Sì ! No !
Siam valorosi garibaldini
che anche Roma vogliamo liberar.

E sulle mura
di quei conventi
piazzeremo piazzeremo
i nostri cannoni
e ai preti e ai frati quei birbantoni
il buon giorno lor lo daremo noi.

E piu' non canto
(les couplets sont bissés)

E più non canto, e più non ballo,
perchè il mio amore l'è andà soldà.

L'è andà soldato, l'è andà alla guerra
e chissà quando ritornerà.

Ritornan tutti, ritornan gli altri,
ma 'l mio amore non è torna.

Faremo fare ponte di ferro
per traversare di là dal mar ;

quando fu stato di là dal mare
e un bel giovane l'incontrò.

Gli ha detto giovane, caro bel giovane,
avete visto il mio primo amor ?

Sì, sì l'ho visto in piazza d'armi,
che lo portavano a seppellir.

E la ragazza a sentir questo
la casca in terra dal grande dolor.

Gli'han detto alzati su su rialzati
che sono io il tuo primo amore.

Se fossi stato 'l mio primo amore
due parole dovevi dir.

Ho fatto questo per una prova
se sei sincera nel far l'amor.



Je ne chante plus ni ne danse, car mon amour est parti soldat. Qui sait quand il reviendra de la guerre ? Tous descendent du ponton sauf lui. Je demande à un beau jeune homme : as-tu vu mon premier amour ? Oui, sur la place d'arme, on le portait en terre.

E' mezzanotte *(aka Serenata, A. Ciervo)*

E' mezza notte cu' sta bella luna
nisciuno sape la 'ntenzione mia.
A sape sulo chi s'adda affaccià,
a sape sulo chi vò bene a me.

Parole doci e fornne de suspiro
e na catena e vasi longa assaje.
Chist' è l'ammore ca m'ancatenaje,
chist' è l'ammore ca suspira e chiagne.

Nun t'affaccia si sient' a voce mia,
nun t'affaccia si sient' a serenata.
Io mò nun canto pe' te, canto pè nato,
ca nun s'affaccia si t'affacci tu.

Das Einheitsfrontlied
(B. Brecht, Hans Eisler, au refrain)

Und weil der Mensch ein Mensch ist,
drum braucht er was zum Essen, bitte sehr!
Es macht ihn ein Geschwätz nicht satt,
das schafft kein Essen her.

Drum links, zwei, drei ! (bis)
Wo dein Platz, Genosse ist !
Reih dich ein, in die Arbeitereinheitsfront,
weil du auch ein Arbeiter bist !

Und weil der Mensch ein Mensch ist,
drum braucht er auch noch Kleider
und Schuh !
Es macht ihn ein Geschwätz nicht warm
und auch kein Trommeln dazu.

Und weil der Mensch ein Mensch ist,
drum hat er Stiefel im Gesicht nicht gern.
Er will unter sich keinen Sklaven sehn
und über sich keinen Herrn.

Und weil der Prolet ein Prolet ist,
drum wird ihn kein anderer befrein.
Es kann die Befreiung der arbeiter nur
das Werk der Arbeiter sein.

d'où le "Front des travailleurs" :
L'homme veut manger du pain, oui,
il veut pouvoir manger tous les jours
du pain et pas de mots ronflants,
du pain et pas de discours.

Marchons au pas (bis)
camarades, vers notre front.
Range-toi dans le front de tous les
ouvriers avec tous tes frères étrangers.

L'homme veut avoir des bottes, oui,
il veut avoir bien chaud tous les jours.
Des bottes et pas de boniments,
des bottes et pas de discours.

L'homme veut avoir des frères, oui,
il ne veut ni matraques ni prisons.
Il veut des hommes, pas des parias,
des frères et pas des patrons.

Tu es un ouvrier, oui,
viens avec nous, ami, n'aie pas peur,
nous allons vers la grande union
de tous les vrais travailleurs.

Eh ! Toto *(Boby Lapointe - 1962)*

Eh ! Toto y a-t'i' ton papa ? *- l'est pas là papa !*
Eh ! Toto y a-t'i' ta maman ? *- l'est pas là maman !*
Eh ! Toto y a-t'i' ton pépé ? *- l'est pas là pépé !*
Eh ! Toto y a-t'i' ta mémé ? *- y est pas, y est pas !*
Eh ! Toto y a-t'i' ton tonton ? *- y est pas, y est pas !*
Eh ! Toto y a-t'i' ta tata ? *- y est pas, y est pas !*
S'il n'y a pas ni ton tonton, ni ta tata et cætera,
ah quel bonheur, j'viens voir ta sœur ! Oui,
car c'est bien la plus belle, la plus sensationnelle,
la plus ceci cela et la plus, la plus, et tout ça...
J'sais pas si tu t'rends compte, mais dès qu'on la rencontre,
on se dit "Ouh là là ! Ouh là là " tiens, la voilà. Salut !
Je n't'ai pas apporté de fleurs, *- ça ne m'étonne pas !*
mais me voilà avec mon cœur *- ça ne m'étonne pas !*
et aussi avec mon scooter *- ça ne m'étonne pas !*
tous deux ne battent que pour toi. *Tip-tap, tip-tap.*
Laisse-moi te prendre dans mes bras, *- bas les pattes, bas les pattes !*
laisse-moi te faire un bisou là. *- bas les pattes, bas les pattes !*
Oh la vilaine, si c'est comme ça j'vais voir ta bonne
la belle Irma et je l'emmène au cinéma, na !
Refrain Salut Irma, tu viens au cinéma ? - non.

Emeute *(8°6 crew, au refrain)*

Alerte à la révolte les keufs ont fait parler les colts,
appel à la vengeance tout l'monde va tenter sa chance
de pouvoir savater un gros moustachu.
ça va sentir le keuf cramé, voilà les tondus.
Émeute, ce soir c'est la guerre ! Émeute, rendez-vous en enfer ! (x2)

Pas cinq minutes après qu'un m'neur ait j'té la première pierre,
on sentait déjà la bonne odeur des bombes incendiaires.
A coup d'barre de fer, on a forcé les premiers barrages,
les vitrines éclatèrent, c'est les règles du pillage.

J'aime bien m'fighter avec la police,
avec les gardes mobiles, les CRS dans les manifs.
J'tape les kicks one, Lonsdale, un Perry, Levis et ça roule.
C'est scrédi, seuls les yeux avertis t'repèrent dans la foule.

Elle n'est pas morte *(E. Pottier, Victor Parizot - 1886, sur l'air de* T'en fais pas Nicolas. *Au refrain)*

On l'a tuée à coups d'chassepot,
à coups de mitrailleuse,
et roulée avec son drapeau
dans la terre argileuse.
Et la tourbe des bourreaux gras
se croyait la plus forte.
Tout ça n'empêche pas, Nicolas,
qu'la Commune n'est pas morte ;
tout ça n'empêche pas, Nicolas,
qu'la Commune n'est pas morte !

Comme faucheurs rasant un pré,
comme on abat des pommes,
les Versaillais ont massacré
pour le moins cent mille hommes.
Et les cent mille assassinats,
voyez c'que ça rapporte.

On a bien fusillé Varlin,
Flourens, Duval, Millière,
Ferré, Rigault, Tony Moilin,
gavé le cimetière.
On croyait lui couper les bras
et lui vider l'aorte.

Ils ont fait actes de bandits,
comptant sur le silence ;
ach'vés les blessés dans leur lit,
dans leur lit d'ambulance.
Et le sang, inondant les draps,
ruisselait sous la porte.

Les journalistes-policiers,
marchands de calomnies,
ont répandu sur nos charniers
leurs flots d'ignominies.
Les Maxime du Camp, les Dumas,
ont vomi leurs eaux-fortes.

C'est la hache de Damoclès
qui plane sur leurs têtes,
à l'enterrement de Vallès*
ils en étaient tout bêtes.
L'fait est qu'on était un fier tas
à lui servir d'escorte !

Bref, tout ça prouve aux combattants
qu'Marianne a la peau brune,
du chien dans l'ventre et qu'il est temps
d'crier : *Vive la Commune !*
Et ça prouve à tous les Judas
qu'si ça marche de la sorte,
ils sentiront dans peu, Nom de Dieu,
qu'la Commune n'est pas morte ;
ils sentiront dans peu, Nom de Dieu,
qu'la Commune n'est pas morte !

**Vallès Jules, impliqué journalistiquement et politiquement durant la Commune, meurt le 14 février 1885. Il est l'auteur de* L'enfant, *mais aussi de* L'insurgé, *(ou* Les aventures d'un AED avant et pendant les "évènements de 71".*)*

Emmenez-moi

(C. Aznavour, G. Garvarentz)

Vers les docks, où le poids et l'ennui me courbent le dos ;
ils arrivent le ventre alourdi de fruits, les bateaux.
Ils viennent du bout du monde, apportant avec eux
des idées vagabondes aux reflets de ciels bleus, de mirages.
Traînant un parfum poivré de pays inconnus
et d'éternels étés, où l'on vit presque nus sur les plages.
Moi qui n'ai connu toute ma vie que le ciel du Nord,
j'aimerais débarbouiller ce gris en virant de bord.

Emmenez-moi au bout de la terre,
emmenez-moi au pays des merveilles,
il me semble que la misère
serait moins pénible au soleil.

Dans les bars à la tombée du jour, avec les marins,
quand on parle de filles et d'amour, un verre à la main.
Je perds la notion des choses, et soudain ma pensée
m'enlève et me dépose un merveilleux été sur la grève.
Où je vois, tendant les bras, l'amour, qui comme un fou
court au devant de moi et je me pends au cou de mon rêve.
Quand les bars ferment, que les marins rejoignent leur bord ;
moi je rêve encore jusqu'au matin, debout sur le port.

Refrain

Un beau jour sur un rafiot craquant de la coque au pont,
pour partir, je travaillerais dans la soute à charbon.
Prenant la route qui mène à mes rêves d'enfant,
sur des îles lointaines où rien n'est important que de vivre.
Où les filles alanguies vous ravissent le cœur
en tressant, m'a-t-on dit, de ces colliers de fleurs qui enivrent.
Je fuirais, laissant là mon passé sans aucun remords,
sans bagage, et le cœur libéré en chantant très fort.

En la plaza de mi pueblo

(On chque partie des coulpets)

En la plaza de mi pueblo
dijo el jornalero al amo
nuestros hijos nacen ya
con el puño bien cerrado.*

Y la tierra que no es mía,
esta tierra que es del amo,
la riego con mi sudor
la trabajo con mis manos.

Pero dime compañero,
si estas tierras son del amo,
¿ porque nunca lo hemos visto
trabajando en el arado ?

Con mi arado abro los surcos
con mi arado escribo yo
paginas sobre la tierra
de miseria y de sudor.

Que mi voz suba los montes,
que mi voz baje al barranco ;
que todos los jornaleros
se apoderen de los campos.

Sur la place de mon village, le journalier dit au maître : nos fils naissent les poings serrés. Cette terre n'est pas la mienne, c'est celle du maître, je l'arrose avec ma sueur, et la travaille avec mes mains. Mais dis-moi compagnon, si ces terres sont celles du maître, pourquoi ne l'avons-nous jamais vu travaillant avec la charrue ? Avec mon soc j'ouvre les sillons, j'écris des pages sur cette terre de misère et de sueur. Que ma voix passe les montagnes, que ma voix descende jusqu'au ravin ; que tous les journaliers s'emparent des terres.

*A l'origine, nustros hijos *naceran* avec le poing *leventado.*

Enjoy yourself

(It's later than you think)

(Prince Buster)

It's good to be wise
when you're young ;
'cos you can only be young
but for once.
Enjoy yourself,
and have lots of fun,
so gonna live, my friend,
and it will never done.

Enjoy yourself,
it's later than you think.
Enjoy yourself,
while you're still in the pink.
The years go by
as quickly as you wink !
Enjoy yourself, enjoy yourself,
it's later than you think.

Get wisdom, get knowledge
and understanding ;
those three were given free
by the maker.
Go to school, learn the rule,
don't be no faker.
It's not wise for you
to be a foot stool !

Refrain (bis)

C'est bon d'être sage quand t'es jeune, ça n'arrive qu'une fois. Amuses-toi et passe du bon temps, éclates-toi, il est plus tard que tu ne penses, éclates-toi tant que t'es encore dans le rose (?). Les années filent comme un clin d'œil

L'estaca

(Luis Llach - 1968. Au refrain)

L'avi Siset em parlava
de bon matí al portal,
mentre el sol esperàvem
i els carros vèiem passar.
Siset, que no veus l'estaca
on estem tots lligats ?
Si no podem desfer-nos-en,
mai no podrem caminar !

Si estirem tots, ella caurà
i molt de temps no pot durar.
Segur que tomba, tomba, tomba,
ben corcada deu ser ja.
Si jo l'estiro fort per aquí
i tu l'estires fort per allà,
segur que tomba, tomba, tomba
i ens podrem alliberar.

Però, Siset, fa molt temps ja ;
les mans se'm van escorxant.
I quan la força se me'n va
ella és més ampla i més gran,
ben cert sé que està podrida.
Però és que, Siset, pesa tant
que a cops la força m'oblida.
Torna'm a dir el teu cant é.

L'avi Siset ja no diu res,
mal vent que se l'emportà,
ell qui sap cap a quin indret
i jo a sota el portal.
I mentre passen els nous vailets
estiro el coll per cantar.
El darrer cant d'en Siset,
el darrer que em va ensenyar.

L'adaptation en français

Du temps où je n'étais qu'un gosse,
mon grand-père me disait souvent,
assis à l'ombre de son porche
en regardant passer le vent :
"Petit, vois-tu ce pieu de bois
auquel nous sommes tous enchaînés ?
Tant qu'il sera planté comme ça,
nous n'aurons pas la liberté.

Si nous tirons tous, il tombera,
ça ne peut pas durer comme ça.
Il faut qu'il tombe, tombe, tombe,
vois-tu comme il penche déjà.
Si je tire fort il doit bouger,
et si tu tires à mes côtés
c'est sûr qu'il tombe, tombe, tombe
et nous aurons la liberté.

Petit, ça fait déjà longtemps
que je m'y écorche les mains,
et je me dis de temps en temps
que je me suis battu pour rien.
Il est toujours si grand, si lourd,
la force vient à me manquer.
Je me demande si, un jour,
nous aurons bien la liberté."

Puis mon grand-père s'en est allé,
un vent mauvais l'a emporté.
Et je reste seul sous le porche,
en regardant jouer d'autres gosses,
dansants autour du vieux pieu noir
où tant de mains se sont usées.
Je chante des chansons d'espoir
qui parlent de la liberté.



Et bailler et dormir

(Aznavour - 1953, au refrain)

Certains courent après la vie,
moi la vie me court après ;
bien des gens font des folies,
moi c'est folie de m'avoir fait.
Je ne me fais pas de bile
et n'occupe aucun emploi,
menant une vie facile,
je ne fais rien de mes dix doigts.
Je vais pêcher dans les ruisseaux,
chasser dans les roseaux
ou cueillir les fruits mûrs
que m'offre la nature.
On ne m'a pas mis sur terre
pour me tuer à travailler,
mais pour vivre à ma manière
et goûter à la liberté
et rêver, et sourire,
et bâiller, et dormir.

Je me lave à l'eau de pluie
et, me séchant au soleil,
je rêve à ma tendre amie
il n'y a vraiment rien de pareil.
Et quand, presque à la nuit tombée,
on peut se retrouver,
c'est un si grand plaisir
qu'on reste sans rien dire.
En regardant la nature,
on se tient tout près, bien près
l'un de l'autre et je vous jure
que l'on ne pense qu'à s'aimer, *et (...)*

J'ai fait mon paradis sur la terre
car la paix règne au fond de mon cœur ;
et vraiment si c'était à refaire
je saurais pour garder mon bonheur,
et rêver, et sourire, et (...)

Everything I own

(David Gates - 1972)

You sheltered me from harm,
kept me warm, kept me warm.
You gave my life to me,
set me free, set me free.
The finest years I ever knew
were all the years I had with you.

And I would give everything I own,
I'd give up my life, my heart, my home
and I would give everything I own
just to have you back again.

You taught me how to laugh.
What a time, what a time.
You never said too much,
but still you showed you cared,
and I know from watching you.
Nobody else could ever know
the part of me that can't let go.

Refrain

Is there someone you know,
your loving them so,
but taking them all for granted ?
You may lose them one day ;
someone takes them away,
and you don't
hear the words they say.

Refrain +
just to touch you once again.

Fais-moi mal *(Vian, A. Goraguer - 1956)*

I' s'est levé à mon approche ; debout, il était plus petit.
Je me suis dit c'est dans la poche, ce mignon-là, c'est pour mon lit.
I' m'arrivait jusqu'à l'épaule, mais il était râblé comme tout ;
I' m'a suivie jusqu'à ma piaule et j'ai crié "vas-y mon loup,
fais-moi mal, Johnny, Johnny, Johnny !
Envoie-moi au ciel... zoum !
Fais-moi mal, Johnny, Johnny, Johnny !
moi j'aime l'amour qui fait boum !" [I' va lui faire mal ! (x4)]

I' n'avait plus que ses chaussettes, des belles jaunes avec des raies bleues ;
i' m'a regardé d'un œil bête, i' comprenait rien, le malheureux.
Et il m'a dit l'air désolé "Je ne f'rais pas d'mal à une mouche."
I' m'énervait, je l'ai giflé et j'ai grincé d'un air farouche.
"Mais fais-moi mal, Johnny, Johnny, Johnny,
j'suis pas une mouche... zzz
Fais-moi mal, Johnny, Johnny, Johnny,
moi j'aime l'amour qui fait boum !" [Vas-y fais lui mal ! (x4)]

Voyant qu'il ne s'excitait guère, je l'ai insulté sauvagement ;
j'y ai donné tous les noms d'la terre et encore d'aut's bien moins courants.
Ça l'a réveillé aussi sec, et il m'a dit "Arrête ton charre.
Tu m'prends vraiment pour un pauv' mec, j'vais t'en r'filer d'la série noire."
"Ah ! Tu m'fais mal, Johnny, Johnny, Johnny,
pas avec des pieds... Si !
Tu m'fais mal, Johnny, Johnny, Johnny,
j'aime pas l'amour qui fait bing !" [Il lui a fait mal. (x4)]

Il a remis sa p'tite chemise, son p'tit complet, ses p'tits souliers.
Il a descendu l'escalier en m'laissant une épaule démise.
Pour des voyous de cette espèce c'est bien la peine de faire des frais ;
maint'nant j'ai des bleus plein les fesses, et plus jamais je ne dirai
fais-moi mal, Johnny, Johnny, Johnny !
Envoie-moi au ciel... zou !
Mais fais-moi mal, Johnny, Johnny, Johnny !
moi j'aime l'amour qui fait boum !"

Magali Noël n'avait pas 18 ans lorsqu'elle interpréta le bazar.

Faut plus d'gouvernement
(vers 1885, au refrain)

A chaque coin de rue, le travailleur, surpris,
sur l'affiche se rue des candidats d'Paris.
On voit beaucoup d'promesses écrites sur le papier,
mais l'peuple ne vit pas d'messe alors ça l'fait crier :

"L'gouvernement d'Ferry, est un système pourri ;
ceux d'Floquet, de Constant sont aussi dégoûtants.
Carnot ni Boulanger ne pourront rien changer,
pour être heureux vraiment, faut plus d'gouvernement !"

Le gros ventru qu'engraisse l'suffrage universel
vient nous batt' la grosse caisse, comme môssieur Gérodel.
Il vous promet tout rose, mais quand il est élu
ça n'est plus la même chose, il vous tourne le cul !
Certains énergumènes, débitants de discours,
vous redisent les rengaines qu'on entend tous les jours ;
"moi j'suis un homme intègre, moi j'suis un érudit".
Mon copain est un pègre mais l'populo leur dit :

Même des socialistes, membres de comités,
soutiennent des fumistes qui s'portent députés.
Y a pas à s'y méprendre, qu'ils soient rouges, bleus ou blancs,
i' vaudrait mieux les pendre que d'leur fout' 25 francs*.
Tu leur fait des ripailles, toi, peuple souverain,
et lorsque tu travailles, à peine as-tu du pain.
Ne sois donc plus si bête !, au lieu d'aller voter
casse-leur la margoulette puis tu pourras chanter :

De toute cette histoire, voici la conclusion :
l'électeur, c'est notoire, n'a pas toute sa raison.
J'n'aime pas le fataliste, je n'ai ni foi, ni loi,
je suis abstentionniste, ami, voici pourquoi :

**Les 25 francs en question sont ceux de l'indemnité parlementaire entre le début de la IIème République et 1914 - hors la parenthèse du 2nd Empire.*

Fever *(John Davenport & Eddie Cooley - 1956)*

Never know how much I love you,
never know how much I care.
When you put your arms around me,
I get a fever that's so hard to bear.
You give me fever, when you kiss me,
fever when you hold me tight.
Fever ! In the morning,
fever all through the night.

Sun lights up the daytime,
moon lights up the night.
I light up when you call my name,
you know I'm gonna treat you right.
You give me fever, when you kiss me,
fever when you hold me tight.
Fever ! In the morning,
fever all through the night.

Everybody's got the fever,
that's something you all know.
Fever isn't such a new thing,
fever started long ago.

Now you've listened to my story,
here's the point that I have made.
Chicks were born to give you fever,
be it Fahrenheit or Centigrade.
They give you fever when you kiss them,
fever if you live and learn.
Fever ! 'till you sizzle,
what a lovely way to burn.

Captain Smith and Pocahontas
had a very mad affair.
When her daddy tried to kill him,
she said "Daddy, oh, don't you dare !
He gives me fever with his kisses,
fever when he holds me tight.
Fever ! I'm his misses,
Daddy, won't you treat him right ?"

Romeo loved Juliette,
Juliette she felt the same.
When he put his arms around her
he said, "Julie, baby, you're my flame.
Thou givest fever when we kisseth,
fever with the flaming youth.
Fever ! I'm a fire,
fever, yeah, I burn, forsooth."

Joseph Arrington a vendu pour une poignée de dollars paroles et idée d'orchestration. Ci-dessous les premiers couplets d'origine :

First time I had the fever, they said I had the kissing disease.
They said that it was quite contagious, so I didn't even dare to sneeze.
I'd give you fever if I kissed you ; fever if I hold you tight.
Fever ! In the morning, fever all through the night.

They play it on run-way in Paris, the models do a sassy walk.
They know just the way to swish it while the local yokels stand and gawk.
They give them fever when they do it ; fever when they do a turn.
Fever ! They're a fire,and what a lovely way to burn.

Fille d'ouvriers

(Jules Jouy, Gustave Goublier, 1887/1896)

Pâle ou vermeille, brune ou blonde, bébé mignon ;
dans les larmes ça vient au monde, chair à guignon.
Ébouriffée, suçant son pouce jamais lavée ;
comme un vrai champignon ça pousse, chair à pavé.

À quinze ans, ça rentre à l'usine sans éventail ;
du matin au soir ça turbine, chair à travail.
Fleur des fortifs, ça s'étiole quand c'est girond ;
dans un guet-apens ça se viole, chair à patron.

Jusque dans la moelle pourrie, rien sous la dent ;
alors ça rentre "en brasserie", chair à client.
Ça tombe encore : de chute en chute, honteuse, un soir,
pour un franc ça fait la culbute, chair à trottoir.

Ça vieillit et plus bas ça glisse ; un beau matin
ça va s'inscrire à la police, chair à roussin ;
ou bien, "sans carte", ça travaille dans sa maison ;
alors ça se fout sur la paille, chair à prison.

D'un mal lent souffrant le supplice, vieux et tremblant,
ça va geindre dans un hospice, chair à savant.
Enfin, ayant vidé la coupe, bu tout le fiel ;
quand c'est crevé ça se découpe, chair à scalpel.

Patrons, tas d'Héliogabales*, d'effroi saisis,
quand vous tomberez sous nos balles, chair à fusils,
pour que chaque chien sur vos trognes pisse, à l'écart
nous leurs laisserons vos charognes, chair à Macquart !**



**Héliogabale, empereur romain de 218 à 222 après "trois clous", célèbre pour sa cruauté, qui à 18 ans fut massacré par la foule et jeté dans le fleuve - les égouts étant trop petits.*
*** n'avez qu'à relire la saga de Zola.*

Fischia il vento

(Felice Cascione - 1943, sur l'air de Katyusha *italiques bissées.)*

Fischia il vento, urla la bufera,
scarpe rotte eppur bisogna andar
a conquistare la rossa primavera,
dove sorge il sol dell'avvenir.

Ogni contrada è patria del ribelle,
ogni donna a lui dona un sospir,
nella notte lo guidano le stelle,
forte il cuore e il braccio nel colpir.

Se ci coglie la crudele morte
dura vendetta verrà dal partigian,
ormai sicura è già la dura sorte
del fascista vile e traditor.

Cessa il vento, calma è la bufera,
torna a casa il fiero partigian,
sventolando la rossa sua bandiera
vittoriosi, alfin liberi siam.

Siffle le vent, hurle la tempête, souliers cassés et pourtant il faut continuer *pour conquérir le printemps rouge où se lève le soleil de l'avenir.* Chaque contrée est la patrie du rebelle, chaque femme soupire après lui. *Dans la nuit il est guidé par les étoiles, son cœur et son bras sont forts au moment de frapper.* Si la mort cruelle nous surprend, dure sera la vengeance du partisan. *Il est déjà tracé le destin du fasciste, lâche et traître.* Cesse le vent, se calme la tempête, le fier partisan rentre chez lui *en agitant son drapeau rouge. Enfin, nous sommes libres et victorieux.*

Filles qui êtes à marier

(on reprend les italiques)

Filles qui êtes à marier,
filles qui êtes à marier,
levez pas tant la tête.
Car on vous la fera baisser,
quand vous serez mariées !

Lorsque vous serez mariées,
un peu de meilleur temps aurez,
un peu, mais non pas guère !
Votre mari sera jaloux,
et même un peu sévère !

Si vous voulez vous promener,
il ne vous laissera aller
qu'auprès de votre mère.
Et même encore il vous dira
Va, mais n'y reste guère !

Au bout de neuf mois ou d'un an,
vous aurez fille ou enfant ;
et un enfant, ça pleure !
Toute la nuit, le bercerez :
vous ne dormirez guère !

Vos cotillons seront pisseux
et vos tabliers tout crasseux ;
vous serez mal coiffée !
Vous maudirez l'heure et le jour
de votre mariage !

La fleur bleue contondante

(B. Lapointe - 1961)

C'était un catcheur des dimanches,
tous les samedis il catchait.
Et les autres jours il s'cachait
dans les bois, sous les branches ;
et là, avec un dictionnaire,
il faisait des vers, solitaire,
mais son esprit rugueux
ne trouvait rien de mieux
que d'faire rimer "printemps"
avec "j'y rentre dedans"
ou bien "j'y casse les dents".
C'était trop percutant,
et, tout honteux, il disait "C'est affreux,
j'ai une fleur bleue contondante,
je n'la montre pas à qui veut.
Elle n'est pourtant pas méchante,
ma petite fleur bleue !
Mais elle est contondante, (x2)
allons tant pis (x2), tant pis."

Un jour un éditeur affable,
comme il y en a depuis Esope,
le vit dans un café et, hop,
s'invita à sa table.
Il se commanda une bière,
il paraît que ça désaltère,
il prit le manuscrit
et le lut sans broncher.
Bien sûr, étant assis,
il n'pouvait pas broncher,
mais il poussait des cris
comme si on l'écorchait,
et chaleureux, il lui dit "Cher Monsieur,
tu as une fleur bleue contondante,
je vais la montrer à qui veut.
Corbleu !, est-elle assez méchante,
ta petite fleur bleue ?
Car elle est contondante ! (x2)
Allons tant mieux, (x2) tant mieux."

Il devint un auteur célèbre,
il était de tous les galas.
Et les autres jours, ce gars-là
cherchait au bout d'ses lèvres
des petits bouts de chansonnettes.
Ça lui donnait mal à la jambe,
car il frappait du pied
pour battre la mesure,
et ses nouveaux souliers
avaient une pointure
un peu trop étriquée
qui étriquait son caquet.
Et l'éditeur lui dit "Ah, quel malheur,
ta fleur bleue n'est plus contondante !,
je sais, tu fais ce que tu peux.
Je n'voudrais pas être méchante,
mais que veux-tu donc que
j'fasse de ta fleur pédante
qui n'est plus contondante,
allons tant pis, (x2) tant pis."

Il devint boxeur des dimanches,
tous les samedis il boxait.
Et les autres jours il bossait
comme cow-boy dans un ranch
pour se payer les manuels
traitant d'la poésie cruelle,
et la fille du libraire,
qui avait su lui plaire,
l'amena sans manière,
pour clore cette affaire,
devant Monsieur le Maire
pas plus tard qu'avant hier.
Et... Oh, surprise !,
il lui dit entre deux bises
"J'aurai une fleur bleue contondante,
je vais t'la montrer si tu veux.
N'aie pas peur, elle n'est pas méchante
ma petite fleur bleue.
Mais elle est contondante, (x2)
Allons tant mieux, (x2) tant mieux."



Folsom prison blues

(Johnny Cash - 1956)

I hear the train a' comin',
it's rolling round the bend
and I ain't seen the sunshine
since I don't know when.
I'm stuck in Folsom prison,
and time keeps draggin' on.
But that train keeps a rollin'
on down to San Anton.

When I was just a baby
my mama told me. Son,
always be a good boy,
don't ever play with guns.
But I shot a man in Reno
just to watch him die.
When I hear that whistle blowing,
I hang my head and cry.

I bet there's rich folks eating
in a fancy dining car,
they're probably drinkin' coffee
and smoking big cigars.
Well I know I had it coming,
I know I can't be free.
But those people keep a movin'
and that's what tortures me.

Well if they'd free me from this prison,
if that railroad train was mine,
I bet I'd moved it all a little further
down the line
far from Folsom prison,
that's where I want to stay
and I'd let that lonesome whistle
blow my blues away.

Le forban *(au refrain)*

A moi, forban, que m'importe la gloire,
les lois du monde et qu'importe la mort ;
sur l'océan j'ai planté ma victoire,
et bois mon vin dans une coupe d'or.
Vivre d'orgies est ma seule espérance,
le seul bonheur que j'aie pu conquérir ;
si sur les flots j'ai passé mon enfance,
c'est sur les flots qu'un forban doit mourir.

Vin qui pétille, femme gentille,
sous tes baisers brûlants d'amour ;
plaisirs, batailles, vive la canaille !
Je bois, je chante et je tue tour à tour.

Peut-être au mât d'une barque étrangère,
mon corps un jour servira d'étendard
et tout mon sang rougira la galère ;
aujourd'hui fête et demain le hasard.
Allons, esclave, allons, debout mon brave,
buvons le vin et la vie à grands pots !
Aujourd'hui fête et puis demain peut-être,
ma tête ira s'engloutir dans les flots.

Peut-être un jour, par un coup de fortune,
je volerai l'or d'un beau galion;
riche à pouvoir vous acheter la lune,
je partirai vers d'autres horizons.
Là, respecté tout comme un gentilhomme,
moi qui ne fus qu'un forban, qu'un bandit,
je pourrai comme un fils de roi, tout comme,
mourir peut-être dedans un bon lit.



Contrairement au corsaire-fonctionnaire, le forban était à son propre compte, naviguant sous faux - voire sans - pavillon.

La foule *(adaptation par Marcel Rivgauche, en 1957, du* Que nadie sepa mi sufrir, *d'Enrique Dizeo & Angel Cabral)*

Je revois la ville en fête et en délire,
suffoquant sous le soleil et sous la joie ;
et j'entends dans la musique les cris, les rires
qui éclatent et rebondissent autour de moi.
Et perdue parmi ces gens qui me bousculent
étourdie, désemparée, je reste là
quand soudain, je me retourne, il se recule,
et la foule vient me jeter entre ses bras.

Emportés par la foule qui nous traîne, nous entraîne,
écrasés l'un contre l'autre nous ne formons qu'un seul corps.
Et le flot sans effort nous pousse, enchaînés l'un et l'autre
et nous laisse tous deux épanouis, enivrés et heureux.

Entraînés par la foule qui s'élance et qui danse
une folle farandole, nos deux mains restent soudées.
Et parfois soulevés nos deux corps enlacés s'envolent
et retombent tous deux épanouis, enivrés et heureux.

Et la joie éclaboussée par son sourire
me transperce et rejaillit au fond de moi.
Mais soudain je pousse un cri parmi les rires,
quand la foule vient l'arracher d'entre mes bras.

Emportée par la foule qui nous traîne, nous entraîne,
nous éloigne l'un de l'autre je lutte et je me débats.
Mais le son de ma voix s'étouffe dans les rires des autres,
et je crie de douleur, de fureur et de rage et je pleure.

Et traînée par la foule qui s'élance et qui danse
une folle farandole je suis emportée au loin.
Et je crispe mes poings, maudissant la foule qui me vole
l'homme qu'elle m'avait donné, que je n'ai jamais retrouvé.

Framboise *(Boby Lapointe, au refrain)*

Elle s'appelait Françoise, mais on l'appelait Framboise ;
une idée de l'adjudant, qui en avait très peu pourtant, *des idées.*
Elle nous servait à boire dans un bled du Maine-et-Loire ;
mais c'n'était pas Madelon, elle avait un autre nom,
et puis d'abord pas question de lui prendre le menton
d'ailleurs elle était d'Antibes.
Quelle avanie ! Avanie et Framboise sont les mamelles du destin !

Pour sûr qu'elle était d'Antibes, c'est plus près qu'les Caraïbes,
c'est plus près que Caracas, est-c' plus près que Pézenas ? *Je n'sais pas.*
Et, tout en étant française, 'l'était tout d'même Antibaise.
Et bien qu'elle soit française, et malgré ses yeux de braise,
ça n'me mettait pas à l'aise de la savoir Antibaise,
moi qui serais plutôt pour.

Elle avait peu d'avantages. Pour en avoir d'avantage,
elle s'en fit rajouter à l'institut de beauté. *Ah ah ah*
On peut, dans le Maine-et-Loire, s'offrir de beaux seins en poire.
Y a un institut d'Angers qui opère sans danger
des plus jeunes aux plus âgées, on peut presque tout changer -
excepté ce qu'on n'peut pas.

"Davantage d'avantages avantagent d'avantage."
Lui dis-je, quand elle revint avec ses seins Angevins. *Deux fois dix*
"Permets donc que je lutine cette poitrine angevine."
Mais elle m'a échappé, a pris du champ dans le pré ;
et j'n'ai pas couru après, je n'voulais pas attraper
une Angevine de poitrine.

Moralité : avanie et mamelles sont les framboises du destin !

Frédo *(Bernard Dimey, Hubert Degex)*

On l'connaît d'puis la communale, le gars qu'est là, sur la photo
à la première page du journal, mais on l'reverra pas d'si tôt !
Il a saigné deux vieilles mémères et buté trois flics, des costauds,
certainement sur un coup d'colère, vu qu'il est pas méchant Frédo.
Il a pillé la Banque de France pour rendre service à des copains,
pour améliorer leurs finances. Faut bien qu'tout l'monde gagne son pain.
Y a deux-trois employés d'la banque qu'ont pris d'la mitraille plein la peau,
bon dieu, dans ces cas-là on s'planque ! Mais c'est pas sa faute à Frédo.

Il a liquidé sa frangine, une salope, une rien-du-tout,
parce qu'il voulait plus qu'elle tapine ; elle a calanché sur le coup !
Ça c'est des histoires de famille, ça regarde pas l'populo,
et puis c'était jamais qu'une fille. A part ça, l'est gentil Frédo.
Il a vaguement fait du chantage, c'était plutôt pour rigoler,
pour avoir l'air d'être à la page. Mais les mômes qu'il a chouravés
c'était des p'tits morveux d'la haute, qui bouffent du caviar au kilo.
"Tout pour les uns, rien pour les autres, c'est pas juste !", i' disait Frédo.

Il a fait l'ramdam chez les Corses un soir qu'il avait picolé.
Et comme i' connaît pas sa force, les autres, ils ont pas rigolé !
Raphaël a sorti son lingue, bref, tout l'monde s'est troué la peau.
C'est vraiment une histoire de dingues, vu qu'c'est tous des potes à Frédo.
L'histoire des deux voyous d'Pigalle qu'il a flingué d'un cœur léger.
"Moitié camés, moitié pédales, il fallait bien les corriger.
Sinon, peu à peu, qu'est-c'qui s'passe ?, un jour ça s'allonge aux perdreaux.
Total qui c'est qui paie la casse ? c'est nosigue." i' disait Frédo.

Un coup d'pique-feu dans l'péritoine, et Frédo s'est r'trouvé comme ça,
le cul su'l'Faubourg Saint-Antoine. Qu'est c'qu'i' foutait dans c'quartier-là ?
Bien sûr il s'est r'trouvé tout d'suite avec les poulets sur le dos,
maint'nant vous connaissez la suite, vous l'avez lue dans les journaux.
Un garçon qu'avait tout pour faire, impeccable mentalité,
délicat, correc' en affaires, bref, il avait qu'des qualités.
Ça fait mal quand on l'imagine en train d'basculer sous l'couteau
de leur salop'rie d'guillotine un mec aussi gentil qu'Frédo !

A côté des r'quins d'la finance et des crabes du gouvernement,
de ces tarés qui règnent en France à grand coups de gueules d'enterr'ment ;
à côté d'toutes ces riches natures qui nous égorgent à coup d'grands mots,
à côté d'toute cette pourriture il était pas méchant Frédo.

Il galeone *(Belgrado Pedrini, Paola Nicollazzi - 1967, écrit à la prison de Fossombrone)*

Siamo la ciurma anemica
d'una galera infame.
Su cui ratta la morte,
miete per lenta fame.

Mai orizzonti limpidi
schiude la nostra aurora,
e sulla tolda squallida
urla la scolta ognora.

I nostri dì si involano
fra fetide carene ;
siam magri smunti schiavi
stretti in ferro catene.

Sorge sul mar la luna
ruotan le stelle in cielo ;
ma sulle nostre luci
steso è un funereo velo.

Torme di schiavi adusti
chini a gemer sul remo
spezziam queste catene
o chini a remar morremo !

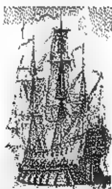
Cos'è gementi schiavi
questo remar remare ?
Meglio morir tra i flutti
sul biancheggiar del mare.

Remiam finché la nave
si schianti sui frangenti
alte le rossonere
fra il sibilar dei venti !

E sia pietosa coltrice
l'onda spumosa e ria
ma sorga un dì sui martiri
il sol dell'anarchia.

Su schiavi all'armi all'armi !
L'onda gorgoglia e sale
tuoni baleni e fulmini
sul galeone fatale.

Su schiavi all'armi, all'armi !,
pugnam col braccio forte !
Giuriam, giuriam giustizia,
o libertà, o morte !
Giuriam, giuriam giustizia,
o libertà, o morte !



Nous sommes la chiourme anémique d'une galère infâme où la mort moissonne par faim lente. L'aurore n'ouvre jamais d'horizons limpides, et sur le pont sordide la sentinelle hurle toujours. Nos jours s'envolent dans d'infectes carènes, nous sommes maigres, pâles, esclaves chargés de chaînes de fer. Pourquoi continuer à ramer, esclaves gémissants ? Plutôt mourir dans les flots, sur la blanche écume de la mer. Ramons jusqu'à ce que le navire se brise sur les écueils. Hissez le drapeau rouge et noir dans les hurlements du vent, debout esclaves, aux armes ! Combattons de toute la force de nos bras, que notre serment soit justice et liberté, ou la mort. *Que l'onde écumante et funeste nous soit un lit compatissant. Mais que se lève un jour sur ces martyrs le soleil de l'anarchie ! L'exil au loin, peut-être, nous donnera une seule énergie : revenir un jour, mais sur une terre affranchie.*

Le galérien *(Maurice Druon, Léo Polli, sur un air traditionel russe - 1942)*

Je m'souviens, ma mère m'aimait, et je suis aux galères ;
je m'souviens, ma mère disait - mais je n'ai pas cru ma mère -
"Ne traîne pas dans les ruisseaux, t'bats pas comme un sauvage ;
t'amuse pas comme les oiseaux." Elle me disait d'être sage.
J'ai pas tué, j'ai pas volé, j'voulais courir la chance.
J'ai pas tué, j'ai pas volé, j'voulais qu'chaque jour soit dimanche.

Je m'souviens qu'ma mère pleurait dès que j'passais la porte,
je m'souviens comme elle pleurait, elle voulait pas que je sorte.
Toujours, toujours elle disait "t'en va pas chez les filles,
fais donc pas toujours c'qui t'plait, dans les prisons y a des grilles.
J'ai pas tué, j'ai pas volé mais j'ai cru Madeleine ;
j'ai pas tué, j'ai pas volé, j'voulais pas lui faire de peine.

Un jour les soldats du roi t'emmèn'ront aux galères ;
tu t'en iras, trois par trois, comme ils ont emm'né ton père.
Tu auras la tête rasée, on te mettra des chaines.
T'en auras les reins brisés et moi j'en mourrai de peine."
J'ai pas tué, j'ai pas volé, mais j'ai pas cru ma mère.
Et je m'souviens qu'elle m'aimait, pendant qu'je rame aux galères.

Gallo rojo, gallo negro *(aka* Dos gallos, *Chicho Sanchez Ferlosio - 1964. Les phrases sont répétées. Au refrain)*

Cuando canta el gallo negro, es que ya se acaba el día.
Si cantara el gallo rojo otro gallo cantaría.

Ay, si es que yo miento, que el cantar que yo canto lo borre el viento.
Ay, qué desencanto si me borrara el viento lo que yo canto.

Se encontraron en la arena los dos gallos frente a frente.
El gallo negro era grande pero el rojo era valiente.

Se miraron a la cara y atacó el negro primero.
El gallo rojo es valiente pero el negro es traicionero.

Gallo negro, gallo negro, gallo negro, te lo advierto :
no se rinde un gallo rojo mas que cuando está ya muerto.

Le gâs qu'a perdu l'esprit

(G. Couté, Eugène Poncin - 1900, au refrain)

Par chez nous, dans la vieille lande,
ousque ça sent bon la lavande,
il est un gars qui va, qui vient,
en rôdant partout comme un chien.
Et, tout en allant, il dégoise
des sottises aux gens qu'il croise.
Honnêtes gens, pardonnez-lui
car il ne sait pas ce qu'il dit :
c'est un gâs qu'a perdu l'esprit !

Ohé là-bas ! bourgeois qui passe,
Arrive ici que je t'embrasse ;
t'es mon frère que je te dis.
Car, quoique t'as de beaux habits
et moi, des hardes en guenille,
j'ons tous deux la même famille
Mon bon monsieur, pardonnez-lui
car il ne sait pas ce qu'il dit :
c'est un gâs qu'a perdu l'esprit !

Ohé là-bas ! le gros vicaire
qui menez un défunt en terre,
les morts n'ont plus besoin de vous ;
car ils ont bieau laisser leurs sous
pour acheter votre eau bénite,
c'est point ça qui les ressuscite.

Ohé là-bas ! Monsieur le Maire,
disez-moi donc pourquoi donc faire
qu'on arrête les chemineux,
quand vous, qui n'êtes qu'un voleux
et peut-être ben pis encore,
le gouvernement vous décore.

Ohé là-bas ! garde champêtre,
vous feriez ben mieux d'aller paître
qu'embêter ceux qui font l'amour
au bas des talus, en plein jour ;
regardez si les grandes vaches
et les petits moineaux se cachent.

Ohé là-bas ! bieau militaire
qui traînez un sabre au derrière,
brisez-le, jetez-le à l'eau.
Ou ben donnez-le moi plutôt,
pour faire un coutre de charrue.
Je mourrons ben sans qu'on nous tue.

Et si le pauvre est imbécile
c'est d'avoir trop lu l'Évangile ;
le fait est que si Jésus-Christ
revenait, au jour d'aujourd'hui,
répéter chez nous, dans la lande
ousque ça sent bon la lavande
ce que dans le temps il a dit,
pas mal de gens dirin de lui
"C'est un gâs qu'a perdu l'esprit !"

Giroflé Girofla

(Rosa Holt, Henri Goublier - 1937)

Que tu as de beaux champs d'orge, quelle moisson tu feras ;
ton verger de fruits regorge, le bon temps est là.
Entends-tu ronfler la forge ? Giroflé, girofla,
l'canon les fauchera ! (x2)

Que tu as la maison douce, le soleil entre là ;
l'ombre y dort, la fleur y pousse, l'bonheur y viendra.
Vois la lune qui devient rousse, Giroflé, Girofla,
l'avion la brûl'ra ! (x2)

Que tu as de belles filles, quelle fée les combla ? ;
dans leurs yeux, où le ciel brille, l'amour descendra.
Sur la plaine on se fusille, Giroflé, Girofla
l'soldat les violera ! (x2)

Que tes fils sont forts et tendres, c'est vraiment de beaux gars ;
c'est plaisir de les entendre, à qui chantera.
Dans huit jours on va t'les prendre, Giroflé, Girofla
l'corbeau les mang'ra ! (x2)

Tant qu'y aura des militaires, soit ton fils, soit le mien,
on n'verra, par toute la terre, jamais rien de bien.
On t'tuera pour te faire taire, par derrière comme un chien,
et tout ça pour rien ! (x2)



Texte et musique inspirés d'une comptine éponyme.

Gorizia

La mattina del cinque di agosto
si muovevano le truppe italiane
per Gorizia, le terre lontane
e dolente ognun si partì.

Sotto l'acqua che cadeva a rovesco
grandinavano le palle nemiche ;
su quei monti, colline e granvalli
si moriva dicendo così :

O Gorizia tu sei maledetta.
Per ogni cuore che sente coscienza,
dolorosa ci fu la partenza
e il ritorno per molti non fu.

O vigliacchi che voi ve ne state
con le mogli sui letti di lana,
schernitori di noi carne umana,
questa guerra ci insegna a punir.

Voi chiamate il campo d'onore
questa terra di là dei confini ;
qui si muore gridando "assassini,
maledetti sarete un dì."

Refrain

Cara moglie, che tu non mi senti,
raccomando ai compagni vicini
di tenermi da conto i bambini
che io muoio col suo nome nel cuor.

Traditori signori ufficiali
questa guerra l'avete voluta
Scannatori di carne venduta
e rovina della gioventù.

Refrain + e ritorno per tutti non fu.

Le matin du 5 août, les troupes italiennes se mirent en route pour la lointaine Gorizia, et chacun partit tristement. Sous l'eau qui tombait à verse grelaient les balles ennemies. Sur ces collines et dans ces vallées, on mourait en disant "Ô Gorizia tu es maudite. Pour chaque cœur qui écoute sa conscience, le départ fût douloureux, et pour beaucoup il n'y eut pas de retour".

Gli scariolanti

A mezza notte in punto
si sente un gran' rumor
sono gli scariolanti lerí lerà
che vengono al lavor.

Volta rivolta e torna a rivoltar
noi siam gli scariolanti leri lerà
che vanno a lavor.
Volta rivolta e torn'a rivolta
sono gli scariolanti leri lerà
che vanno a lavor.

Gli scariolanti belli
son tutti ingannator
vanno a ingannar la bionda lerí lerà
per un bacio d'amor.

Refrain

A minuit tapante, on entend un grand bruit,
ce sont les charretiers qui vont au travail.
Tourne, retourne et volte, ce sont
les charretiers qui vont au travail.
Les beaux charretiers sont tous trompeurs,
ils ont trompé une blonde
pour un baiser d'amour.

Grand Jacques *(aka* C'est trop facile *J. Brel - 1955)*

C'est trop facile d'entrer aux églises,
de déverser toute sa saleté
face au curé, qui, dans la lumière grise,
ferme les yeux pour mieux nous pardonner.
Tais-toi donc, grand Jacques,*
que connais-tu du Bon Dieu ?
Un cantique, une image ?
Tu n'en connais rien de mieux.

C'est trop facile, quand les guerres sont finies
d'aller gueuler que c'était la dernière.
Amis bourgeois, vous me faites envie,
vous ne voyez donc point vos cimetières ?
Tais-toi donc grand Jacques,
laisse-les donc crier,
laisse-les pleurer de joie,
toi qui ne fus même pas soldat.

C'est trop facile, quand un amour se meurt,
qu'il craque en deux parce qu'on l'a trop plié,
d'aller pleurer comme les hommes pleurent,
comme si l'amour durait l'éternité.
Tais-toi donc grand Jacques,
que connais-tu de l'amour ?
Des yeux bleus, des cheveux fous ?
Tu n'en connais rien du tout.

Et dis-toi donc grand Jacques,
dis-le toi bien souvent,
c'est trop facile,
c'est trop facile, de faire semblant.

**Vous aurez compris qu'il ne s'agit pas du n°1 Mesrine.*

Grandôla

(José Alfonso - 1971)

Grândola, vila morena,
terra da fraternidade ;
o povo é quem mais ordena
dentro de ti, ó cidade.
Dentro de ti, ó cidade,
o povo é quem mais ordena,
terra da fraternidade.
Grândola, vila morena.

Em cada esquina um amigo,
em cada rosto igualdade.
Grândola, vila morena,
terra da fraternidade.
Terra da fraternidade,
Grândola, vila morena,
em cada rosto igualdade.
O povo é quem mais ordena.

À sombra duma azinheira,
que já não sabia a idade.
Jurei ter por companheira,
Grândola a tua vontade.
Grândola a tua vontade,
jurei ter por companheira.
À sombra duma azinheira,
que já não sabia a idade.

Grandôla, ville brune, terre de fraternité, c'est le peuple qui commande dans tes murs, ô ville. A chaque coin de rue, un ami ; sur chaque visage, l'égalité. A l'ombre d'un chêne sans âge, j'ai juré d'avoir pour compagne ta volonté.

Le 25 avril 1974, au Portugal, de jeunes militaires soutenus par la population renversent Salazar et en terminent avec près de 50 ans de dictature. La diffusion radio de *Grandôla* fut le signal du déclenchement de cette *"révolution des œillets"*.

Le gorille *(Brassens - 1952, au refrain)*

C'est à travers de larges grilles que les femelles du canton
contemplaient un puissant gorille, sans souci du "qu'en dira-t-on ?"
Avec impudeur, ces commères lorgnaient même un endroit précis
que, rigoureusement, ma mère m'a défendu d'nommer ici.
Gare au gorille !

Tout à coup, la prison bien close où vivait le bel animal
s'ouvre, on n'sait pourquoi (je suppose qu'on avait dû la fermer mal) ;
le singe en sortant de sa cage, dit "c'est aujourd'hui que j'le perds."
Il parlait de son pucelage, vous aviez deviné j'espère.

L'patron de la ménagerie criait, éperdu, "Nom de nom !
C'est assommant, car le gorille n'a jamais connu de guenon."
Dès que la féminine engeance sut que le singe était puceau,
au lieu de profiter d'la chance elle fit feu des deux fuseaux.

Celles-là même qui, naguère, le couvaient d'un œil décidé,
fuirent, prouvant qu'elles n'avaient guère de la suite dans les idées ;
d'autant plus vaine était leur crainte que le gorille est un luron
supérieur à l'homme dans l'étreinte, bien des femmes vous le diront.

Tout le monde se précipite hors d'atteinte du singe en rut,
sauf une vieille décrépite, et un jeune juge en bois brut.
Voyant que toutes se dérobent, le quadrumane accéléra
son dandinement vers les robes de la vieille et du magistrat.

"Bah ! soupirait la centenaire, qu'on pût encore me désirer,
ce serait extraordinaire, et, pour tout dire, inespéré."
Le juge pensait, impassible, "Qu'on me prenne pour une guenon,
c'est complètement impossible." La suite lui prouva que non.

Supposez qu'un de vous puisse être, comme le singe, obligé de
violer un juge ou une ancêtre, lequel choisirait-il des deux ?
Qu'une alternative pareille, un de ces quatre jours m'échoie,
c'est, j'en suis convaincu, la vieille qui sera l'objet de mon choix.

Mais, par malheur, si le gorille aux jeux de l'amour vaut son prix,
on sait qu'en revanche il ne brille ni par le goût, ni par l'esprit.
Lors, au lieu d'opter pour la vieille comme aurait fait n'importe qui,
il saisit le juge à l'oreille et l'entraîna dans un maquis.

La suite serait délectable, malheureusement je ne peux
pas la dire, et c'est regrettable, ça nous aurait fait rire un peu ;
car le juge, au moment suprême, criait "Maman !", pleurait beaucoup,
comme l'homme auquel, le jour même il avait fait trancher le cou.

La grève générale *(Au refrain)*

Du fond des bagnes patronaux,
des champs, des enfers de la mine,
les gueux hurlent partout famine :
c'est le signal des temps nouveaux !
C'est la lutte, ardente et fatale,
de tout un monde révolté.

Capitalistes, voyez les grévistes,
ils marchent vers l'égalité.
Vive la grève générale ! (bis)

Nombreux aujourd'hui, mais demain
plus nombreux encore que la veille ;
comme un peuple qui se réveille,
ils conduiront le genre humain
vers la famille syndicale,
source de force et de fierté.

Arrière, ô tristes renégats,
troupeau méprisé de nos maîtres ;
allons, renards, jaunes et traîtres,
courbez l'échine encore plus bas !
Demain, la classe patronale
rira de votre indignité.

A bas la loi des salariats,
fille de l'antique esclavage.
Allons, debout, plus de servage,
plus de maîtres ni de parias !
Par le feu, la pique ou la balle,
debout contre l'iniquité.

Nous détruirons l'ordre bourgeois,
honte à jamais des temps modernes,
les églises et les casernes,
le capitalisme et ses lois !
Et notre victoire finale
délivrera l'humanité.

Guns of Brixton *(Simonon, The Clash)*

When they kick at your front door, how you gonna come :
with your hands on your head, or on the trigger of your gun ?
When the law break in, how you gonna go :
shot down on the pavement, or waiting in death row ?
You can crush us, you can bruise us,
but you'll have to answer to [oh oh] *Guns of Brixton.*

The money feels good, and your life you like it well.
But surely your time will come, as in heaven, as in hell.
You see, he feels like Ivan, born under the Brixton sun ;
his game is called survivin', at the end of *The harder they come.*
You know it means no mercy, they caught him with a gun ;
no need for the Black Maria, goodbye to the Brixton sun.
You can crush us, you can bruise us,
yes, even if they shoot us. But [oh oh] *Guns of Brixton.*

When they kick at your front door, how you gonna come ?
With your hands on your head, or on the trigger of your gun ?
Refrain 2

Shot down on the pavement, waiting in death row.
His game is called survivin', as in heaven as in hell.
Refrain 1

Quand ils enfonceront ta porte, comment tu sortiras : les mains sur la tête, ou le doigt sur la gâchette ? Quand les flics débarqueront, comment feras-tu tes adieux : abattu sur le trottoir, ou attendant dans le couloir de la mort ? Vous pouvez nous écraser, nous tabasser, mais vous devrez en répondre devant les flingues de Brixton.
Tu aimes avoir de l'argent, et ta petite vie te plaît bien, mais ton heure viendra aussi, au paradis ou en enfer. Tu vois il se prend pour Ivan, né sous le soleil de Brixton ; son kif ce serait de survivre à la fin de The harder they come. *Tu sais ça ne pardonne pas, ils l'ont chopé avec un flingue, pas besoin de panier à salade, adieu soleil de Brixton.*

Guns of Navarone

Do ré mi do la
la sol mi do la
la sol mi do sol

la sol fa mi ré
ré mi ré do ré
ré mi ré do do

Grosse papille
(Les VRP - 1992)

Elle était bien gentille,
on l'app'lait grosse papille ;
elle n'était pas méchante,
elle était étudian-an-an-ante !
Elle avait du chagrin
car elle n'avait pas d'mains,
et ca n'la gênait pas
car elle n'avait pas d'bras.
Il était bien gentil,
il s'appelait Jacquantil,
il était pas méchant,
il était étudian-an-an-ant !
Il avait du malheur
car il était chômeur,
et ca n'le gênait pas
car il ne bossait pas.

Pour le meilleur
et pour le pire,
[la la la hi]
ils n'avaient pas
grand chose à s'dire,
et leur malheur était complet
car tous deux
étaient sourds muets.

Le troisième n'était pas avare,
car il était bulgare,
il est dev'nu méchant,
il n'avait pas d'argent.
Il était malheureux,
car il était envieux,
mais ça n'le gêna pas
quand il les trucida.

Refrain

Gwerz ar vezhinerien *(au refrain)*

Na pa 'moa klevet ar c'heleir
e ranke mond kuit va mestrez
da vezhinañ d'an enezeien
Trielen ha Molenez.
O landi lan dilo (x3)

Na pa 'moa klevet ar c'heloù
e ranke mont kuit mintin mad,
kerkent ha ma save ar gouloù,
e save ad dour en va daoulagad.

Kar ar vuhez en enezennoù
'zo ur vuhez trist ha kalet.
Bemdez, bemnoz e-kreiz ar poanioù
ar vezhinerien 'zo tud daonet.

En o bagoù, abred diouzh ar mintin,
e lakont ar c'herreg en noazh ;
faoutet o daouarn gabd ar c'hilhotinn,
ha torret o c'hein gand ar gravazh.

Ar beleg kozh er gador a lavar
ez eus un Doue war ar mor,
hag un Doue all c'hoazh war an douar,
evid ar re a chom er goudor.

An hini en-deus savet ar ganouenn
en-deus bet klevet alies.
Kerent, mignoned hag amezeien,
o kontañ buhez an enezeienn.

E dad kozh en-deus bet graet ar vicher
da drouc'hañ an tali moan.
A-hed e vuhez war ar reier
etre Plouguerne ha Kerlouan.

Quand j'ai appris que ma maîtresse devait partir faire le goémon sur les îles Trielen et Molène, et qu'elle devait partir dès le lever du jour, des larmes me montaient aux yeux. Car leur vie est triste et dure, jour et nuit dans la peine, les goémoniers sont damnés.

Hanging on the old barbed wire

(toujours la même construction)

If you want to find the general,
I know where he is. (x3)
If you want to find the general,
I know where he is :

he's pinning another
medal on his chest.
I saw him, I saw him,
pinning another medal on his chest.
Pinning another medal on his chest.

If you want to find the colonel,

He's sitting in comfort
stuffing his bloody gut.

If you want to find the sergeant,

He's drinking
all the company rum

If you want to find the private,

He's hanging
on the old barbed wire.

Vous voulez voir le général ? Il accroche une nouvelle médaille à sa poitrine.
Le colonel est confortablement installé, en train de se remplir la panse.
Le sergent boit tout le rhum de la compagnie, et le troufion est suspendu aux fils de fer barbelés.

He say gay gay

(René Binamé)

Ce vendredi, il fait très chaud et le voyage en transports en commun est diversifié ; le train jusqu'à Mouscron, puis le bus transfrontalier jusqu'à Roubaix, puis le tram vers Lille-Flandres et enfin le métro sans chauffeur qui dépose Marcor à moins de 200 mètres du Rockline. Il est 18h30 les groupes ne sont pas encore arrivés. Gay-gay.

Ce dimanche 21, Marcor va à Dendermonde pour son énième concert des Varukers : il les a vus en 1997 *[nonante sept]* à London avec les UK Subs, en 1995 à Harelbeke avec Chaos UK et déjà trois fois en 1986, à Leuven, à Antwerpen et à Diepenbeek, he say gay-gay.

Quand Marcor entre dans la salle, il est déjà méchamment entamé ! Les groupes se succèdent sur scène mais il ne sait plus trop ce qu'il en a pensé. He say-gay-gay.
Il réussit enfin à pénétrer au radar dans les loges et trouve le chemin des frigos, des bières et du taboulé. La rumeur dit qu'il s'est endormi repu devant les baffles.

Hécatombe *(Brassens - 1955)*

Au marché de Brive-la-Gaillarde, à propos de bottes d'oignons,
quelques douzaines de gaillardes se crêpaient un jour le chignon.
A pied, à cheval, en voiture, les gendarmes, mal inspirés,
vinrent pour tenter l'aventure d'interrompre l'échauffourée.

Or, sous tous les cieux, sans vergogne, c'est un usage bien établi,
dès qu'il s'agit d'rosser les cognes tout le monde se réconcilie.
Ces furies, perdant toute mesure, se ruèrent sur les guignols,
et donnèrent, je vous l'assure, un spectacle assez croquignole.

En voyant ces braves pandores être à deux doigts de succomber,
moi j'bichais car je les adore sous la forme de macchabées.
De la mansarde où je réside, j'excitais les farouches bras
des mégères gendarmicides en criant "Hip, hip, hip, hourra !"

Frénétique, l'une d'elles attache le vieux maréchal des logis
et lui fait crier "Mort aux vaches, mort aux lois, vive l'anarchie !"
Une autre fourre avec rudesse le crâne d'un de ces lourdauds
entre ses gigantesques fesses, qu'elle serre comme un étau.

La plus grasse de ces femelles, ouvrant son corsage dilaté,
matraque à grand coups de mamelles ceux qui passent à sa portée.
Ils tombent, tombent, tombent, tombent, et selon les avis compétents,
il paraît que cette hécatombe fut la plus belle de tous les temps.

Jugeant enfin que leurs victimes avaient eu leur content de gnons,
ces furies, comme outrage ultime, en retournant à leurs oignons,
ces furies, à peine si j'ose le dire tellement c'est bas,
leur auraient même coupé les choses, par bonheur ils n'en avaient pas ;
leur auraient même coupé les choses,
par bonheur ils n'en avaient pas !



Hegoak *(aka* Txoria txori, *J. Artze, M. Laboa - 1965/1968)*

La la la la la la... Là haut.

Hegoak ebaki banizkio,
nerea izango zen. }x2
Ez zuen aldegingo.

Bainan, honela,
ez zen gehiago txoria izango. }x2
Eta nik... txoria nuen maite.
eta nik, eta nik... txoria nuen maite.

Si je lui avais coupé les ailes,
il aurait été à moi, }x2
il ne serait pas parti.

Oui mais voilà,
il n'aurait plus été un oiseau. }x2
Oui mais moi,
c'est l'oiseau que j'aimais. }x2

L'hélicon *(B. Lapointe - 1962)*

Mon fils, tu as déjà soixante ans,
ta vieille maman sucre les fraises.
On ne veut plus d'elle au trapèze,
à toi de travailler, il serait temps.
- Moi, je veux jouer de l'hélicon !
Pon pon pon pon

Dans not' petit cirque ambulant,
il y a déjà un hélicon.
Choisis donc plutôt d'être clown
ou acrobate comme ta maman...
- Non, j'veux jouer de l'hélicon !
Pon pon pon pon

N'en parlons plus, mauvaise tête.
Tiens, va donc voir la femme-tronc,
porte-lui ces haricots d'moutons...
- Eh, maman je n'veux pas que la tronc pète,
je veux jouer de l'hélicon !
Pon pon pon pon

Mon fils tu es bien polisson
de te moquer d'la femme-tronc,
la femme-tronc qui est si bonne...
Eh, maman, que m'importent les trombones,
je veux jouer de l'hélicon !
Pon pon pon pon

Laisse donc cette femme-tronc,
qui a pourtant un beau tuba,
et va trouver l'homme-serpent,
tu pourras jouer avec au boa...
- Pas du hautbois de l'hélicon !
Pon pon pon pon

Eh bien, y a ton ami Elie,
qui n'est pas très intelligent,
si tu veux va jouer avec lui.
Eh maman, c'est pas ça l'vrai instrument,
moi j'veux jouer de l'hélicon !
Pon pon pon pon

Ah !, tu m'énerves, ah !, c'en est trop.
Tiens ! Pan pan pan boum, toc, il tombe.
Elle l'a tué à coups d'marteau,
et l'on a fait graver dessus sa tombe :
"Il voulait jouer de l'hélicon"
Pon pon pon pon. *Con*

Heureux qui comme Ulysse

(Henri Colpi, Georges Delerue -1969)

Heureux qui, comme Ulysse,
a fait un beau voyage ;
heureux qui, comme Ulysse,
a vu cent paysages
et puis a retrouvé,
après maintes traversées,
le pays des vertes années.

Par un petit matin d'été,
quand le soleil vous chante au cœur,
qu'elle est belle la liberté, la liberté.

Quand on est mieux ici qu'ailleurs,
quand un ami fait le bonheur,
qu'elle est belle la liberté, la liberté !

Avec le soleil et le vent,
avec la pluie et le beau temps,
on vivait bien contents,
mon cheval, ma Provence et moi,
mon cheval, ma Provence et moi.

Refrain

Par un joli matin d'été,
quand le soleil vous chante au cœur,
qu'elle est belle la liberté, la liberté.

Quand c'en est fini des malheurs,
quand un ami sèche vos pleurs,
qu'elle est belle la liberté, la liberté !

Battus de soleil et de vent,
perdus au milieu des étangs,
on vivra bien contents,
mon cheval, ma Camargue et moi,
mon cheval, ma Camargue et moi.

Composée pour le film éponyme d'Henri Colpi, sorti en 1970

L'heure de la sortie

(C. Carrère, J. Plante - 1967)

Nous sommes un groupe, une petite troupe
d'amis fidèles qui nous entendons bien,
et nous travaillons tous soir et matin
afin de gagner not' pain quotidien.
Des secrétaires, des couturières
et des vendeurs dans les grands magasins,
mais que l'on soit photographe ou mann'quin
on est tous d'accord sur un point.
L'heure de la sortie,
tout au long d'l'année,
l'heure de la sortie
c'est l'meilleur moment d'la journée.

Pourtant nous sommes ravis, en somme,
d'avoir choisi un métier qui nous plaît.
Faudrait pas croire que toute la journée
on n'ait qu'une idée : aller s'promener.
Mais quel dommage que d'être en cage,
lorsqu'on aperçoit le soleil dehors
et qu'il faut finir le travail d'abord,
on doit vraiment faire un effort !
Refrain

Quand l'heure approche, j'entends la cloche,
et je sais bien qu'au coin d'la rue, là-bas,
il y a un garçon qui m'attend déjà
et qui regarde l'horloge comme moi.
Celui que j'aime, toujours le même,
je me souviens quand j'allais avec lui
chanter dans la rue *L'école est finie**
rien n'a vraiment changé depuis !
Refrain

** C'est que la chanson était composée pour et interprétée par "Youpi youpi" Sheila.*

Hexagone

(Renaud - 1980)

Ils s'embrassent au mois de janvier car une nouvelle année commence,
mais depuis des éternités, 'l'a pas tellement changé, la France.
Passent les jours et les semaines, y a qu'le décor qui évolue ;
la mentalité est la même : tous des tocards, tous des faux culs.

Ils sont pas lourds, en février, à se souvenir de Charonne,
des matraqueurs assermentés qui fignolèrent leur besogne.
La France est un pays de flics, à tous les coins d'rue y en a cent ;
pour faire régner l'ordre public ils assassinent impunément.

Quand on exécute au mois d'mars, de l'autre côté des Pyrénées,
un anarchiste du pays Basque pour lui apprendre à s'révolter.
Ils crient, ils pleurent et ils s'indignent de cette immonde mise à mort ;
mais ils oublient qu'la guillotine chez nous aussi fonctionne encore.

Êt' né sous l'signe de l'hexagone, c'est pas c'qu'on fait d'mieux en c'moment.
Et le roi des cons, sur son trône, j'parierai pas qu'il est Allemand.

On leur a dit, au mois d'avril, à la télé, dans les journaux,
de pas se découvrir d'un fil, que l'printemps c'était pour bientôt.
Les vieux principes du XVIème siècle, et les vieilles traditions débiles,
ils les appliquent tous à la lettre, i' m'font pitié ces imbéciles.

Ils se souviennent, au mois de mai, d'un sang qui coula, rouge et noir ;
d'une révolution manquée qui faillit renverser l'Histoire.
J'me souviens surtout d'ces moutons, effrayés par la liberté,
s'en allant voter par millions pour l'ordre et la sécurité.

Ils commémorent au mois de juin un débarquement d'Normandie,
ils pensent au brave soldat ricain qu'est v'nu se faire tuer loin d'chez lui.
Ils oublient qu'à l'abri des bombes, les Français criaient "Vive Pétain !",
qu'ils étaient bien planqués à Londres, qu'y avait pas beaucoup d'Jean Moulin.

Êt' né sous l'signe de l'hexagone, c'est pas la gloire en vérité.
Et le roi des cons, sur son trône, me dites pas qu'il est Portugais.



Ils font la fête au mois d'juillet, en souvenir d'une révolution
qui n'a jamais éliminé la misère et l'exploitation.
Ils s'abreuvent de bals populaires, d'feux d'artifice et de flonflons ;
ils pensent oublier dans la bière qu'ils sont gouvernés comme des pions.

Au mois d'août c'est la liberté, après une longue année d'usine
ils crient "Vivent les congés payés", ils oublient un peu la machine.
En Espagne, en Grèce ou en France, ils vont polluer toutes les plages,
et par leur unique présence abîmer tous les paysages.

Lorsqu'en septembre on assassine un peuple et une liberté
au cœur de l'Amérique latine, ils sont pas nombreux à gueuler.
Un ambassadeur se ramène, bras ouverts il est accueilli ;
le fascisme, c'est la gangrène, à Santiago comme à Paris.

Êt' né sous l'signe de l'hexagone, c'est vraiment pas une sinécure.
Et le roi des cons, sur son trône, il est Français, ça j'en suis sûr.

Finies les vendanges en octobre, le raisin fermente en tonneaux ;
ils sont très fiers de leur vignoble, leur Côtes-du-Rhône et leur Bordeaux.
Ils exportent le sang de la terre un peu partout à l'étranger,
leur pinard et leur camembert, c'est leur seule gloire à ces tarés.

En novembre, au salon d'l'auto, ils vont admirer par milliers
l'dernier modèle de chez Peugeot qu'ils pourront jamais se payer.
La bagnole, la télé, l'tiercé, c'est l'opium du peuple de France,
lui supprimer c'est le tuer, c'est une drogue à accoutumance.

En décembre, c'est l'apothéose, la grande bouffe et les p'tits cadeaux,
ils sont toujours aussi moroses, mais y a d'la joie dans les ghettos.
La Terre peut s'arrêter d'tourner, ils rat'ront pas leur réveillon,
moi j'voudrais tous les voir crever, étouffés de dinde aux marrons.

Êt' né sous l'signe de l'hexagone, on peut pas dire qu'ça soit bandant.
Si l'roi des cons perdait son trône, y aurait 60 millions de prétendants.

Hijos del pueblo

Hijo del pueblo, te oprimen cadenas ;
y esa injusticia no puede seguir.
Si tu existencia es un mundo de penas,
antes que esclavo, prefiere morir.

Esos burgueses, asaz egoistas,
que así desprecian a la humanidad ;
serán barridos por los anarquistas
al fuerte grito de libertad.

Trabajador, no más sufrir,
la explotación ha de sucumbir.
Levántate, pueblo leal,
al grito de revolución social.

Vindicación no hay que pedir,
sólo la unión la podrá exigir.
Nuestro paves no romperás,
torpe burgués, ¡ atrás, atrás !

Los corazones obreros que laten
por nuestra causa, felices serán.
Si entusiasmados y unidos combaten,
de la victoria, la palma obtendrán.

Los proletarios a la burguesía
han de tratarla con altivez,
y combatirla también a porfía
por su malvada estupidez.

Fils du peuple, des chaînes t'oppriment et cette injustice ne peut plus durer. Si ton existence n'est qu'un monde de peine, plutôt mourir que d'être esclave.

Himno de los Mujeres libres

(Lucia Sanchez Saornil - Valence, 1937)

Puño en alto mujeres de Iberia
hacia horizontes preñados de luz
por rutas ardientes,
los pies en la tierra
la frente en lo azul.

Afirmando promesas de vida
desafiamos la tradición
modelemos la arcilla caliente
de un mundo que nace del dolor.
¡Qué el pasado se hunda en la nada,
qué nos importa el ayer !
Queremos escribir de nuevo
la palabra Mujer.

Puño en alto mujeres del mundo
hacia horizontes preñados de luz,
por rutas ardientes,
adelante, adelante,
de cara a la luz.

Les Femmes libres, organisation libertaire créée en 1936, au début de la révolution espagnole.

L'homme à la moto

(J. Dréjac - 1956, d'après Black denim trousers and motorcycle boots - *J. Leiber & M. Stoller)*

Il portait des culottes, des bottes de moto,
un blouson de cuir noir avec un aigle sur le dos.
Sa moto qui partait comme un boulet de canon
semait la terreur dans toute la région.

Jamais il ne se coiffait, jamais il ne se lavait,
les ongles pleins de cambouis mais sur les biceps il avait
un tatouage avec un cœur bleu sur la peau blême,
et juste à l'intérieur, on lisait "Maman je t'aime".
Il avait une petite amie du nom de Marie-Lou.
On la prenait en pitié, une enfant de son âge,
Car tout le monde savait bien qu'il aimait entre tout
sa chienne de moto bien davantage.

Refrain

Marie-Lou, la pauvre fille, l'implora, le supplia,
dit "Ne pars pas ce soir, je vais pleurer si tu t'en vas."
Mais les mots furent perdus, ses larmes pareillement,
dans le bruit de la machine et du tuyau d'échappement.
Il bondit comme un diable avec des flammes dans les yeux ;
au passage à niveau ce fut comme un éclair de feu
contre une locomotive qui filait vers le Midi,
et quand on débarrassa les débris

on trouva sa culotte, ses bottes de moto,
son blouson de cuir noir avec un aigle dans le dos ;
mais plus rien de la moto et plus rien de ce démon
qui semait la terreur dans toute la région !

Honte à qui peut chanter

(*Brassens - 1985, inédite, au refrain*)

Honte à cet effronté qui peut chanter pendant
que Rome brûle, elle brûle tout l'temps.
Honte à qui malgré tout fredonne des chansons
à Gavroche, à Mimi Pinson.

- En 1937 que faisiez-vous mon cher ?
- J'avais la fleur de l'âge et la tête légère ;
 et l'Espagne flambait dans un grand feu grégeois*,
 je chantais, et j'étais pas le seul, *Y a d' la joie.*
- Et dans l'année quarante mon cher que faisiez-vous ?
- Les Teutons forçaient la frontière, et comme un fou,
 et comme tout un chacun, vers le sud je fonçais,
 en chantant *Tout ça, ça fait d'excellents Français.*

- A l'heure de Pétain, à l'heure de Laval,
 que faisiez-vous mon cher en plein dans la rafale ?
- Je chantais, et les autres ne s'en privaient pas
 Bel ami, Seul ce soir, J'ai pleuré sur tes pas.
- Un peu plus tard, mon cher que faisait votre glotte
 quand en Asie ça tombait comme à Gravelotte ?
- Je chantais, il me semble, ainsi que tout un tas
 de gens *Le déserteur, Les croix, Quand un soldat.*

- Que faisiez-vous mon cher au temps de l'Algérie,
 quand Brel était vivant, qu'il habitait Paris ?
- Je chantais, quoique désolé par ces combats
 La valse à mille temps et *Ne me quitte pas.*

Le feu de la ville éternelle est éternel.
Si Dieu veut l'incendie, il veut les ritournelles.
A qui fera-t-on croire que le bon populo,
quand il chante quand même, est un parfait salaud ?

**feu grégeois : composition ayant*
la propriété de brûler même sur l'eau.
Le titre est repris d'un poème de Lamartine.

Hooligans

(*Shirley Maynier Burke*)

Listen my brother, and understand.
Don't bray like a donkey
if you're really a man.
You don't fool a soul
when you wear sharp studs,
your mouth is dirty
and you cuss a bad word.

Hooligans, (x2) make up your mind.
Hooligans, (x2) this is the time.
Hooligans, (x2) make up your mind.
Wooa, mother been weeping, wooa..
Wooa, father been preaching, wooa..

We were no more strangers,
[yes I pray]
we were more than friends,
[battles came down]
yet the battles were splintered
all over the place.

Refrain

Always come up and always rude,
breaking things and smashing rules.
Man, what do you think you are ?
A little beast for sure...

Refrain

Can't a woman's tender care,
[return you now]
change from all the child she beared,

Couplet 2 + Refrain

L'hymne des femmes

(*Les petites marguerites* - 1971,
sur l'air du Lied die Moorsoldaten)

Nous qui sommes sans passé,
les femmes,
nous qui n'avons pas d'histoire ;
depuis la nuit des temps, les femmes,
nous sommes le continent noir.
Levons-nous, femmes esclaves,
et brisons nos entraves.
Debout ! Debout !

Asservies, humiliées, les femmes
achetées, vendues, violées ;
dans toutes les maisons, les femmes,
hors du monde reléguées.
Refrain

Seules dans notre malheur, les femmes,
l'une de l'autre ignorée ;
ils nous ont divisées, les femmes,
et de nos sœurs séparées.
Refrain

Le temps de la colère, les femmes,
notre temps est arrivé ;
connaissons notre force, les femmes,
découvrons-nous des milliers !
Refrain

Reconnaissons-nous, les femmes,
parlons-nous regardons-nous ;
ensemble on nous opprime, les femmes,
ensemble révoltons-nous !
Levons-nous, femmes esclaves,
et jouissons sans entraves.
Debout ! Debout !

Les auteures prenaient leur nom
du film de Véra Chitylova (1966)

I fought the law *(Sonny Curtis - 1959. On reprend les italiques)*

Breakin' rocks in the hot sun, *I fought the law and the law won.*
I miss my baby and a good fun, *I fought the law and the law won.*

I left my baby and I feel so bad, guess my race is run.
She's the best girl I've ever had, *I fought the law and the law won.*

Robbin' people with a six-gun, *I fought the law and the law won.*
I needed money 'cause I had none, *I fought the law and the law won.*

I left my baby and I feel so bad, guess my race is run.
She's the best girl I've ever had, *I fought the law and the law won.*

Variante Dead Kennedy's

Drinkin' beers in the hot sun, *I fought the law and I won.*
I needed sex and I got one, *I fought the law and I won.*

I'm a man you don't meet everyday

(Traditionnel, au refrain)

Oh my name is Jock Stewart, I'm a canny gun man
but a rovin' young fellow I've been.

So be easy and free
when you're drinking with me,
I'm a man you don't meet every day.

I have acres of land, I have men at command
but I've always a shilling to spare.

I took out my gun and my dog for a shoot
along the banks of the Spey.

So come fill up your glass of brandy or wine
and whatever the cost I will pay.

Il est cinq heures

(Dutronc, Lanzman - 1968, au refrain)

Je suis l'dauphin d'la place Dauphine
et la place Blanche a mauvaise mine ;
les camions sont pleins de lait,
les balayeurs sont pleins d'balais.
Il est cinq heures,
Paris s'éveille. Paris s'éveille.

Les travestis vont se raser,
les stripteaseuses sont rhabillées ;
les traversins sont écrasés,
les amoureux sont fatigués.

Le café est dans les tasses,
les cafés nettoient leurs glaces ;
et sur le boulevard Montparnasse,
la gare n'est plus qu'une carcasse.

Les banlieusards sont dans les gares,
à la Villette on tranche le lard ;
Paris by night regagne les cars,
les boulangers font des bâtards.

La tour Eiffel a froid aux pieds,
l'Arc de Triomphe est ranimé
et l'Obélisque est bien dressé
entre la nuit et la journée.

Les journaux sont imprimés,
les ouvriers sont déprimés ;
les gens se lèvent, ils sont brimés,
c'est l'heure où je vais me coucher.
Il est cinq heures, Paris se lève ;
il est cinq heures, je n'ai pas sommeil.



Sur le même air, dépavé par
Jacques "CMDO" Le Glou.

Les 403 sont renversées,
la grève sauvage est générale !
Les Ford finissent de brûler,
les Enragés ouvrent le bal.
Il est cinq heures,
Paris s'éveille. Paris s'éveille.

Les blousons noirs sont à l'affût,
lance-pierres contre lacrymogènes ;
les flics tombent morts au coin des rues,
nos petites filles deviennent des reines.

La tour Eiffel a chaud aux pieds,
l'Arc de Triomphe est renversé ;
la place Vendôme n'est que fumée,
le Panthéon s'est dissipé.

Les maquisards sont dans les gares,
à Notre-Dame on tranche le lard.
Paris retrouve ses fêtards,
ses flambeurs et ses Communards.

Toutes les centrales sont investies,
les bureaucrates exterminés.
Les flics sont sans merci pendus
à la tripaille des curés.

Le vieux monde va disparaître,
après Paris le monde entier.
Les ouvriers sans dieu, sans maître,
autogestionnent la cité.
Il est cinq heures,
le nouveau monde s'éveille.
Il est cinq heures,
et nous n'aurons jamais sommeil.

Imaste dio

(Mikis Theodorakis - 1970)

Imaste dio, imaste dio,
ki'ora simanè okhto.
Svissè to foss, ki'emba frouross,
to vradi tha'rthounè kssana.

Emba brosta, emba brosta,
ki'ali pisso akholothoun.
Meta siopi, ki'akholouthi,
to idio tropari to gnosto.

Varanè dio, varanè tris,
varanè khilious deka tris.
Ponass éssi, ponao ki'ego,
ma pioss ponaï pio poli.
Tha'rthi kèros na mass to pi.

Imaste dio, imaste tris,
imaste khilii déka tris.
Kavala pamè sto kéro,
mé to kéro, mé ti vrokhi,
to ema pizi sti pliki.
O ponoss yinètè karfi.

To ékdikitis, to litrotis,
imaste dio, imaste tris,
imaste khilii déka tris.

*Nous sommes deux, nous sommes trois,
huit heures vont bientôt sonner.
Éteins la lampe le gardien frappe,
ce soir ils reviendront nous voir.
L'un va devant, les autres suivent,
puis le silence et la même chanson qui revient.
Ils en frappent deux, trois, ils en frappent
mille vingt et trois. Tu souffres, moi aussi,
l'avenir dira qui de nous deux a le plus mal.
Avec le temps avec la pluie, avec le sang
qui a séché, et la douleur qui vit en nous,
qui nous transperce et qui nous cloue.
Notre douleur nous guidera.*

Ines

*(chaque phrase comme la première,
au refrain. Sur l'air de la comptine*
Tres hojitas madre.*)*

Sola esta en la casa
sola estás mujer
Sola esta en la casa
sola estás mujer
sola estás mujer,
sola estás mujer !

Ines, Ines Inesita, Ines !
Ines, Ines que guapina es !

Sólo estas pensando
cuándo ha devolver

Que se le lo llevaron
al amanecer

Entre dos fusiles
sin decir porque

Será que luchaba
pa poder vivir

Será que tendria
algo que decir

Triste esta la barca,
triste está la red,

triste está la mina,
el carro y el buey,

L'insurgé

*(E. Pottier, Pierre Degeyter/Hervé Ghesquière
- 1880/1887, au refrain)*

*"Au citoyen Protot" **

L'insurgé, son vrai nom, c'est l'homme
qui n'est plus la bête de somme,
qui n'obéit qu'à la raison
et qui marche avec confiance,
car le soleil de la science
se lève rouge à l'horizon.
On peut le voir aux barricades,
descendre avec les camarades,
riant, blaguant, risquant sa peau.
Et sa prunelle décidée
s'allume aux splendeurs de l'Idée,
aux reflets pourprés du drapeau.
Devant toi, misère sauvage,
devant toi, pesant esclavage,
l'insurgé se dresse, le fusil chargé !

En combattant pour la Commune,
il savait que la terre est Une,
qu'on ne doit pas la diviser ;
que la nature est une source
et le capital une bourse
où tous ont le droit de puiser.
Il revendique la machine
et ne veut plus courber l'échine
sous la vapeur en action.
Puisque l'exploiteur à main rude
fait instrument de servitude
un outil de la rédemption.

Contre la classe patronale,
il fait la guerre sociale
dont on ne verra pas la fin.
Tant qu'un seul pourra, sur la sphère,
devenir riche sans rien faire ;
tant qu'un travailleur aura faim.
A la bourgeoisie écœurante
il ne veut plus payer de rente,
combien de milliards tous les ans ?
C'est sur vous, c'est sur votre viande
qu'on dépèce un tel dividende,
ouvriers, mineurs, paysans !

Il comprend notre mère aimante,
la planète qui se lamente
sous le joug individuel.
Il veut organiser le monde
pour que de sa mamelle ronde
coule un bien-être universel.

*Les amateurs apprécieront la présence
simultanée du "rouge soleil de la science"
et de "Mère Nature."*

** Eugène Protot, militant blanquiste et délégué
à la Justice pendant la Commune de Paris.*

L'internationale

(E. Pottier, P. Degeyter
- juin1871/1888)

Debout ! les damnés de la terre,
debout ! les forçats de la faim.
La raison tonne en son cratère,
c'est l'éruption de la fin.
Du passé faisons table rase,
foule esclave, debout ! debout !
Le monde va changer de base :
nous ne sommes rien, soyons tout !

C'est la lutte finale,
groupons-nous et demain
l'Internationale sera le genre humain.

Il n'est pas de sauveur suprême :
ni dieu, ni césar, ni tribun.
Producteurs, sauvons-nous nous-mêmes,
décrétons le salut commun !
Pour que le voleur rende gorge,
pour tirer l'esprit du cachot,
soufflons nous-mêmes notre forge,
battons le fer tant qu'il est chaud !

L'État opprime et la loi triche ;
l'impôt saigne le malheureux.
Nul devoir ne s'impose au riche,
le droit du pauvre est un mot creux.
C'est assez languir en tutelle,
l'égalité veut d'autres lois.
"Pas de droits sans devoirs, dit-elle,
égaux, pas de devoirs sans droits !"

Hideux dans leur apothéose,
les rois de la mine et du rail
ont-ils jamais fait autre chose
que dévaliser le travail ?
Dans les coffres-forts de la bande,
ce qu'il a créé s'est fondu.
En décrétant qu'on le lui rende,
le peuple ne veut que son dû !

Les rois nous saoulaient de fumées,
paix entre nous, guerre aux tyrans !
Appliquons la grève aux armées,
crosse en l'air et rompons les rangs !

S'ils s'obstinent, ces cannibales,
à faire de nous des héros,
ils sauront bientôt que nos balles
sont pour nos propres généraux !

Ouvriers, paysans, nous sommes
le grand parti des travailleurs ;
la terre n'appartient qu'aux hommes,
le riche ira loger ailleurs !
Combien de nos chairs se repaissent ?
Mais si les corbeaux, les vautours,
un de ces matins disparaissent,
le soleil brillera toujours !

Écrit pendant la répression de la Commune, le texte était destiné à être chanté sur l'air de la Marseillaise jusqu'à ce que l'ouvrier-câbleur Degeyter n'arrange ça à la terrasse d'un café lillois, avec le succès que l'on sait.
Page suivante, *l'Internationale* polyglotte.

Un gran stendardo, al sol fiammante, innanzi a noi, glorioso va.
Noi vogliam' per esso, giù, infrante le catene alla libertà !
Che giustizia venga chiediamo : non più servi, non più signor' !
Fratelli tutti esser' vogliamo nella famiglia del lavor'.
Su lottiam' ! - L'ideale nostro alfine sarà,
l'internazionale futura umanità !

Wacht auf, Verdammte dieser Erde,
die stets man noch zum Hungern zwingt !
Das Recht wie Glut im Kraterherde
nun mit Macht zum Durchbruch dringt.
Reinen Tisch macht mit dem Bedränger !
Heer der Sklaven, wache auf !
Ein Nichts zu sein, tragt es nicht länger,
alles zu werden strömt zu hauf !
Völker, hört die Signale, auf zum letzten Gefecht !
Die Internationale erkämpft das Menschenrecht !

La ley nos burla y el Estado oprime y sangra al productor.
Nos da derechos irrisorios, no hay deberes del señor.
Basta ya de tutela odiosa que la igualdad ley ha de ser ;
no mas deberes sin derechos, ningun derecho sin deber.
Agrupémonos todos en la lucha final.
El género humano es la Internacional.

No saviour from on high delivers,
no faith have we in prince or peer.
Our own right hand the chains must shiver,
chains of hatred, greed and fear.
E'er the thieves will out with their booty
and give to all a happier lot.
Each at the forge must do their duty,
and we'll strike while the iron is hot.
Also comrades, come rally and the last fight let us face.
The Internationale unites the human race.

J'ai fantaisie *(Boby Lapointe - 1975)*

Ce samedi soir elle revenait de son usine,
les bras chargés de billets bleus bien mérités.
Sous les regards concupiscents de ses copines,
le cœur joyeux vers son foyer, elle se hâtait.
En la voyant sa maman fut bien satisfaite.
Elle lui dit, prenant son air des jours de fête :
"Mets un chapeau, lave-toi les mains, faisons toilette.
Ce soir, ma fille, nous allons bien nous amuser !"

J'ai fantaisie de mettre dans not' vie
un p'tit grain de fantaisie ! Youpi, Youpi !
Allons au cinéma du quartier,
ça s'rait folie d'faire les frais d'une entrée,
mais nous verrons la sortie... Youpi, Youpi !
C'est amusant de voir les gens qui, en sortant,
ont l'air si tristes ! Oh oh oh, si tristes !
Oh oh, c'qu'on s'amuse en buvant une limonade,
oh la la, j'en suis malade !

Cette semaine y a pas eu d'heures supplémentaires.
a dit l'comptable en lui faisant son relevé.
Parbleu, elle a passé du temps près de sa mère,
malade après la limonade, comme vous savez.
Ce samedi elle est rentrée, l'humeur maussade.
Puis, lasse de donner ses soins à la malade,
elle lui a dit "Je vais chercher de la pommade."
Mais l'seuil franchi, insoucieuse elle a chanté :

j'ai fantaisie de mett' dans ma vie
un p'tit grain de fantaisie ! Youpi, Youpi !
Moi j'en ai marre, j'vais à la foire,
puisque ma mère est toujours alitée
pourquoi pas en profiter ? Youpi ! Youpi !
La voilà donc sur un cochon qui tourne en rond.
Quelle joie de vivre - ah ah ah ! - l'enivre.
Ah ah, y a Albert qui est derrière, qui la serre,
et elle le laisse faire ! Ouais !

Cette semaine y a pas eu d'paye, sa mère est morte.
Depuis mardi qu'elle lui a fermé les yeux,
de leur logis, seul Albert a franchi la porte,
pour la r'monter et pour lui présenter ses vœux.
A son usine, on a mis une intérimaire
pour lui laisser tout le loisir d'enterrer mère.
Et à Albert, qui l'accompagne au cimetière,
quand l'corbillard passe près d'la gare, elle déclare :

j'ai fantaisie de mett' dans not' vie
un p'tit grain de fantaisie ! Youpi ! Youpi !
A 16 h 16, y a un express pour St-Tropez,
faut qu'on s'presse, j'ai du pèze,
j'dis ça pour te mettre à l'aise ! Youpi ! Youpi !
Les voilà donc partis tous deux
pour d'autres cieux ; ah, quel firmament !
Ah ah ! Quelle fille, maman !
Puis vient l'bel Armand, puis encore d'autres amants,
puis un contrat au Soudan. Vlan !

Israelites
(Desmond Dekker - 1968, au refrain)

Get up in the morning, slaving for bread, sir,
so that every mouth can be fed.
Poor me Israelites...

My wife and my kids they pack up and a' leave me.
"Darling, she said, I was yours to receive.

Shirt dem a' tear up, trousers a' go.
I don't want to end up like Bonnie and Clyde."

After a storm, there must be a calm.
If you catch me in your farm, you sound your alarm.

I said I get up in the morning slaving for bread, sir,
so that every mouth can be fed.

J'ai l'cafard *(L. Despax, J. Eblinger)*

Non j'suis pas saoule, malgré que je roule dans toutes les boites de nuit.
Cherchant l'ivresse pour que ma tristesse, sombre à jamais dans le bruit.
Je hais ce plaisir qui m'use, et quand on croit que j'm'amuse
j'ai des pleurs plein mon cœur.
J'ai l'cafard ! J'ai l'cafard ! Je le sens qui me perce
comme avec un poignard la cervelle d'part en part.
Je m'débats dans l'brouillard, j'ai beau faire je suis prise
et bien prise au traquenard du cauchemar. J'ai l'cafard !

Quand je m'rappelle les heures si belles que j'ai vécues autrefois ;
les gais dimanches, où en robe blanche j'allais courir dans les bois.
Quand j'pense qu'au lieu d'être une fille, j'pourrais avoir une famille,
un mari et d'beaux p'tits.
J'ai l'cafard ! J'ai l'cafard ! Le passé c'est un truc
qu'il faut mettre au rencard pour le r'prendre c'est trop tard.
Et quand j'vois, par hasard, des belles gosses qui comme moi
n'auront qu'des d'avatars tôt ou tard. J'ai l'cafard !

Dans ma névrose, j'ai pris des tas d'choses, éther, morphine et coco.
Drogues infâmes, qui charment les femmes pour mieux broyer leur cerveau.
En songeant que chaque goutte de ce poison qui m'dégoutte
mène mon corps vers la mort.
J'ai l'cafard ! J'ai l'cafard ! Voyez-vous la Camarde
elle est là, quelque part, elle guette mon départ.
Mais viens donc j'en ai marre, peu m'importe de crever
aujourd'hui ou plus tard, j'ai l'cafard, j'ai l'cafard.



J'emmerde *(Igor Agar)*

J'emmerde le travail, j'emmerde la patrie.
J'emmerde la flicaille, et tout ce qui s'en suit.
J'emmerde les militaires, la morale et le droit,
j'emmerde les grabataires qui écrivent nos lois.
Société caca, société pipi, société capitonnée - capitaliste !
Société caca, société pipi, arrêtes-toi société, je f'rais le reste à pied !

Une spéciale pour L'Egrégore

Jamaican farewell
(Erving Burgess - 1961. Au refrain)

Down the way where the nights are gay,
and the sun shines daily on the mountain top ;
I took a trip on a sailing ship
and when I reached Jamaica I made a stop.

But I'm sad to say, I'm on my way
won't be back for many a day.
My heart is down, my head is turning around,
I had to leave a little girl in Kingston town.

Down at the market you can hear
ladies cry out, while on their heads they bear
Ackee rice, salt fish are nice
and the rum is fine any time of year.

Sounds of laughter everywhere
and the dancing girls swaying to and fro.
I must declare my heart is there,
though I've been from Maine to Mexico.

Jaurès Stalingrad
(La souris déglinguée - 1981)

Le soir dans le métro sur les tapis roulants,
on cavale après toi et tu gueules en courant
"A bas les adultes qui bloquent la ville,
tous des salauds à l'état brut !"
Tu sautes la barrière, on te tire dans les jambes ;
tu n'as rien à dire, tu n'as rien à foutre.
Comme tes idoles tu traînes de la jambe,
tu danses le bop de la dernière chance !

Paris, Paris, Paris, rebelle blues ; c'est le bruit d'une cavalcade.
On cavale sur les rails pour leur échapper, de Jaurès à Stalingrad !
A quoi je pense ? A quoi je rêve ? FLN, résistance !
Qu'est-c'que tu manigances ? Un complot d'indifférence !

Couplet 1 + Jaurès, Stalingrad !

La java bleue

(G. Koger, N. Renard, V. Scotto - 1938. Au refrain)

C'est la java bleue,
la java la plus belle,
celle qui ensorcelle
quand on la danse
les yeux dans les yeux.
Au rythme joyeux,
quand deux cœurs se confondent,
comme elle au monde
il n'y en a pas deux,
c'est la java bleue.

Il est au bal musette
un air rempli de douceur
qui fait tourner les têtes,
qui fait chavirer les cœurs.
Quand on la danse à petits pas,
serrant celle qu'on aime dans ses bras,
on lui murmure dans un frisson,
en écoutant chanter l'accordéon.

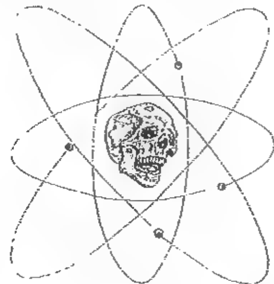
Chérie, sous mon étreinte
je veux te serrer plus fort,
pour mieux garder l'empreinte
et la chaleur de ton corps.
Que de caresses, que de serments
on se fait dans la folie d'un moment,
car ces serments remplis d'amour
on sait que ça ne durera pas toujours.

La java des bombes atomiques

(Vian, A. Goraguer - 1955)

Mon oncle, un fameux bricoleur,
faisait en amateur
des bombes atomiques.
Sans avoir jamais rien appris,
c'était un vrai génie
question travaux pratiques.
Il s'enfermait toute la journée
au fond d'son atelier
pour faire ses expériences.
Et le soir il rentrait chez nous,
et nous mettait en transe
en nous racontant tout.

"Pour fabriquer une bombe A,
mes enfants, croyez moi,
c'est vraiment de la tarte.
La question du détonateur
s'résout en un quart d'heure,
c'est de celles qu'on écarte.
En c'qui concerne la bombe H
c'est pas beaucoup plus vache
mais une chose me tourmente,
c'est qu'celles de ma fabrication
n'ont qu'un rayon d'action
de trois mètres cinquante.
Y a quequ'chose qui cloche là d'dans,
j'y retourne immédiatement."



Il a bossé pendant des jours,
tâchant avec amour
d'améliorer l'modèle.
Quand il déjeunait avec nous,
il dévorait d'un coup
sa soupe au vermicelle.
On voyait à son air féroce
qu'il tombait sur un os,
mais on n'osait rien dire.
Et puis un soir, pendant l'repas,
v'la tonton qui soupire
et qui s'écrie comme ça

"à mesure que je deviens vieux
je m'en aperçois mieux,
j'ai le cerveau qui flanche ;
soyons sérieux, disons le mot,
c'est même plus un cerveau,
c'est comme de la sauce blanche.
Voilà des mois et des années
que j'essaye d'augmenter
la portée de ma bombe
et je n'me suis pas rendu compte
que la seule chose qui compte
c'est l'endroit où c'qu'elle tombe.
Y a quekchose qui cloche là d'dans,
j'y retourne immédiatement."

Sachant proche le résultat,
tous les grands chefs d'Etat
lui ont rendu visite.
Il les reçut, et s'excusa
de ce que sa cagna était aussi petite.
Mais sitôt qu'ils sont tous entrés,
ils les a enfermés
en disant "soyez sages".
Et quand la bombe a explosé,
de tous ces personnages
il n'est plus rien resté.

Tonton, devant ce résultat,
ne se dégonfla pas,
et joua les andouilles.
Au tribunal on l'a traîné,
et devant les jurés
le voilà qui bafouille.
"Messieurs, c'est un hasard affreux,
mais je jure devant Dieu
qu'en mon âme et conscience,
en détruisant tous ces tordus,
je suis bien convaincu
d'avoir servi la France."
On était dans l'embarras,
alors on l'condamna,
et puis on l'amnistia.
Et le pays reconnaissant,
l'élut immédiatement
chef du gouvernement !

La java des Bons enfants
(G. Debord, Marc Lemonnier - 1974)

Dans la rue des Bons enfants
on vend tout au plus offrant,
y avait un commissariat
et maintenant il n'est plus là.
Une explosion fantastique
n'en a pas laissé une brique,
on crut qu'c'était Fantômas
mais c'était la lutte des classes.
Un poulet zélé vint vite
y porter une marmite
qu'était à renversement,
et la r'tourne imprudemment.

Le brigadier, l'commissaire,
mêlés au poulet vulgaire,
partent en fragments épars
qu'on ramasse sur un buvard.
Contrairement à c'qu'on croyait,
y en avait qui en avaient ;
l'étonnement est profond :
on peut les voir jusqu'au plafond.
Voilà bien ce qu'il fallait
pour faire la guerre au palais.
Sache que ta meilleure amie,
prolétaire, c'est la chimie !

Les socialos n'ont rien fait
pour abréger les forfaits
d'l'infamie capitaliste,
mais heureusement vient l'anarchiste.
Il n'a pas de préjugés*,
les curés seront mangés,
plus d'patries plus d'colonies,
et tout pouvoir il le nie.
Encore quelques beaux efforts,
et disons qu'on se fait forts
de régler radicalement
le problème social en suspens.

Dans la rue des Bons enfants
on vend tout au plus offrant,
y avait un commissariat
et maintenant il n'est plus là.
Dans la rue des Bons enfants,
viande à vendre au plus offrant ;
l'avenir radieux prend place
et le vieux monde est à la casse !

Interprétée par Jacques Marchais et attribuée à un certain Raymond la Science sur Pour en finir avec le travail, *elle fut rendue aux auteurs lors de la réédition en 1998.*

**Signalons la substitution de René B.*
(avant-dernier couplet et dernier refrain) :

Plus de misère salariée, mise à prix sur le marché ;
plus d'patron et plus d'patrie, se tuer pour eux c'est fini.
C'en est assez des réformes, des rébellions dans la norme,
faut régler radicalement la question sociale en suspend.

La java sans joie
(Renaud, au refrain)

Moi j'aime bien chanter la racaille,
la mauvaise herbe des bas-quartiers,
les mauvais garçons, la canaille,
ceux qui sont nés sur le pavé.
J'ai bien du mal à les chanter,
tell'ment qu'elles sont tristes mes histoires,
mais celle que j'vais vous raconter,
elle fait même pleurer ma guitare.

Écoutez-la, ma java sans joie,
c'est la java d'un p'tit gars,
écoutez-la, ma java sans joie,
la java d'un p'tit gars
qu'était sans foi ni loi.

Sa mère l'avait eu un beau soir,
alors qu'elle s'y attendait pas,
il est né près des grands boul'vards,
sur le pavé humide et froid.
Il a jamais su l'nom d'son père
puisque sa vieille, vingt fois par jour,
pour dix sacs s'envoyait en l'air
dans un boxon d'la rue du Four.

Après avoir quitté l'école,
où qu'i' s'est pas trop attardé,
il s'est mis dans la cambriole,
avec ses copains de Saint-Mandé.
Il a voyouté quelque temps
avec Dédé le surineur,
avec Julot d'Ménilmontant
et toute la bande du Sacré-Cœur.

Il commençait à s'faire un nom,
et, dans les petits bals musette,
lorsque jouait l'accordéon,
on voyait tourner sa casquette.
Il butta son premier larron
alors qu'il avait pas vingt ans,
le crime c'était sa vocation,
l'arnaque c'était son tempérament.

Dans l'quartier où i'f'sait son beurre,
y a des gens qui l'app'laient Monsieur.
Mais les flics, ces petits fouineurs,
ne le quittaient jamais des yeux ;
quand il a eu un peu trop d'sang
sur ses doigts couverts de bijoux,
ils l'ont ficelé sur du bois blanc
et ils lui ont tranché le cou.

Javazouka *(Igor Agar, au refrain)*

Il y avait dans la cellule le gars Dudule,
un mauvais cambrioleur, mais quel bricoleur.
Par aubaine il y avait aussi Monsieur Dupuis,
c'était un mauvais financier - mais artificier.
En un an, on s'est fait livrer, sans trop de dégâts,
un authentique Bazooka en pièces détachées.

Qu'est c'que c'est que cette zonzon
qui est pleine de murs ? On va les faire fondre !
Qu'est c'que c'est qu'ce troupeau d'matons
qui jouent les gros durs ? On va tous les tondre !

En cabane faut bien s'occuper, surtout la nuit,
c'est à la lueur du briquet qu'on l'a construit.
La journée on jouait les zombies, sans faire les rebelles ;
la vraie vie, ça s'passait la nuit, à construire la belle.
On voyait les autres locataires muter en calendrier,
en bête fauve ou en courant d'air, mais nous, on tenait.

Un beau soir Dudule a dit "C'est prêt, faut pas r'sucer l'diable."
La porte blindée a fait les frais du pauv' contribuable.
Puis sans consulter l'architecte, quelques modifications,
et voilà le troupeau d'matons qui prend la poudre d'escampette.
Tiens, môssieu l'directeur, bonjour ! Dites, ça vous chagrine
de nous emm'ner faire un p'tit tour dans vot' limousine ?

I' nous restait plus qu'une fusée dans not' bazooka,
mais celle-là elle était réservée à la maison poulaga ;
car après toutes ces années de cantine pourrie,
on avait l'envie folle de goûter au vrai poulet rôti.
Mais voilà, les gallinacés s'envolaient sur not' passage,
et le monde, ainsi libéré, prenait un autre visage !



Je bois *(Vian, A. Goraguer - 1955)*

Je bois systématiquement pour oublier les amis de ma femme ;
je bois systématiquement pour oublier tous mes emmerdements.

Je bois n'importe quel jaja, pourvu qu'il ait ses douze degrés cinq ;
je bois la pire des vinasses, c'est dégueulasse, mais ça fait passer l'temps.

La vie est-elle tellement marrante ? La vie est-elle tellement vivante ?
Je pose ces deux questions..
La vie vaut-elle d'être vécue ? L'amour vaut-il qu'on soit cocu ?
Je pose ces deux questions, auxquelles personne ne répond... Et

je bois systématiquement pour oublier le prochain jour du terme ;
je bois systématiquement pour oublier que je n'ai plus vingt ans.

Je bois dès que j'ai des loisirs, pour être saoul, pour ne plus voir ma gueule ;
je bois sans y prendre plaisir, pour pas me dire qu'il faudrait en finir.

Je ne l'ose dire *(au refrain)*

La la la, je ne l'ose dire.
la la la, je le vous dirai.

Il est un homme en nos villes qui de sa femme est jaloux.
Il n'est pas jaloux sans cause, mais il est cocu du tout.

Il n'est pas jaloux sans cause, mais il est cocu du tout.
Il l'apprête et s'il la mène au marché s'en va à tout.

Enfin, las de ce supplice, le pauvre homme se pendit.
Mais sa femme, par malice, chez Lucifer le suivit.

La morale de cette histoire, c'est qu'avant de se marier,
il faut savoir le jour même que c'est pour l'éternité.

Je suis une bande de jeunes

(Renaud - 1977, au refrain)

Mes copains sont tous en cabane, ou à l'armée, ou à l'usine.
Ils se sont rangés des bécanes ; y a plus d'jeunesse, tiens, ça m'déprime.
Alors pour mettre un peu d'ambiance dans mon quartier de vieux débris,
j'ai groupé toutes mes connaissances intellectuelles, et c'est depuis
que j'suis une bande de jeunes à moi tout seul.
Je suis une bande de jeunes, je m'fends la gueule.

Je suis le chef et le sous-chef, je suis Fernand le rigolo ;
je suis le p'tit gros à lunettes, je suis Robert le grand costaud.
Y a plus d'problèmes de hiérarchie, car c'est toujours moi qui commande,
c'est toujours moi qui obéis, faut d'la discipline dans une bande.

Quand j'débarque au bistrot du coin, et pis qu'un mec veut m'agresser,
ben moi, aussitôt, j'interviens, c'est beau la solidarité.
Quand je croise la bande à Pierrot, où i'sont beaucoup plus nombreux,
ça bastonne comme à Chicago, c'est vrai qu'dans sa bande i'sont deux.

Quand dans ma bande y a du rififi, j'me téléphone, je m'fais une bouffe ;
j'fais un colloque, j'me réunis, c'est moi qui parle et c'est moi qu'écoute.
Parfois j'm'engueule pour une soute qu'est amoureuse de toute ma bande,
alors la sexualité de groupe y a rien de tel pour qu'on s'entende.

Quand j'me ballade en mobylette, on dirait l'équipée sauvage ;
quinze décibels, c'est la tempête dans tout le voisinage.
Et pis si un jour en banlieue, toute ma bande est décimée
par toute une bande de vieux, je me battrai jusqu'au dernier.
Car je suis une bande de jeunes à moi tout seul ;
je suis une bande de jeunes, je m'fends la gueule.
I'm a poor lonesome young band, I feel alone ;
I'm a poor lonesome young band, I break my gueule.



Je t'aime

(Michèle Bernard)

Je m'fous du cours du dollar, je m'fous des jeux de hasard ;
même si j'y joue quand même, *je t'aime !*

On dit la bourse ou la vie, ben moi, j'ai déjà choisi.
Je m'fous du mark et du yen, *je t'aime !*

Je me fous du prix Goncourt, je me fous des prix tout court ;
les championnats, les grands ch'lems, *je t'aime !*

Je m'fous de la météo, je sais bien l'temps qu'il fait au
creux d'tes bras, doux comme la crème, *je t'aime !*

Je m'fous des voyages d'affaires, des colloques, des séminaires.
J'fais mes confitures moi-même, *je t'aime !*

Les conquérants, les gagneurs, ça m'fait vomir, ça m'fait peur.
J'sais pas quelle folie les mène, *je t'aime !*

S'ils bousillent ce qui restait des jardins qu'on habitait,
s'ils tarissent nos fontaines, *je t'aime !*

Mon amour, on mourira chacun son tour et y a qu'ça
qui me pose vraiment problème, *je t'aime !*

Qui de l'autre fermera les yeux quand tout finira,
comm' deux p'tits feux qui s'éteignent, *je t'aime !*

Et qui de nous choisira, paumé, à Interflora,
la couleur du chrysanthème, *je t'aime !*

Je m'fous pas mal des oracles, les abrutis du Zodiaque
disent que t'es pas dans mon thème, *je t'aime !*

Tu vois, on peut rien prévoir, et puis je m'fous de savoir
tout c'que j'sais, devine toi-même, *je t'aime !*

Jean Misère

(E. Pottier, V-J Delorme - 1880, au refrain)

Décharné, de haillons vêtu, fou de fièvre, au coin d'une impasse
Jean Misère s'est abattu, "douleur, dit-il, n'es-tu pas lasse ? "
Ah, mais ça ne finira donc jamais ? (bis)

"Pas un astre et pas un ami, la place est déserte et perdue.
S'il faisait sec j'aurais dormi, il pleut de la neige fondue !

Est-ce la fin, mon vieux pavé ? Tu vois, ni gîte, ni pitance.
Ah ! La poche au fiel a crevé, je voudrais vomir l'existence.

Je fus bon ouvrier tailleur, vieux, que suis-je ?, une loque immonde.
C'est l'histoire du travailleur depuis que notre monde est monde.

Maigre salaire et nul repos, il faut qu'on s'y fasse ou qu'on crève.
Bonnets carrés et chassepots ne se mettent jamais en grève.

Malheur, ils nous font la leçon, ils nous prêchent l'Ordre et la Famille.
La guerre a tué mon garçon, leur luxe a débauché ma fille.

De ces détrousseurs inhumains l'Église bénit les sacoches,
et leur bon-dieu nous tient les mains pendant que l'on vide nos poches.

Un jour le ciel s'est éclairé, le soleil a lui dans mon bouge.
J'ai pris l'arme d'un Fédéré et j'ai suivi le drapeau rouge.

Mais par mille, on nous coucha bas, c'était sinistre au clair de lune.
Quand on m'a retiré du tas j'ai crié "Vive la Commune ! "

Adieu, martyrs de Satory ! Adieu, nos châteaux en Espagne !
Ah mourons !, ce monde est pourri, on en sort comme on sort d'un bagne !"

A la morgue on coucha son corps, et tous les jours, dalles de pierre,
vous supportez de nouveaux morts, les otages de la misère.

Page suivante, la Jeune fille *dans la version de Renaud, qui a pris quelques libertés avec l'originale. Primo, elle était "chaste et bonne", puis c'est en voyant "le mouvement de la d'moiselle" que le jeune homme "se rapprocha de plus belle" ce qui réveilla "le cochon qui l'habite".)* ▶

Jesse James

(The Pogues)

Jesse James we understand
has killed many a man,
he robbed the Union trains.
He stole from the rich,
he gave to the poor,
he'd a hand, and a heart,
and a brain.

Well, it was on a saturday night,
the stars were shining bright,
they robbed the Glendale train
and the people they did say
for many miles away ;
it was those outlaws
Frank and Jesse James.

Now Jesse had a wife,
lived a lady all her life ;
her children they were brave.
But history does record
that Bob and Charlie Ford
have laid poor Jesse in his grave.

Well it was Bob and Charlie Ford,
those dirty little cowards.
I wonder how they feel
for they ate of Jesse's bread
and they slept in Jesse's bed,
and they laid poor Jesse in his grave.

Refrain

Well the people held their breath
when they heard of Jesse's death ;
they wondered how he came to fall.
Well it was Robert Ford, in fact,
who shot him in the back
while he hung a picture on the wall.

La jeune fille du métro

(L. Hennevé, G. Gabaroche, 1933)

C'était une jeune fille simple et bonne,
qui n'demandait rien à personne.
Un soir dans l'métro, y avait presse ;
un jeune homme osa, j'le confesse,
lui passer la main sur les… ch'veux,
comme elle était gentille,
elle s'approcha un peu.

En voyant l'émoi d'la d'moiselle,
il s'approcha un p'tit peu d'elle.
Et comme en chaque homme, tout de suite,
s'éveille le démon qui l'habite,
le jeune homme lui sortit sa… carte
et lui dit "J'm'appelle Jules,
et j'habite rue Descartes."

L'métro continue son voyage,
elle se dit "c'jeune homme n'est pas sage.
Je sens quelque chose de pointu,
qui, d'un air ferme et convaincu,
cherche à pénétrer dans mon… cœur."
Ah, qu'il est doux d'aimer,
quel frisson de bonheur !

Mais comme elle craignait pour sa robe,
à ses attaques elle se dérobe.
Sentant quekchose qui la chatouille,
derrière son dos elle tripatouille,
et tombe sur une belle paire de… gants
que l'jeune homme, à la main,
tenait négligemment.

Ainsi à Paris, quand on s'aime,
on peut se le dire sans problème.
Peu importe le véhicule,
n'ayons pas peur du ridicule,
dites-lui simplement je t'en... prie
viens donc à la maison
manger des spaghettis.



Joe Hill
(Joan Baez)

I dreamed I saw Joe Hill last night,
alive as you and me.
Says I "But Joe, you're ten years dead"
"I never died" said he. (x 2)

"The Copper Bosses killed you Joe,
they shot you Joe" says I.
"Takes more than guns to kill a man"
says Joe "I didn't die." (x 2)

"In Salt Lake City, Joe," says I,
him standing by my bed,
"They framed you on a murder charge,"
says Joe, "But I ain't dead." (x 2)

And standing there as big as life
and smiling with his eyes
says Joe "What they can never kill
went on to organize." (x 2)

From San Diego up to Maine,
in every mine and mill,
where working men defend their rights,
it's there you'll find Joe Hill ! (x 2)

Refrain 1

J'ai rêvé de Joe Hill la nuit dernière, il était vivant comme vous et moi. "Joe, tu es mort il y a dix ans. - Je ne suis jamais mort. - Les Copper Bosses t'ont abattu - Il faut plus que des armes pour tuer un homme, je ne suis pas mort." Se tenant là, plein de vie et les yeux rieurs Joe a dit "ce qu'ils ne pourront jamais tuer a continué à s'organiser". De San Diego jusque dans le Maine, dans toutes les mines et les usines où des hommes travailleurs défendent leurs droits. C'est là que vous trouverez Joe Hill.

Johnny too bad
(The Slickers - 1970,
on bisse les refrains)

Walkin' down the road
with a pistol in your waist,
Johnny you're too bad. *O o oo...*
Walkin' down the road
with a ratchet in your waist,
Johnny you're too bad. *O o oo...*

You're just robbin'
and stabbin' and lootin'
and shootin', you're too bad.

One of these days
when you hear a voice say *come,*
where you gonna run to ? *O o oo...*
One of these days
when you hear a voice say *come,*
where you gonna run to ? *O o oo...*

You're gonna run to the rock
for rescue, there'll be no rock.
You're gonna run to the rock
for rescue, there'll be no rock.

Musique du mythique film
The harder they come
de Perry Henzel
Cf. le titre de Jimmy Cliff

Johnny, tu n'es pas un ange
(adaptation de F. Lemarque,
d'après Johnny is the boy for me, *1953,*
déjà inspiré d'une mélopée roumaine.)

Johnny, tu n'es pas un ange,
ne crois pas que ça m' dérange.
Jour et nuit, je pense à toi,
toi, tu te souviens de moi
au moment où ça t'arrange.
Et quand revient le matin,
tu t'endors sur mon chagrin,
Johnny, tu n'es pas un ange.
Johnny ! Johnny !
Si tu étais plus galant,
Johnny ! Johnny !
je t'aimerais tout autant.

Johnny, tu n'es pas un ange,
ne crois pas que ça m' dérange.
Quand tu me réveilles la nuit,
c'est pour dire que tu t'ennuies,
que tu voudrais une vie d'rechange.
Mais quand revient le matin,
tu t'endors sur mon chagrin,
Johnny, tu n'es pas un ange.
Refrain

Johnny, tu n'es pas un ange,
entre nous, qu'est-ce que ça change ?
L'homme saura toujours trouver
toutes les femmes du monde entier
pour lui chanter ses louanges.
Dès qu'il en sera lassé,
elles seront vite oubliées,
vraiment, vous n'êtes pas des anges.
Johnny ! Johnny !
Depuis que le monde est né
Johnny ! Johnny !
il faut tout vous pardonner.

Johnny, I hardly know ye
(trois fois la première ligne,
et au refrain, comme suivant.)

While goin' the road to sweet Athy,*
hurroo, hurroo
while goin' the road to sweet Athy,
hurroo, hurroo
while goin' the road to sweet Athy,
a stick in me hand and a drop in me eye,
a doleful damsel I heard cry,
Johnny I hardly knew ye.

With your drums and guns
and drums and guns
the enemy nearly slew ye,
oh my darling dear, ye look so queer,

Where are your eyes that were so mild ?,
when my poor heart you first beguiled.
Why did ye run from me and the child ?

Where are your legs that used to run ?,
before you left to carry a gun,
I feel your dancing days are done,

I'm happy for to see ye home,
All from the island of Sulloon**
So low in flesh, so high in bone,

Ye haven't an arm, ye haven't a leg,
ye're an armless, boneless,
chickenless egg
Ye'll have to be put with a bowl to beg,

They're rolling out the guns again,
but they never will take our sons again,
no they never will take our sons again,
Johnny I'm swearing to ye !

*le nom d'un bled du Kildare county
**Ceylan / Sri Lanka

Les joyeux bouchers

(Vian, Jimmy Walter - 1954. Au refrain)

C'est le tango des bouchers d'la Villette,
c'est le tango des tueurs des abattoirs ;
venez cueillir la fraise et l'amourette
et boire du sang avant qu'il soit tout noir.
Faut qu'ça saigne !

Faut qu' les gens ayent à bouffer,
faut qu' les gros puissent se goinfrer,
faut qu' les petits puissent engraisser.

Faut qu' les mandataires aux Halles
puissent s'en fourrer plein la dalle,
du filet à huit cent balles.

Faut qu' les peaux se fassent tanner,
faut qu' les pieds se fassent paner,
que les têtes aillent mariner.

Faut avaler d'la barbaque
pour êt'e bien gras quand on claque
et nourrir des vers comaques.
Faut qu'ça saigne bien fort.

C'est le tango des joyeux militaires,
des gais vainqueurs de partout et d'ailleurs.
C'est le tango des fameux va-t-en guerre,
c'est le tango de tous les fossoyeurs.

Appuie sur la baïonnette,
faut qu'ça rentre ou bien qu'ça pète,
sinon t'auras une grosse tête.

Démolis-en quelques-uns,
tant pis si c'est des cousins,
fais-leur sortir le raisin.

Si c'est pas toi qui les crèves,
les copains prendront la r'lève
et tu joueras la *Vie brève.*

Demain ça sera ton tour,
demain ça sera ton jour,
p'us d'bonhomme et p'us d'amour..
Tiens, voilà du boudin !,
voilà du boudin !,
voilà du boudin !

Lo jorn de Mai *(Au refrain)*

Arribon la prima e lo solèu que fan gauvier lei chata,
sortisson per carrièra en parèu a l'ombrèta van passejar.
N'an per tot collier que son risolet un brin de muguèt que li flata,
sariá 'na foliá de demorar solet de pas anar lei calenhejar.
Pron lèu passa lo mes de mai, lei jorns d'estiu enca' mai.
Si fau maufisar de pas laissar passer vòstra bèla joinessa,
lèu passa l'atge dei amors, lo vènt bofa e n'empòrta la flor.

Que totas lei jòias de l'amor pas longtèmps son floridas,
e per lei veire espelir un jorn lei fau doçament careçar.
Balhar de potons, e sensa rason s'engajar per tota la vida,
li prometre tot quand vèn la sason de la baisar, de l'embraçar.

Juillet 1936 *(aka* Pardon si vous avez mal à votre Espagne, *Serge Utgé-Royo - 1976)*

Juillet 1936, dans les casernes catalanes
la mort bute sur les milices et le peuple compte ses armes.
Dans les villages et les hameaux, les paysans groupent les terres
en un seul et riche morceau et passe le vent libertaire.
Je pense à vous, vieux compagnons dont la jeunesse est à la douane,
et pardonnez si ma chanson vous refait mal à votre Espagne.
Mais j'ai besoin de vous apprendre : j'ai envie de vous ressembler ;
je gueulerai pour qu'on entende ce que vous m'avez enseigné.

Donne-moi ta main camarade,
prête-moi ton cœur compagnon ;
nous referons les barricades,
comme hier, la Confédération !

A quelques heures de Barcelone se sont groupés des menuisiers ;
et sans patron tout refonctionne, on sourit dans les ateliers.
Sur la place de la mairie, qu'on a changé en maternelle,
des femmes ont pris la blanchisserie et sortent le linge au soleil.

Donne-moi ta main camarade,
prête-moi ton cœur compagnon,
nous referons les barricades
et la vie nous la gagnerons.

Tandis que quelques militaires font leur métier de matadors,
des ouvriers, des ouvrières détruisent une prison d'abord.
Là-bas c'est la mort qui s'avance, tandis qu'ici,
ah madame, c'est l'anarchie !
La liberté dans l'espérance, ils ont osé la vivre aussi.

Dame tu mano, compañero,
y presta me tu corazón.
Barricadas levantaremos,
como ayer la Confederación !

Julie *(Maurice Vidalin, Jacques Datin - 1957)*

N'allez pas Julie, vous rouler dans l'herbe
quand Monsieur l'abbé déjeune au château ;
n'allez pas non plus jouer aux proverbes
avec les bergers aux tendres flûtiaux.
Et je vous défends, vilaine petite,
nue dans la rivière au milieu du bourg,
de dire aux pêcheurs "je suis une truite,
me pêche qui veut m'apprendre l'amour."

Les yeux baissés, les genoux serrés,
faites de la dentelle, faites de l'aquarelle,
de la tapisserie, de la pâtisserie.
Mais n'allez pas surtout courir le guilledou
avant de prendre époux.

Avec Ferdinand, vous n'êtes plus d'âge
à vous trémousser, folle, sur ses genoux,
en lui agaçant le bout des moustaches
pour voir si ça pique ou bien si c'est doux.
Et quand vous sentez son trouble, Julie,
ne demandez pas d'un air innocent
"Cousin, dites-moi si je suis jolie,
et si je fais plus que mes dix-huit ans."

Refrain

Un matin, Julie, blanche à la chapelle,
devant la famille, vous direz ce "oui"
qui vous livrera, timide gazelle,
aux tendres assauts de votre mari.
Dès le lendemain vous serez tranquille,
je ne serai plus là pour vous gronder.
Vous pourrez alors, femme d'imbécile,
prendre autant d'amants que vous le voudrez.

Les yeux baissés, (...) de la pâtisserie,
En attendant le jour, qui ne saurait tarder,
de votre liberté.

Laisse béton
(Renaud)

J'étais tranquille, j'étais peinard, accoudé au flipper,
le type est entré dans le bar, a commandé un jambon beurre.
Pis i' s'est approché de moi, et i' m'a regardé comme ça
"T'as des bottes, mon pote, elles me bottent.
J'parie que c'est des santiags, viens faire un tour dans l'terrain vague ;
j'vais t'apprendre un jeu rigolo, à grands coups de chaînes de vélo.
J'te fais tes bottes à la baston." Moi j'i ai dit "Laisse béton".

I' m'a filé une beigne, j'i ai filé une torgnole ;
m'a filé une châtaigne, j'lui ai filé mes groles.

J'étais tranquille j'étais peinard, accoudé au comptoir,
le type est entré dans le bar, a commandé un café noir.
Pis i' m'a tapé sur l'épaule, et m'a regardé d'un air drôle
"T'as un blouson, mecton, il est pas bidon.
Moi j'me les gèle sur mon scooter, avec ça j's'rai un vrai rocker.
Viens faire un tour dans la ruelle, j'te montrerai mon Opinel
et j'te chouravrai ton blouson." Moi j'i'ai dit "Laisse béton".

I' m'a filé une beigne, j'lui ai filé un marron ;
m'a filé une châtaigne, j'i ai filé mon blouson.

J'étais tranquille, j'étais peinard, je réparais ma mobylette,
le type a surgi sur l'boul'vard sur sa grosse moto super chouette.
S'est arrêté l'long du trottoir, et m'a regardé d'un air bête
"T'as l'même blue-jean que James Dean, t'arrêtes ta frime.
J'parie qu'c'est un vrai Lévi-Strauss, il est carrément pas craignos.
Viens faire un tour derrière l'église, histoire que je te dévalise
à grands coups de ceinturon." Moi j'i'ai dit "Laisse béton".

I' m'a filé une beigne, j'i ai filé une mandale ;
m'a filé une châtaigne, j'lui ai filé mon futal.

La morale de c'te pauvre histoire, c'est qu'quand t'es tranquille et peinard
faut pas trop traîner dans les bars, à moins d'êt' fringué en costard.
Quand à la fin d'une chanson tu t'retrouves à poil, sans tes bottes,
faut avoir d'l'imagination pour trouver une chute rigolote.

Là

(Mahmoud Darwich, Marcel Khalifé)

Là là là   là là là   là là là (x 6)
Houa tha saouti min-al-ardh-
issamraï atine, atine, atine.
Mine jabali-l-atiabi atine
Mine hakli, mine shamsi *(bis)*
Mine alami shabi atine *(bis)*
Là là là   là là là   là là là (x 6)

Tallaka saouti-l-anine,
tallaka kalbi-l-hanine *(x 2)*
Oua jietou talka, oua jietou safaa
likoulli dhamirine khader *(x 2)*

Taraktou-l-najma, taraktou-l-a,
taraktou-l-naghama-l-haïr *(x 2)*
Oua jitou asifou ma fi sadri,
jitou sarkhata thair *(x 2)*
Oua jitou sarkhata thair.
Là là là   là là là   là là là (x 6)

*Voici ma voix, venue de la terre brune,
de la montagne d'Attiah, de mon champs
de soleil, des souffrances de mon peuple.
Elle a quitté les râles et la nostalgie,
et je suis devenu un coup de feu, une gifle.
Pour toutes les consciences endormies,
j'ai abandonné l'étoile, la douleur, la
mélodie perdue, et je suis venu pour souffler
tout ce qui est dans ma poitrine ;
et je suis devenu le cri d'un révolutionnaire.*

Lamento per la morte di Pasolini

(Giovana Marini, à chaque fin de couplet, on reprend sa première ligne.)

Persi le forze mie persi l'ingegno
che la morte m'è venuta a visitare,
e leva le gambe tue da questo regno !

Le undici le volte che l'ho visto
gli vidi in faccia la mia gioventù.
Oh Cristo me l'hai fatto un bel disgusto !

Le undici e un quarto io mi sento ferito
davanti agli occhi ho le mani spezzate,
e la lingua mi diceva è andata è andata.

L'undici e mezza mi sento morire,
la lingua mi cercava le parole
e tutto mi diceva che non giova.

Mezzanotte m'ho da confessare
cerco il perdono da la madre mia,
e questo è un dovere che ho da fare.

Ma quella notte volevo parlare,
la pioggia il fango e l'auto per scappare.
Solo a morire lì vicino al mare.

*E non può, non può,
può più parlare, può più parlare.
Non può, non può,
può più parlare, può più parlare.
Non può, non può,
può più parlare, può più parlare.*

Persi le forze mie persi l'ingegno
che la morte m'è venuta a visitare,
e leva le gambe tue da questo regno !

*J'ai perdu mes forces, perdu mon génie.
La mort est venue me visiter
"ôte donc tes pieds de ce royaume-ci !"*
Pier Paolo Pasolini, cinéaste, romancier,
poète, assassiné dans un terrain vague
à Ostie la nuit du 1 au 2 novembre 1975.

Lavorare con lentezza

Lavorare con lentezza
senza fare alcuno sforzo,
chi è veloce si fa male
e finisce in ospedale.

In ospedale non c'è posto,
e si può morire presto.
Lavorare con lentezza
senza fare alcuno sforzo.

La salute non ha prezzo,
quindi rallentare il ritmo.
Pausa, pausa ritmo lento,
pausa, pausa ritmo lento.

Sempre fuori dal motore,
vivere a rallentatore.
Lavorare con lentezza
senza fare alcuno sforzo.

Ti saluto, ti saluto,
ti saluto, a pugno chiuso
Nel mio pugno c'è la lotta
contro la nocività.

Lavorare con lentezza
senza fare alcuno sforzo,
*lavorare con lentezza,
lavorare con lentezza,...*

La lega *(en 1-2-3-3 /1-2-3-4. cf. notice. Au refrain)*

Sebben che siamo donne,
paura non abbiamo.
Per amor dei nostri figli
in lega ci mettiamo.

*Oili oili oilà,
e la lega la crescerà ;
e noi altri lavoratori
vogliamo la libertà.*

E la libertà non viene,
perchè non c'è l'unione.
Crumiri col padrone
son tutti da ammazzar.

Sebben che siamo donne,
paura non abbiamo.
Abbiam delle belle buone lingue
e ben ci difendiamo.

E voi altri signoroni,
che ci avete tanto orgoglio,
abbassate la superbia
e aprite il portofoglio.

*Refrain (+ variante final)
i voroma vess pagà.*

Bien que nous soyons des femmes nous n'avons pas peur, pour l'amour de nos enfants nous formons une ligue. *Et la ligue grandira, les travailleuses veulent la liberté.* Mais elle ne vient pas, parce que nous ne sommes pas unies, les Jaunes et le patron sont tous à tuer. Bien que femmes, nous n'avons pas peur ; nous avons de bonnes langues, et nous nous défendons bien. Et vous les beaux môssieurs si orgueilleux, perdez de votre superbe et ouvrez votre portefeuille !

Chanson des Mondines (cf. Bella ciao ou La Bessa*) et symbole des révoltes ouvrières agricoles de la fin du XIX*[e] *siècle, au commencement des Ligues.*

Léna *(Boby Lapointe - 1962)*

Léna toi qui es loin, plus loin qu'Angoulème *"è-me"*,
Léna je veux te dédier un poème *"è-me"*
J'suis pas poète mais j'vais essayer quand même *"è-me"*
Ah !, faut-il que, faut-il que je, faut-il que je...

Dès aujourd'hui, pour m'attaquer au problème, *"è-me"*
j'me suis levé dès le petit matin blème *"è-me"*.
Se lever tôt, pour moi qui suis si bohème *"è-me"*
Ah ! faut-il que, faut-il que je, faut-il que je...
Oui, Léna, Léna, Léna, Léna, je
Léna, Léna, je, Léna je... je... je...
Léna, Léna, Léna, Léna je
Léna, Léna, oui !

Pour m'inspirer, j'me suis fait un café crème *"è-me"*,
mais par erreur je l'ai sucré au sel gemme *"è-me"*.
C'était pas bon, ma foi je l'ai bu quand même *"è-me"*
Ah !, faut-il que, faut-il que je, faut-il que je...

C'est malheureux je n'ai pas trouvé de thème *"è-me"*,
j' t'aurais fait un truc avec des rimes en "ème" *"è-me"*.
T'aurais compris que c'était un stratagème *"è-me"*
pour te dire que, te dire que je, te dire que je...
Refrain

Léo *(Les VRP - 1992)*

Quand sa mère accoucha d'Léo, c'était pour mourir aussitôt
dans les décombres d'un bistrot, c'était la guerre.
Il a grandi on n'sait comment, en s'inventant plein de mamans,
des prostituées, des sans argent, la vraie misère.
Comme il avait d'l'aisance et n'était pas idiot,
à son adolescence il devint gigolo.
Dans le lit des femmes chics, il fit don de ses dons ;
à vouloir trop de fric, on finit en prison.

Dans la pénombre d'un cachot on enferma le pauv' Léo,
avec des brigands, des salauds, c'était l'hiver.
"Paraît qu't'étais un prostitué, lui dit un gars de sa chambrée,
tu vas pouvoir nous réchauffer, fait pas d'manières."
N'ayant plus le moral et voulant en finir,
en ouvrant un journal, il lut "Tu peux m'écrire,
mon p'tit nom c'est Lilas, toi, tu es prisonnier.
Si tu veux écris-moi, je s'rai ta liberté."

Il a fallu bien des années avant qu'Léo soit relâché.
Mais un beau jour c'est terminé, on le libère.
Il va pouvoir la rencontrer, celle qu'il appelle "ma dulcinée" ;
il va la couvrir de baisers, il fait le fier.
Il croise sur le trottoir un cercueil de bois noir,
salue les hommes en pleurs et dérobe une fleur.
Il arrive excité et frappe tout essoufflé,
mais celle qu'il a aimé, il vient de la croiser !

Dans ce petit appartement, y avait pas grand chose d'important ;
mais sur une table, deux instruments, et une lettre.
"Mon p'tit Léo n'gâche pas ta vie, fait ça pour moi je t'en supplie,
prends cet archet et cette scie, deviens honnête."
Dans la rue il s'installe, joue d'la scie musicale ;
mais il joue tellement mal que même les sourds en parlent.
Les voisins excédés par tant d'bonne volonté,
un jour, furent obligés de l'chasser du quartier !

Et puis un jour dans les bistrots qu'i' s'passait rien de très nouveau,
on a pu lire dans les journaux ce fait-divers :
"On a r'trouvé sous un camion le corps d'un pauvre vagabond
les bras sciés et un archet, c'est un mystère."
Si encore de nos jours, on entend ce refrain,
c'est qu'du fond de sa cour, un jour, un musicien
sans s'en douter du reste, cherchant un air nouveau,
a écrit pour orchestre, les Hurlements d'Léo *!*

La libertat *(J. Clozel, Manu Théron - 1892/19...)*

*"A Peire Bertas"**

Tu que siás arderosa e nusa,
tu qu'as sus leis ancas tei ponhs,
tu qu'as una votz de cleron
uei sòna sòna a plens parmons.
Ò bòna musa.

Siás la musa dei paurei gus,
ta cara es negra de fumada.
Teis uelhs senton la fusilhada,
siás una flor de barricada,
siás la Venús.

Dei mòrts de fam siás la mestressa,
d'aquelei qu'an ges de camiá.
Lei gus que van sensa soliers,
lei sensa pan, lei sensa liech
an tei careças.

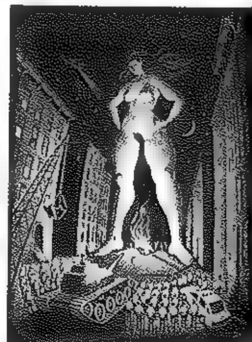
Mai leis autrei ti fan rotar,
lei gròs cacans 'mbé sei familhas,
leis enemics de la paurilha,
car ton nom tu, ò santa filha
es Libertat.

Ò Libertat coma siás bela,
teis uelhs brilhan coma d'ulhauç.
E croses, liures de tot mau,
tei braç fòrts coma de destraus
sus tei mamèlas.

Mai puei, perfés diés de mòts raucs.
Tu pus doça que leis estelas
e nos treboles ò ma bela,
quand baisam clinant lei parpèlas,
tei pès descauç.

Tu que siás poderosa e ruda,
tu que luses dins lei raions.
Tu qu'as una vòtz de cleron,
uei sòna sòna a plens parmons,
l'ora es venguda.

*Toi qui es ardente et nue, poings sur les hanches et voix
de clairon, aujourd'hui sonne à pleins poumons, bonne muse.
Muse des gueux, ton visage est noir de fumée, tes yeux
sentent la fusillade, fleur de barricade, tu es la Vénus.
Des crève la faim, des sans chemise tu es la maîtresse.
Les va-nu-pieds, sans pain, sans toit ont droit à tes caresses
mais les autres te font gerber, les gros richards et leur familles,
ennemis des pauvres gens ; car ton nom, sainte fille, est Liberté.
Comme tu es belle, tes yeux brillent comme des éclairs, et
tu croises, libres de tout mal, tes bras forts comme des haches
sous tes mamelles. Ensuite tu dis des mots rauques, toi,
plus douce que les étoiles, et tu nous troubles, ô ma belle,
quand nous baisons, les yeux clos, tes pieds nus.
Aujourd'hui, crie à pleins poumons. L'heure est venue.*



**aka* Fernand Antoine, instituteur marseillais révoqué pour ses opinions socialistes.

Lili Marleen

(Hans Leip, Norbert Schultze - 1915/1937)

Vor der Kaserne, vor dem großen Tor,
stand eine Laterne und steht sie noch davor.
So woll'n wir uns da wiederseh'n,
bei der Laterne wollen wir steh'n,
wie einst, Lili Marleen. (bis)

Unsere beiden Schatten sah'n wie einer aus,
daß wir so lieb uns hatten, das sah man gleich daraus.
Und alle Leute soll'n es seh'n,
wenn wir bei der Laterne steh'n
wie einst, Lili Marleen. (bis)

Schon rief der Posten Sie blasen Zapfenstreich,
es kann drei Tage kosten ! Kamerad, ich komm' ja gleich.
Da sagten wir Aufwiedersehen
wie gerne wollt' ich mit dir geh'n,
mit dir, Lili Marleen. (bis)

Deine Schritte kennt sie, deinen schönen Gang.
Alle Abend brennt sie, mich vergaß sie lang.
Und sollte mir ein Leid gescheh'n,
wer wird bei der Laterne steh'n,
mit dir, Lili Marleen. (bis)

Aus dem stillen Raume, aus der Erde Grund,
hebt mich wie im Traume dein verliebter Mund.
Wenn sich die späten Nebel dreh'n,
werd ich bei der Laterne stehen
wie einst Lili Marleen. (bis)

Lily

(Pierre Perret)

On la trouvait plutôt jolie, Lily,
elle arrivait des Somalies, Lily,
dans un bateau plein d'émigrés
qui venaient tous de leur plein gré
vider les poubelles à Paris.

Elle croyait qu'on était égaux, Lily,
au pays d'Voltaire et d'Hugo, Lily,
mais pour Debussy, en revanche,
il faut deux noires pour une blanche,
ça fait un sacré distinguo.

Elle aimait tant la liberté, Lily,
elle rêvait de fraternité, Lily.
Un hôtelier, rue Secrétan,
lui a précisé en arrivant
qu'on ne recevait que des Blancs.

Elle a déchargé des cageots, Lily,
elle s'est tapé les sales boulots, Lily.
Elle crie pour vendre des choux-fleurs,
dans la rue ses frères de couleur
l'accompagnent au marteau-piqueur.

Et quand on l'appelait Blanche-Neige, Lily,
elle se laissait plus prendre au piège,
Lily, elle trouvait ça très amusant,
même s'il fallait serrer les dents,
ils auraient été trop contents.

Elle aima un beau blond frisé, Lily,
qui était tout prêt à l'épouser, Lily,
mais la belle-famille lui dit "nous
n'sommes pas racistes pour deux sous,
mais on veut pas de ça chez nous."

Elle a essayé l'Amérique, Lily,
ce grand pays démocratique, Lily,
elle aurait pas cru sans le voir
que la couleur du désespoir
là-bas aussi ce fût le noir.

Mais dans un meeting à Memphis,
Lily, elle a vu Angela Davis, Lily,
qui lui dit "Viens ma petite sœur,
en s'unissant on a moins peur
des loups qui guettent le trappeur."

Et c'est pour conjurer sa peur, Lily,
qu'elle lève aussi un poing rageur,
Lily, au milieu de tous ces gugusses
qui foutent le feu aux autobus
interdits aux gens de couleur.

Mais dans ton combat quotidien, Lily,
tu connaîtras un type bien, Lily,
et l'enfant qui naîtra un jour
aura la couleur de l'amour
contre laquelle on ne peut rien.

On la trouvait plutôt jolie, Lily,
elle arrivait des Somalies, Lily,
dans un bateau plein d'émigrés
qui venaient tous de leur plein gré
vider les poubelles à Paris.

Le lundi au soleil

(P. Juvet, Franck Thomas, J.M. Rivat)

Regarde ta montre, il est déjà huit heures,
embrassons nous tendrement.
Un taxi t'emporte, tu t'en vas, mon cœur,
parmi ces milliers de gens.
C'est une journée idéale
pour marcher dans la forêt,
on trouverait plus normal
d'aller se coucher seuls dans les genêts.

Le lundi au soleil,
c'est une chose qu'on n'aura jamais ;
chaque fois c'est pareil,
c'est quand on est derrière les carreaux,
quand on travaille que le ciel est beau,
qu'il doit faire beau sur les routes,
le lundi au soleil !
Le lundi au soleil,
on pourrait le passer à s'aimer ;
le lundi au soleil,
on serait mieux dans l'odeur des foins,
on aimerait mieux cueillir le raisin,
ou simplement ne rien faire,
le lundi au soleil !

Toi, tu es à l'autre bout de cette ville ;
là-bas, comme chaque jour,
les dernières heures sont les plus difficiles,
j'ai besoin de ton amour.
Et puis dans la foule au loin,
je te vois, tu me souris.
Les néons des magasins
sont tous allumés, c'est déjà la nuit.

Refrain

Ma môme

(Pierre Frachet, Jean Ferrat)

Ma môme, elle joue pas les starlettes,
elle met pas des lunettes de soleil ;
elle pose pas pour les magazines,
elle travaille en usine à Créteil.

Dans une banlieue surpeuplée
on habite un meublé, elle et moi.
La fenêtre n'a qu'un carreau
qui donne sur l'entrepôt et les toits.

On va pas à Saint-Paul-de-Vence,
on passe toutes nos vacances à St-Ouen ;
comme famille, on n'a qu'une marraine
quelque part en Lorraine, et c'est loin.

Mais ma môme, elle a 25 berges
et j'crois bien qu'la Sainte Vierge
des églises
n'a pas plus d'amour dans les yeux,
et ne sourit pas mieux, quoi qu'on dise.

L'été quand la ville s'ensommeille,
chez nous, y a du soleil qui s'attarde.
Je pose ma tête sur ses reins,
je prends douc'ment sa main et j'la garde.

On s'dit tout'les choses qui nous viennent,
c'est beau comme du Verlaine, on dirait.
On regarde tomber le jour
et puis on fait l'amour en secret.

Couplet 1

La mamma di Rosina

La mamma di Rosina era gelosa *Bim Bam Bom,*
nemmeno a prender l'acqua *con gli occhi bianchi e neri*
nemmeno a prender l'acqua la mandava.

Un giorno la Rosina ando al mulino *Bim Bam Bom,*
trovo il molinaio *con gli occhi bianchi e neri*
trovo il molinaio, che dormiva.

"E sveglia molinaio che l'é giorno" *Bim Bam Bom,*
che debbo macinare *con gli occhi bianchi e neri*
che debbo macinar' que sta farina.

E gia che se venuta mia Rosina *Bim Bam Bom,*
le voglio macinare *con gli occhi bianchi e neri*
le voglio macinare fina fina.

E mentre che 'l mulino macinava *Bim Bam Bom,*
le mani dentro il seno *con gli occhi bianchi e neri*
le mani dentro il seno le metteva.

Sta' fermo molinaio con le mani *Bim Bam Bom,*
io tengo sei fratelli *con gli occhi bianchi e neri*
io tengo sei fratelli t'ammazzeranno.

Non ho paura di sei né di sette *Bim Bam Bom,*
Io tengo una pistola *con gli occhi bianchi e neri*
Io tengo una pistola caricata.

'E caricata con due palline d'oro *Bim Bam Bom,*
la sparo contro te *con gli occhi bianchi e neri*
la sparo contro te, Rosina bella.

La maman de Rosine était jalouse, elle ne l'envoyait même pas chercher l'eau tant ses yeux étaient beaux. Un jour Rosina va au moulin, et trouve le meunier endormi. "Réveille toi, il fait jour, je dois moudre cette farine. - Rosine, je vais te la moudre finement." Et pendant que la meule écrasait, il pose sa main sur sa poitrine. "Meunier, arrête, mes six frères te tueront. - Je ne crains ni six, ni sept : j'ai un pistolet."

Makhnovtchina

(Les italiques sont reprises)

Plusieurs versions se disputent l'air russe :
celle d'Etienne Roda-Gil, 1968 ... *...ou celle interprétée par René B.*

Makhnovtchina, Makhnovtchina,
tes drapeaux sont noirs dans le vent.
Ils sont noirs de notre peine,
ils sont rouges de notre sang.

Par les monts et par les plaines,
dans la neige et dans le vent,
à travers toute l'Ukraine
se levaient nos partisans.

Au printemps, les traités de Lénine
ont livré l'Ukraine aux Allemands,
à l'automne la Makhnovtchina
les avait jetés au vent.

Premier couplet

L'armée blanche de Dénikine
est entrée en Ukraine en chantant
mais bientôt la Makhnovtchina
la dispersait dans le vent.

Makhnovtchina, Makhnovtchina,
armée noire de nos partisans,
qui combattait en Ukraine
contre les rouges et les blancs.

Makhnovtchina, Makhnovtchina,
armée noire de nos partisans,
qui voulait chasser d'Ukraine
à jamais tous les tyrans.

Premier couplet

Makhnovtchina, Makhnovtchina,
tes drapeaux sont noirs dans le vent.
Sur la route que tu traces
s'embrase la Révolution.
Paysans, vous avez repris la terre
et détrôné les affameurs ;
mais par un traité, Lénine
vous livre aux armées allemandes.

Makhnovtchina, Makhnovtchina,
tu combats les guerres patriotes,
pour qu'enfin les prolétaires
fraternisent sans entrave.
Par la force vive de l'insurrection
tu repousses les armées blanches,
mais tu refuses de voir
ton ennemi à Moscou.

Makhnovtchina, Makhnovtchina,
illusions, isolement fatals.
Dans ton sang, les bolcheviks
sauvent l'État capitaliste.
Pour de bon, par-dessus les frontières,
pour l'anarchie, pour le communisme
se rallumera le brasier
qui consumera le vieux monde.



Nestor Makhno, anarchiste notoire du début XX[ème]. *Croisé in* Le mythe bolchevique *d'Alexander Berkman.*

La maman des poissons

(B. Lapointe - 1969. Au refrain)

Si l'on ne voit pas pleurer les poissons
qui sont dans l'eau profonde,
c'est que jamais, quand ils sont polissons,
leur maman ne les gronde.
Quand ils s'oublient à faire pipi au lit
ou bien sur leurs chaussettes,
ou à cracher comme des pas polis,
elle reste muette.
La maman des poissons,
elle est bien gentille !

Elle ne leur fait jamais la vie,
ne leur fait jamais de tartines.
Ils mangent quand ils ont envie,
et quand ça a dîné ça r'dîne.

La maman des poissons elle a l'œil tout rond,
on ne la voit jamais froncer les sourcils.
Ses petits l'aiment bien, elle est bien gentille,
et moi je l'aime bien avec du citron.
La maman des poissons, elle est bien gentille.

S'ils veulent prendre un petit ver,
elle les approuve de deux ouïes,
leur montrant comment, sans ennuis,
on les décroche de leur patères.

S'ils veulent être maquereaux,
c'est pas elle qui les empêche
de s'faire des raies bleues sur le dos,
dans un banc à peinture fraîche.

J'en connais un qui s'est marié
à une grande raie publique,
il dit, quand elle lui fait la nique :
Ah, qu'est-ce que tu me fais, ma raie !

Refrain + Couplet 1

Macramé les doigts

(Les VRP)

C'était un garçon bien élevé,
issu d'une famille de skinheads ;
mais il avait bien mal tourné,
au grand désespoir de son père.
Il avait jeté sa matraque,
vendu ses Doc' et puis son cran,
et même les superbes nunchacks
qu'il avait eu pour ses 15 ans.

Skinhead aux cheveux longs,
c'est l'émancipation ;
sous son cuir chevelu,
la tendresse a vaincu.
Son bomber a poussé,
ses tatouages aussi,
les fleurs ont remplacé
le serpent et l'épée.
[et l'épée !]

Il était parti au Népal,
où les skins ne sont pas légions ;
avec son tatouage *Mort aux vaches*,
les indiens l'ont pris pour un con.
Il est revenu au grand air,
en pleine Ardèche il prend son pied
avec le seul truc qu'il sache faire,
des croix gammées en macramé.

Refrain

Le drapeau tricolore
qui pendait dans sa chambre
a perdu son éclat
à grands coups d'eau d'Javel.
Il fait pleurer sa mère
et ne veut plus entendre
que du Ravi Shankar
ou du Alan Stivell.

Mamma mia dammi cento lire

(chaque phrase est bissée)

Mamma mia dammi cento lire
che in America voglio andar.

Cento lire io te le dò,
ma in America no no no.

Suoi fratelli alla finestra
"mamma mia, lasciala anda !"

Se in America non vuoi che vada
vo lontano vo a fa il soldà.

Vattene pure o figlio ingrato
bastimento si affonderà.

'pena giunti in alto mare
bastimento si ribalto.

I miei capelli, ricci e belli,
in fondo al mare si marciran

E la mia carne è tanto tenera
i pesci del mare la mangeran,

ed il mio sangue le' cosi' dolce
la balena me lo berra'.

le parole della mia mamma
son venute la verità.

Addio mamma addio fratelli
addio tutti più non vi vedrò.

Ma mère, donne-moi cent lires, pour partir en Amérique. Tu les auras, mais ne va pas là-bas. A la fenêtre, mon frère lui crie de me laisser partir. Si tu ne veux pas que j'y ailles, je me ferais soldat. Pars, fils ingrat, ton bateau coulera. A peine arrivé en haute mer, le bateau se retourna. Mes cheveux, si beaux et frisés, pourriront au fond de l'eau, ma chair tendre sera mangée par les poissons, et mon sang si sucré, bu par la baleine. Les paroles de ma mère sont devenues vérité. Adieu à tous.

Les mangeux d'terre *(Gaston Couté, Maurice Duhamel - 1905. Au refrain)*

Je r'passe tous les ans quasiment dans les mêmes parages,
et tous les ans, j'trouve du changement de d'ssus mon passage.
A tous les coups, c'est pas l'même chien qui gueule à mes chausses ;
et pis voyons, si je m'souviens, voyons dans c'coin d'Beauce.

Y avait dans l'temps un bieau grand chemin,
- chemineau, chemineau, chemine !
A c't'heure, n'est pas pus grand qu'ma main,
par où donc que j'cheminerai d'main ?

En Beauce, vous les connaissez pas ?, pour que ren n'se parde,
mangerint on n'sait quoué ces gars-là, i's mangerint d'la marde !
Le chemin, c'était, à leur jugé, d'la bonne terre perdue.
A chaque labour i's l'ont mangé d'un sillon d'charrue.

Z'ont groussi leurs arpents goulus d'un peu d'glébe toute neuve,
mais l'pauv' chemin en est d'venu mince comme eune couleuv'.
Et moué qu'avais qu'li sous les cieux pour poser guibolle !
L'chemin à tout l'monde, nom de Guieu ! C'est mon bien qu'on m'vole !

Z'ont semé du blé su l'terrain qu'i's r'tirent à ma route,
mais si j'leur en d'mande un bout d'pain i's m'envoyent fair' foute !
Et c'est p't-êt' ben pour ça que j'voués, à m'sure que c'blé monte,
les épis baisser l'nez d'vant moué comme s'i's avaient honte !

Ô mon bieau p'tit chemin gris et blanc su' l'dos d'qui que j'passe,
j'veux pus qu'on t'serre comme ça les flancs car moué, j'veux d'l'espace.
Ousqu'est mes allumettes ? A sont dans l'fond d'ma pannetière,
et j'f'rai ben r'culer vos mouessons Ah ! Les mangeux d'terre !

Y avait dans l'temps un bieau grand chemin,
- chemineau, chemineau, chemine !
A c't'heure, n'est pas pus grand qu'ma main,
j'pourrais bien l'élargir, demain !



Manu *(Renaud)*

Eh, Manu, rentre chez toi y a des larmes plein ta bière ;
le bistrot va fermer, pis tu gonfles la taulière.
J'croyais qu'un mec en cuir ça pouvait pas chialer,
j'pensais même que souffrirça pouvait pas t'arriver.
J'oubliais qu'tes tatouages et ta lame de couteau,
c'est surtout un blindage pour ton cœur d'artichaut.

Eh, déconne pas Manu, va pas t'tailler les veines ;
une gonzesse de perdue c'est dix copains qui r'viennent.

On était tous maqués quand toi t'étais tout seul,
tu disais "J'me fais chier, j'voudrais sauver ma gueule."
T'as croisé cette nana qu'était faite pour personne,
t'as dit "Elle pour moi ou alors y a maldonne."
T'as été un peu vite pour tatouer son prénom
à l'endroit où palpite ton grand cœur de grand con.

Eh, déconne pas Manu, c't'à moi qu'tu fais d'la peine,
une gonzesse de perdue, c'est dix copains qui r'viennent.

J'vais t'dire, on est des loups, on est fait pour vivre en bande
mais surtout pas en couple, ou alors pas longtemps.
Nous autres ça fait un bail qu'on a largué nos p'tites,
toi t'es toujours en rade avec la tienne et tu flippes.
Eh, Manu, vivre libre c'est souvent vivre seul.
Ça fait p't'être mal au bide mais c'est bon pour la gueule.

Eh, déconne pas Manu, ça sert à rien la haine.
Une gonzesse de perdue c'est dix copains qui r'viennent.

Elle est plus amoureuse, Manu, faut qu'tu t'arraches,
elle peut pas être heureuse dans les bras d'un apache.
Quand tu lui dis "Je t'aime" si elle te d'mande du feu,
si elle a la migraine dès qu'elle est dans ton pieu,
dis lui qu't'es désolé, qu't'as dû t'gourrer d'trottoir
quand tu l'as rencontrée, t'as dû t'tromper d'histoire.

Eh, déconne pas Manu, va pas t'tailler les veines,
une gonzesse de perdue c'est dix copains qui r'viennent ;
eh, déconne pas Manu, ça sert à rien la haine,
une gonzesse de perdue c'est dix copains qui r'viennent.

Marcelle

(Boby Lapointe - 1960)

Elle a l'œil vif, la fesse fraîche
et le sein arrogant,
l'aut' sein, l'autre œil et l'autre fesse
itou également.
Mais ça n'est pas monotone,
et même quand c'est l'automne
je m'écrie, en la voyant :
"Tiens, voilà l'printemps !"

Marcelle, si j'avais des ailes
je volerais grâce à elles,
Marcelle, vers la plus belle
des jouvencelles,
celle qui a pris mon cœur :
ta petite sœur...
[Poum Poum]

Je poserais sur sa bouche
un baiser farouche,
puis je baisserais les stores
à cause des mouches.
Pourquoi cet œil noir, Marcelle ?,
j'ai pourtant fait la vaisselle.
N'aimerais-tu pas ta sœur ?
N'as-tu pas de cœur ?

Marcelle, j'ai fait la vaisselle,
j'ai descendu la poubelle.
Marcelle, j'ai mis du sel
aux vermicelles.
Quoi, t'aimes mieux
les nouilles au beurre ?
Moi j'préfère ta sœur !
[Poum – Poum !]

Musique du film "Tirez sur le pianiste."



Marlène

(Bertrand Cantat, Noir Désir)

Oh Marlène, les cœurs saignent
et s'accrochent en haut de tes bas.
Oh Marlène, dans tes veines
coule l'amour des soldats.
Et quand ils meurent ou s'endorment,
c'est la chaleur de ta voix
qui les apaise et les traîne
jusqu'en dehors des combats.

Oh Marlène, c'est la haine
qui nous a amené là.
Mais Marlène dans tes veines
coule l'amour des soldats.
Eux quand ils meurent ou s'endorment,
c'est dans le creux de tes bras
qu'ils s'abandonnent, et qu'ils brûlent
comme un clope entre tes doigts.

Oh Marlène, les cœurs saignent
et s'accrochent en haut de tes bas.
Mais Marlène, dans tes veines
coule l'amour des soldats.
Eux quand ils meurent ou s'endorment
dans la chaleur de tes bras,
ils s'abandonnent, et ils brûlent
comme un clope entre tes doigts.

Hier und immer,
da kennt man sie,
Kreuz unter Kreuzen
Marlene immer liebt.

La marine

(Paul Fort, G. Brassens, qui n'a pas mis en musique tout le poème. En italique, un aperçu.)

On les r'trouve, en raccourci,
dans nos p'tites amours d'un jour,
toutes les joies, tous les soucis
des amours qui durent toujours.
C'est là l'sort de la marine
et de toutes nos p'tites chéries.
On accoste. Vite !, un bec
pour nos baisers, l'corps avec.

Et les joies et les boud'ries,
les fâcheries, les bons retours,
y a tout ça, en raccourci,
des grands amours dans nos p'tits.
On a ri, on s'est baisés
sur les neunœils, les nénés ;
dans les ch'veux à pleins bécots,
pondus comme des œufs tout chauds.

Tout c'qu'on fait dans un seul jour,
et comme on allonge le temps.
Plus d'trois fois dans un seul jour,
content, pas content, content.
Y a dans la chambre une odeur
d'amour tendre et de goudron.
Ça vous met la joie au cœur,
la peine aussi, et c'est bon.

Et l'on garde la chandelle
pour mieux s'voir et s'admirer.
On se jure d'être fidèles,
on s'écoute soupirer.
Et, tout à coup, v'là qu'on pleure
sans savoir pourquoi, mon Dieu !
et qu'on veut s'tuer tous les deux,
et qu'on s'ravise, cœur à cœur.

On n'est pas là pour causer
mais on pense, même dans l'amour,
on pense que d'main il f'ra jour
et qu'c'est une calamité.
C'est là l'sort de la marine,
et de toutes nos p'tites chéries.
On accoste, mais on devine
qu'ça s'ra pas le paradis.

On aura beau s'dépêcher,
faire, bon Dieu !, la pige au temps ;
et l'bourrer de tous nos péchés,
ça n'sera pas ça ; et pourtant
toutes les joies, tous les soucis
des amours qui durent toujours,
on les r'trouve en raccourci
dans nos p'tites amours d'un jour.

Mais la nuit se continue,
elle ronfle la petite poupée,
plus doucement, sur son bras nu,
qu'une souris dans du blé.
Alors, quoi ! faut-y pas s'plaindre,
ah ! faut-y pas bougonner,
de voir la chandelle s'éteindre
en fondant sur la ch'minée.

On r'garde au mur quelque chose,
qui grimpe jusqu'au plafond.
Ah ! saleté !... c'est gris, c'est rose...
V'là l' jour rose comme un cochon !
On pleure contre l'oreiller.
Y en avait qu'un pour nous deux.
Ça suffit !... on s'lève... adieu...
On part sans la réveiller.

La mauvaise herbe *(Brassens)*

Quand l'jour de gloire est arrivé,
comme tous les autres étaient crevés,
moi seul connus le déshonneur
de n'pas êt' mort au champ d'honneur.
Je suis d'la mauvaise herbe, braves gens, braves gens.
C'est pas moi qu'on rumine et c'est pas moi qu'on met en gerbes.
La mort faucha les autres, braves gens, braves gens,
et me fit grâce à moi, c'est immoral et c'est comme ça.
La la la la la la la la
Et je m'demande pourquoi, bon dieu,
ça vous dérange que j'vive un peu. }*x2*

La fille à tout l'monde a bon cœur,
elle me donne au petit bonheur
les p'tits bouts d'sa peau bien cachés
que les autres n'ont pas touchés.
Je suis d'la mauvaise herbe, braves gens, braves gens.
C'est pas moi qu'on rumine et c'est pas moi qu'on met en gerbes.
Elle se vend aux autres, braves gens, braves gens,
elle se donne à moi, c'est immoral et c'est comme ça.
La la la la la la la la
Et je m'demande pourquoi, bon dieu,
ça vous dérange qu'on m'aime un peu. }*x2*

Les hommes sont faits, nous dit-on,
pour vivre en bande, comme les moutons.
Moi j'vis seul et c'est pas demain
que je suivrai leur droit chemin.
Je suis d'la mauvaise herbe, braves gens, braves gens.
C'est pas moi qu'on rumine et c'est pas moi qu'on met en gerbes.
Je suis d'la mauvaise herbe, braves gens, braves gens ;
je pousse en liberté dans les jardins mal fréquentés.
La la la la la la la la
Et je m'demande pourquoi, bon dieu,
ça vous dérange que j'vive un peu. }*x2*

La mauvaise réputation

(Brassens - 1952)

Au village, sans prétention,
j'ai mauvaise réputation.
Qu'je m'démène ou qu'je reste coi,
je passe pour un je-ne-sais-quoi.
Je ne fais pourtant de tort à personne
en suivant mon ch'min de petit
bonhomme.
Mais les braves gens
n'aiment pas que
l'on suive une autre route qu'eux,
non, les braves gens
n'aiment pas que
l'on suive une autre route qu'eux.
Tout le monde médit de moi,
sauf les muets, ça va de soi.

Le jour du 14 Juillet,
je reste dans mon lit douillet.
La musique qui marche au pas,
cela ne me regarde pas.
Je ne fais pourtant de tort à personne
en n'écoutant pas le clairon qui sonne.
Mais les braves gens (...).
Tout le monde me montre au doigt,
sauf les manchots, ça va de soi.

Quand j'croise un voleur malchanceux
poursuivi par un cul-terreux,
j'lance la patte et, pourquoi le taire,
le cul-terreux se r'trouve par terre.
Je ne fais pourtant de tort à personne
en laissant courir les voleurs de pommes.
Mais les braves gens (...).
Tout le monde se rue sur moi,
sauf les culs-de-jatte, ça va de soi.

Pas besoin d'être Jérémie
pour d'viner l'sort qui m'est promis ;
s'ils trouvent une corde à leur goût,
ils me la passeront au cou.
Je ne fais pourtant de tort à personne
en suivant les ch'mins qui n'mènent
pas à Rome.
Mais les braves gens (...).
Tout l'monde viendra me voir pendu,
sauf les aveugles, bien entendu !



Le matin, je me lève en chantant

(ou *Journal d'une femme en ménage,*
sur l'air de *Le matin je m'éveille en*
chantant de Guy Béart, au refrain)

Le matin je me lève en chantant
et le soir, je me couche en dansant.
Le matin je me lève en chantant
et le soir, je me couche en dansant.

Tous les jours je fais la fête,
en m'levant c'est déjà chouette ;
je commence par nettoyer
et je vais vite lui faire du café.

A sept heures faut qu'je sois prête,
fraîche, dispose et très coquette.
Je m'entasse dans le métro
pour y faire mes 8 heures de boulot.

Mon patron me pince les fesses,
le regard plein de promesses ;
il est si bon avec moi
que j'aurai peut-être le 13ème mois.

En rentrant faut qu'j'me dépêche
car la gosse est à la crèche ;
je prépare le dîner
pendant qu'il regarde la télé.

Mon mari encore s'inquiète
qu'à dix heures je ne sois prête,
car depuis qu'il est couché
il n'attend que moi pour baiser.

Me casó mi madre

(toutes les phrases
comme la première)

Me casó mi madre,
me casó mi madre,
chiquita y bonita,
ay ay ay,
chiquita y bonita,

con un muchachito
que yo no quería.

La noche de novios
desaparecía.

me salí al balcón
por ver si venía,

y los que pasaban
se le parecían.

Yo le vi venir
por la calle arriba,

venía diciendo
"Ábreme, María,

que vengo cansado
de buscar la vida".



Mercedes Benz

(Janis Joplin, M. Mc Clure)

Oh Lord, won't you buy me
a Mercedes Benz ?
My friends all drive Porsches,
I must make amends.
Worked hard all my lifetime,
no help from my friends ;
so Lord, won't you buy me
a Mercedes Benz ?

Oh Lord, won't you buy me
a color TV ?
Dialing For Dollars
is trying to find me.
I wait for delivery
each day until three,
so Lord, won't you buy me
a color TV ?

Oh Lord, won't you buy me
a night on the town ?
I'm counting on you, Lord,
please don't let me down.
Prove that you love me
and buy the next round.
Oh Lord, won't you buy me
a night on the town ?

Merci patron *(Gérard Renaldi,*
Les Charlots - 1971. Au refrain)

Quand on arrive à l'usine
la gaité nous illumine ;
l'idée de faire nos huit heures
nous remplit tous de bonheur.
D'humeur égale et joyeuse
nous courons vers la pointeuse,
le temps d'enfiler nos bleus,
et nous voilà tous heureux !
La ï ti la la, la ï ti la la, ï hé !

Merci patron ! (x4)
Quel plaisir de travailler pour vous,
on est heureux comme des fous !
Merci patron ! (x4)
Ce que vous faites ici-bas,
un jour, dieu vous le rendra !

Quand on pense à tout l'argent
qu'en fin de mois on vous prend,
nous avons tous un peu honte
d'être aussi près de nos comptes.
Tout le monde à la maison
vous adore avec passion,
vous êtes notre bon ange,
et nos chantons vos louanges.

Mais en attendant ce jour,
pour vous prouver notre amour
nous voulons tous vous offrir
un peu de notre plaisir.
Nous allons changer de rôle,
vous irez limer la tôle
et nous nous occuperons
de vos ennuis de patron.

Nous serons patrons ! (x4)
A vous l'plaisir de travailler pour nous,
vous serez heureux comme un fou.
Nous serons patrons ! (x4)
ce que vous avez fait pour nous,
nous le referons pour vous.

Le métingue du métropolitain

(M. Mac Nab, C. Baron - 1888/1890)

Ch'est aujourd'hui samedi, jour de paye, ch'matin l'solèle brillait à l'horizon.
J'avo d'jà bu chinq à six boutelles, jamais depis j'avo été si rond.
Mais v'là ti pas que l'bourgeoise ell'r'vient, "Feignant, qu'e' m'dit,
t'as plaqué tin turbin !
Ouais, qu'j'i' réponds, pour aller au métingue,
au grand métingue du métropolitain !" }x2

Les ouvèriers, dans un élan sublime, z'étot' euv'nus poussés par la raison,
in apportant chacun vingt-chinq centimes pour soutenir les grévistes de Vierzon.
Ayant ringés leurs loques et leurs outils, à leur patron tout haut i' z'i' ont dit :
"In s'in va tous, là bas, au grand métinge,
au grand métinge du métropolitain ! }x2

Y avo Raoul, euch' meneur indomptabe, Camélinat eul'raideux du parti ;
z'étot' montés tous les deux sur une tab'e, pour ar'jetter la question su'l'tapis,
mais v'là qu'dins l'fond on intind du bastringue, ch'est que'que mouchard
qui voulo faire du brin,
z'étote venus pour saboter l'métinge,
eul'grand métinge du métropolitain. }x2

Pis j'tombe eud'ssus, et pendant qu'i proteste, d'un grin coup d'poing
j'y rinfonce son chapeau.
I' déguerpis sans deminder sin reste, en faisant sine aux quat' municipaux ;
a la faveur de c'que j'éto brind'zingue, in m'a conduit jusqu'au poste voisin,
Et ch'est comm' cha qu'i'a fini le métinge,
eul'grand métinge du métropolitain ! }x2

Version deul' Raoul, devenu "meneur indomptabe" à la place de Basly, mais qui n'interprète pas la Morale *ci-dessous.*

Morale :
Peuple français, la Bastille est détruite, mais y a z'encore des cachots pour tes fils.
Souviens-toi des géants d'48*, qu'étaient plus grands qu'ceux d'au jour d'aujourd'hui.
Car c'est toujours l'pauvre ouvrier qui trinque, même qu'on le fourre
au violon pour un rien,
c'était tout d'même un bien chouette métingue,
que le métingue du métropolitain ! }(x2)

* Février 1848, allez voir la note du *Drapeau rouge.*

Mexico *(R. Vincy, F. Lopez - 1951)*

On a chanté les Parisiennes, leurs petits nez et leurs chapeaux ;
on a chanté les Madrilènes, qui vont aux arènes pour le toréro.
On prétend que les Norvégiennes, filles du Nord, ont le sang chaud ;
et bien que les Américaines soient les souveraines du monde nouveau,
on oublie tout sous le soleil de Mexico,
on devient fou au son des rythmes tropicaux.

Le seul désir qui vous entraîne dès qu'on a quitté le bateau,
c'est de goûter une semaine, l'aventure mexicaine, au soleil de Mexico.
Mexico, Mexiiiiicooo, sous ton soleil qui chante [iii]
le temps paraît trop court, pour goûter au bonheur de chaque jour.
Mexico, Mexiiiiicooo, tes femmes sont ardentes [iii],
et tu seras toujours le paradis des cœurs et de l'amour.

Une aventure mexicaine sous le soleil de Mexico,
ça dure à peine une semaine, mais quelle semaine, et quel crescendo.
Le premier soir on se promène, on danse un tendre boléro,
puis le deuxième on se déchaine, plus rien ne vous freine, on part au galop.
On oublie tout sous le beau ciel de Mexico,
on devient fou au son des rythmes tropicaux.

Si vous avez un jour la veine de pouvoir prendre le bateau,
allez goûter une semaine l'aventure mexicaine au soleil de Mexico.
Mexico, Mexiiiiicooo, sous ton soleil qui chante [iii]
le temps paraît trop court, pour goûter au bonheur de chaque jour.
Mexico, Mexiiiiicooo, tes femmes sont ardentes [iii],
et tu seras toujours le paradis des cœurs et de l'amour.
Mexico, Mexicooo.



Milord *(G. Moustaki, Marguerite Monnot - 1959)*

Allez, venez, Milord, vous asseoir à ma table ;
il fait si froid dehors, ici, c'est confortable.
Laissez-vous faire, Milord, et prenez bien vos aises ;
vos peines sur mon cœur, et vos pieds sur une chaise.
Je vous connais, Milord, vous n'm'avez jamais vue,
je n'suis qu'une fille du port, une ombre de la rue.

Pourtant, j'vous ai frôlé, quand vous passiez hier,
vous n'étiez pas peu fier. Dame ! le ciel vous comblait.
Votre foulard de soie flottant sur vos épaules,
vous aviez le beau rôle, on aurait dit le roi.
Vous marchiez en vainqueur au bras d'une demoiselle,
mon Dieu ! qu'elle était belle, j'en ai froid dans le cœur.

Refrain

Dire qu'il suffit parfois qu'il y ait un navire,
pour que tout se déchire quand le navire s'en va.
Il emmenait avec lui la douce aux yeux si tendres
qui n'a pas su comprendre qu'elle brisait votre vie.
L'amour, ça fait pleurer, comme quoi l'existence
ça vous donne toutes les chances pour les reprendre après.

Allez, venez, Milord, vous avez l'air d'un môme ;
laissez-vous faire, Milord, venez dans mon royaume.
Je soigne les remords, je chante la romance,
je chante les milords qui n'ont pas eu de chance.
Regardez-moi, Milord, vous ne m'avez jamais vue ;
mais vous pleurez, Milord, ça, j' l'aurais jamais cru.

[parlé:]
Et bien voyons, Milord,
souriez-moi, Milord.
Mieux que ça, un p'tit effort...
Voilà, c'est ça !
Allez riez ! Milord, allez chantez ! Milord
Ta da da... Mais oui, dansez, Milord
Ta da ... Bravo ! Milord...
Encore, Milord... Ta da da...

Misère *(Coluche, Paul Lederman - 1978)*

"de Jean-Louis Chautard et Gérard Grandjean, sur une musique de Pierre Bénichou et Marie Grospierre : Misère"

Misère ! Misère ! C'est toujours sur les pauvres gens
que tu t'acharnes obstinément.
Misère ! Misère ! Ca s'ra donc toujours les salauds,
qui nous bouff'ront l'caviar sur l'dos.
Misère ! Misère ! Tu te fais l'ennemie des petits,
tu te fais l'alliée des pourris. *Des pourris...*

L'argent ne fait pas le bonheur des pauvres,
ce qui est la moindre des choses, convenons-en !

Misère ! Misère ! Peut-être qu'un jour ton président
sentant monter notre colère,
Misère ! Misère ! devant les peuples sans frontières,
alors il s'en mordra les dents.
Misère ! Misère ! Tu repartiras d'où tu viens,
en emportant tous tes chagrins. *Tes chagrins...*

L'argent, fera bien le bonheur des pauvres,
ce qui s'ra la moindre des choses, convenons-en !
Con-ve-nons-en !



Miss Jamaica *(Jimmy Cliff, au refrain)*

Roses are red, violets are blue,
believe me I love you.
Let's not be apart ' cause you're the rose of my heart,
and a sweet rose, you are my queen.

You're my miss Jamaica, my miss Jamaica,
you're my miss Jamaica, I'm crowning you myself.

Although you may not have such a fabulous shape,
to suit the rest of the world.
But you do suit me and that's all I want to know,
I need not know nothing more.

La môme catch-catch

(Alexander, M. Vandair - 1938)

On a fait toute une affaire
des lutteurs, des catcheurs,
des boxeurs, des tombeurs.
Pour moi, ça c'est d'la p'tite bière ;
tous ces mecs à biceps
ne m'ont jamais fait peur.
Leurs soit-disant combats c'est du chiqué,
ils passent leur temps à s'caresser.
Si y en a un dans la salle aujourd'hui,
qu'il vienne ici, il s'ra servi !

C'est moi la môme catch-catch,
voyez mes gros biscotos, costauds !
Avec ça j'ai l'air vache
et une paire de pectoraux, taureau !
J'ai une poigne de fer, un cœur en acier,
la gueule en or et les deux pieds nick'lés.
J'fais les pieds au mur comme un échalas,
le grand écart et je crache à quinze pas.
Je bois du gros qui tâche,
c'est moi la môme catch-catch.

Un jour, dans une bagarre
avec deux affranchis
dans l'quartier de l'Arsenal,
j'ai cogné sans crier gare :
le premier en est mort,
l'autre est à l'hôpital.
Les flics sont arrivés, naturellement,
bien après coup, c'est plus prudent.
"ton nom ?" me dit le commissaire au car.
J'lui dis "y a qu'toi pour pas l'savoir."

Refrain [modifié :]
la gueule en or et les deux pieds tatoués

Mon amant de saint Jean

(Léon Agel, Emile Carrara - 1942)

Je ne sais pourquoi j'allais danser
à Saint-Jean, au musette.
Mais il m'a suffit d'un seul baiser,
pour que mon cœur soit prisonnier.
Comment ne pas perdre la tête,
serrée par des bras audacieux ?
Car l'on croit toujours
aux doux mots d'amour
quand ils sont dits avec les yeux.
Moi qui l'aimais tant
je le trouvais
le plus beau de Saint-Jean.
Je restais grisée
sans volonté sous ses baisers.

Sans plus réfléchir, je lui donnais
le meilleur de mon être.
Beau parleur, chaque fois qu'il mentait
je le savais mais je l'aimais.
Refrain

Mais hélas,
à Saint-Jean comme ailleurs
un serment n'est qu'un leurre.
J'étais folle de croire au bonheur
et de vouloir garder son cœur.
Comment ne pas perdre la tête,
serrée par des bras audacieux ?
Car l'on croit toujours
aux doux mots d'amour
quand ils sont dits avec les yeux.
Moi qui l'aimais tant,
mon bel amour,
mon amant de Saint-Jean.
Il ne m'aime plus,
c'est du passé, n'en parlons plus.

Mon p'tit garçon

(Michel Tonnerre, au refrain)

Dans la côte, à la nuit tombée,
on chante encore sur les violons ;
au bistrot, sur l'accordéon,
c'est pas la bière qui t'fait pleurer.
Et l'accordéon du vieux Jo
envoie l'vieil air du matelot ;
fout des embruns au fond des yeux
et ça t'reprend chaque fois qu'il pleut.

[Refrain :]
Mon p'tit garçon,
met dans ta tête
y a qu'les chansons
qui font la fête.
Et crois-moi, depuis
l'temps qu'je traîne,
j'en ai vu pousser
des rengaines.
De Macao
à La Barbade
ça fait une paye
que j'me balade.
Et l'temps qui passe
a fait au vieux
une bordée d'rides
autour des yeux.

Allez Joe joue-nous l'Irlandais
qu't'as appris quand tu naviguais,
pendant ton escale à Galway,
du temps où t'étais tribordais.
Du temps où c'était pas la joie
d'veiller au grain dans les pavois,
les mains coupées au vent glacé,
sans même la force de fredonner.

Et y a le temps qui mouille au dehors,
dans la toiture, y a l'vent du nord,
les yeux des filles belles à aimer
et la chanson qui t'fait pleurer.
Et même si t'a pas navigué
t'as l'droit de boire avec les autres,
t'es quand même un frère de la côte,
et t'as même le droit d'la gueuler.

Quand on s'ra soûls comm' des bourriques,
on ira chanter sur les quais,
en rêvant des filles du Mexique,
les chants des navires négriers :
"Hâle sur la bouline, envoyez !"
"Quand la boiteuse va au marché"
"Quand on virait au cabestan"
et toutes les vieilles chansons d'antan.

Monkey man *(Maytals - 1969.*
Dernier couplet signé Specials,
tous les autres sont bissés.)

Aye aye aye !, aye aye aye !
Tell you baby, you huggin up
the big monkey man.

I see no sign of you,
I only heard that you
huggin up the big monkey man.

It's not lie ! It's not lie !
Them a tell me, you huggin up
the big monkey man.

Now I know that,
now I understand,
you're turning a monkey on me.

Aye aye aye !, aye aye aye !
Tell you baby, you huggin up
the big monkey man.

I was on my way to Banbury Cross,
then I see a monkey
upon a white horse.
With rings on he fingers,
bells on him toes
sing a little song, wherever he be
'Cos he's a monkey,
'Cos he's a monkey,
'Cos he's a weedy little monkey man.



Air repris dans le *Chant des marais*
et *L'hymne des femmes*

(Das Lied) **Die Moorsoldaten**
(J. Esser, W. Langhoff & R. Goguel
- camp de Börgermoor, 1933.
Au refrain, repris une fois)

Wohin auch das Auge blicket,
Moor und Heide nur ringsum.
Vogelsang uns nicht erquicket,
eichen stehen kahl und krumm.

Wir sind die Moorsoldaten
und ziehen mit dem Spaten
ins Moor !

Hier in dieser öden Heide
ist das Lager aufgebaut,
wo wir fern von jeder Freude,
hinter Stacheldraht verstaut.

Morgens ziehen die Kolonnen
in das Moor zur Arbeit hin.
Graben bei dem Brand der Sonne
doch zur Heimat steht der Sinn.

Heimwärts, heimwärts jeder sehnet,
zu den Eltern, Weib und Kind.
Manche Brust ein Seufzer dehnet,
weil wir hier gefangen sind.

Auf und nieder geh'n die Posten,
keiner, keiner kann hindurch.
Flucht wird nur das Leben kosten
vierfach ist umzäunt die Burg.

Doch für uns gibt es kein Klagen,
ewig kann's nicht Winter sein.
Einmal werden froh wir sagen :
Heimat, du bist wieder mein.

Dann ziehn die Moorsoldaten
nicht mehr mit dem Spaten
ins Moor !

(Charlie on the) **MTA** *(Jacqueline Steiner, Bess Lomax Hawes*
- 1948, au refrain)

Well, let me tell you the story
of a man named Charlie
on a tragic and fateful day.
He put ten cents in his pocket,
kissed his wife and family,
went to ride on the MTA.

Oh, did he ever return ?
No, he never returned
and his fate is still unlearned.
He may ride forever
'neath the streets of Boston,
he's the man who never returned.

Charlie handed in his dime
at the Kendall Square Station
and he changed for Jamaica Plain.
When he got there the conductor
told him, "One more nickel."
Charlie could not get off that train.

Now all night long,
Charlie rides through the station,
crying, "What will become of me ?
How can I afford to see
my sister in Chelsea
or my cousin in Roxbury ?"

Charlie's wife goes down
to the Scollay Square station
every day at quarter past two,
and through the open window
she hands Charlie a sandwich
as the train comes rumblin' through.

Now you citizens of Boston,
don't you think it's a scandal
that the people have to pay and pay ?
Fight the fare increase
vote for George O'Brien*,
get poor Charlie off the MTA !

Or else he'll never return,
no he'll never return
and his fate will be unlearned.
He may ride forever
'neath the streets of Boston,
he's the man who never returned.

*Et oui, la chansonnette est promotionnelle,
écrite à l'occasion d'une campagne électorale.
Du coup, zou !, en caractère 10 !*

Die Moritat von Mackie Messer *(Bertolt Brecht, Kurt Weill - 1928)*

Und der Haifisch, der hat Zähne und die trägt er im Gesicht,
und Macheath, der hat ein Messer, doch das Messer sieht man nicht.

Und es ist des Haifischs Flossen rot, wenn dieser Blut vergießt.
Mackie Messer trägt 'nen Handschuh drauf man keine Untat liest.

An 'nem schönen blauen Sonntag liegt ein toter Mann am Strand,
und ein Mensch geht um die Ecke den man Mackie Messer nennt.

Und Schmul Meier bleibt verschwunden und so mancher reiche Mann
und sein Geld hat Mackie Messer dem man nichts beweisen kann.

Jenny Towler ward gefunden mit 'nem Messer in der Brust
und am Kai geht Mackie Messer der von allem nichts gewußt.

Und das große Feuer in Soho sieben Kinder und ein Greis -
in der Menge Mackie Messer, den man nicht fragt und der nichts weiß.

Und die minderjährige Witwe deren Namen jeder weiß
wachte auf und war geschändet - Mackie, welches war dein Preis ? (bis)

Mourir pour des idées

(Brassens - 1972, au refrain)

Mourir pour des idées, l'idée est excellente ;
moi j'ai failli mourir de ne l'avoir pas eu.
Car tous ceux qui l'avaient, multitude accablante,
en hurlant à la mort me sont tombés dessus.
Ils ont su me convaincre et ma muse insolente,
abjurant ses erreurs, se rallie à leur foi ;
avec un soupçon de réserve, toutefois :
mourons pour des idées, d'accord, mais de mort lente.
D'accord, mais de mort lente.

Jugeant qu'il n'y a pas péril en la demeure,
allons vers l'autre monde en flânant en chemin.
Car, à forcer l'allure, il arrive qu'on meure
pour des idées n'ayant plus cours le lendemain.
Or, s'il est une chose amère, désolante,
en rendant l'âme à Dieu, c'est bien de constater
qu'on a fait fausse route, qu'on s'est trompé d'idée.

Les Saint Jean bouche d'or* qui prêchent le martyr,
le plus souvent, d'ailleurs, s'attardent ici-bas.
Mourir pour des idées, c'est le cas de le dire,
c'est leur raison de vivre, ils ne s'en privent pas.
Dans presque tous les camps, on en voit qui supplantent
bientôt Mathusalem dans la longévité.
J'en conclus qu'ils doivent se dire, en aparté

Des idées réclamant le fameux sacrifice,
les sectes de tout poil en offrent des séquelles**.
Et la question se pose aux victimes novices
"Mourir pour des idées, c'est bien beau, mais lesquelles ?"
Et comme toutes sont entre elles ressemblantes,
quand il les voit venir avec leurs gros drapeaux
le sage, en hésitant, tourne autour du tombeau.

Encore s'il suffisait de quelques hécatombes
pour qu'enfin tout changeât, qu'enfin tout s'arrangeât.
Depuis tant de grands soirs que tant de têtes tombent,
au paradis sur terre on y serait déjà.
Mais l'âge d'or, sans cesse, est remis aux calendes ;
les dieux ont toujours soif, n'en ont jamais assez.
Et c'est la mort, la mort, toujours recommencée.

O, vous les boutefeux, ô, vous les bons apôtres,
mourez donc les premiers, nous vous cédons le pas.
Mais de grâce, morbleu, laissez vivre les autres,
la vie est à peu près leur seul luxe ici-bas.
Car, enfin, la Camarde est assez vigilante,
elle n'a pas besoin qu'on lui tienne la faux.
Plus de danse macabre autour des échafauds !

** l'éloquence de Jean (v344-407), père de l'Église grecque et évêque de Constantinople lui valut le surnom de Chrysostome ("Bouche d'or").*
*** Le premier sens, vieilli et péjoratif, de séquelle, est "suite de gens attachés aux intérêts de quelqu'un".*

Mutins de 1917

(Jacques Debronckart - 1967)

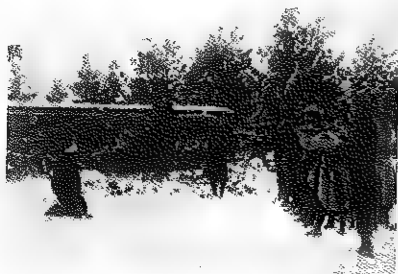
Vous n'êtes pas au monument aux morts, vous n'êtes même plus dans les mémoires.
Comme vos compagnons de la mer Noire vous êtes morts, et deux fois morts.
A vos petits-enfants on ne répète jamais comment finit leur grand-papa ;
il y a des choses dont on ne parle pas, *mutins de 1917.*

Sur votre dos, les Joffre et les Nivelle faisaient carrière dans les états-majors ;
leur humeur décidait de votre sort, aujourd'hui qui se le rappelle ?
Au lieu de s'emmerder en garnison, au lieu de piétiner au même grade,
c'était le temps béni de l'empoignade, *vous parlez d'une belle occasion.*

Vous aviez fait tant d'assauts inutiles, juste pour corser le communiqué ;
vous vous sentiez tellement cocufiés, tellement pris pour des imbéciles
que vous avez voulu que ça s'arrête, cet abattoir tenu par la Patrie,
cette nationale charcuterie, *mutins de 1917.*

Avant l'attaque arrivaient les cercueils, et vous coupiez votre pain sur leurs planches.
Tout juste si le crêpe à votre manche n'annonçait votre propre deuil.
Par malheur la France n'était pas prête, se révolter lui paraissait énorme,
elle bavait encore devant l'uniforme, *mutins de 1917.*

L'histoire vous a jetés dans ses égouts, cachant sous les flots de la Marseillaise
qu'une bonne moitié de l'armée française brûlait de faire comme vous.
Un jour sortirez-vous des oubliettes ? Un jour verrons-nous gagner votre cause ?
J'en doute, à voir au train dont vont les choses, *mutins de 1917.*



Navigator

(P. Gaston)

The canals and the bridges,
the embankments and cuts ;
they blasted and dug
with their sweat and their guts.
They never drank water
but whiskey by pints,
and the shanty towns rang
with their songs and their fights.

Navigator, navigator
rise up and be strong !
The morning is here
and there's work to be done.
Take your pick and your shovel
and the bold dynamite,
for to shift a few tons
of this earthly delight. *(bis)*

They died in their hundreds
with no sign to mark where,
save the brass in the pocket
of the entrepreneur.
By landslide and rockblast
they got buried so deep
that, in death if not life,
they'll have peace while they sleep.

Refrain

Their mark on this land
is still seen and still laid,
the way for a commerce
where vast fortunes were made.
The supply of an Empire
where the sun never sets,
which is now deep in darkness
but the railway's there yet.

Ne pleure pas Jeannette

(on reprend la construction
du premier couplet à chaque fois)

Ne pleure pas Jeannette,
tralala lalalala lalalala lala,
ne pleure pas Jeannette,
nous te marierons,
nous te marierons.

Avec le fils d'un prince
ou celui d'un baron,

Je ne veux pas d'un prince,
encore moins d'un baron !

Je veux mon ami Pierre,
celui qui est en prison

Tu n'auras pas ton Pierre,
nous le pendouillerons

Si vous pendouillez Pierre,
pendouillez-moi avec,

Et l'on pendouilla Pierre
et sa Jeannette avec.

Nicaragua

Ay Nicaragua, Nicaraguita,
la flor mas linda de mi querer.
Abonada con la bendita,
Nicaraguita, sangre de diriangen.
Ay Nicaragua sos mas dulcita,
que la mielita de Tamagas.
Pero ahora que ya soy libre,
Nicaraguita,
yo te quiero mucho mas. (bis)

Nellie the elephant
(Ralph Butler, Peter Hart)

To Bombay,
a travelling circus came ;
they brought an intelligent elephant,
and Nellie was her name.
One dark night,
she slipped her iron chain
and off she ran to Hindustan,
and was never seen again.

Oooooooo..
Nellie the elephant packed her trunk
and said goodbye to the circus.
Off she rode with a trumpety trump,
trump, trump, trump.
Nellie the elephant packed her trunk,
and trundled off to the jungle,
off she rode with a trumpety trump,
trump, trump, trump.

Night by night,
she danced to the circus band ;
when Nellie was leading the big parade,
she looked so proud and grand.
No more tricks for Nellie to perform,
they taught her how to take a bow,
and she took the crowd by storm.

Refrain

The head of the heard
was calling far far away,
they met one night, in silver light,
on the road to Mandalay !

Ni dieu ni maître
(Léo Ferré)

La cigarette sans cravate
qu'on fume à l'aube démocrate,
et le remords des cous-de-jatte
avec la peur qui tend la patte.
Le ministère de ce prêtre,
et la pitié à la fenêtre,
et le client qui n'a peut-être
ni dieu ni maître.

Le fardeau blême qu'on emballe
comme un paquet vers les étoiles
qui tombent froides sur la dalle,
et cette rose sans pétales.
Cet avocat à la serviette,
cette aube qui met la voilette
pour des larmes qui n'ont peut-être
ni dieu ni maître.

Ces bois que l'on dit de justice
et qui poussent dans les supplices ;
et pour meubler le sacrifice
avec le sapin de service.
Cette procédure qui guette
ceux que la société rejette
sous prétexte qu'ils n'ont peut-être
ni dieu ni maître.

Cette parole d'évangile
qui fait plier les imbéciles,
et qui met dans l'horreur civile
de la noblesse et puis du style.
Ce cri qui n'a pas la rosette,
cette parole de prophète,
je la revendique et vous souhaite
ni dieu ni maître.

Nini peau d'chien *(A. Bruant - 1905, au refrain)*

Quand elle était p'tite, le soir elle allait
à Sainte Marguerite, où qu'a' s'dessalait.
Maint'nant qu'alle est grande, elle marche le soir
avec ceux d'la bande du Richard Lenoir.

Elle a la peau douce, aux taches de son,
à l'odeur de rousse qui donne un frisson.
Et de sa prunelle, aux tons vert-de-gris,
l'amour étincelle dans ses yeux d'souris.

Quand le soleil brille dans ses cheveux roux,
l'génie d'la Bastille lui fait les yeux doux.
Et quand a' s'promène, du bout d'l'Arsenal
tout l'quartier s'amène au coin du canal.

Mais celui qu'elle aime, qu'elle a dans la peau,
c'est Bibi-la-crème parc'qu'il est costaud.
Parc'que c'est un homme qui n'a pas l'foie blanc,
aussi faut voir comme Nini l'a dans l'sang.

A la Bastille
on aime bien
Nini peau d'chien,
elle est si bonne et si gentille.
On aime bien
Nini peau d'chien
à la Bastille !

Noi vogliamo l'uguaglianza
(Pietro Gori - 1892, au refrain)

Noi vogliamo l'uguaglianza
siam chiamati malfattori
ma noi siam lavoratori
che padroni non vogliamo.

E giù la schiavitù, vogliam la libertà !
Siamo lavoratori, siamo lavoratori.
E giù la schiavitù, vogliam la libertà !
Siamo lavoratori, vogliamo la libertà !

Dei ribelli sventoliamo
le bandiere insanguinate
e farem le barricate
per la vera libertà.

E ancor ben che siamo donne
noi paura non abbiamo,
per amor dei nostri figlie
noi in lega ci mettiamo.

On nous appelle bandits mais nous voulons l'égalité, travailler sans patrons.
A bas l'esclavage !, nous voulons la liberté, nous les travailleuses.
Nous agitons les drapeaux ensanglantés des rebelles, et dresserons demain
les barricades pour la vraie liberté. Nous sommes des femmes mais nous
n'avons pas peur, pour l'amour de nos enfants, nous rejoignons le syndicat.

Non, je ne regrette rien

(M. Vaucaire, C. Dumont - 1956)

Non, rien de rien ;
non, je ne regrette rien.
Ni le bien qu'on m'a fait,
ni le mal, tout ça m'est bien égal !
Non, rien de rien,
non, je ne regrette rien.
C'est payé, balayé, oublié,
je me fous du passé !

Avec mes souvenirs,
j'ai allumé le feu ;
mes chagrins, mes plaisirs
je n'ai plus besoin d'eux.
Balayées les amours
et tous leurs trémolos ;
balayées pour toujours,
je repars à zéro.
Refrain

Non, rien de rien ;
non, je ne regrette rien
car ma vie, car mes joies,
aujourd'hui,
ça commence avec toi !

Chanson adoptée par les paras après l'échec du "Putsch des généraux" à Alger, en avril 1961. Imaginez la tête des survivants découvrant en 1995 le "haineux" remix hip hop qui y intercalait moults "assassins de la police, nique la police !" *et autres* "Justice, nique sa mère :
le dernier juge que j'ai vu
avait plus de vice que le dealer de ma rue".

Nous sommes chanteurs de sornettes

(Malicorne)

Nous sommes chanteurs de sornettes,
faits pour divertir les passants,
et les fainéants ; à tout venant
nous chantons nos chansonnettes.
Laquais, cochers et ouvriers,
tous viennent nous écouter.

Nous savons les plus belles danses,
tant que vous ne saurez compter.
Quand vous y viendrez, vous sauterez
et vous tomberez mourante,
souffle coupé, genoux sciés,
nous serons encore à jouer.

La noviota

Ont'anarem paura noviòta,
ont'anarem passar la nuech ?
Amont dins una cambra,
totei dos dins un liech.

Mai en disènt lo Pater Noster,
lo nòvi s'es endormit,
la nòvia s'es enanada
dormir 'mé lo cosin.

Quand lo nòvi si desrevelha,
tròba pas la nòvia enluech.
"Portatz lo lume e la candelaque,
tròbi pas la nòvia enluech."

Quand met lo cap a la fenèstra,
entènd cantar lo coguòu.
"taisa ti donc marrida bèstia,
coma l'auràs sachut tant lèu ?"

O Cio da Terra

(Milton Nascimento, Chico Buarque)

Debulhar o trigo.
Recolher cada bago do trigo.
Forjar no trigo o milagre do pão,
e se fartar de pão.

Decepar a cana.
Recolher a garapa da cana.
Roubar da cana a doçura do mel,
se lambuzar de mel.

Afagar a terra.
Conhecer os desejos da terra.
O Cio da terra, a propícia estação,
e fecundar o chão.

O Venezia

O Venezia che sei la più bella,
e tu Mantova che sei la più forte.
Gira l'acqua d'intorno alle porte
sarà difficile poterti pigliar.

Un bel giorno entrando in Venezia,
vedevo il sangue scorreva per terra.
E soldati sul campo di guerra,
e tutto il popolo gridava pieta.

O Venezia ti vuoi maritare,
ma per marito ti daremo Ancona ;
e per dote le chiavi di Roma,
e per anello le onde del mar.

Les œillets rouges

(Louise Michel, sur l'air de
La légende de la nonne, *Brassens.)*

"A Théophile Ferré,
condamné à mort."

Si j'allais au noir cimetière,
frères, jetez sur votre sœur,
comme une espérance dernière,
de rouges œillets tout en fleurs.
Dans les derniers temps de l'Empire,
lorsque le peuple s'éveillait,
rouge œillet, ce fut ton sourire
qui nous dit que tout renaissait. }x2

Aujourd'hui, va fleurir dans l'ombre
des noires et tristes prisons.
Va fleurir près du captif sombre
et dis-lui bien que nous l'aimons.
Dis-lui que par le temps rapide
tout appartient à l'avenir,
que le vainqueur au front livide
plus que le vaincu peut mourir. }x2

Les oiseaux de passage

(J. Richepin, Brassens - 1876 / 1969. En italiques, des strophes du poème non mises en musique.)

Oh ! Vie heureuse des bourgeois, qu'avril bourgeonne
ou que décembre gèle, ils sont fiers et contents.
Ce pigeon est aimé trois jours par sa pigeonne,
ça lui suffit, il sait que l'amour n'a qu'un temps.

Ce dindon a toujours béni sa destinée ;
et quand vient le moment de mourir il faut voir
cette jeune oie en pleurs "C'est là que je suis née,
je meurs près de ma mère et j'ai fait mon devoir."

Elle a fait son devoir, c'est à dire que oncques
elle n'eut de souhait impossible, elle n'eut
aucun rêve de lune, aucun désir de jonque
l'emportant, sans rameur, sur un fleuve inconnu.

Elle ne sentit pas lui courir sous la plume
tous ces grands souffles fous qu'on a dans le sommeil
pour aller voir la nuit comment le ciel s'allume,
et mourir au matin sur le cœur du soleil.

Et tous sont ainsi faits, vivre la même vie,
toujours, pour ces gens-là cela n'est point hideux.
Ce canard n'a qu'un bec et n'eut jamais envie
ou de n'en plus avoir, ou bien d'en avoir deux.

Aussi, comme leur vie est douce, bonne et grasse,
qu'ils sont patriarcaux, béats, vermillonnés !
5% ! Quel bonheur de dormir dans sa crasse,
de ne pas voir plus loin que le bout de son nez.

Ils n'ont aucun besoin de baisers sur les lèvres,
et loin des songes vains, loin des soucis cuisants,
possèdent pour tout cœur un viscère sans fièvre,
un coucou régulier et garanti dix ans.

Oh, les gens bienheureux ! Tout à coup dans l'espace,
si haut qu'il semble aller lentement, un grand vol
en forme de triangle arrive, plane et passe.
Où vont ils ? Qui sont-ils ? Comme ils sont loin du sol !



Regardez-les passer ! Eux, ce sont les sauvages,
ils vont où leur désir le veut par dessus monts
et bois, et mers, et vents, et loin des esclavages ;
l'air qu'ils boivent ferait éclater vos poumons.

Regardez-les ! Avant d'atteindre sa chimère
plus d'un, l'aile rompue et du sang plein les yeux,
mourra. Ces pauvres gens ont aussi femme et mère,
et savent les aimer aussi bien que vous, mieux.

Pour choyer cette femme et nourrir cette mère,
ils pouvaient devenir volailles comme vous ;
mais ils sont avant tout des fils de la chimère,
des assoiffés d'azur, des poètes, des fous.

Ils sont maigres, meurtris, las, harassés. Qu'importe !
Là-haut chante pour eux un mystère profond.
A l'haleine du vent inconnu qui les porte,
ils ont ouvert sans peur leurs deux ailes. Ils vont.

La bise contre leur poitrail siffle avec rage,
l'averse les inonde et pèse sur leur dos.
Eux, dévorent l'abîme et chevauchent l'orage,
ils vont, loin de la terre, au dessus des badauds.

Ils vont, par l'étendue ample, rois de l'espace.
Là-bas, ils trouveront de l'amour, du nouveau ;
là-bas, un bon soleil chauffera leur carcasse
et fera se gonfler leur cœur et leur cerveau.

Là-bas, c'est le pays de l'étrange et du rêve,
c'est l'horizon perdu par-delà les sommets.
C'est le bleu paradis, c'est la lointaine grève
où votre espoir banal n'abordera jamais.

Regardez-les, vieux coq, jeune oie édifiante :
rien de vous ne pourra monter aussi haut qu'eux.
Et le peu qui viendra d'eux à vous, c'est leur fiente.
Les bourgeois sont troublés de voir passer les gueux.

Ohé les copains
(Fréhel - 1939, au refrain)

Ohé les copains,
v'nez vous rincer la gueule,
ce soir je suis toute seule,
il est mort ce matin !

Ça fait rud'ment longtemps qu'on était tous les deux,
moi j'avais 18 ans et lui dans les 22 ;
il m'a tout fait quitter, mon père et puis ma mère,
c'était pour m'faire goûter à toutes les misères.

C'était un beau salaud qu'en foutait pas une rame,
pour un verre de Pernod, qu'aurait vendu son âme.
Quand il était bien saoul, i' tapait comme une brute,
I'connaissait d'ces coups on aurait dit d'la lutte !

Des fois il me trompait, ces choses-là ça m'écœure,
et quand il revenait il ronflait 24 heures.
Pourtant y avait des jours, ça c'était une merveille,
il me parlait d'amour quand j'rapportais ma paye.

Mais je n'sais pas c'qu'il y a, c'est pourtant pas normal,
rien que d'parler d'tout ça, j'ai le cœur qui m'fait mal.
Ça c'est vraiment marrant, y a quelque chose qui cloche,
c'est quand j'ai eu vingt ans qu'il m'a donné cette broche.

Allez les copains,
ce soir je suis toute seule,
j'reverrai plus sa gueule,
il est mort ce matin !

On a fondé une société *(Les Capenoules, au refrain.*
Tous les couplets comme au premier.)

In a fondé *eune société*,
in a fondé *eune société, eune société*
où sont admis tous les jeunes gens
de 18 à 60 ans, de 18 à 60 ans !
Suffit d'avoir eune grosse biroute.

Sur l'air du tra, dansez, voltigez les biroutes !
Ah, c'qu'in est heureux,
c'qu'in est heureux,
c'qu'in est heureux !
Ah, c'qu'in est heureux
d'avoir eune bielle biroute !
À c'qu'in est heureux
de pouvoir s'in servir !
Avec-avec du poil sous les ro-o-ses..

Quind l'société *elle s'ra prospère,*
in aquiét'ra un bieau drapeau
avec eune biroute in haut.
Et in dira quelle bielle biroute !

Quand l'président *i's'mariera,*
in ira tous à sin mariach',
avec eune boîte eut'cirach'
et in'i astiqu'ra s'biroute !

Quind l'président *i' mourira,*
in ira tous à s'n'interr'mint,
avec eus'biroute dins's'main.
Et in f'ra braire nos biroutes !

Et quand la guerre *elle éclat'ra,*
in ira tous à la frontière,
avec eus'biroute in l'air.
In s'batira à coups d'biroutes !

On n'est pas là pour se faire engueuler

(Vian, J. Walter - 1954)

Un beau matin de juillet, le réveil a sonné dès le lever du soleil,
et j'ai dit à ma poupée "Faut te s'couer, c'est aujourd'hui qu'i' passe."
On arrive sur le boul'vard, sans retard, pour voir défiler le roi d'Zanzibar.
Et sur-le-champ on est r'foulés par les agents, alors j'ai dit :

on n'est pas là pour se faire engueuler, on est là pour voir le défilé.
On n'est pas là pour se faire piétiner, on est là pour voir le défilé.
Si tout le monde était resté chez soi, ça f'rait du tort à la République,
laissez-nous donc qu'on le regarde.
Sinon plus tard quand la reine reviendra,
ma parole, nous on r'viendra pas.

L'jour de la fête à Julot, mon poteau, je l'ai invité dans un p'tit bistro
où l'on sert un beaujolais, vrai de vrai, un nectar de première.
On est sorti très à l'aise, et voilà que j'ai eu l'idée de l'ram'ner chez moi.
Mais j'ai compris devant l'rouleau à pâtiss'rie, alors j'ai dit :

On n'est pas là pour se faire engueuler, on est là pour la fête à mon pote.
On n'est pas là pour se faire assommer, on est v'nus faire une petite belote.
Si tout le monde restait toujours tout seul ça serait d'une tristesse pas croyab',
ouvre cette porte et sors des verres.
Ne t'obstine pas, ou sans ça l'prochain coup,
ma parole, j'rentre plus du tout.

Ma femme a cogné si fort cette fois-là, qu'on a trépassé l'soir même et voilà
qu'on se r'trouve au paradis vers minuit, devant Monsieur Saint Pierre.
Il y avait quelques élus qui rentraient, mais sitôt que l'on s'approche du guichet
on est r'foulés et Saint Pierre se met à râler, alors j'ai dit :

On n'est pas là pour se faire engueuler, on est v'nus essayer l'auréole.
On n'est pas là pour se faire renvoyer, on est morts, il est temps qu'on rigole.
Si vous flanquez les ivrognes à la porte, i'doit pas vous rester beaucoup d'monde,
portez-vous bien, mais nous on s'barre !
Alors on est descendus chez Satan,
et là-bas c'était épatant !

C'qui prouve qu'en protestant quand il est encore temps,
on peut finir par obtenir des ménagements !

On n'a pas tous les jours vingt ans

(C-L. Pottier, L. Raiter)

L'atelier d'couture est en fête, on oublie l'ouvrage un instant ;
car c'est aujourd'hui qu'Marinette vient juste d'avoir ses vingt ans.
Trottins, petites mains et premières ont toutes apporté des gâteaux
et Marinette, offrant l'porto, dit, joyeuse, en levant son verre :

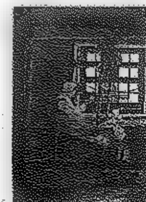
on n'a pas tous les jours vingt ans, ça nous arrive une fois seulement ;
ce jour-là passe hélas trop vite, c'est pourquoi faut qu'on en profite.
Si l'patron nous fait les gros yeux, on dira "Faut bien rire un peu !
Tant pis si vous n'êtes pas content on n'a pas tous les jours vingt ans !"

L'patron donne congé à ces p'tites, et comme le printemps leur sourit
à la campagne elles vont tout d'suite chercher un beau p'tit coin fleuri.
Dans une auberge, en pleine verdure, elles déjeunent sur le bord de l'eau ;
puis valsent au son d'un phono en chantant pour marquer la m'sure.

on n'a pas tous les jours vingt ans, ça nous arrive une fois seul'ment.
C'est le jour le plus beau d'la vie, alors on peut faire des folies.
L'occasion il faut la saisir, payons-nous un p'tit peu d'plaisir,
nous n'en f'rons pas toujours autant, on n'a pas tous les jours vingt ans !

Tous les amoureux d'ces d'moiselles sont venus le soir à leur tour ;
et l'on entend sous les tonnelles chanter quelques duos d'amour.
Passant par là, prêtant l'oreille, un bon vieux s'arrête en chemin ;
à sa femme, en prenant sa main, lui dit "Souviens-toi ma bonne vieille !"

On n'a pas tous les jours vingt ans, ça nous arrive une fois seulement.
Et quand vient l'heure de la vieillesse, on apprécie mieux la jeunesse.
De ce beau temps si vite passé on n'en profite jamais assez ;
et, plus tard, on dit tristement "On n'a pas tous les jours vingt ans !"



L'oncle Archibald

(Brassens, les italiques sont reprises)

Oh, vous les arracheurs de dents, tout les cafards, les charlatans, les prophètes,
comptez plus sur oncle Archibald pour payer les violons du bal *à vos fêtes*.

En courant sus à un voleur qui venait de lui chiper l'heure à sa montre,
oncle Archibald, coquin de sort, fit de sa majesté la mort *la rencontre*.

Telle une femme de petite vertu, elle arpentait le trottoir du cimetière ;
aguichant les hommes en troussant un peu plus haut qu'il n'est décent *son suaire*.

Oncle Archibald, d'un ton gouailleur, lui dit va-t-en faire pendre ailleurs ton squelette.
Fi des femelles décharnées, vive les belles un tantinet *rondelettes !*

Lors, montant sur ses grands chevaux, la mort brandit la longue faux d'agronome
qu'elle serrait dans son linceul et faucha d'un seul coup, d'un seul *le bonhomme*.

Comme il n'avait pas l'air content, elle lui dit "ça fait longtemps que je t'aime.
Et notre hymen à tout les deux était prévu depuis le jour de *ton baptême*.

Si tu te couche dans mes bras, alors la vie te semblera plus facile.
Tu y seras hors de portée des chiens, des loups, des hommes et des *imbéciles*.

Nul n'y contestera tes droits, tu pourras crier "vive le roi !" sans intrigues.
Si l'envie te prend de changer, tu pourras crier sans danger *"vive la ligue !"*

Ton temps de dupe est révolu, personne ne se paiera plus sur ta bête.
Les "plaît-il maître ?" auront plus cours, plus jamais tu n'auras à cour*ber la tête."*

Et mon oncle emboîta le pas de la belle, qui ne semblait pas si féroce.
Et les voilà bras-d'ssus bras-d'ssous, les voilà partis je n'sais où *faire leur noce*.

Au premier couplet



Operai i contadini

(les italiques sont bissées)

Operai e contadini
abbiamo perso le elezioni,
è stata colpa dei traditori
che han tradito la libertà.

Si son lasciati comperare
da quei signori capitalisti,
e han tradito i comunisti,
i suoi compagni lavorator.

Voialtre mamme dell'Italia,
che ancora un giorno si pentiranno,
e i lor figli ancor vedranno
abbandonare il suo casolar.

Cosa dirà poi Mario Scelba
con la sua celere questura,
ma i comunisti non han paura
difenderanno la libertà.

Forza compagni lavoratori,
che sempre uniti noi saremo,
e tutti in coro noi canteremo
Bandiera rossa la trionferà.

L'opportuniste

(J. Lanzmann, A. Segalen
- 1969, au refrain)

Je suis pour le communisme,
je suis pour le socialisme,
et pour le capitalisme
parce que je suis opportuniste.

Il y en a qui contestent,
qui revendiquent et qui protestent.
Moi je ne fais qu'un seul geste,
je retourne ma veste,
je retourne ma veste
toujours du bon côté.

Je n'ai pas peur des profiteurs,
ni même des agitateurs ;
j'fais confiance aux électeurs,
et j'en profite pour faire mon beurre.

Je suis de tous les partis,
je suis de toutes les parties ;
je suis de toutes les côteries,
je suis le roi des convertis.

Je crie vive la révolution,
je crie vive les institutions ;
je crie vive les manifestations,
je crie vive la collaboration.

Non jamais je ne conteste,
ni revendique, ni ne proteste.
Je ne sais faire qu'un seul geste,
celui de retourner ma veste,
celui de retourner ma veste,
toujours du bon côté.

Je l'ai tellement retournée
qu'elle craque de tous côtés.
A la prochaine révolution
je retourne mon pantalon.

L'orage *(Brassens)*

Parlez-moi de la pluie et non pas du beau temps,
le beau temps me dégoûte et m'fait grincer les dents ;
le bel azur me met en rage,
car le plus grand amour qui me fut donné sur terre,
je l'dois au mauvais temps, je l'dois à Jupiter ;
il me tomba d'un ciel d'orage.

Par un soir de novembre, à cheval sur les toits,
un vrai tonnerre de Brest avec des cris d'putois
allumait ses feux d'artifice.
Bondissant de sa couche en costume de nuit,
ma voisine affolée vint cogner à mon huis
en réclamant mes bons offices.

"Je suis seule et j'ai peur, ouvrez-moi, par pitié,
mon époux vient d'partir faire son dur métier.
Pauvre malheureux mercenaire,
contraint d'coucher dehors quand il fait mauvais temps
pour la bonne raison qu'il est représentant
d'une maison de paratonnerres."

En bénissant le nom de Benjamin Franklin,
je l'ai mise en lieu sûr entre mes bras câlins,
et puis l'amour a fait le reste.
Toi qui sèmes des paratonnerres à foison,
que n'en as-tu planté sur ta propre maison ?
Erreur on ne peut plus funeste.

Quand Jupiter alla se faire entendre ailleurs,
la belle, ayant enfin conjuré sa frayeur
et recouvré tout son courage,
rentra dans ses foyers faire sécher son mari
en m'donnant rendez-vous les jours d'intempérie.
Rendez-vous au prochain orage.

A partir de ce jour j'n'ai plus baissé les yeux,
j'ai consacré mon temps à contempler les cieux,
à regarder passer les nues.
A guetter les stratus, à lorgner les nimbus,
à faire les yeux doux au moindre cumulus,
mais elle n'est pas revenue.

Son bonhomme de mari avait tant fait d'affaires,
tant vendu ce soir-là de petits bouts de fer
qu'il était devenu millionnaire
et l'avait emmenée vers des cieux toujours bleus
des pays imbéciles où jamais il ne pleut,
où l'on ne sait rien du tonnerre.

Dieu fasse que ma complainte aille, tambour battant,
lui parler de la pluie, lui parler du gros temps
auquel on a tenu tête ensemble,
Lui conter qu'un certain coup de foudre assassin
dans le mille de mon cœur a laissé le dessin
d'une petite fleur qui lui ressemble.



Où l'on apprend que nous avons tout à gagner

(René Binamé - 2000)

Quand nous n'aurons plus rien à vendre, à marchander ni à troquer ;
quand il n'y aura plus de commerce, plus de marché,
plus de valeurs à échanger ni titres de propriété,
nous pourrons enfin décider des richesses que nous produirons,
et tout ce qui nous sera cher n'aura réellement plus de prix.

Quand nous ne serons plus à vendre, à engager, à licencier ;
quand nous n'aurons plus de monnaie, de bons d'échange ni de chéquier ;
plus de salaire, plus d'honoraires, plus de pourboire, plus de cachet ;
nous pourrons enfin nous parler sans avoir peur de nous montrer ;
sans psychologue, sans sexologue, nous pourrons enfin nous aimer.

Sans patron, sans notaire, sans gendarme, sans vigile,
sans prof, sans juge, sans contrôleur,
sans congés, sans loisirs, sans temps libre, sans vacances,
nous pourrons enfin vivre !

Où c'est qu'j'ai mis mon flingue ? *(Renaud)*

J'veux qu'mes chansons soient des caresses ou bien des poings dans la gueule,
à qui qu'ce soit que je m'adresse, j'veux vous remuer dans vos fauteuils.
Alors écoutez-moi un peu les pousse-mégots et les nez-d'boeuf,
les ringards, les folkeux, les journaleux.

D'puis qu'y a mon nom dans vos journaux, qu'on voit ma tronche à la télé,
où j'vends ma soupe empoisonnée, vous m'avez un peu trop gonflé.
J'suis pas chanteur pour mes copains, et j'peux êt' teigneux comme un chien.

J'déclare pas avec Aragon que l'poète a toujours raison.
La femme est l'avenir des cons et l'homme n'est l'avenir de rien.
Moi, mon avenir est sur le zinc d'un bistrot des plus cradingues,
mais bordel ! Où c'est qu'j'ai mis mon flingue ?

J'vais pas laisser emboucaner par les fachos, par les gauchos,
tous ces pauv' mecs endoctrinés qui foutent ma révolte au tombeau,
tous ceux qui m'traitent de démago dans leurs torchons qu'j'lirai jamais.
"Renaud c'est mort, il est récupéré."

Tous ces p'tit' bourgeois incurables qui parlent pas, qu'écrivent pas, qui bavent ;
qui vivront vieux leur vie d'minables, ont tous dans la bouche un cadavre.
T'façon j'chante pas pour ces blaireaux et j'ai pas dit mon dernier mot.

C'est sûr'ment pas un disque d'or ou un Olympia pour moi tout seul
qui me feront virer de bord, qui me feront fermer ma gueule ;
tant qu'y aura d'la haine dans mes s'ringues, je n'chanterai que pour les dingues.
Mais bordel ! Où c'est qu'j'ai mis mon flingue ?

Y a pas qu'les mômes dans la rue qui m'collent au cul pour une photo,
y a même des flics qui me saluent, qui veulent que j'signe dans leur calot.
Moi j'crache dedans et j'crie bien haut que l'bleu marine me fait gerber,
qu'j'aime pas l'travail, la justice et l'armée !

C'est pas d'main qu'on m'verra marcher avec des connards, qui vont aux urnes
choisir c'lui qui les f'ra crever ; moi, ces jours là, j'reste dans ma turne.
Rien a fout' de la lutte de crasse, tous les systèmes sont dégueulasses.

J'peux pas encaisser les drapeaux, quoi qu'le noir soit le plus beau ;
la Marseillaise, même en reggae, ça m'a toujours fait dégueuler,
les marches militaires ça m'déglingue, et vot' république moi j'la tringle.
Mais bordel ! Où c'est qu'j'ai mis mon flingue ?

D'puis qu'on m'a tiré mon canif, un soir au métro Saint-Michel,
j'fous plus les pieds dans une manif sans un nunchak ou un cocktail.
A Longwy comme à Saint-Lazare, plus de slogans face aux flicards,
mais des fusils, des pavés, des grenades !

Gueuler contre la répression en défilant Bastille-Nation
quand mes frangins crèvent en prison, ça donne une bonne conscience aux cons,
aux nez-d'boeuf et aux pousse-mégot qui foutent ma révolte au tombeau.

Si un jour j'me r'trouve la gueule par terre, sûr qu'ça s'ra d'la faute à Baader ;
si j'crève le nez dans le ruisseau, sûr qu'ça s'ra d'la faute à Bonnot.
Pour l'instant ma gueule est sur le zinc d'un bistrot des plus cradingues,
mais faites gaffe, j'ai mis la main sur mon flingue.

Pris de remords, Renaud versa les bénéfices de cette chanson aux Orphelins de la police.

Où sont tous mes amants ?

(Charlys, M. Vandair - 1935. Au refrain)

Où sont tous mes amants, tous ceux qui m'aimaient tant,
jadis, quand j'étais belle ? Adieu les infidèles !
Ils sont je ne sais où, à d'autres rendez-vous.
Moi, mon cœur n'a pas vieilli, pourtant. Où sont tous mes amants ?

Dans la tristesse et la nuit qui revient,
je reste seule, isolée sans soutien ;
sans nulle entrave mais sans amour,
comme une épave mon cœur est lourd.
Moi qui jadis ai connu le bonheur,
les soirs de fête et les adorateurs,
je suis esclave des souvenirs et cela me fait souffrir.

La nuit s'achève, et quand vient le matin
la rosée pleure avec tous mes chagrins.
Tous ceux que j'aime, qui m'ont aimée,
dans le jour blême sont effacés.
Je vois passer du brouillard sur mes yeux
tous ces pantins que je vois ce sont eux ;
luttant quand même, suprême effort, je crois les étreindre encore.

Où est-il donc ? *(V. Scotto, L. Carol, A. Decaye - 1936)*

Y en a qui vous parlent de l'Amérique, ils ont des visions de cinéma.
Ils vous disent "Quel pays magnifique, notre Paris n'est rien auprès d'ça !"
Ces boniments-là rendent moins timide, bref, on y part un jour de cafard.
Encore un d'plus qui, le ventre vide, à New-York cherchera un dollar.
Parmi les gueux et les proscrits, les émigrants au cœur meurtri,
il dira, regrettant Paris :

Où est-il mon moulin d'la place Blanche,
mon tabac et mon bistrot du coin ?
Tous les jours pour moi c'était dimanche,
où sont-ils, les amis, les copains ?
Où sont-ils tous mes vieux bals musette,
leurs javas au son d'l'accordéon ?
Où sont-ils tous mes repas sans galette,
avec un cornet d'frites à deux ronds ? Où sont-ils donc ?

Mais Montmartre semble disparaître, car déjà, de saison en saison,
des Abbesses à la place du Tertre, on démolit nos vieilles maisons.
Sur les terrains vagues de la Butte de grandes banques naîtront bientôt,
où ferez-vous alors vos culbutes, vous les pauvres gosses à Poulbot* ?
En regrettant le temps jadis, nous chanterons, pensant à Salis**,
Montmartre, ton *De Profundis*.

Où est-il mon moulin d'la place Blanche,
mon tabac et mon bistrot du coin ?
Tous les jours pour nous c'était dimanche,
où sont-ils, nos amis, nos copains ?
Où sont-ils tous nos vieux bals musette,
leurs javas au son d'l'accordéon ?
Où sont-ils tous nos r'pas sans galette,
avec un cornet d'frites à deux ronds ? Où sont-ils donc ?
Où sont-ils tous mes vieux bals musette,
leurs javas au son d'l'accordéon ?
Où sont-ils tous mes repas sans galette ?,
quand j'bouffais mêm' sans avoir un rond. Où sont-ils donc ?

* Poulbot, caricaturiste de l'époque
** Rodolphe Salis, à qui Bruant reprit le *Chat Noir*

Padam padam
(H. Contet, Norbert Glanzberg - 1951)

Cet air qui m'obsède jour et nuit, cet air n'est pas né d'aujourd'hui ;
il vient d'aussi loin que je viens, traîné par cent mille musiciens.
Un jour, cet air me rendra folle, cent fois j'ai voulu dire pourquoi,
mais il m'a coupé la parole : il parle toujours avant moi
et sa voix couvre ma voix.
Padam... padam... padam... Il arrive en courant derrière moi.
Padam... padam... padam... Il me fait le coup du *Souviens-toi.*
Padam... padam... padam... C'est un air qui me montre du doigt.
Et je traîne après moi, comme une drôle d'erreur,
cet air qui sait tout par cœur.

Il dit "Rappelle-toi tes amours, rappelle-toi puisque c'est ton tour.
Y a pas d'raison pour qu'tu n'pleures pas avec tes souvenirs sur les bras."
Et moi, je revois ceux qui restent, mes vingt ans font battre tambour.
Je vois s'entrebattre des gestes, toute la comédie des amours
sur cet air qui va toujours.
Padam... padam... padam... Des "je t'aime" de 14 juillet.
Padam... padam... padam... Des "toujours" qu'on achète au rabais.
Padam... padam... padam... Des "veux-tu, en voilà" par paquets.
Et tout ça pour tomber juste au coin d'la rue
sur l'air qui m'a reconnue.

Écoutez le chahut qu'il me fait
comme si tout mon passé défilait
Faut garder du chagrin pour après,
j'en ai tout un solfège sur cet air qui bat,
qui bat comme un cœur de bois.

Parachutiste

(Maxime Le Forestier)

Tu avais juste dix-huit ans quand on t'a mis un béret rouge,
quand on t'a dit "Rentre dedans tout ce qui bouge."
C'est pas exprès qu't'étais fasciste, parachutiste.

Alors, de combat en combat, s'est formée ton intelligence ;
tu sais qu'il n'y a ici-bas que deux engeances
les gens bien et les terroristes, parachutiste.

Puis on t'a donné des galons, héros de toutes les défaites,
pour toutes les bonnes actions que tu as faites.
Tu torturais en spécialiste, parachutiste.

Alors sont venus les honneurs, les décorations, les médailles,
pour chaque balle au fond d'un cœur, pour chaque entaille ;
pour chaque croix noire sur ta liste, parachutiste.

Mais, malheureusement pour toi, bientôt se finira ta guerre.
Plus de tueries, plus de combats, que vas-tu faire ?
C'est fini le travail d'artiste, parachutiste.

C'est plus qu'un travail de nana d'commander à ceux qui savent lire,
surtout qu't'as appris avec moi ce que veut dire
le mot "antimilitariste", parachutiste.

T'as rien perdu de ton talent, tu rates pas une embuscade
mais comme on n' tire plus vraiment, tu trouves ça fade.
C'est p't'êt' pour ça qu't'as les yeux tristes, parachutiste.

Mais si t'es vraiment trop gêné d'être payé à ne rien faire,
tu peux toujours te recycler chez tes p'tits frères.
J'crois qu'on engage dans la police, parachutiste.



Il partigiano

Il bersagliere ha cento penne,
e l'alpino ne ha una sola ;
il partigiano ne ha nessuna
e sta sui monti a guerreggiar. }x2

Là sui monti vien giù la neve
la tormenta dell'inverno,
ma se venisse anche l'inferno
il partigiano riman lassù. }x2

Quando viene la notte scura,
tutti dormono alla pieve ;
ma camminando sopra la neve
il partigiano scende in azion. }x2

Quando poi ferito cade
non piangetelo dentro al cuore,
perchè se libero un uomo muore
che cosa importa di morir. }x2

Partire partirò, partir bisogna

Partire partirò, partir bisogna
dove comanderà nostro sovrano ;
chi prenderà la strada di Bologna
e chi anderà a Parigi e chi a Milano.
Se tal partenza, o cara,
ti sembra amara, non lacrimare ;
vado alla guerra e spero di tornare.

Quando saremo giunti all'Abetone
riposeremo la nostra bandiera,
e quando si udirà forte il cannone
addio, Gigina cara, bona sera !
Ah, che partenza amara,
Gigina cara mi convien fare.
Sono coscritto e mi conviene marciare.

Di Francia e di Germania son venuti
a prenderci per forza militare,
però allorquando ci sarem battuti
tutti, mia cara, speran di tornare.
Ah, che partenza amara,
Gigina cara, Gigina bella.
Di me non udrai forse più novella.

The partisan
(adapté de ci-contre par Hy Zaret)

When they poured across the border,
I was cautioned to surrender,
this I could not do.
I took my gun and vanished.

No one asks me when I'm going,
no one asks me what I'm doing.
Comrade, you who know,
oh, you must keep my secret.

I have changed my name so often,
I've lost my wife and children,
but I've many friends
and some of them are with me.

An old woman gave us shelter,
kept us hidden in the garret,
then the soldiers came.
She died without a whisper.

There were three of us this morning,
I'm the only one this evening,
but I must go on.
The frontiers are my prison.

Oh the wind, the wind is blowing,
through the graves the wind is
blowing, freedom soon will come ;
then we'll come from the shadows.

Le partisan
(E. d'Astier de la Vigerie, dit "Bernard", Anna Marly - 1943)

Les Allemands étaient chez moi,
on m'a dit "résigne toi",
mais je n'ai pas pu.
Et j'ai repris mon arme.

Personne ne m'a demandé
d'où je viens et où je vais,
vous qui le savez
effacez mon passage.

J'ai changé cent fois de nom,
j'ai perdu femme et enfants,
mais j'ai tant d'amis.
Et j'ai la France entière.

Un vieil homme, dans un grenier,
pour la nuit nous a cachés,
l'ennemi l'a su.
Il est mort sans surprise.

Hier encore nous étions trois,
il ne reste plus que moi
et je tourne en rond
dans la prison des frontières.

Le vent souffle sur les tombes,
la liberté reviendra,
on nous oubliera.
Nous rentrerons dans l'ombre.

Pas de voyous dans mon bar *(Trotskids)*

Lorsque nous sommes entrés dans le troquet,
toutes les têtes se sont tournées vers nous.
On désirait juste boire un godet,
mais le patron est devenu comme fou.
Et il a hurlé "Pas de voyous dans mon bar !
Ils ont protesté. Tirez vous sans faire d'histoires,
et n'y remettez plus les pieds ! "

Nous lui avons expliqué patiemment
que ça faisait dix fois qu'on nous jetait,
que s'il ne nous servait pas immédiatement,
on aurait du mal à ret'nir Felipe.
Refrain

Paso del Ebro

El ejército del Ebro
Rum bala rum bala rum bala
una noche el río pasó.
Ay Carmela, ay Carmela !

Y a las tropas invasoras
buena paliza les dió.

El furor de los traidores
lo descarga su aviación.

Pero nada pueden bombas
donde sobra corazón.

Contraataques muy rabiosos,
deberemos resistir.

Pero igual que combatimos,
prometemos combatir.

L'armée de l'Ebre passa le fleuve une nuit et donna une bonne raclée aux troupes d'envahisseurs. La fureur des traîtres leur a envoyé l'aviation mais les bombes ne pourront rien là où il reste du cœur. Contre-attaque enragée, nous devrons résister. Tout comme nous avons combattu, nous promettons de combattre.

C'était en 36, pendant la guerre d'Espagne.
Plus tard, dans les 60's, d'autres couplets :

Ni naciones, ni banderas,
ni trapitos de colores.

Ningun lobo de la sierra
se dice sierrateniente.

A la mierda el matrimonio,
que nadie es dueno de nadie.

Pellegrin, che vien da Roma

(les deux lignes sont entrecoupées, puis reprises une fois. Dimostrazione)

Pellegrin, che vien da Roma
A va l'biroch
cun le scarpe rott' in pè.
biroch el va, (x 2)
Pellegrin, che vien da Roma
cun le scarpe rott' in pè.

Non appena fu arrivato,
all'osteria se ne andò.

Buona sera, signor oste
c'è una camera per me ?

Camera c'è ne una sola,
dove dorme me muier.

Se tu fossi un galantuomo,
dormiremmo tutti e tre.

Galantuomo l'era mio padre,
galantuomo pure me.

Per maggiore siccurezza
metterem' un campanell'.

Mezzanotte era suonata
Campanell' sentì a suonar.

Spurcaccion' del pellegrino
sa ghe fatt' a me muier ?

Lo basada e ribasada,
cuma i usa al me paes.

Se campassi anche cent'anni,
del pellegrin ne teni pè.

Un pèlerin, qui arrivait de Rome, chaussures usées aux pieds, se rend à l'hôtel. Bonsoir L'hôtelier, avez-vous une chambre ? Je n'ai que celle où dort ma femme. Si vous étiez galant homme, nous y dormirions à trois. Pour plus de sécurité, nous mettrons une clochette. Minuit sonnait lorsqu'elle fit de même. Saloperie de pèlerin, qu'as tu fait à ma meuf ? .., (que croyez-vous qu'il fit et refit ?)

People are strange

(Jim Morrison)

People are strange,
when you're a stranger ;
faces look ugly,
when you're alone.
Women seem wicked,
when you're unwanted ;
streets are uneven
when you're down.

When you're strange,
faces come out of the rain.
When you're strange,
no one remembers your name.
When you're strange,
When you're strange,
When you're strange !

Les gens sont étranges quand tu es étranger, les visages sont laids lorsque tu es seul. Les femmes semblent méchantes quand tu es indésirable, les rues sont chelou quand t'es à terre. Quand t'es étrange, les visages surgissent de la pluie, et personne ne se rappelle ton nom.

(Chanson du) Père Duchesne

(tous les couplets comme au premier)

Né en nonante-deux, *Nom de dieu !,* mon nom est Père Duchesne.
Né en nonante-deux, *Nom de dieu !,* mon nom est Père Duchesne.
Marat fut généreux*, *Nom de dieu !,* à qui lui porta haine.
Sang-dieu ! Je veux parler sans gêne, Nom de dieu !
Je veux parler sans gêne !

Coquins, filous, peureux, *Nom de dieu !* vous m'appelez canaille.
Dès que j'ouvre les yeux, *Nom de dieu !* jusqu'au soir je travaille,
Sang-dieu ! et je couche sur la paille !

On nous promet les cieux, *Nom de dieu !* pour toute récompense.
Tandis que ces messieurs, *Nom de dieu !* s'arrondissent la panse,
Sang-dieu ! nous crevons d'abstinence !

Pour mériter les cieux, *Nom de dieu !* voyez vous ces bougresses,
au vicaire le moins vieux, *Nom de dieu !* s'en aller à confesse,
Sang-dieu ! se faire p'loter les fesses !

Quand ils t'appellent gueux, *Nom de dieu !* sus à leur équipage !
Un pied sur le moyeu, *Nom de dieu !* pour venger cet outrage,
Sang-dieu ! crache leur au visage !

Si tu veux être heureux, *Nom de dieu !* pends ton propriétaire.
Coupe les curés en deux, *Nom de dieu !* fous les églises par terre,
Sang-dieu ! et l'bon dieu dans la merde !

Peuple trop oublieux, *Nom de dieu !* si jamais tu te lèves,
ne sois pas généreux, *Nom de dieu !* patrons, bourgeois et prêtres,
Sang-dieu ! méritent la lanterne !



** à l'origine, il était "un soyeux".*
Le Père Duchesne, *personnage - fictif et bien vénér - d'un journal éponyme paru pendant plusieurs périodes révolutionnaires (1790, 1848, 1871, etc). Ravachol, ce "copain qui avait d'l'envergure", aurait repris l'avant-dernier couplet sur l'échafaud, le 10 juillet 1892.*

Le Père Lapurge *(Constant Marie - 1896)*

Je suis le vieux père Lapurge,
pharmacien de l'humanité ;
contre sa bile je m'insurge
avec ma fille Égalité.
J'ai ce qu'il faut dans ma boutique,
sans le tonnerre et les éclairs,
pour bien purger toute la clique*
des affameurs de l'univers.

Son mal vient des capitalistes,
plus ou moins gras, à la ronger ;
en avant, les gars anarchistes,
fils de Marat, faut la purger !
J'ai du pétrole et de l'essence,
pour badigeonner les châteaux ;
des torches pour la circonstance,
à mettre en guise de flambeaux.

J'ai du picrate de potasse,
du souffre et du chlore en tonneaux,
pour assainir partout où passent
les empoisonneurs de cerveaux.
J'ai des pavés et de la poudre,
de la dynamite à foison,
qui rivalisent avec la foudre,
*pour débarbouiller l'horizon.***

Le gaz est aussi de la fête,
si l'on résiste à mes joyaux***
au beau milieu de la tempête,
je fais éclater ses boyaux.
J'ai poudre verte et mélinite,
de fameux produits mes enfants,
pour nous débarrasser plus vite
de ces mangeurs de pauvres gens.

J'ai pour les gavés de la table,
la bombe glacée, à servir
du haut d'un ballon dirigeable,
par les toits, pour les rafraîchir.
Voleuse et traître bourgeoisie,
prêtres et bandits couronnés,
il faut que d'Europe en Asie,
vous soyez tous assaisonnés.

Notes et couplet supplémentaire pour une version argotée
(qui ne s'intitule pas **la Mère Lamurge**, *mais c'était tentant)*

*watriner **pour vous enlever le ballon ***si vous résistez mes agneaux*

Pendant que le peuple s'étiole sur le pavé, sans boulotter,
Bourgeoisie, assez de la fiole !, avec ma purge il faut compter.
Ma boutique est toute la France mes succursales sont partout
où la faim pousse à la vengeance prends la bouteille et verse tout !

Petit homme qui vit d'espoir
(Lapointe - 1961)

Petit homme, qui vivait d'espoir,
rencontra sur la butte, un soir,
femme-enfant de grande beauté,
fille-fleur aux souliers crottés.
Aussitôt son cœur a bondi,
s'est senti l'âme d'un bandit,
y avait du bonheur à ravir
à une fille belle à ravir.
L'aborde et lui a dit "Bonsoir,
je suis l'homme le plus riche d'espoir.
J'en ai trop, j'en ai bien pour deux,
et de vous je suis amoureux.

J'ai l'espoir de toujours vous voir,
j'ai l'espoir d'bientôt vous avoir,
j'ai l'espoir de mettre à vos pieds
les richesses du monde entier."
A pris ses plus jolis espoirs,
les a mis dans un grand mouchoir,
à la belle il les a donnés,
mais la belle les a piétinés.
Elle a dit "le truc de l'espoir,
on m'l'a déjà fait, pas d'histoires ;
offre-moi des réalités
sinon sur moi faut pas compter."

Petit homme, qui vivait d'espoir,
a pleuré dans son grand mouchoir,
a pleuré tout ce qu'il savait
et aussi ce qu'il ignorait.
Est monté sur la tour Eiffel
et s'est élancé vers le ciel,
est retombé sur la chaussée,
son sang a tout éclaboussé.
Les passants, de sang tout tachés,
sont allés se faire détacher.
Du moment qu'y a des teinturiers,
faut bien les faire travailler.

Pétition d'un voleur à un roi
(Pierre-François Lacenaire - 1833, sur l'air de "Ah ! Daignez m'épargner le reste" *de Devienne.)*

Sire, de grâce, écoutez-moi :
sire, je reviens des galères.
Je suis voleur, vous êtes roi,
agissons ensemble en bons frères.
Les gens de bien me font horreur,
j'ai le cœur dur et l'âme vile ;
je suis sans pitié, sans honneur :
ah, faites-moi sergent de ville !

Là ! Je me vois déjà sergent,
c'est une maigre récompense.
L'appétit me vient en mangeant :
allons, sire, un peu d'indulgence !
Je suis hargneux comme un roquet,
d'un vieux singe j'ai la malice ;
or, en ce jeu vaudrais Gisquet :
faites-moi préfet de police !

Grands dieux ! Que je suis bon préfet,
toute prison est trop petite ;
ce métier pourtant n'est pas fait,
je le sens bien, pour mon mérite.
Je sais dévorer un budget,
je sais embrouiller un registre ;
je signerai votre monnaie,
Ah ! sire, faites-moi ministre !

Sire, que Votre Majesté
ne se mette pas en colère :
Le vœu que je vais exprimer
pourrait bien, ma foi, vous déplaire.
Je suis fourbe avare et méchant,
ma douceur n'est qu'une grimace ;
j'ai fait se pendre mes parents :
sire, cédez-moi votre place !

Le p'tit bal du samedi soir

(Jean Dréjac, Jean Delettre, Borel-Clerc - 1947)

Dans le vieux faubourg tout chargé d'amour, près du pont de La Villette,
un soir je flânais, un refrain traînait, un air de valse musette.
Comme un vieux copain, me prenant la main, il m'a dit "Viens !"
Pourquoi le cacher ?, ma foi j'ai marché, et j'ai trouvé
le p'tit bal du sam'di soir, où le cœur plein d'espoir
dansent les midinettes.
Pas de frais pour la toilette - pour ça vous avez l'bonsoir -
mais du bonheur plein les yeux de tous les amoureux
ça m'a touché, c'est bête.
Je suis entré dans la fête l'air digne et le cœur joyeux.

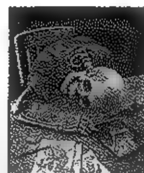
D'ailleurs il ne manquait rien, y avait tout c'qui convient
des moules et du vin rouge.
Au troisième flacon ça bouge, au quatrième on est bien.
Alors il vaut mieux s'asseoir, le patron vient vous voir
et vous dit "C'est la mienne".
Et c'est comme ça toutes les s'maines, au p'tit bal du sam'di soir.

Vous l'avez d'viné, j'y suis retourné, maint'nant je connais tout l'monde.
Victor et Titi, Fernand le tout p'tit, Nenesse et Mimi la blonde.
D'ailleurs de beaux yeux y en a tant qu'on veut, ils vont par deux ;
et v'la qu'dans les coins on est aussi bien qu'au Tabarin.
Au p'tit bal du sam'di soir, où le cœur plein d'espoir
dansent les midinettes.
Pas de frais pour la toilette - pour ça vous avez l'bonsoir -
mais du bonheur, des aveux, car tous les amoureux
se montent un peu la tête ;
quand l'accordéon s'arrête, ils vont s'asseoir deux par deux.

De temps en temps un garçon pousse une petite chanson,
ça fait rêver les filles ;
dans l'noir y a des yeux qui brillent, on croirait des p'tit lampions.
Oui, des lampions merveilleux du carnaval joyeux
de la fête éternelle ;
on serre un peu plus sa belle au p'tit bal du sam'di soir.

Un dimanche matin, avec Baptistin - c'est le patron d'la guinguette,
on s'est attablé, et nous avons joué au ch'min d'fer en tête-à-tête.
Comme il perdait trop, il a joué l'bistrot, j'ai dit "banco !"
J'ai gagné, ma foi, et depuis trois mois, il est à moi.
Le p'tit bal du sam'di soir, où le cœur plein d'espoir
dansent les midinettes.
Pas de frais pour la toilette - pour ça vous avez l'bonsoir -
mais du bonheur plein les yeux de tous les amoureux
ça m'a touché, c'est bête.
Je suis entré dans la fête l'air digne et le cœur joyeux.

Baptistin dans l'occasion n'avait plus d'situation
en perdant sa boutique ;
mais comme il m'est sympathique, alors j'l'ai pris comme garçon.
Et c'est lui qui sert à boire aux amoureux dans l'noir
dans la baraque en planches,
du samedi jusqu'au dimanche, au p'tit bal du sam'di soir !



Les petits papiers

(S. Gainsbourg)

Laissez parler les p'tits papiers,
à l'occasion, *papier-chiffon*,
puissent-il un soir, *papier buvard*,
vous consoler.

Laissez brûler les p'tits papiers,
papier de riz ou d'Arménie,
qu'un soir ils puissent, *papier maïs*,
vous réchauffer.

Un peu d'amour, *papier velours*,
et d'esthétique, *papier musique*,
c'est du chagrin, *papier-dessin*,
avant longtemps.

Laissez glisser, *papier glacé*,
les sentiments, *papier collant*,
ça impressionne, *papier carbone*,
mais c'est du vent.

Machin machine, *papier machine*,
faut pas s'leurrer, *papier doré*,
celui qui touche, *papier tue-mouche*,
est moitié fou.

C'est pas brillant, *papier d'argent*,
c'est pas donné, *papier monnaie*,
ou l'on en meurt, *papier à fleur*,
ou l'on s'en fout.

La Piémontaise *(vers 1705, on reprend les italiques)*

Ah ! Que j'ai le cœur à mon aise
quand j'ai ma mie auprès de moi ;
de temps en temps, je la regarde,
et je lui dis : embrasse-moi !

Comment veux-tu que je t'embrasse
quand on me dit du mal de toi ?
On dit que tu vas à la guerre
dans le Piémont, servir le roi.

Ceux qui t'ont dit cela, ma belle,
ils t'ont bien dit la vérité.
Mon cheval est dans l'écurie,
sellé, bridé, prêt à monter.

Quand tu seras dans ces grands guerres,
tu ne penseras plus à moi,
tu verras l'une, tu verras l'autre
qui sont cent fois plus belles que moi.

Si fait, si fait, si fait, ma belle,
je penserai toujours à toi
et je ferai faire une image
toute à la semblance de toi.

Quand je serai [z] à table à boire,
à mes camarades dirai
"Chers camarades, venez voir
celle que mon cœur a tant aimé.

Je l'ai aimée, je l'aime encore,
l'aimerai tant que je vivrai ;
l'aimerai quand je serai mort,
si c'est donné aux trépassés."

Alors j'ai versé tant de larmes
que trois moulins en ont tourné,
petits ruisseaux, grandes rivières
pendant trois jours ont débordé.



Petrolio

Petrolio bruceremo le chiese,
a morte lo stato borghese.
Petrolio bruceremo le chiese,
e noi vogliamo la libertà.

A morte il papa, viva Bakunin !
A morte il papa, viva Bakunin !

Su una stele di sterco di uccelli,
a morte il papa Pacelli.
Su una stele di sterco di uccelli,
e noi vogliamo la libertà.

A morte il papa, viva Bakunin ! (x 4)
A morte il papa !

Pétrole, nous brûlerons les églises ;
a mort l'État bourgeois.
Et nous voulons la liberté.
Mort au Pape, vive Bakounine.
Sur une tombe, une fiente d'oiseau ;
mort au Pape Pacelli.

Eugenio Maria Guiseppe Giovanni Pacelli.
Nom de cène entre 1939 et 1958 : "Pie XII".
19 ans de pontificat au cours desquels
sa sainteté fut moins prompt à condamner
le totalitarisme nazi que le totalitarisme
stalinien. *(établissez une comparaison).*

Picardie

(les VRP, Philippe Moja - 1992)

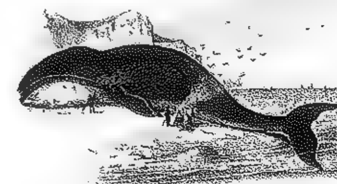
Bienvenue en Picardie, les vacances toujours réussies ;
venez respirer le grand air derrière la centrale nucléaire.
Bienvenue en Picardie, la côte d'Azur à moitié prix ;
plus de place dans le camping, il faut dormir
sur le parking ! Sur le parking !

Onze mois de l'année passée passés à travailler.
Un repos bien mérité, vivent les congés, congés payés !
Accident mortel, porte de La Chapelle,
la caravane est ruinée et la grand mère est *[couic !]* enterrée.
Oui enterrée en Picardie !

Enterrée en Picardie, finies les vacances pour Mamie ;
elle qui aimait tant les fleurs, elle a d'la chance dans son malheur.
Enterrée en Picardie, c'est le bonheur pour la vie ;
pas d'problème pour l'enterrement, l'assurance marche
À 100 % !

Après le cimetière, un bon plateau d'fruits d'mer
au restaurant du port, peut-être qu'on a eu tort.
Sur la plage, après midi, le doute n'est plus permis,
on cours à la pharmacie, voilà la pluie !
Quel ennui en Picardie ! Quel ennui en Picardie !

Quel ennui en Picardie, pas de soleil aujourd'hui ;
les journées ne sont pas si mièvres, aujourd'hui on a de la fièvre.
Quel ennui en Picardie, il faut rentrer sur Paris ;
plus que six mois de calvaire en attendant
les sports d'hiver en Picardie ! (x 4)



La plus bath des javas

(Georgius, Tremolo, 1925, au refrain)

Je vais vous raconter une histoire arrivée à Nana et Julot "Gueule d'Acier".
Pour vous raconter ça, il fallait une java, j'en ai fait une chouette, écoutez-là.
Mais j'vous préviens, surtout, j'suis pas poète du tout, mes couplets
n'riment pas bien mais j'm'en fous !
L'grand Julot et Nana, *sur un air de java*
s'connurent au bal musette, *sur un air de javette.*
Elle lui dit "j'ai l'béguin" *sur un air de javin.*
il répondit "Tant mieux", *sur un air déjà vieux !*
Ah, ah, ah, ah ! Écoutez ça si c'est chouette !
Ah, ah, ah, ah ! C'est la plus bath des javas !

Ils partirent tous les deux, comme des amoureux, à l'hôtel meublé du Pou nerveux.
Le lendemain, Julot lui dit "j' t'ai dans la peau", et il lui botta le bas du dos.
Elle lui dit "J'ai compris, tu veux d' l'argent, chéri.
J'en aurais à la sueur du nombril."
Alors elle s'en alla, *sur un air de java,*
Boul'vard de la Chapelle. *sur un air d'eau d'Javel.*
Elle s'vendit pour de l'or, *sur un air que j'adore,*
à 3 francs la séance *sur un air de jouvence.*

Julot pendant ce temps, ayant besoin d'argent, mijotait un vol extravagant.
Il chipa, lui, Julot, une rame de métro qu'il dissimula sous son paletot.
Le coup était bien fait, mais juste quand il sortait une roue péta dans son gilet.
Alors, on l'arrêta, *sur un air de java,*
mais rouge de colère, *sur un air de Javert*
dans le ventre du flic, *sur un air de javic*
il planta son eustache, *sur un air de jeune vache.*

Nana, ne sachant rien, continuait son tapin, six mois se sont passés ; un matin
elle rentre à la maison, mais elle a des frissons, elle s'arrête devant la prison.
L'échafaud se dresse là, l'bourreau qui n's'en fait pas
fait l'couperet à la pâte Oméga.
Julot vient à p'tits pas, *sur un air de java,*
c'est lui qu'on guillotine, *sur un air de javine.*
Sa tête roule dans l'panier, *sur un air de javier.*
et Nana s'évanouille, *sur un air de javouille.*

Police and thieves

(Junior Murvin - 1976)

Police and thieves in the streets.
[Oh yeah !]
Fighting the nation with their
guns and ammunition.
Police and thieves in the streets.
[Oh yeah !]
Scaring the nation with their
guns and ammunition.

From genesis to revelation,
the next generation
will be hear me. (bis)
All the crimes commited,
day by day ;
no one try to stop it, in anyway.
All the peacemakers
turn war officers...
Hear what I say !

Pocahontas (chaque fois)

(Ludwig von 88, au refrain)

Chaque fois, chaque fois
chaque fois que je te vois,
chaque fois que tu sors de chez moi
tu es complètement fraca.

Tu es arrivé hier
avec tes barbares de brothers ;
tu t'es incrusté veugra
sur le feuspli de Shiva.
Tu as ignoré la grâce des squaws
et les papooses au teint halé,
tu ne pensais qu'à keusmo
et à tésqua le calumet.

A peine entré dans l'tipi,
tu t'es jeté sur la bédave.
Tu m'as dit "Fais péter l'produit,
que je sorte complètement pouilldave."
Le temps d'aller sep' un coup
tu m'as pourri mon zedou,
et tu t'es cassé bien irie
chasser la limace dans la prairie.

Dans le zion bien zédo,
tu dansais avec ma squaw ;
devant tous les braves et les bisons
tu m'as foutu la tehon,
car tu danses le cha-cha
comme je cultive la zonga,
et tu te déhanches sur le beat
à la vitesse où je roule le shit.

Le poinçonneur des Lilas *(Serge Gainsbourg)*

J'suis l'poinçonneur des Lilas, le gars qu'on croise et qu'on n'regarde pas.
Y a pas d'soleil sous la terre, drôle de croisière,
pour tuer l'ennui, j'ai dans ma veste les extraits du Reader Digest.
Et dans c'bouquin y a écrit que des gars s'la coulent douce à Miami,
pendant c'temps que je fais l'zouave, au fond d'la cave.
Paraît qu'y a pas d'sot métier, moi j'fais des trous dans des billets.

J'fais des trous, des p'tits trous, encore des p'tits trous,
des p'tits trous, des p'tits trous, toujours des p'tits trous.
Des trous d'seconde classe, des trous d'première classe !
Refrain + des petits trous. (x4)

J'suis l'poinçonneur des Lilas ; pour Invalides changez à Opéra.
Je vis au cœur d'la planète, j'ai dans la tête
un carnaval de confettis, j'en amène jusque dans mon lit.
Et sous mon ciel de faïence, je n'vois briller que les correspondances.
Parfois je rêve je divague, je vois des vagues,
et dans la brume au bout du quai, j'vois un bateau qui vient m'chercher.

Pour m'sortir de ce trou où je fais des trous,
des p'tits trous, des p'tits trous, toujours des p'tits trous.
Mais l'bateau se taille, et j'vois qu'je déraille !
et je reste dans mon trou à faire des p'tits trous
Des p'tits trous, des p'tits trous, toujours des p'tits trous
des petits trous. (x4)

J'suis l'poinçonneur des Lilas, Arts et Métiers direct par Levallois.
J'en ai marre, j'en ai ma claque de ce cloaque ;
je voudrais jouer la fille de l'air, laisser ma casquette au vestiaire.
Un jour viendra j'en suis sûr, où j'pourrai m'évader dans la nature.
J'partirai sur la grand'route, coûte que coûte,
et si pour moi il n'est plus temps, je partirai les pieds devant.

J'fais des trous, des p'tits trous, encore des p'tits trous,
des p'tits trous, des p'tits trous, toujours des p'tits trous.
Y a d'quoi d'venir dingue, de quoi prendre un flingue !
s'faire un trou, un p'tit trou, un dernier p'tit trou
un p'tit trou, un p'tit trou, un dernier p'tit trou,
et on m'mettra dans un grand trou
où j'n'entendrai plus parler d'trous plus jamais d'trous,
de petits trous. (x4)

ZERO FRANC
TRANSPORTS GRATUITS POUR TOUS
ZERO FRAUDE

Pour me rendre à mon bureau *(Jean Boyer - 1945)*



Pour me rendre à mon bureau j'avais acheté une auto,
une jolie traction avant qui filait comme le vent.
C'était en juillet 39, je me gonflais comme un bœuf
dans ma fierté de bourgeois d'avoir une voiture à moi.
Mais vint septembre, et je pars pour la guerre, huit mois plus tard, en revenant :
réquisition de ma onze chevaux légère "Nein, verboten !" provisoir'ment.

Pour me rendre à mon bureau, alors, j'achète une moto,
un joli vélomoteur faisant du quarante à l'heure.
A cheval sur mon teuf-teuf, je me gonflais comme un bœuf
dans ma fierté de bourgeois de rentrer si vite chez moi.
Elle ne consommait presque pas d'essence ; mais presque pas c'est encore trop,
voilà qu'on me retire ma licence, j'ai dû revendre ma moto.

Pour me rendre à mon bureau, alors, j'achète un vélo.
Un très joli, tout nickelé, avec une chaîne et deux clefs.
Monté sur des pneus tous neufs, je me gonflais comme un bœuf
dans ma fierté de bourgeois d'avoir un vélo à moi.
J'en ai eu coup sur coup une douzaine, on m'les volait périodiquement.
Comme chacun d'eux valait le prix d'une Citroën, je fus ruiné très rapid'ment.

Pour me rendre à mon bureau, alors j'ai pris le métro,
ça ne coûte pas très cher et il y fait chaud l'hiver.
Alma, Iéna et Marbœuf, je me gonflais comme un bœuf
dans ma fierté de bourgeois de rentrer si vite chez moi.
Hélas, par économie de lumière, on a fermé bien des stations.
Et puis ce fut, ce fut la ligne toute entière qu'on supprima sans rémission.

Pour me rendre à mon bureau, j'ai mis deux bons godillots
et j'ai fait quatre fois par jour l'trajet à pied aller-retour.
Les Tuileries, le Pont Neuf, je me gonflais comme un bœuf,
fier de souffrir de mes cors pour un si joli décor.
Hélas, bientôt je n'aurai plus de godasses, le cordonnier ne ressemelle plus.
Mais en homme prudent et perspicace, pour l'avenir j'ai tout prévu.

Je vais apprendre demain à me tenir sur les mains,
j'irai pas très vite, bien sûr, mais je n'userai plus de chaussures.
J'verrai le monde de bas en haut, c'est peut-être plus rigolo.
J'n'y perdrai rien par surcroît, il est pas drôle à l'endroit !

Porta Romana bella

(quand il n'y a que deux lignes, on reprend la seconde puis la première)

Porta Romana bella, porta Romana
ci stan le ragazzine che te la danno,
ci stan le ragazzine che te la danno,
prima la buonasera e poi la mano.

E gettami giù la giacca ed il coltello,
che voglio vendicare il mio fratello.

La via a San Vittore l'è tutta sassi,
l'ho fatta l'altra sera a pugni e schiaffi.

In via Filangeri c'è una campana :
ogni volta che la sona l'è 'na cundana.

La via Filangeri è un gran serraglio,
la bestia più feroce è il commissario.

Prima faceva il ladro e poi la spia,
e adesso è delegato di Polizia.

O luna che rischiari le quattro mura
rischiara la mia cella ch'è tanto scura,
rischiara la mia cella ch'è tetra e nera,
la gioventù più bella morì in galera.

O luna, luna, luna che fai la spia
bacia la donna d'altri, ma non la mia.
Amore, amore, amore, amore un corno,
di giorno mangio e bevo, di notte dormo.

Ci sono tre parole in fondo al cuore :
la gioventù, la mamma e il primo amore.
La gioventù la passa, la mamma muore
e resti come un recorde col primo amore.

Premier couplet

El pozo Maria Luisa

(aka Santa Barbara bendita*,
Chaque couplet comme le premier)*

En el pozo Maria Luisa
trailalalalai lalalai...
En el pozo Maria Luisa
trailalalalai lalalai...
morrieron cuatro mineros,
mirá, mirá Maruxina, mirá
mirá como vengo yo.
morrieron cuatro mineros,
mirá, mirá Maruxina, mirá
mirá como vengo yo.

Traigo la camisa roja
de sangre de un compañero,

Traigo la cabeza rota,
que me la rompió un barreno,

Mañana son los entierros
de los cuatro pobres mineros,

Santa Barbara bendita,
patrona de los mineros,

Me cago en los capataces,
accionistas y esquiroles,

En el pozo Maria Luisa
morrieron cuatro mineros,

*Dans le puit "Marie Louise"
sont morts quatre mineurs.
Ma chemise est rouge
du sang d'un compagnon,
ma tête a été brisée par un baril.
Je chie sur les petits chefs,
actionnaires et jaunes.
Demain auront lieu les funérailles
des quatres pauvres mineurs.
Sainte Barbe bénie,
patrone des mineurs. (cherchez l'erreur)*

Poverty knock *(au refrain)*

Poverty, poverty knock, me loom it is saying all day,
Poverty, poverty knock, gaffer's too skinny to pay,
Poverty, poverty knock, keeping one eye on the clock,
I know I can guttle, when I hear my shuttle
go poverty, poverty knock.

Up every morning at five
I wonder that we keep alive,
stretching and yawning
on the cold morning,
it's back to the dreary old drive.

Oh dear, I'm going to be late,
gaffer is stood at the gate.
I'll be out of pocket,
me wages he'll dock it,
I'll have to buy bread on the slate.

And when our wages they bring,
we're often short of a string.
While we are fratching,
with gaffer for snatching,
we know to his brass he will cling.

Sometimes a shuttle flies out,
and gives some poor weaver a clout.
There she lies bleeding
with nobody's heeding,
and no one to carry her out.

Oh dear my poor head it sings,
I should have woven three strings.
But threads are breaking
and my back is aching,
oh dear, I wish I had wings.

We've got to wet our own yarn
by dipping it into the tarn.
It's wet and soggy
and makes us feel groggy,
and there's mice in that dirty old barn.

Tuner should tackle me loom,
but he'd rather sit himself doon.
He's far too busy,
a-courting our lizzie
and I can not get him to come.

(There is) **Power in a Union** *(Billy Bragg - 1989)*

There is power in a factory, power in the land,
power in the hand of the workers ;
but it all amounts to nothing if together we don't stand,
there is power in a Union !
Now the lessons of the past were all learned with workers blood,
mistakes of the bosses we must pay for !
From the cities and the farmlands to trenches full of mud,
war has always been the bosses way, sir !

The Union forever defending our rights !
Down with the blackleg, all workers unite.
With our brothers and our sisters together we will stand.
There is power in a Union !

Now I long for the morning that they realise
brutality and injust laws cannot defeat us.
But who'll defend the workers who cannot organise ?,
when the bosses send their lackeys out to cheat us ?

Money speaks for money, the Devil for his own.
Who comes to speak for the skin and the bone ?
What a comfort to the widow ?, a light to the child ?
There is power in a Union !
The Union forever defending our rights !
Stand with the picket all workers unite.
With our brothers and our sisters from many far off lands,
there is power in a Union !

Il y a de la puissance dans les usines, dans les terres, dans les mains des travailleurs,
mais elle ne sert à rien si nous ne luttons pas ensemble, il y a de la puissance dans un syndicat.
Les leçons du passé se sont écrites avec le sang des travailleurs, en payant les erreurs des patrons.
Des villes aux fermes, aux tranchées pleines de boue, les patrons profitent de la guerre.
Le syndicat défend nos droits. Soutenez les piquets de grève. Travailleurs unissons-nous,
nous tiendrons grâce à nos frères et sœurs. Maintenant j'attends qu'ils pigent que la brutalité
et les lois injustes ne peuvent nous vaincre. Mais qui va défendre les travailleurs inorganisés
quand les patrons envoient leurs laquais pour nous tromper ? Le fric parle pour le fric, le diable
pour lui-même. Qui parle de chair et d'os ?, réconforte la veuve ?, apporte la lumière à l'enfant ?
Tous avec nos frères et sœurs étrangers, il y a de la puissance dans un syndicat.

The preacher and the slave (*aka* Pie in the sky)

(Joe Hill - 1911, sur l'air de
Sweet bye and bye, *au refrain)*

Long-haired preachers come out every night
try to tell you what's wrong and what's right ;
but when asked how 'bout something to eat,
they will answer with voices so sweet :

You will eat, bye and bye,
in that glorious land above the sky.
Work and pray, live on hay,
you'll get pie in the sky when you die - that's a lie !

And the Starvation Army they play,
they sing and they clap and they pray
'till they get all your coin on the drum ;
but they'll tell you when you're on the bum :

Holy Rollers and jumpers come out,
and they roll and they jump and they shout.
Give your money to Jesus they say,
he will cure all diseases today.

If you fight hard for children and wife,
try to get something good in this life.
"You're a sinner and bad man, they tell,
when you die you will sure go to hell.

Workingmen of all countries, unite,
side by side, we for freedom shall fight.
When the world and its wealth we have gained,
to the grafters we'll sing this refrain :

You will eat, bye and bye,
when you've learned how to cook and to fry - make a pie.
Chop some wood, 't will do you good,
and you'll eat in the sweet bye and bye - that's no lie !

Joe Hill, *aka* "Don't mourn, organize !"a été fusillé le 19 novembre 1915.
(Voir aussi la chanson de Joan Baez) Page suivante, l'adaptation en français.

(*Preacher and the slave* adapté par Fred B. qui précise *"quelques syllabes en trop par-ci par-là mais ça rentre."* Au refrain

Chaq' soir sortent des prêtres aux cheveux longs
qui t'expliquent c'qui est mal, c'qui est bon
Mais si tu d'mandes quekchose à manger,
ils te répondront d'une voix sucrée

Tu mang'ras, plaise à Dieu,
dans ce glorieux pays
au d'là des cieux.
(monte-là d'ssus)
Travaille et prie, et bouffe du foin,
t'auras d'la tarte au ciel
quand tu s'ras défunt
(c'est du flan !)

A l'Armée du salut ils font du bruit,
ils chantent ils applaudissent et ils prient
pour avoir ta monnaie dans la timballe
et constater que tu crèves la dalle.

Quand tu t'bats pour tout' les bonn' choses de la vie,
ils te conseillent d'arrêter tous les conflits,
d'te mettre à g'noux devant les patrons
à moins d'aller direct en enfer sinon.

Compagnes et compagnons de tous pays unité,
côte à côte luttons pour la liberté.
La terre entière et ses richesses dans nos mains
nous chant'rons à tous les escrocs ce refrain :
tu mangeras, nom de dieu quand tu sauras cuisiner et faire un feu.
Coupe du bois, couds un peu et tu mang'ras ici-bas, nom de dieu.
(J'veux mon n'veu !)

Lo presoner de Forcauquier *(Au refrain)*

Ausi campanejar la gleisa de San-Maime
que son triolejar sembla me dire t'aime.

Aici dins ma preson,
ma vida se debana,
debana, debana.
Totara a plus de lana.

L'odor de flor de mai me ven de l'Aloeta,
deu n'iaguer mai que mai en jusqu'a plan d'oreta.

Vesi dau fenestron lo vielh casteu de Mana
onte son lei potons que me fasia la Joana.

Es rufe mon linçou que ma susor la banha,
totara veni fou tant me roiga la lanha.

Le prince d'Orange *(trad. XVIème siècle, arr. Malicorne. Tous les couplets comme au premier)*

C'est le prince d'Orange, tôt matin s'est levé,
est allé voir son page *"Va seller mon coursier".*
Que maudit soit la guerre ! "Va seller mon coursier".

Est allé voir son page "Va seller mon coursier".
Mon beau prince d'Orange, *où voulez-vous aller ?*

Mon beau prince d'Orange, où voulez-vous aller ?
Je veux aller en Flandres, *où le roi m'a mandé.*

Je veux aller en Flandres, où le roi m'a mandé.
Mis la main sur la bride, *le pied dans l'étrier.*

Mis la main sur la bride, le pied dans l'étrier.
Je partis sain et sauf *et j'en revins blessé.*

Je partis sain et sauf et j'en revins blessé.
De trois grands coups de lance *qu'un Anglais m'a donné.*

De trois grands coups de lance qu'un Anglais m'a donné.
J'en ai un à l'épaule *et l'autre à mon côté.*

J'en ai un à l'épaule et l'autre à mon côté.
un autre à la mamelle, *on dit que j'en mourrai.*

un autre à la mamelle, on dit que j'en mourrai.
Le beau prince d'Orange *est mort et enterré.*

Le beau prince d'Orange est mort et enterré.
L'ai vu porté en terre *par quatre cordeliers.*

La princesse et le croque-note

(Brassens)

Jadis, au lieu du jardin que voici, c'était la zone et tout ce qui s'ensuit,
des masures, des taudis insolites ;
des ruines pas romaines pour un sou, quant à la faune habitant là-dessous
c'était la fine fleur, c'était l'élite.

La fine fleur, l'élite du pavé, des besogneux, des gueux, des réprouvés,
des mendiants rivalisant de tares ;
des chevaux de retour, des propres à rien, ainsi qu'un croque-note, un musicien,
une épave accrochée à sa guitare.

Adoptée par ce beau monde attendri, une petite fée avait fleuri
au milieu de toute cette bassesse.
Comme on l'avait trouvée prés du ruisseau, abandonnée en un somptueux berceau,
à tout hasard, on l'appelait princesse.

Or, un soir -dieux du ciel, protégez-nous !, la voila qui monte sur les genoux
du croque-note et doucement soupire,
en rougissant quand même un petit peu, "C'est toi que j'aime et si tu veux tu peux
m'embrasser sur la bouche, et même pire.

- Tout beau, princesse, arrête un peu ton tir, j'ai pas tellement l'étoffe du satyre,
tu as treize ans, j'en ai trente qui sonnent.
Grosse différence, et je ne suis pas chaud pour tâter d'la paille humide du cachot.
- Mais croque-note, j'dirai rien à personne."

- N'insiste pas, fit-il d'un ton railleur, d'abord tu n'es pas mon genre, et d'ailleurs
mon cœur est déjà pris par une grande."
Alors princesse est partie en courant, alors princesse est partie en pleurant,
chagrine qu'on ait boudé son offrande.

Y a pas eu détournement de mineure, le croque-note, au matin de bonne heure,
à l'anglaise a filé dans la charrette
des chiffonniers, en grattant sa guitare. Passant par là quelques 20 ans plus tard,
il a le sentiment qu'il le regrette.

Putain de toi *(Brassens - 1954, au refrain)*

En ce temps-là, je vivais dans la lune,
les bonheurs d'ici-bas m'étaient tous défendus.
Je semais des violettes et chantais pour des prunes,
et tendais la patte aux chats perdus.
Ah ah ah ah, putain de toi !
Ah ah ah, pauvre de moi !

Un soir de pluie v'là qu'on gratte à ma porte ;
je m'empresse d'ouvrir, sans doute un nouveau chat.
Nom de dieu, l'beau félin que l'orage m'apporte
c'était toi, c'était toi, c'était toi.

Les yeux fendus et couleur de pistache,
t'as posé sur mon cœur ta patte de velours.
Fort heureusement pour moi, t'avais pas de moustaches,
et ta vertu ne pesait pas trop lourd.

Aux quatre coins de ma vie de bohème
tu as promené, tu as promené le feu de tes vingt ans.
Et pour moi, pour mes chats, pour mes fleurs, mes poèmes
c'était toi la pluie et le beau temps.

Mais le temps passe et fauche à l'aveuglette.
Notre amour mûrissait à peine que déjà
tu brûlais mes chansons, crachais sur mes violettes
et faisais des misères à mes chats.

Le comble enfin, misérable salope,
comme il n'restait plus rien dans le garde-manger,
t'as couru sans vergogne, et pour une escalope,
te jeter dans le lit du boucher.

C'était fini, t'avais passé les bornes,
et, r'nonçant aux amours frivoles d'ici-bas
j'suis r'monté dans la lune en emportant mes cornes,
mes chansons, et mes fleurs, et mes chats.



El pueblo unido jamas sera vencido *(Sergio Ortega - 1973)*

El pueblo unido jamás será vencido ! (x3)
De pie, cantad, que vamos a triunfar.
Avanzan ya banderas de unidad,
y tú vendrás marchando junto a mí
y así verás tu canto y tu bandera
florecer, la luz de un rojo amanecer
anuncia ya la vida que vendrá.
De pie, luchar, el pueblo va a triunfar.
Será mejor la vida que vendrá
a conquistar nuestra felicidad,
y en un clamor mil voces de combate
se alzarán, dirán, canción de libertad,
con decisión la patria vencerá.

Y ahora el pueblo que se alza en la lucha
con voz de gigante gritando "Adelante !"
El pueblo unido jamás será vencido ! (bis)

La patria está forjando la unidad,
de norte a sur se movilizará ;
desde el Salar ardiente y mineral
al Bosque Austral,
unidos en la lucha y el trabajo irán
la patria cubrirán.
Su paso ya anuncia el porvenir.
De pie, cantad que el pueblo va a triunfar,
millones ya imponen la verdad.
De acero son ardiente batallón.
Sus manos van llevando la justicia
y la razón, mujer,
con fuego y con valor,
ya estás aquí junto al trabajador.

Le peuple qui entre en lutte crie d'une voix de géant "en avant !". Uni il ne sera jamais vaincu ! Écrite pendant l'Unitad Popular chilienne, 3 mois avant le coup d'État *"CIA friendly"* de Pinochet.

Quand j'suis paf
(Marguerite Deval - 1932, au refrain)

Quand j'suis paf, [paf-paf-paf]
ça me chatouille le pif, [pif-pif-pif]
Ça fait que j'ai l'piff-paff, [paf-paf-paf]
et que j'ai mal aux tifs. [tifs-tifs-tifs]

Quand j'suis paf, [paf-paf-paf]
j'ai l'œil contemplatif, [tif-tif-tif]
mais j'ai la bouche en staff-staff
et mes tifs-tifs ont le taff,
quand j'suis paf.

Parfois quand j'bois, c'est rigolo,
mon cerveau danse le tango ;
et quand ça m'arrive certains soirs,
je vois tout en noir.
Ou bien je m'crois au paradis,
et sans arrêt je ris, je ris ;
ça me donne envie d'chanter,
ou de chahuter, ou de sangloter.
Cela prouve tout simplement
qu'aux mêmes causes
l'effet peut être différent.

Quand je bois du *Moulin à vent*,
mon esprit tourne à tous les vents ;
une petite bouteille de *Chablîs*
me verse l'oubli.
Lorsque j'ai bu un peu d'Saumur,
j'm'amuse à faire les pieds au mur ;
je comprends tout de travers,
j'vois tout à l'envers,
dans tout je me perds.
Mais ça prouve tout simplement
que j'ai du cran et du tempérament.

Quand la mer monte
(J-C. Darnal - 1968)

Tout près du cap Gris-Nez,
quand j'ai fini d'pêcher,
on s'retrouve chez Lèonce,
on est onze.
On mesure les poissons,
en vidant des canons,
et on passe vite le cap car ça tape.

Bientôt plus d'cap Gris-Nez,
encore moins d'cap Blanc-Nez,
ce qu'on voit c'est nos nez
tout rouges et
quand les verres que je lève
ôtent le sel sur mes lèvres,
moi, je pense à Marie qu'est partie.

Quand la mer monte,
j'ai honte, j'ai honte ;
quand elle descend, je l'attends.
A marée basse,
elle est partie, hélas,
à marée haute, avec un autre.

Lors le nez dégrisé,
je quitte l'estaminet,
et j'regarde en rêvant, le ridant.
D'l'aut' côté de la mer,
les collines d'Angleterre
montrent que l'monde par ici
est tout p'tit.

Et à gorge déployée
sur le flot déchaîné,
je l'appelle à grands cris :
"R'viens Marie !"
P't'êt' qu'à la molliment,
pour pêcher qu'c'est l'bon temps,
mon filet m'la rendra dans mes bras.

Quand on s'promène au bord de l'eau *(1936, au refrain)*

Du lundi jusqu'au sam'di,
pour gagner des radis,
quand on a fait sans entrain
son boulot quotidien ;
subi le propriétaire,
l'percepteur, la boulangère,
et trimballé sa vie d'chien
le dimanche, viv'ment,
on file à Nogent,
alors, brusquement,
tout paraît charmant !

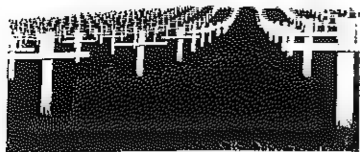
Quand on s'promène au bord de l'eau,
comme tout est beau, quel renouveau !
Paris au loin nous semble une prison,
on a le cœur plein de chansons.

L'odeur des fleurs nous met tout à l'envers,
et le bonheur nous saoule pour pas cher ;
chagrins et peines de la semaine,
tout est noyé dans le bleu, dans le vert.

Un seul dimanche au bord de l'eau,
aux trémolos des p'tits oiseaux,
suffit pour que tous les jours semblent beaux
quand on s'promène au bord de l'eau !

J'connais des gens cafardeux
qui tout l'temps s'font des ch'veux,
et rêvent de filer ailleurs,
dans un monde meilleur.
Ils dépensent des tas d'oseille
pour découvrir des merveilles,
ben moi, ça m'fait mal au cœur !
Car y a pas besoin, pour trouver un coin
où l'on se trouve bien, de chercher si loin.

Interprétée par Gabin in La Belle équipe, *le film aux deux fins de Julien Duvivier*



Quand un soldat

(F. Lemarque - 1952)

Fleur au fusil, tambour battant, il va ;
il a 20 ans, un cœur d'amant qui bat ;
un adjudant pour surveiller ses pas ;
et son barda contre ses flancs qui bat.

Quand un soldat s'en va-t-en guerre il a
dans sa musette son bâton d'maréchal,
quand un soldat revient de guerre il a
dans sa musette un peu de linge sale.

Partir pour mourir un peu
à la guerre, à la guerre.
C'est un drôle de petit jeu
qui n'va guère aux amoureux.
Pourtant, c'est presque toujours
quand revient l'été
qu'il faut s'en aller.
Le ciel regarde partir
ceux qui vont mourir
au pas cadencé.
Des hommes, il en faut toujours,
car la guerre, car la guerre
se fout des serments d'amour,
elle n'aime que l'son du tambour.

Quand un soldat s'en va-t-en guerre il a
des tas d'chansons et des fleurs sous ses pas.
Quand un soldat revient de guerre il a
simplement eu d'la veine et puis voilà.

Quando che muore un prete

Quando che muore un fre,
suonao le campane ;
piangono le puttane
ch'è morto un avventor.

Quando che muore un papa,
suonano il miserere ;
ma io c'ho un gran piacere
ch'è morto un puttanier.

Quando che muoio io
non voglio preti e cristi,
ma la bandiera rossa
dei veri socialisti,
e la bandiera nera
dei veri anarchisti.

Quand meurt un frère, les clochent sonnent et les prostituées pleurent un client. Quand un pape meurt, on a droit au miserere, mais quelle joie de perdre une telle saloperie. Ni prêtres ni christs quand je mourrai, mais le drapeau rouge des socialistes, et le noir des anarchistes.



Quatre-vingt quinze pour cent *(Brassens, au refrain)*

La femme qui possède tout en elle
pour donner le goût des fêtes charnelles,
la femme qui suscite en nous tant de passion brutale,
la femme est avant tout sentimentale !
Main dans la main, les longues promenades,
les fleurs, les billets doux, les sérénades,
les crimes, les folies que pour ses beaux yeux l'on commet
la transportent, mais
quatre-vingt-quinze fois sur cent, la femme s'emmerde en baisant.
Qu'elle le taise ou le confesse,
c'est pas tous les jours qu'on lui déride les fesses.
Les pauvres bougres convaincus du contraire sont des cocus.
A l'heure de l'œuvre de chair, elle est souvent triste, peuchère.
S'il n'entend le cœur qui bat, le corps non plus ne bronche pas.

Sauf quand elle aime un homme avec tendresse,
toujours sensible alors à ses caresses.
Toujours bien disposée, toujours encline à s'émouvoir,
elle s'emmerde sans s'en apercevoir !
Ou quand elle a des besoins tyranniques,
qu'elle souffre de nymphomanie chronique.
C'est elle qui fait alors passer à ses adorateurs de fichus quarts d'heure !

Les "encore", les "c'est bon", les "continue"
qu'elle crie pour simuler qu'elle monte aux nues,
c'est pure charité, les soupirs des anges ne sont
en général que de pieux mensonges !
C'est à seule fin que son partenaire se croie un amant extraordinaire ;
que le coq imbécile et prétentieux perché dessus ne soit pas déçu.

J'entends aller bon train les commentaires
de ceux qui font des châteaux à Cythère.
"C'est parce que tu n'es qu'un malhabile, un maladroit,
qu'elle conserve toujours son sang-froid."
Peut-être, mais si les assauts vous pèsent
de ces petits m'as-tu-vu-quand-je-baise,
mesdames, en vous laissant manger le plaisir sur le dos, chantez *in petto*

Quei briganti neri
(on reprend les italiques)

E quei briganti neri mi hanno arrestato,
in una cella scura mi han portato.
Mamma, non devi piangere
per la mia triste sorte :
piuttosto di parlare
vado alla morte.

E quando mi portarono alla tortura,
legandomi le mani alla catena :
tirate pure forte
le mani alla catena,
piuttosto di parlare
torno in galera.

E quando mi portarono al tribunale,
dicendo se conosco il mio pugnale :
Sì, sì che lo conosco,
ha il manico rotondo,
nel cuore dei fascisti
lo cacciai a fondo.

E quando l'esecuzione fu preparata,
fucile e mitraglie eran puntate,
non si sentiva i colpi,
ma il grido di un ribelle,
io credo solo all'uomo,
non alle stelle.

Non si sentiva i colpi
della fucilazione,
ma si sentiva un grido
*"Rivoluzione!"**

* *Dans la version originale,*
le couplet final faisait tricolore :
Non si sentiva i colpi, i colpi di mitraglia,
Ma si sentiva un grido : "Viva l'Italia!"
On préférera donc la version présentée ici,
*à la bolognaise sauce d'*Hard Coro di marchi.



Qui veut chasser une migraine

Qui veut chasser une migraine
n'a qu'à boire toujours du bon ;
et maintenir sa table pleine
de cervelas et de jambon.

L'eau ne fait rien
que pourrir le poumon,
boute, boute, boute,
boute compagnon.
Vide-nous ce verre
et nous le remplirons !

Le vin goûté par ce bon père,
qui s'en rendit si bon garçon,
nous fait discourir sans grammaire
et nous rend savants sans leçon.

Loth, buvant dans une taverne,
de ses filles enfla le sein ;
montrant qu'un sirop de taverne
passe celui du médecin.

Buvons donc tous à la bonne heure
pour nous émouvoir le rognon ;
et que celui d'entre nous meurt
qui dédira son compagnon.

La rabbia esplode a Reggio Calabria *(1971)*

Reggio la rabbia esplode,
la miccia brucia già,
ma chi l'accesa sono gli stessi
che vendon fame qua.

Il capoluogo serve
alla DC e ai mafiosi
per ottenere ancor più potere
di quello che hanno già.

Il sindaco Battaglia
serve da copertura
dietro agli agrari, i proprietari
e tutta la mafia nera.

Non costa far promesse
alla povera gente,
che cosa importa se alla fine
si fan scannar per niente ?

Le barricate a Sbarre,
la gente spara già,
spara miseria, spara la fame
ma non sa contro chi.

Refrain

Fascisti con le bombe,
mafiosi col potere,
i proletari solo le braccia
hanno da far valere.

Fascisti quelle bombe
vi scoppieranno in mano,
i comunisti alla violenza
hanno risposto no.

Reggio la rabbia esplode,
la gente adesso sa
contro chi deve usare la rabbia
fascismo non passerà. (x2)

Ramon Perez
(Les VRP, au refrain)

[parlé]
Ce soir, tu t'es couché à neuf heures,
dans ton petit cœur c'est le bonheur,
les draps légers te caressent
la raie des cheveux.
L'immeuble avec toi s'est endormi.
Seule, au troisième, une lueur luit.
Pauvre espagnol sans soleil,
Ramon Perez n'a pas sommeil !

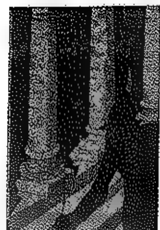
Ramon Perez (x 5) ne peut pas dormir ! (bis)

Tu es blonde, il est brun ;
ton corps est beau, il est vilain.
Tu aimes les hommes à fric ;
il gagne sa vie à la fabrique.
Quand tu rentres le soir,
Ramon est là dans l'escalier ;
il est là pour te voir,
mais tu n'veux pas le regarder !

Un jour comme tous les jours,
tu l'as croisé dans l'escalier ;
le regard plein de braise,
il t'a proposé une bonne bouffe.
Chez lui les tentures rouges
rivalisaient de saleté,
les madonnes dans ce bouge
avaient des airs de prostituées !

Il t'a mise à genoux,
t'a demandé d'faire le taureau *[olé !]* ;
il avait l'air d'un fou
quand il a mis son sombrero.
A coups de banderilles
ton petit corps il mutila ;
que c'est triste, pour une fille,
de finir dans la paella !

Ramon Perez (x 5) a envie de vomir !



La Ravachole *(Sébastien Faure - 1893, sur l'air de La Carmagnole)*

Dansons la Ravachole,
vive le son, vive le son ;
dansons la Ravachole,
vive le son d'l'explosion !

Dans la grand' ville de Paris, *(bis)*
il y a des bourgeois bien nourris, *(bis)*
il y a les miséreux qui ont le ventre creux.
Ceux là ont les dents longues,
vive le son, vive le son ;
ceux là ont les dents longues,
vive le son d'l'explosion !

Il y a les magistrats vendus, *(bis)*
il y a les financiers ventrus, *(bis)*
il y a les argousins, mais pour tous ces coquins
il y a d'la dynamite, vive le son...

Il y a les sénateurs gâteux, *(bis)*
Il y a les députés véreux, *(bis)*
Il y a les généraux, assassins et bourreaux.
Bouchers en uniforme, vive le son...

Ah ! nom de dieu, faut en finir ! *(bis)*
Assez longtemps geindre et souffrir ! *(bis)*
Pas de guerre à moitié, plus de lâche pitié !
Mort à la bourgeoisie, vive le son...

Red red wine

(Neil Diamond - 1968)

Red, red wine, go to my head,
make me forget that I
still need her so.

Red, red wine it's up to you,
all I can do, I've done,
But memories wont go,
no, memories wont go.

I'd have sworn that, with time,
thoughts of you would leave my head.
I was wrong, and I find
just one thing makes me forget.

Red, red wine stay close to me,
don't let me be alone
it's tearing apart
my blue, blue heart.

Révolte *(Sébastien Faure - 1886. Au refrain)*

Nous sommes les persécutés de tous les temps et de toutes les guerres,
toujours nous fûmes exploités par les tyrans et leurs cerbères.
Mais nous ne voulons plus fléchir sous le joug qui courba nos pères,
car nous voulons nous affranchir de ce qui cause nos misères.

Église, parlement, magistrature, État, militarisme,
patrons et gouvernants, débarrassons-nous du capitalisme !
Pressant est notre appel, donnons l'assaut au monde autoritaire,
et d'un cœur fraternel nous réaliserons l'idéal libertaire.

Ouvriers ou bien paysans, travailleurs de la terre ou de l'usine,
nous sommes dès nos jeunes ans réduits au labeur qui nous mine.
D'un bout du monde à l'autre bout, c'est nous qui créons l'abondance,
c'est nous tous qui produisons tout, et nous vivons dans l'indigence.

L'état nous écrase d'impôts ; il faut payer ses juges, sa flicaille.
Et si nous protestons trop haut, au nom de l'ordre on nous mitraille.
Les maîtres ont changé cent fois, c'est le jeu de la démocratie.
Quels que soient ceux qui font les lois, c'est toujours la même supercherie.

Pour défendre les intérêts des flibustiers de la grande industrie,
on nous ordonne d'être prêts à mourir pour notre patrie.
Nous ne possédons rien de rien, nous avons horreur de la guerre.
Voleurs, défendez votre bien, ce n'est pas à nous de le faire !

Déshérités, soyons amis, mettons un terme à nos tristes disputes.
Debout ! Ne soyons plus soumis, organisons la grande lutte.
Tournons le dos aux endormeurs qui bercent la misère humaine.
Clouons le bec aux imposteurs qui sèment entre nous la haine.

Partout sévit l'autorité : des gouvernements l'internationale
jugule notre liberté, dont le souffle n'est plus qu'un râle.
L'heure a sonné de réagir ; en tout lieu la révolte gronde.
Compagnons, sachons nous unir contre tous les maîtres du monde !



Les ricochets *(Brassens - 1976. On reprend les italiques)*

J'avais dix-huit ans tout juste, et, quittant ma ville natale,
un beau jour, o gue, je vins débarquer dans la capitale.
J'entrai pas au cri d'A nous deux Paris ! en Ile-de-France,
que ton Rastignac n'ait cure, O Balzac ! *de ma concurrence.*
Gens en place, dormez sans vous alarmer, rien ne vous menace ;
ce n'est qu'un jeune sot qui monte à l'assaut du p'tit montparnasse.
On s'étonnera pas si mes premiers pas tout droit me menèrent
au pont Mirabeau pour un coup d'chapeau *à l'Apollinaire.*

Bec enfariné, pouvais-je deviner le remue-ménage
que dans mon destin causerait soudain ce pèlerinage ?
Que, circonvenu, mon cœur ingénu allait faire des siennes :
tomber amoureux de sa toute pre*mière parisienne.*
N'anticipons pas. Sur la berge en bas, tout contre une pile,
la belle tâchait d' faire des ricochets d'une main malhabile.
Moi, dans ce temps-là (je n'dis pas cela en bombant le torse,
l'air avantageux) j'étais à ce jeu *de première force.*

Tu m'donnes un baiser, ai-je proposé à la demoiselle,
et moi, sans retard, j' t'apprends de cet art toutes les ficelles.
Affaire conclue, en une heure elle eut l'adresse requise.
En échange, moi j' cueillis plein d'émoi *ses lèvres exquises.*
Et durant un temps, les journaux d'antan, d'ailleurs, le relatent,
fallait se lever matin pour trouver une pierre plate.
On redessina, du pont d'Iena au pont Alexandre ;
jusqu'à St-Michel, mais à notre échelle, *la carte du tendre.*

Mais c'tait trop beau. Au pont Mirabeau, la belle volage
un jour se perchait sur un ricochet et gagnait le large.
Elle me fit faux-bond pour un vieux barbon, la petite ingrate,
un Crésus vivant -détail aggravant- *sur la rive droite.*
J'en pleurai pas mal, le flux lacrymal me fit la quinzaine ;
au viaduc d'Auteuil, parait qu'a vue d'œil grossissait la Seine.
Et si, pont d' l'Alma, j'ai pas noyé ma détresse ineffable,
c'est qu' l'eau coulant sous les pieds du zouzou *était imbuvable.*

Et qu' j'avais acquis cette conviction, qui du reste me navre,
que, mort ou vivant, ce n'est pas souvent qu'on arrive au havre.
Nous attristons pas, allons de ce pas donner, débonnaires,
au pont Mirabeau un coup de chapeau *à l'Apollinaire.*

Riot squad
(Cock Sparrer, au refrain)

*Quand nous étions à l'école,
je pensais que c'était plié.
Combattant la loi comme nous
tous, fumant buvant, on était
cool. Puis ils ont commencé
à se foutre de sa gueule,
il s'est renfermé sur lui-même,
fantasmant une vie de criminel,
toujours là pour le bordel,
il vannait et mentait,
qui aurait pensé qu'il serait
passé de l'autre côté ?
Il est devenu CRS !*

When we were at school,
I thought he had it sussed,
fighting the law with the rest of us.
Smoking, drinking, acting cool,
they started treating him like a fool.
Then he stayed on his own for most of the time,
dreaming dreams of a life of crime.
In and out for trouble, he cheated and lied ;
but who'd have thought he'd join the other side ?
*He's in a riot squad ! The wanna fight squad !
the shoot-on-sight squad ! For law and right.*

Down to Hendon with the boys in blue,
it's amazing what a few weeks can do.
Out in the car, out on the street,
south of the river on the frontline beat.

Cracking heads, it was all a game,
a finger was pointed and he got the blame.
Back where he started, he ain't got a pound :
queuing with the sorts he used to kick around.

Riturnella *(Les couplets comme au premier)*

Tu rinnina che vai,
tu rinnina che vai
lu maru maru
Oi riturnella,
tu rinnina che vai *lu maru maru*

Ferma quanno te dico *dui paroli*
Corri a jettari lu *suspiro a mari*
E vididi se mi rispunna *lu mio beni*
Non mi rispunna - No *e troppo lontano*
E sotto a na friscura *che sta dormendo*
Poi si ripiglia cu lu *chianto all'occhi*

Se struja l'occhi e li *passa lu chianto*
Piglia tu muccaturo *lu vai a lavu*
Poi ti lu spanno a lu *pedi de rosa*
Poi ti lu manno a Na-*poli a stirare*
Poi ti lu cogli'alla *Napulitana*
Poi ti lu mannu cu *ventu a purtari*
Ventu và portacello *a lu mio beni*
Mira che nun ti cada *pé supr'a mari*
C'ha aperto li sigilli *e stu cori*

La rombombo

(Sauf si para para bom, *on ponctue chaque ligne par le titre. Et les trois dernières sont bissées, sauf dans l'avant-dernier couplet.)*

E la vien giù dalle montagne,
col zerletto sulle spalle.
E la va'n giro, *para para bom*
per le contrade,
la ghe parla (x2) a chi la völ.

C'era un frate in quel convento,
che a sentire quella voce.
Si fece il segno, *para para bom*
della santa croce,
poi si mise (x2) a bestemmià.

Oi che figlia spiritosa,
io vorrei fare una cosa.
E io vorrei, *para para bom*
fare una cosa
far merenda (x2) insieme a te.

Torna a casa dalla mamma,
dove sei stata figlia mia.
Dove sei stata, *para para bom*
figlietta mia,
che sei tutta, (x2) spetinà.

Sono stata all'osteria,
hoi mangiato e hoi bevuto.
E con il mio, *cichecicheccià*
morrettino al fianco,
si parlava (x2) dell'amor.

Rose blanche *(A. Bruant, au refrain)*

Alle avait, sous sa toque de martre
sur la butte Montmartre,
un p'tit air innocent ;
on l'app'lait Rose, alle était belle,
a' sentait bon la fleur nouvelle,
rue Saint Vincent.
A' n'avait pas connu son père,
a' n'avait p'us d'mère,
et depuis mille neuf cent
a' d'meurait chez sa vieille aïeulle,
où qu'a' s'él'vait comme ça, toute seule,

A' travaillait déjà pour vivre
et les soirs de givre
sous l'froid noir et glaçant,
son p'tit fichu sur les épaules,
a' rentrait par la rue des Saules,

A' voyait, dans les nuits d'gelée,
la nappe étoilée
et la lune en croissant
qui brillait blanche et fatidique
sur la p'tite croix d'la basilique,

L'été, par les chauds crépuscules
a' rencontrait Jules,
qu'était si caressant
qu'a' restait la soirée entière
avec lui près du vieux cim'tière,

Mais le p'tit Jules était d'la tierce
qui soutient la gerce.
Aussi, l'adolescent
voyant qu'ça n'marchait pas au pantre
d'un coup d'surin lui troua l'ventre,

Quand ils l'ont couchée sous la planche,
alle était toute blanche,
même qu'en l'ensev'lissant
les croqu'-morts disaient qu'la pauv' gosse
était claquée l'soir de sa noce,

Rouge
(Fredericks, Goldman, Jones - 1993)

Y aura des jardins,
de l'amour et du pain ;
des chansons, du vin,
on manqu'ra de rien.
Y aura du soleil sur nos fronts
et du bonheur plein nos maisons.
C'est une nouvelle ère,
révolutionnaire.

On aura du temps pour rire et s'aimer,
plus aucun enfant n'ira travailler.
Y aura des écoles pour tout l'monde,
que des premières classes,
plus d'secondes.
C'est la fin de l'histoire,
le rouge après le noir.

On aura nos dimanches,
on ira voir la mer
et nos frères de silence,
et la paix sur la terre.
Mais si la guerre éclate
sur nos idées trop belles,
autant crever pour elles
que ramper sans combattre.

Y aura des jardins,
de l'amour et du pain ;
on s'donn'ra la main,
tous les moins-que-rien.
Y aura du soleil sur nos fronts
et du bonheur plein nos maisons.
C'est une nouvelle ère,
révolutionnaire.

Un monde nouveau, tu comprends,
rien n'sera plus jamais comme avant.
C'est la fin de l'histoire,
le rouge après le noir.

Rue de Panam
(Les Ogres de Barback - 1997)

Dans une rue de Panam,
errant au bord de l'eau,
j'fumais mon Amsterdam
pour finir au bistrot.
Y avait là deux-trois femmes
qui faisaient le tapin,
moi, j'aiguisais ma lame
pour planter les rupins.

Les gens de bon quartier,
les touristes, les vieillards,
aiment bien se promener
le long des grands boulevards.
Ils achètent des souvenirs,
des tours Eiffel en plastique,
les saltimbanques les font rire
mais faudrait qu'on leur explique

qu'il y a d'la merde partout,
de la drogue, et surtout
des jeunes en galère
qui trafiquent la misère.
Ouais ! j'dois bien avouer
que j'y passe toutes mes journées,
c'est que parfois à Paris
c'est la joie et la folie.

Mais, croyez-moi, bientôt
les flics auront du boulot,
car tous les vagabonds
parlent de révolution.
Un jour, toutes nos chansons,
ouais, vous désarmeront.
Il n'y aura plus qu'la folie,
la joie et l'anarchie,
la joie et l'anarchie ;
la joie dans Paris !

Rum and Coca cola

*(M. Amsterdam, L. Belasco,
Lord Invader - 1943, au refrain)*

If you ever go down Trinidad,
they make you feel so very glad ;
calypso sing and make up rhyme
guarantee you one real good fine time.
*Drinking rum and Coca-Cola,
go down Point Koohmana,
both mother and daughter
working for the Yankee dollar.*

Chicachicaree to Mona's Isle,
native girls all dance and smile ;
help soldier celebrate his leave,
make every day like New Year's Eve.

In old Trinidad, I also fear
the situation is mighty queer.
Like the Yankee girl, the native swoon
when she hear the Bingo croon.

Out on Manzanella Beach,
G.I. romance with native peach,
all night long make tropic love,
the next day, sit in hot sun and cool off.

*Exotique plagiat d'une bien plus explicite
calypso, dont voici le premier couplet :*

Since the Yankees come to Trinidad,
they got the young girls all going mad ;
the young girls say they treat them nice
and they give them a better price.
*They buy rum and Coca Cola,
go down Point Cumana,
both mother and daughter
working for the Yankee dollar.*

Les salauds (chanson engagée)

(Coluche, au refrain)

Mon père est mort à la guerre,
mon frère se tue au travail
et les salauds s'en moquent bien,
que l'on crève comme des chiens !
Les salauds ! Les salauds !

C'est à la sueur de notre front
que les salauds gagnent leur pognon
et ils nous jettent, pour faire ripaille,
les copeaux de notre travail !

Oui, mais un jour on sera forts
et, dans les villes et dans les ports,
les hommes lèveront leurs poings
pour fout' sur la gueule des rupins.

Alors ils vont envoyer leur police,
mais comme on est plus nombreux
on va leur fout' sur la gueule
et on va leur faire bouffer leur képi ;
pa'sque moi si y en a un qui vient m'emmerder
j'y fous ma guitare à travers la gueule,
alors, merde, on va pas s'faire emmerder
par des flics, non mais sans blagues !



Sale petit bonhomme

(Brassens - 1969)

Sale petit bonhomme, il ne portait plus d'ailes,
plus de bandeau sur l'œil et d'un huissier modèle *arborait les sombres habits.*
Dès qu'il avait connu le krach, la banqueroute
de nos affaires de cœur, il s'était mis en route *pour recouvrer tout son fourbi.*

Pas plus tôt descendu de sa noire calèche,
il nous a dit "je viens récupérer mes flèches,
maintenant pour vous superflues."
Sans une ombre de peine ou de mélancolie,
on l'a vu remballer la vaine panoplie *des amoureux qui ne jouent plus.*

Avisant, oubliée, la pauvre marguerite
qu'on avait effeuillée jadis, selon le rite, *quand on s'aimait un peu, beaucoup.*
L'un après l'autre, en place, il remit les pétales ;
la veille encore, on aurait crié au scandale, *on lui aurait tordu le cou.*

Il brûla nos trophées, il brûla nos reliques,
nos gages, nos portraits, nos lettres idylliques, *bien belle fut la part du feu.*
Et je n'ai pas bronché, pas eu la mort dans l'âme,
quand, avec tout le reste, il passa par les flammes *une boucle de vos cheveux.*

Enfin, pour bien montrer qu'il faisait table rase,
il effaça du mur l'indélébile phrase *"Paul est épris de Virginie."*
De Virginie, d'Hortense ou bien de Caroline,
j'oublie presque toujours le nom de l'héroïne *quand la comédie est finie.*

"Faut voir à pas confondre amour et bagatelle,
à pas trop mélanger la rose et l'immortelle" *qu'il nous a dit en se sauvant.*
"A pas traiter comme une affaire capitale
une petite fantaisie sentimentale. *Plus de crédit dorénavant."*

Ma mie, ne prenez pas ma complainte au tragique.
Les raisons qui ce soir m'ont rendu nostalgique
sont les moins nobles des raisons.
Et j'aurais sans nul doute enterré cette histoire
si, pour renouveler un peu mon répertoire, *je n'avais besoin de chansons.*

Saluteremo il signor padrone
(les refrains en 1-2-3-3 / 1-2-3-4. cf. notice)

Saluteremo il signor padrone
per il male che ci ha fatto,
che ci ha sempre maltrattato
fino all'ultimo momen'.

Saluteremo il signor padrone
per la sua risera neta,
pochi soldi in la casseta
ed i debiti a pagar.

Macchinista, macchinista faccia sporca
metti l'olio nei stantuffi
di risaia siamo stufi
a casa nostra vogliamo andar.

Con un piede con un piede sulla staffa
e quell'altro sul vagone
ti saluto cappellone
a casa nostra vogliamo andar.

Salut à Copinard
(chant de carnaval)

Salut à Copinard,
salut à ta mémoire ;
là-haut, tout près d'Jean Bart,
c'est ta gloire !
Tant d'années à nous guider,
tant de masques à aimer,
à c't' heure, nous voilà tous en pleurs.

La fumée de nos usines nous rend tous tuberculeux.
On s'en fout on a bonne mine on est des carnavaleux !

Samba Lando *(Inti Illimani. On reprend les italiques, au refrain)*

Sobre el manto de la noche
esta la luna chispeando.
Así brilla fulgurando
para establecer un fuero :
"Libertad para los negros
cadenas para el negrero !"

Samba landó, samba landó
¿ Qué tienes tú que no tenga yo ?

Mi padre siendo tan pobre
dejo una herencia fastuosa :
"para dejar de ser cosas
-dijo con ánimo entero-
ponga atención, mi compadre,
que vienen nuevos negreros".

La gente dice qué pena
que tenga la piel oscura
como si fuera basura
que se arroja al pavimento,
no saben del descontento
entre mi raza madura.

Hoy día alzamos la voz
como una sola memoria.
Desde Ayacucho hasta Angola,
de Brasil a Mozambique
ya no hay nadie que replique,
somos una misma historia.

San Francisco *(Maxime Le Forestier - 1973)*

C'est une maison bleue adossée à la colline.
On y vient à pied, on ne frappe pas,
ceux qui vivent là ont jeté la clé.
On se retrouve ensemble après des années de route
et l'on vient s'asseoir autour du repas,
tout le monde est là à 5 heures du soir.

Quand San Francisco s'embrume,
quand San Francisco s'allume,
San Francisco... Où êtes vous ?
Lisa et Luc, Sylvia, attendez-moi.

Nageant dans le brouillard, enlacés, roulant dans l'herbe*
on écoutera Tom à la guitare,
Phil à la kena, jusqu'à la nuit noire.
Un autre arrivera pour nous dire des nouvelles
d'un qui reviendra, dans un an ou deux,
puisqu'il est heureux on s'endormira.

Quand San Francisco se lève,
quand San Francisco se lève,
San Francisco... Où êtes vous ?
Lisa et Luc, Sylvia, attendez-moi.

C'est une maison bleue accrochée à ma mémoire.
On y vient à pied, on ne frappe pas,
ceux qui vivent là ont jeté la clef.
Peuplée de cheveux longs, de grands lits et de musique ;
peuplée de lumière et peuplée de fous,
elle sera dernière à rester debout.

Si San Francisco s'effondre,
si San Francisco s'effondre,
San Francisco... Où êtes vous ?
Lisa et Luc, Sylvia, attendez-moi.

**La censure est passée par cette rime, initialement "défoncés roulant dans l'herbe".*

La Santa Caterina dei pastai

Per Santa Caterina dei pastai,
il mio padrone
ha fatto una bella festa ;
il mio padrone
ha fatto una bella festa
insieme a tutti i suoi operai.

Una bella festa tutta pagata,
dalla minestra all'insalata.
E alla fine della bella festa
una sigaretta ... a testa !

O come è generoso il mio padrone,
disse che siamo bravi a lavorare,
disse che bisogna collaborare
per costruire nuovi capannoni.

(Parlato)
Sé, sé. Però i capanon, la fuori serie,
el palàs che custa, l'è tuta roba nostra.
E la Santa Caterina tutto questo lo sa ;
però non lo dice, imprisunada coma l'è
anca lé in de 'na bela curnis durada.

Couplet 1

E alla fine della settimana
sulla busta paga abbiam trovato
la trattenuta della bella festa
una trattenuta... a testa !

Satisfied mind

(John "Red" Hayes,
Jack Rhodes - 1955)

How many time
have you heard someone say
"If I had his money,
I could do things my way ?"
But little they know
that it's so hard to find
one rich man in ten
with a satisfied mind.

Once I was winning
in fortune and fame,
everything that I dreamed for
to get a start in life's game.
Then suddenly it happened,
I lost every dime.
But I'm richer by far
with a satisfied mind.

Money can't buy back
your youth when you're old,
a friend when you're lonely,
or a love that's grown cold.
The wealthiest person
is a pauper at times,
compared to the man
with a satisfied mind.

When life is ended
and my time has run out,
my friends and my loved ones,
I'll leave them no doubt.
But one thing's for certain,
when it comes my time
I'll leave this old world
with a satisfied mind.

Sante Caserio

(Pietro Gori)

Lavoratori a voi diretto è il canto
di questa mia canzon che sa di pianto,
e che ricorda un baldo giovin forte
che per amor di voi sfidò la morte.
A te Caserio ardea nella pupilla
delle vendette umane la scintilla,
ed alla plebe che lavora e geme
donasti ogni tuo affetto ogni tua speme.

Eri nello splendore della vita
e non vedesti che lotta infinita,
la notte dei dolori e della fame
che incombe sull'immenso uman carname.
E ti levasti in atto di dolore
d'ignoti strazi altiero vendicatore,
e ti avventasti tu si buono e mite
a scuoter l'alme schiave ed avvilite.

Tremarono i potenti all'atto fiero
e nuove insidie tesero al pensiero,
il popolo a cui l'anima donasti
non ti comprese eppur tu non piegasti.
E i tuoi vent'anni una feral mattina
gettasti al mondo dalla la ghigliottina,
e al mondo vil la tua grand' alma pia
alto gridando Viva l'Anarchia.

Ma il dì s'appressa bel ghigliottinato
che il nome tuo verrà purificato,
quando sacre saran le vita umane
e diritto d'ognun la scienza e il pane.
Dormi Caserio entro la fredda terra
donde ruggire udrai la final guerra,
la gran battaglia contro gli oppressori
la pugna tra sfruttati e sfruttatori.

Voi che la vita e l'avvenir fatale
offriste sull'altar dell'ideale,
o falangi di morti sul lavoro
vittime dell'altrui ozio e dell'oro.
Martiri ignoti o schiera benedetta
già spunta il giorno della gran vendetta
della giustizia già si leva il sole
il popolo tiranni più non vuole.

L'anarchiste italien Sante Geronimo Caserio a poignardé le président Sadi Carnot à Lyon, en juin 1894. (Sur le pourquoi ? - lois "scélérates", arrestations et exécutions cf Addio Lugano). *Un recueil offert à ceusses qui profitent de la prochaine émeute pour donner des ailes à la brique rouge commémorant la chose, rue de la République).*

Scandale dans la famille *(Maurice Teze, 1965, d'après* Shame and scandal in the family *de S.-H. Brown, H. Donaldson. Au refrain)*

A Trinidad, tout là-bas aux Antilles,
à Trinidad, vivait une famille ;
y avait la mama et le papa et le grand fils aîné
qui, à quarante ans, n'était toujours pas marié.
Un jour il trouva la fille qu'il voulait,
il dit à son père "Je voudrais l'épouser."
Hélas mon garçon, hélas tu n'peux pas,
car cette fille est ta sœur, et ta mère ne l'sait pas !
Wo, papa ! Quel malheur,
quel grand malheur pour moi !
Wo, papa ! Quel scandale,
si maman savait ça !

Deux ans passèrent puis le garçon, un soir,
vint trouver son père et lui dit, plein d'espoir
"La maîtresse d'école veut bien m'épouser."
Mais le pauvre père prit un air accablé.
"Mon fils tu n'peux pas, tu ne peux pas faire ça,
car cette fille est ta sœur, et ta mère ne l'sait pas !"

Dix ans après, il revint tout ému
et dit à son père "Devine ce que j'ai vu.
Dans la plantation on vient d'embaucher
plus de cinquante filles du village d'à côté."
"Hélas mon pauvre enfant, les dieux sont contre toi,
toutes ces filles sont tes sœurs, et ta mère ne l'sait pas !"

A bout de patience, il s'en fut, écœuré,
raconter à sa mère toute la vérité.
La mère se mit à rire, et lui dit "T'en fais pas,
ton père n'est pas ton père, et ton père ne l'sait pas !"
Wo, mama, quel bonheur,
quel grand bonheur pour moi !
Wo, mama, quel scandale,
si papa savait ça !

Sciur padrun da li béli braghi bianchi

(En 1-2-3-3 / 1-2-3-4, cf. notice)

A scüsa sciur padrun
sa l'èm fat tribülèr,
i era li prèmi volti
ca 'n saiévum cuma fèr.

Sciur padrun
da li béli braghi bianchi
fora li palanchi,
ch'andema a cà.

Prèma al rancaun
e po' dopu a 'l sciancaun,
e adés ca l'èm tot via
al salutém e po' andèm via.

Al nostar sciur padrun
l'è bon com' è 'l bon pan,
da stér insëma a l'érsan
al dis *"fè andèr cal man"*.

E non va più a mesi
e nemmeno a settimane,
la va a poche ore
e poi dopo andiamo a cà.

Incö l'è l'ultim giüren
e adman l'è la partenza
farem la riverenza
al noster sciur padrun.

E quando al tréno a scéffla,
i mundèin a la stassion
con la cassiétta in spala,
su e giù per i vagon.

Quando saremo a casa
dai nostri fidanzati
ci daremo tanti baci
tanti baci in quantità.

Monsieur le patron aux beaux habits blancs, sors les sous qu'on rentre chez nous.

Se canto

(au refrain)

Debat ma fenestro
at oun auselou ;
touto la ney canto,
canto sa cansou.

Se canto, que canto,
canto pas per you.
Canto per mamio
qu'ès alen de you.

Aqueros mountagnos,
que tan hautes soun
m'empéchoun de beyre
mas amours oun soun.

Bassas-bous, moutagnos
planos, aoussas-bous,
per que posquibeyre
mas amours oun soun.

Aqueros mountagnos
tan s'abacharan,
e mas amourettos
se rapproucharan.

Devant ma fenêtre y a un oisillon qui toute la nuit chante sa chanson. *S'il chante qu'il chante, ce n'est pas pour moi mais pour mon amie qui est loin.* Ces hautes montagnes et ces longues vallées cachent le visage de ma bien-aimée. Poussez-vous que je puisse approcher mes amours.

La semaine sanglante *(J. B. Clément- juin 1871, sur l'air du* Chant des Paysans *de P. Dupont. Au refrain)*

Sauf des mouchards et des gendarmes,
on ne voit plus par les chemins
que des vieillards, tristes aux larmes,
des veuves et des orphelins.
Paris suinte la misère,
les heureux même sont tremblants ;
la mode est aux conseils de guerre
et les pavés sont tout sanglants.

Oui, mais ça branle dans le manche,
les mauvais jours finiront.
Et gare à la revanche
quand tous les pauvres s'y mettront.
Quand tous les pauvres s'y mettront !

On traque, on enchaîne, on fusille
tous ceux qu'on ramasse au hasard ;
la mère à côté de sa fille,
l'enfant dans les bras du vieillard.
Les châtiments du drapeau rouge
sont remplacés par la terreur
de tous les chenapans de bouge,
valets de rois et d'empereurs.

Nous voilà rendus aux Jésuites,
aux Mac-Mahon, aux Dupanloup ;
il va pleuvoir des eaux bénites,
les troncs vont faire un argent fou.
Dès demain, en réjouissance,
et Saint-Eustache et l'Opéra
vont se refaire concurrence,
et le bagne se peuplera.

Demain les manons, les lorettes
et les dames des beaux faubourgs
porteront sur leurs collerettes
des chassepots et des tambours.
On mettra tout au tricolore,
les plats du jour et les rubans,
pendant que le héros Pandore
fera fusiller nos enfants.

Demain, les gens de la police
refleuriront sur le trottoir,
fiers de leurs états de service
et le pistolet en sautoir.
Sans pain, sans travail et sans armes
nous allons être gouvernés
par des mouchards et des gendarmes,
des sabre-peuple et des curés.

Le peuple au collier de misère
sera-t-il donc toujours rivé ?
Jusques à quand les gens de guerre
tiendront-ils le haut du pavé ?
Jusques à quand la sainte Clique
nous croira-t-elle un vil bétail ?
A quand enfin la République
de la justice et du travail ?

(L'auteur a indiqué "Aux fusillés de 71 !"
Et ça fait du monde : entre les 22 et 29 mai,
quelques dizaines - 20, 30, 50 ?- de milliers
de Communards furent ainsi assassinés.
cf. "Elle n'est pas morte"*)*



Sentimental bourreau

(B. Lapointe, G. Zwingel - 1969)

Il était une fois un tout petit bourreau,
pas plus grand que trois noix et pas beaucoup plus gros.
Des hautes et basses Œuvres était exécuteur,
et pour les basses Œuvres était à la hauteur.
N'avait jamais de trêve et jamais de repos,
car en place de grève il faisait son boulot.

Pourtant couper des têtes,
disait-il, ça m'embête.
C'est un truc idiot,
ça salit mon billot.
Pour nourrir ma vieille mère,
je saigne Paul ou Pierre
d'un geste un peu brutal
mais sans penser à mal !
Sentimental bourreau,
aïe, aïe, aïe, aïe, aïe, aïe !

Un soir, de sa fenêtre, la femme du fossoyeur
héla l'homme de tête et lui ouvrit son cœur.
"Depuis longtemps sevrée de transports amoureux,
à vous veux me livrer, ô bourreau vigoureux !
Je vous lance une corde du haut de mon balcon,
grimpez-y, c'est un ordre, allons, exécution ! "

Refrain

A partager sa couche, la belle l'invita ;
en quelques coups de hache, il la lui débita.
L'époux au bruit du bris survint un peu inquiet ;
il partagea l'mari pour garder sa moitié.
Comme la dame inquiète suggérait "Taillons-nous !",
il lui coupa la tête, et se trancha le cou.

Refrain

Envoi : Prince, prenez grand soin de la douce Isabeau ;
qu'elle n'ait oncques besoin d'un petit bourreau beau.

Sento il fischio

(on bisse les deux premières)

Sento il fischio del vapore,
l'è il mio amore che 'l va via.
E l'è partito per l'Albania,
chissà quando ritornerà !

Ritornerà 'sta primavera
con la spada insanguinata,
e se mi trova già maritata,
ohi che pena, ohi che dolor !

Ohi che pena, ohi che dolor,
che brutta bestia è mai l'amore !
Starò piuttosto senza mangiare,
ma l'amore lo voglio far.

Lo voglio far mattina e sera
finché vien la primavera ;
la primavera è già arrivata
ma il mio amore non è tornà.

[strofa bonus]

Mi han rinchiuso in un convento
e mi han tagliato i miei capelli;
ed eran biondi e ricci e belli,
m'han tagliato le mie beltà.

J'entends le sifflement du vapeur, c'est mon amour qui s'en va. Il est parti pour l'Albanie, qui sait quand il reviendra. Il reviendra ce printemps, l'épée ensanglantée, et s'il me trouve déjà mariée, ah quelle peine, ah quelle douleur. Quelle bête fauve est l'amour, je resterai plutôt sans manger, mais je veux faire l'amour, matin et soir, jusqu'au printemps. Le printemps venu mon amour n'est pas rentré. Il m'ont enfermé dans un couvent, ont coupé mes cheveux qui étaient blonds, frisés et si beaux, ils ont coupé ma beauté.

Cette histoire d'Albanie, c'était en 1914.

Si me quieres escribir

(les couplets comme au premier)

Si me quieres escribir,
ya sabes mi paradero. *(bis)*
Tercera brigada mixta,
primera linea de fuego. *(bis)*

Aunque me tiren el puente,
y tambien la pasarela.
Me veras pasar el Ebro
en un barquito de vela.

Diez mil veces que los tiren,
diez mil veces los haremos.
Tenemos cabeza dura,
los del cuerpo de ingenieros.

Con la cabeza de Franco,
haremos un gran balon.
Para que jueguen los ninos
de Galicia y Aragon.

Couplet 1

Si tu veux m'écrire, tu sais maintenant où le faire.
Troisième brigade mixte, première ligne de feu.
De la tête de Franco nous ferons un grand ballon,
que puissent jouer les enfants de Galice et d'Aragon.

Si les femmes chantent fort

(sur l'air folk US Le vent du nord*)*

Si les femmes chantent fort,
c'est qu'elles ont a dire,
foutez la paix à nos corps
et à nos plaisirs.
La porte je sais l'ouvrir seule,
tout aussi bien que ma gueule,
aussi bien que ma gueule !

Siffler sur la colline

(Pace, Panzeri, Pilat, Rivat, Thomas)

Je l'ai vu près d'un laurier,
elle gardait ses blanches brebis.
Quand j'ai demandé d'où venait
sa peau fraîche elle m'a dit :
"c'est d'rouler dans la rosée
qui rend les bergères jolies."
Mais quand j'ai dit qu'avec elle
je voudrais y rouler aussi,
elle m'a dit...
elle m'a dit d'aller siffler
là-haut sur la colline,
de l'attendre avec un
petit bouquet d'églantines.
J'ai cueilli des fleurs
et j'ai sifflé tant que j'ai pu,
j'ai attendu, attendu,
elle n'est jamais venue.
Zaï zaï zaï zaï (x 4)

A la foire du village,
un jour, je lui ai soupiré
que je voudrais être une pomme
suspendue à un pommier,
et qu'à chaque fois qu'elle passe
elle vienne me mordre dedans.
Mais elle est passé tout
en me montrant ses jolies dents.

Refrain

La sobirana

Despuish l'aup italiana,
a truvèrs vilas, e monts, e lanas,
e dinc a la mar grana
que senhoreja ua sobirana.

Entant de mila annadas
qu'audín son arríder de mainada,
sas cantas encantadas,
sons mots d'amor de hemna tant aimada.

Jo que l'escotarèi
Com s'escota a parlar ua hada,
Jo que la servirèi
Dinc a la mea darrèra alenada.

Un dia, un beròi dia,
Tots coneisheràn ma sobirana ;
Ma mair, ma sòr, ma hilha,
Ma bèra amor, qu'ei la lenga occitana.

Depuis l'alpe italienne, à travers villes, monts et landes, et jusqu'à l'océan, règne une souveraine. Pendant mille ans on a entendu son rire d'enfant, ses chansons enchantées, ses mots d'amour de femme aimée.
Moi je l'écouterai telle une fée, je la servirai jusqu'à mon dernier souffle.
Un jour, un beau jour, tout le monde connaîtra ma souveraine ;
ma mère, ma sœur, ma fille, ma belle amour, c'est la langue occitane.

Sixteen tons *(Merle Davis - 1947*
Au refrain)

Some people say a man is made out of mud,
a poor man's made out of muscle and blood.
Muscle and blood and skin and bones,
a mind that's weak and a back that's strong.

You load sixteen tons and what do you get ?
Another day older and deeper in debt.
St Peter, don't you call me, 'cause I can't go
I owe my soul to the company store.

I was born one mornin' when the sun didn't shine ;
I picked up my shovel and I walked to the mine.
I loaded sixteen tons of number nine coal
and the straw boss said "Well, bless my soul".

I was born one mornin', it was drizzlin' rain,
fightin' and trouble are my middle name.
I was raised in the cane-brake by an old mama lion,
can't no high-toned woman make me walk no line.

If you see me comin', better step aside,
a lot of men didn't, a lot of men died.
One fist of iron, the other of steel :
if the right one don't get you, then the left one will.

Sois fainéant *(aka* Conseil à un nourrisson,
Coluche, Patrick Olivier - 1977,
au refrain)

A toi l'enfant qui viens de naître,
je dois dire, pour être honnête,
que ce n'est pas en travaillant
qu'on trouve le bonheur sur Terre ;
j'en veux l'exemple que mon père
vit le jour de son enterrement
qu'il était l'plus riche du cimetière.

Sois fainéant, sois fainéant,
tu vivras content.
Sois fainéant, sois fainéant,
tu vivras longtemps.

Plutôt que d'apprendre à l'école,
baise et collectionne les véroles,
la médecine fait quelques progrès.
Tandis qu'à gagner du bagage,
tu n'aboutira qu'au chômage
où déjà se sont entassés
ceux qu'ont cru en la société.

Moins tu en fais, plus tu laisses faire,
plus ta santé déjà précaire
te libère de ses tourments.
Gagner ta vie ne vaut pas l'coup,
attendu que tu l'as déjà,
le boulot, y en a pas beaucoup
faut le laisser à ceux qu'aiment ça.

Si jamais tu voles un copain
tu en auras moins de chagrin
que si tu n'as pas à manger.
Et si t'as la main sur le cœur,
n'hésites pas à la couper :
tu entendras moins les moqueurs
si c'est toi qui les a roulés.

Si jamais tu voles un couillon
qui t'envoie tout droit en prison,
dis-toi qu'il est plus mal logé.
Car pour te payer ta pitance,
tandis que tu f'ras pénitence,
lui qu'est si fier de t'enfermer
faudra encore qu'il aille bosser.

Voilà, c'était mon héritage.
Comme tu vois, j'ai fait mes bagages,
je te laisse avec ta môman.
Tu perds rien, j'ai pas l'gros lot,
et tant pis pour toi si je triche,
tu s'ras p't'être un enfant d'salaud
mais tu s'ras pas un gosse de riche.

Sois fainéant, sois fainéant,
tu vivras content.
Sois fainéant, mon enfant,
l'avenir t'attend.

Le soldat de Marsala

(Gustave Nadaud - 1870)

Nous étions au nombre de mille,
venus d'Italie et d'ailleurs ;
Garibaldi, dans la Sicile,
nous conduisait en tirailleurs.
J'étais un jour seul dans la plaine,
quand je trouve, en face de moi,
un soldat de vingt ans à peine
qui portait les couleurs du roi.
Je vois son fusil se rabattre,
c'était son droit, j'arme le mien ;
il fait quatre pas, j'en fais quatre,
il vise mal, je vise bien.

Ah ! que maudite soit la guerre,
qui fait faire de ces coups-là !
Qu'on verse dans mon verre
du vin de Marsala !

Il fit demi-tour sur lui-même.
Pourquoi diable m'a-t-il raté ?
Pauvre garçon, il était blême,
vers lui je me précipitai.
Ah ! je ne chantais pas victoire,
mais je lui demandai pardon ;
il avait soif, je le fis boire,
d'un trait il vida mon bidon.
Puis je l'appuyai contre un arbre
et j'essuyai son front glacé,
son front sentait déjà le marbre ;
s'il pouvait n'être que blessé.

Ah ! que maudite soit la guerre,
qui fait faire de ces coups-là !
Qu'on verse dans mon verre
du vin de Marsala !

Je voulus panser sa blessure,
j'ouvris son uniforme blanc ;
la balle, sans éclaboussure,
avait passé du cœur au flanc.
Entre le drap et la chemise,
je vis le portrait en couleur
d'une femme vieille et bien mise
qui souriait avec douceur.
Depuis, j'ai vécu Dieu sait comme,
mais tant que cela doit durer
je verrai mourir le jeune homme
et la bonne dame pleurer.

Ah ! que maudite soit la guerre,
qui fait faire de ces coups-là !
Qu'on emporte mon verre,
c'était à Marsala !

Soleil immonde

(Coluche - 1981, au refrain)

Je clignote au bord de l'autoroute, j'ai pas fini de vomir ma bière ;
le soleil en a rien à foutre, mon estomac fait sa prière.
Trop d'amour me pèse, toi tu me quittes sans rigoler ;
c'est comme si j'avais avalé une chaise
i' faut beaucoup qu'je boive pour digérer.

T'en fais pas, c'est pas la fin du monde,
d'autres filles pass'ront sous les ponts.
Et la nature que le soleil inonde
nous rechante chaque fois sa chanson.

J'ai pas vu la tête du facteur, mon téléphone ne sonne plus ;
les oiseaux crient des sons moqueurs, y a plus personne qui m'aime plus.
Le bar est plein de solitude, mon amour n'est plus de saison ;
je ne bois pas par habitude mais pour douter de ma passion.

L'armée rouge a défilé dans ma tête, j'leur ai fait monter de l'aspirine ;
z'ont quand même fait leurs huit heures comme des bêtes,
me v'la mouillé dans une drôle de combine.
Le vent m'apporte des odeurs de frites, tout l'monde me r'connaît dans la rue ;
j'ai la boule coincée dans mon flip',
i'manqu'rait plus qu'un oiseau me chie d'ssus.

J'ai pas aimé comme tu es partie, j'ai senti ma tête écraser l'poteau.
Toi, tu voudrais qu'on reste bons amis, je m'vois déjà plus sur les photos.
Je me fous de l'odeur des roses et de celle qui pourrait m'aimer ;
les gens me parlent d'autre chose, y en a pas un qui m'aidera à pleurer.

T'en fais pas, c'est pas la fin du monde,
d'autres filles pass'ront sous les ponts.
Et la nature et le soleil immonde
nous rechante chaque fois sa chanson.

Solidarity for ever *(Ralph Chaplin - 1915, sur l'air de* John Brown's body*)*

When the Union's inspiration
through the workers' blood shall run,
there can be no power greater
anywhere beneath the sun.
Yet what force on earth is weaker
than the feeble strength of one ?
But the union makes us strong.

Solidarity forever,
solidarity forever,
solidarity forever,
for the union makes us strong.

Is there aught we hold in common
with the greedy parasite ?
Who would lash us into serfdom
and would crush us with his might ?
Is there anything left to us
but to organize and fight ?
For the union makes us strong.

It is we who plowed the prairies,
built the cities where they trade,
dug the mines and built the workshops,
endless miles of railroad laid.
Now we stand outcast and starving
midst the wonders we have made,
but the union makes us strong.

All the world that's owned by idle
drones is ours and ours alone.
We have laid the wide foundations,
built it skyward stone by stone.
It is ours, not to slave in,
but to master and to own,
while the union makes us strong.

They have taken untold millions
that they never toiled to earn,
but without our brain and muscle
not a single wheel can turn.
We can break their haughty power,
gain our freedom when we learn
that the union makes us strong.

In our hands is placed a power
greater than their hoarded gold,
Greater than the might of armies,
magnified a thousand-fold.
We can bring to birth a new world
from the ashes of the old,
for the union makes us strong.

Quand l'inspiration du syndicat coulera dans les veines du travailleur, il n'y aura pas de pouvoir plus grand sous le soleil. Quelle force est plus faible que celle d'un homme seul ? Mais le syndicat nous rend forts.



C'est court pour vous parler de l'auteur, de Joe Hill ou des IWW et de la création d'une contre culture ouvrière révolutionnaire, mais il y a des livres entiers là-dessus et au moins un traduit en français.

Société anonyme *(G. Magenta, R. Bernet - 1966, au refrain)*

Dans un bulding de vingt étages, l'été comme l'hiver,
tu travailles pour une société de cent mille actionnaires.
Ton nom ici n'existe pas, tu n'es qu'un numéro,
pour être sûr de te garder on te donne ce qu'il faut.
Rien n'est à toi, tu ne vaux pas un seul centime,
tout appartient à la Société Anonyme. } x2

Afin d'augmenter son standing, un jour, la société
a fait construire près du building une belle cité,
et l'on t'a dit d'autorité "voici l'appartement,
pour le paiement tout est réglé t'en auras pour vingt ans."

Pour les week-ends, on est gentil, on te prête une auto.
Elle est graissée, elle est lavée, une vingt-trois chevaux.
Ta p'tite amie te voit de loin quand tu viens la chercher
car sur les portes on lit très bien le nom d'la Société.

Après trente ans d'un dur labeur, courbé par l'ambition,
si même tu finis directeur, un monsieur au grand nom,
que feras-tu quand arrivera le jour de l'addition ?,
lorsque les anges près de Saint Pierre ensemble te diront :

Sombre dimanche *(adapté en 1936 par J. Marèze et F.-E. Gonda, d'après* Szomorù Vasàrnap *de Rezsö Seress)*

Sombre dimanche, les bras tout chargés de fleurs
je suis entrée dans notre chambre, le cœur las,
car je savais déjà que tu ne viendrais pas
et j'ai chanté des mots d'amour et de douleur.
Je suis restée toute seule et j'ai pleuré tout bas
en écoutant hurler la plainte des frimas. *Sombre dimanche.*

Je mourrai un dimanche où j'aurai trop souffert,
alors tu reviendras mais je serai partie.
Des cierges brûleront comme un ardent espoir,
et pour toi, sans effort, mes yeux seront ouverts.
N'aie pas peur, mon amour, s'ils ne peuvent te voir,
ils te diront que je t'aimais plus que ma vie. *Sombre dimanche.*

Son de la barricada *(Au refrain)*

El día catorce de junio del año del 2006
en la plaza de Oaxaca se puso el mundo al revés.
Temprano por la mañana al punto de amanecer
nadie hubiera imaginado lo que iba a suceder.
La huelga del magisterio tenía la plaza tomada,
mientras el pinche gobierno preparaba la celada.
Antes que amanezca el día quitamos este plantón,
gritaba la policía y empezó la represión.

¿ Qué de dónde son, qué de dónde son ?
Que son de la barricada !
¿ De dónde son, qué de dónde son ?
Que son de la barricada !

Sonó la alerta en la calle por donde entró el regimiento
y atrás de la baricada se alborotó el campamento
Más tardaron en llegar que luego en salir corriendo
porque la gente en la plaza ya se estaba defendiendo.
Salieron de todo lados con palos, gritos y piedras
y a toda la policía la mandaron a la mierda
después vino el contrataque con fuerza de tierra y aire
con gases que los maestros se quitaron con vinagre.

Anda vuela palomita ve cuéntale a mi país
que la sangre del maíz riega su tierra bendita
que ya no hay verdad que admita ni engaño ni represión
que la paz será justa si es que quieren solución.
Que se vayan los cobardes que no tienen dignidad
que se queden los que quieren cambiar esta sociedad
porque aquí no hay corazón que aguante más inmundicia
el pueblo exige justicia, el pueblo está en rebelión.

Se acabó el gas y el valor, con la plaza enardecida
y las fuerzas del gobierno salieron en estampida
chocó con piedra el traidor que asalta de madrugada
porque hoy la gente en la calle ya lo espera en barricada.

Le 14 juin 2006, sur la place d'Oaxaca, le monde est parti à la renverse. Tôt le matin, juste avant l'aube, personne n'imaginait ce qui allait arriver. La grève des enseignants avait occupé la place pendant que ce salaud de gouvernement tendait son piège. Avant que le jour se lève, nous balayerons ce piquet, criait la police, et la répression commença.
Mais d'où sortent-ils ? Ce sont ceux des barricades.
L'alerte a été donnée dans la rue où a pénétré le régimente, de l'autre côté des barricades, c'était le branle-bas de combat. Les flics ont mis plus longtemps à arriver qu'à déguerpir, car sur la place les gens se sont défendus. De partout, avec leurs bâtons, leurs cris et leurs cailloux, ils sont sortis et ont envoyé bouler tous les policiers. Puis la contre-attaque est venue, des airs et de terre, balançant du gaz, mais les instits avaient du vinaigre. Vole ma tourterelle, va raconter à mon paysque le sang du maïs arrose sa terre bénie, que la vérité ne tolère plus ni tromperie ni répression,que la paix sera juste seulement avec une vraie solution. Dehors les trouillards qui n'ont aucune dignité !Que demeurent ceux qui veulent changer la société ! Parce qu'ici plus personne ne supporte toute cette pourriture. Le peuple veut la justice, le peuple s'est rebellé. Fini le gaz et le courage ! Devant la place en fureur les forces du gouvernement ont décampé. Ils se sont ramassé des pierres, les traîtres qui attaquent à l'aube, car aujourd'hui la rue les attendait sur les barricades.

Son cieco *(1910)*

Son cieco e mi vedete devo chieder la carità.
Ho quattro figli, piangono, del pane non ho da dar. (x2)

Noi anderemo a Roma davanti al papa e al re,
noi grideremo ai potenti che la miseria c'è. (x2)

E per le vie di Roma la bandiera vogliamo alzar.
Sventola la bandiera il communismo trionferà,
sventola la bandiera l'anarchia trionferà !

Je suis aveugle et vous me voyez demander la charité, j'ai quatre enfants affamés, et pas de pain à leur donner. Nous irons à Rome devant le roi et le pape, crier aux puissants que c'est la misère. Et dans les rues de Rome, nous voulons brandir notre drapeau. Qu'il flotte et le communisme / l'anarchie triomphera.

Son la mondina, son la sfruttata

(P. Besate - 1950)

Son la mondina, son la sfruttata,
son la proletaria che giammai tremò :
mi hanno uccisa, incatenata,
carcere e violenza, nulla mi fermò.

Coi nostri corpi sulle rotaie,
noi abbiam fermato i nostri sfruttator ;
c'è molto fango nelle risaie,
ma non porta macchie il simbol del lavor.

Questa bandiera gloriosa e bella
noi l'abbiam raccolta
e la portiam più in su
dal Vercellese a Molinella,
alla testa della nostra gioventù.

Ed ai padroni farem la guerra
Tutti uniti insieme noi li caccerem
Non più sfruttati qui sulla terra
e più forti dei cannoni noi sarem.

E se qualcuno vuol far la guerra,
tutti uniti insieme noi lo fermerem :
vogliam la pace sulla terra
e più forti dei cannoni noi sarem.

E lotteremo per il lavoro,
per la pace, il pane e per la libertà,
e creeremo un mondo nuovo
di giustizia e di nuova civiltà.

Je suis la mondine, l'exploitée, la prolétaire qui n'a jamais tremblé. Ils m'ont tuée, enchaînée, mais ni la violence ni la prison ne m'ont arrêtée. Avec nos corps en travers des chemins de fer, nous avons stoppé nos exploiteurs, et toute la boue des rizières n'a pas maculé le symbole du travail, ce beau et glorieux drapeau, nous l'avons recueilli et nous le portons, de Vercellese à Molinella, à la tête de notre jeunesse. On fait la guerre aux patrons, toutes ensemble, unies, nous vaincrons. Plus d'exploiteurs sur la terre, nous serons plus fortes que les canons.
Et si quiconque veut faire la guerre, toutes ensemble nous l'arrêterons.
Nous voulons la paix sur terre, nous lutterons pour le travail [ndlr : encore un effort], pour la paix, le pain et la liberté, et nous construirons un monde nouveau, de justice et de fraternité.

Spondo

	Altos Ténors basses
ré-é-va-ba-ya no-or-chèv-na no-or-chèv-na-a-a	ré-va-chech-na no-ria
si-is-ter-ni-yer no-or-chech-na no-or-chech-na	sis-ter-ni-yer chech-na
pa-di-ya spon-do ni-mir-i-dir pri-i-i-dè-è-è	pa-ya spon-do di-yè
ye-em-na-li-va nes-ser-i-go rè-è-vi-yè	yem-na spon-do vi-yè

SS in Uruguay

(S. Gainsbourg)

S.S. in Uruguay,
sous un chapeau de paille
j'siffle un jus de papaye,
avec paille.

S.S. in Uruguay,
sous le soleil duraille
les souvenirs m'assaillent,
aïe aïe aïe !

Il y a des couillon[ne]s
qui parlent d'extradition[ne],
mais pour moi pas question[ne]
de payer l'addition[ne].

S.S. in Uruguay,
j'n'étais qu'un homme de paille
mais j'crains des représailles
où que j'aille.

S.S. in Uruguay,
sous un chapeau de paille
j'siffle un jus de papaye
avec paille.

S.S. in Uruguay,
j'ai gardé de mes batailles
croix gammées et médailles
en émail.

Et toujours ces couillon[ne]s
qui parlent d'extradition[ne],
mais pour moi pas question[ne]
de payer l'addition[ne].

S.S. in Uruguay,
j'ai ici d'la canaille
qui m'obéit au doigt
Heil ! Et à l'œil.

Stornelli d'esilio *(Pietro Gori. Sur l'air toscan de la* Figlia Campagnola. *Au refrain.)*

O profughi d'Italia a la ventura
si va senza rimpianti nè paura.

Nostra patria è il mondo intero,
nostra legge è la libertà
ed un pensiero,
ed un pensiero...
Nostra patria è il mondo intero,
nostra legge è la libertà
ed un pensiero
ribelle in cor ci sta.

Dei miseri le turbe sollevando
fummo d'ogni nazione messi al bando.

Dovunque uno sfruttato si ribelli
noi troveremo schiere di fratelli.

Raminghi per le terre e per i mari
per un'Idea lasciammo i nostri cari.

Passiam di plebi varie tra i dolori
de la nazione umana precursori.

Ma torneranno Italia, i tuoi proscritti
ad agitar la falce dei diritti.

Exilés d'Italie à l'aventure, allons sans regrets et sans peur. *Notre patrie est le monde entier, la liberté notre loi, une pensée rebelle est dans notre cœur.* Soulevant la foule des misérables, nous avons été bannis de toutes les nations. Partout où se rebelle un exploité, nous trouverons des bataillons de frères. Vagabonds sur terre et sur mer, nous quittons nos proches pour une idée. Nous passons par les douleurs des différentes plèbes, précurseurs de la nation humaine. Mais, Italie, tes proscrits rentreront pour brandir le flambeau des Droits.

Stornelli mugellani *(Au refrain)*

Quando nasceste voi nacque un giardino
di tutte qualità c'erano i fiori.
L'odore si sentiva di lontano
e specialmente quel del gelsomino.

L'amore è come l'ellera dove s'attacca muore.
Così, così il mio cuore, mi s'è attaccato a te.

Vieni mio bel morino, si gioca a carte
e s'ha da fa' giochini che so io.
Le picche e i fiori mettili da parte
e se ti manca un core ti dò il mio.

Se tu sapessi il bene che ti voglio
faresti un focolino in mezzo al mare,
faresti le girandole di foglio
l'acqua dei fiumi tu faresti fermare.

Vien, vien, vien, ricciolino d'amor
bada ben che la mamma non veda,
bada ben che la mamma non senta.
Vien, vien, vien, ricciolino d'amor
bada ben che la mamma non veda,
o bell'angiol del mio cuor.

Le sud *(Nino Ferrer - 1975. Au refrain)*

C'est un endroit qui ressemble à la Louisiane, à l'Italie.
Il y a du linge étendu sur la terrasse, et c'est joli.
On dirait le sud, le temps dure longtemps,
et la vie sûrement plus d'un million d'années et toujours en été.

Y a plein d'enfants qui se roulent sur la pelouse, y a plein de chiens.
Y a même un chat, une tortue, des poissons rouges, il ne manque rien.

Un jour ou l'autre, il faudra qu'il y ait la guerre, on le sait bien.
On n'aime pas ça, mais on ne sait pas quoi faire, on dit c'est le destin.
Tant pis pour le sud, c'était pourtant bien ;
on aurait pu vivre plus d'un million d'années et toujours en été.

Summertime
(Ira et George Gershwin,
Edwin DuBose Heyward - 1933)

Summertime,
and the weather is easy ;
fish are jumpin'
and the cotton is high.
Oh, your Dad is rich
and your Ma' is good looking.
So, hush little baby,
don't you cry.

One of these mornin's
you're gonna rise up singin',
then, you'll spread your wings
and you'll take to the sky.
But 'till that mornin',
there's nothin' can harm you,
with Daddy and Mammy
standin' by.

Summertime,
and the livin' is easy ;
fish are jumpin'
and the cotton is high.
Oh, your Dad is rich
and your Ma' is good looking.
So, hush little baby,
don't you cry.

Le titre fait partie de
l'opéra Porgy & Bess

Sur la route de Memphis
(Claude Moine, TT Hall - 1976)

J'écoutais le disc-jockey
dans la voiture qui me traînait
sur la route de Memphis. (bis)

Et la radio me vantait
un truc débile qui m'endormait,
sur la route de Memphis. (bis)

Je viens vers toi,
tu m'attends dans ta robe blanche.
L'amour en province
ressemble un peu à un dimanche.

Sur le siège avant, le chauffeur
buvait de la bière en regardant l'heure,
sur la route de Memphis. (bis)

A la place du mort, un chien-loup
me jetait un regard un peu fou,
sur la route de Memphis. (bis)

Je viens vers toi,
mais pas dans une Rolls blanche,
dans un costume
un peu élimé aux manches.

J'ai le droit de me taire et d'fumer
en gardant mes menottes aux poignets,
sur la route de Memphis. (bis)

Pour une fois les flics ont gagné,
vers chez toi je ne fais que passer,
sur la route de Memphis. (bis)

Supplique pour être enterré à la plage de Sète

(Brassens - 1966)

La Camarde, qui ne m'a jamais pardonné d'avoir semé des fleurs
dans les trous de son nez *me poursuit d'un zèle imbécile.*
Alors, cerné de près par les enterrements, j'ai cru bon de remettre
à jour mon testament, *de me payer un codicille.*

Trempe, dans l'encre bleue du golfe du Lion, trempe, trempe ta plume,
ô mon vieux tabellion *et, de ta plus belle écriture,*
note ce qu'il faudrait qu'il advînt de mon corps, lorsque mon âme et lui
ne seront plus d'accord *que sur un seul point : la rupture.*

Quand mon âme aura pris son vol à l'horizon vers celles de Gavroche
et de Mimi Pinson, *celles des titis, des grisettes ;*
que vers le sol natal mon corps soit ramené, dans un sleeping du Pa-
ris-Méditerranée, *terminus en gare de Sète.*

Mon caveau de famille, hélas, n'est pas tout neuf. Vulgairement parlant,
il est plein comme un œuf, *et d'ici que quelqu'un n'en sorte,*
il risque de se faire tard et je ne peux dire à ces braves gens
"Poussez-vous donc un peu, *place aux jeunes." en quelque sorte.*

Juste au bord de la mer, à deux pas des flots bleus, creusez, si c'est possible,
un petit trou moelleux, *une bonne petite niche*
auprès de mes amis d'enfance les dauphins, le long de cette grève
où le sable est si fin, *sur la plage de la Corniche.*

C'est une plage où, même à ses moments furieux, Neptune ne se prend
jamais trop au sérieux, *où quand un bateau fait naufrage*
le capitaine crie "Je suis le maître à bord ! Sauve qui peut, le vin
et le pastis d'abord ! *Chacun sa bonbonne et courage ! "*

Et c'est là que, jadis, à quinze ans révolus, à l'âge où s'amuser
tout seul ne suffit plus, *je connus la prime amourette.*
Auprès d'une sirène, une femme-poisson, je reçus de l'amour
la première leçon, *avalai la première arête.*

Déférence gardée envers Paul Valéry, moi, l'humble troubadour,
sur lui je renchéris, *le bon maître me le pardonne.*
Et qu'au moins, si ses vers valent mieux que les miens, mon cimetière
soit plus marin que le sien, *et n'en déplaise aux autochtones.*

Cette tombe en sandwich, entre le ciel et l'eau, ne donnera pas une
ombre triste au tableau, *mais un charme indéfinissable.*
Les baigneuses s'en serviront de paravent pour changer de tenue,
et les petits enfants *diront "chouette, un château de sable !"*

Est-ce trop demander ? Sur mon petit lopin plantez, je vous en prie,
une espèce de pin, *pin parasol de préférence,*
qui saura prémunir contre l'insolation les bons amis venus faire
sur ma concession *d'affectueuses révérences.*

Tantôt venant d'Espagne et tantôt d'Italie, tout chargés de parfums,
de musiques jolies, *le Mistral et la Tramontane*
sur mon dernier sommeil verseront les échos, de villanelle un jour,
un jour de fandango, *de tarentelle, de sardane.*

Et quand, prenant ma butte en guise d'oreiller, une ondine viendra
gentiment sommeiller *avec moins que rien de costume,*
j'en demande pardon par avance à Jésus si l'ombre de ma croix
s'y couche un peu dessus *pour un petit bonheur posthume.*

Pauvres rois, pharaons, pauvres Napoléons, pauvres grands disparus
gisant au Panthéon, *pauvres cendres de conséquence !*
Vous envierez un peu l'éternel estivant qui fait du pédalo
sur la vague en rêvant, *qui passe sa mort en vacances.* } x2

Sur la Commune *(Serge Utgé-Royo - 1991, au refrain)*

Il était une fois, dans ce grand cimetière
- écoute bien l'ami, c'est une histoire vraie,
l'gouvernement d'alors avait perdu sa guerre,
l'État de Prusse avait vaincu l'État Français. } *x2*
Pendant qu'on s'arrangeait, entre grands de l'époque,
pour payer le tribut au premier des tueurs ;
voilà que de Paris le peuple se convoque
et décide comm' ça qu'i' n'veut plus d'supérieurs. } *x2*

Tous les copains de la Commune ne sont pas morts sans rien laisser.
Ils doivent nous garder rancune de laisser crever leur passé.
Ils doivent nous garder rancune de ne pas mieux en profiter.

L'État de France implore son ami vainqueur
de lui donner la main pour mater la canaille ;
car il faut, sans tarder, aller clouer la peur
aux cerveaux parisiens qui bravent la mitraille. } *x2*
Et c'est le 18 mars de l'an 71
que, depuis le palais où rôta Louis XIV,
Monsieur Thiers a brandi quelques canons de bronze,
et crié vers Paris : ils vous f'ront rendre gorge ! } *x2*

Une fille de Paris a gueulé vers le ciel,
et laissé sa jeunesse dans un bagne pourri.
Femmes, si vous luttez, saluez Louise Michel,
et si vous n'luttez pas saluez-la aussi ! } *x2*
Aussi souvenons-nous que des frères oubliés,
venus d'autres pays, citoyens de la Terre,
sont morts des mêmes balles que leurs frères français,
ils avaient oublié les drapeaux, les frontières. } *x2*

Notre mémoire est née de ces quelques semaines,
compagnons et compagnes il faut l'utiliser.
Revendiquons les rues, les montagnes, les plaines,
et comme les Communards abolissons l'armée ! } *x2*
Il faut gratter l'oubli dont on a recouvert
les leçons des copains qui furent assassinés.
Il faut savoir que l'autonomie ouvrière
a laissé dans l'Histoire des blessures infectées. } *x2*



Suson

(On reprend la première ligne des couplets et refrain)

Suson va dire a sa maire "Qunh remèdi a l'amor ?
- Qunh remèdi a l'amor ? d'èsser valenta,
se levar pel cap del jorn e d'èsser contenta.

- Segur qu'aquò n'es pas gaire un remèdi a l'amor ;
un remèdi a l'amor vòli conéisser,
que l'amor me fa virar lo sang en vinagre.
Puta de mal d'amor que tant me tormenta
Puta de mal d'amor que ne pòdi pas.
Puta de mal d'amor que tant me tormenta
Puta de mal d'amor."

Suson va dire a son paire "Qunh remèdi a l'amor ?
- Un remèdi a l'amor ? pòdi pas dire ;
ta maire ai totjorn aimat, jamai sens li dire.
Refrain

Suson va dire a sa tanta "Qunh remèdi a l'amor ?
- Un galant fariá per tu paura inocenta.
- Endevinèretz lo mal que tant me tormenta." *(x3)*

T'as pas tout dit *(B. Lapointe - 1964, au refrain)*

Di da di dou dan ding dang dang (x4)

T'as pas, t'as pas, t'as pas tout dit, t'as pas tout dit à ta Doudou.
T'as des doutes et t'y dis pas tout, et qui c'est qui l'a dans l'dos ? Toi !

T'i as dit "Je bouffe rien que du caviar. C'est des petits œufs, j'les mange à la coque.
Je les fous en l'air quand ils sont trop noirs, et j'en achète d'aut'."
Ben, si t'avais été moins vantard, t'aurais dit "Je bouffe que des pommes de terre
et le soir s'il fait du vent tard, je prends un bol d'air." *[Han !]*

T'i' as dit "Mon papa l'est riche, il a des dents d'or, i'met des cravates ;
ma maman met des plumes d'Autriche et s'épile les pattes."
Ben, si t'avais été plus modeste, t'aurais dit qu'ta mère elle est modiste
et que ton papa l'empeste, parce qu'il est lampiste. *[Han !]*

T'i' as dit "J'ai une maison tapissée partout, même dans les toilettes,
avec la télévision montée sur roulettes."
Ben, si t'avais été plus honnête, sans dire des sornettes sur ta maisonnette,
elle aurait sonné ta sonnette, pour t'offrir son aide. *[Han !]*

Ta Katie t'a quitté

(B. Lapointe - 1964)

Ce soir au bar de la gare, Igor, hagard, est noir, il n'arrête guère de boire
car sa Katia, sa jolie Katia, vient de le quitter. Sa Katie l'a quitté.
Il a fait chou blanc, ce grand-duc avec ses trucs, ses astuces,
ses ruses de Russe blanc.
"Ma tactique était toc" dit Igor qui s'endort ivre-mort au comptoir du bar.
"Un Russe blanc qui est noir, quel bizarre hasard", se marrent
les fêtards paillards du bar, car encore Igor y dort.
Mais près d'son oreille, merveille !, un réveil vermeil
lui prodigue des conseils, pendant son sommeil.
Tic-tac tic-tac.
Ta Katie t'a quitté, tic-tac tic-tac.
Ta Katie t'a quitté, tic-tac tic-tac.
T'es cocu qu'attends-tu ? Cuite-toi t'es cocu,
t'as qu'à, t'as qu'à t'cuiter et quitter ton quartier,
ta Katie t'a quitté, ta tactique était toc,
ta tactique était toc, ta Katie t'a quitté.
Ôte ta toque et troque ton tricot tout crotté,
et ta croûte au couteau qu'on t'a tant attaqué
contre un tacot coté quatre écus tout comptés
et quitte ton quartier, ta Katie t'a quitté. *(x4)*

Tout à côté, des catins décaties taquinaient un cocker coquin
et d'éthiques coquettes, tout en tricotant, caquetaient et discutaient
et critiquaient
un comte toqué qui comptait en tiquant tout un tas de tickets de quai
quand tout à coup... *[Tic-tac-tic driiiing]*

Au matin "Quel réveil-matin, quel réveil-matin !"
s'écrie le Russe blanc de peur.
Pour une sonnerie, c'est une belle sonnerie !

La tactique du gendarme *(Lionel Le Plat, Etienne Lorin - 1949, Bourvil prononçait* taca taca tac tactique*)*

Un gendarme doit avoir de très bons pieds, *mais c'est pas tout, (x2)*
Il lui faut aussi de la sagacité, *mais c'est pas tout. (x2)*
Car ce qu'il doit avoir, et surtout, c'est d'la tactique, de la tactique dans la pratique.
Comme la montre a son tic-tac, le gendarme a sa tactique.
Attendez un peu que j'vous esplique :
la tactique du gendarme, c'est de bien observer, sans se faire remarquer ;
la tactique du gendarme, c'est d'avoir avant tout les yeux en face des trous.
Contravention ! Allez, allez ! Pas d'discussions ! Allez, allez !
Exécution ! Allez, allez ! J'connais l'métier.
La tactique du gendarme, c'est de verbaliser avec autorité.

Il y a ceux qui n'ont pas d'plaque à leur vélo, *mais c'est pas tout, (x2)*
faut courir après tous les voleurs d'autos, *mais c'est pas tout, (x2)*
Les gens disent "Oh, les gendarmes quand on a besoin d'eux, ils ne sont jamais là."
Je réponds du tac au tac, car pensez, j'ai ma tactique,
attendez un peu que j'vous esplique :
la tactique du gendarme c'est d'être toujours là, quand on ne l'attend pas ;
la tactique du gendarme c'est d'être perspicace, sous un p'tit air bonasse.
Contravention ! Allez, allez ! Pas d'discussion ! Allez, allez !
Exécution ! Allez, allez ! J'connais l'métier.
La tactique du gendarme c'est d'être constamment à ch'val su' l'règlement.



Ta sœur *(Les Collabos - 1984)*

Nous avions rendez-vous à la piscine,
toi et moi, tous les deux *eu-eu-eu-eu-eu-eu.*
Sans mes copains, sans tes copines,
tous les deux, en amoureux *eu-eu-eu-eu-eu-eu.*
Ta sœur mongolienne, ta sœur schizophrène,
ta sœur a tout gâché, la raison m'a quitté.

Sur le bord du petit bassin, nerveux,
je craignais ton absence. *[tibilibili]*
J'aurais mis la tête dans mon maillot de bain,
si j'avais su qu'tu trimbalais Clarence.
Ta sœur débile mentale, ta sœur hydrocéphale,
ta sœur a tout gâché, la raison m'a quitté.
Couplet 1 (variante : *a tout gâché, j'ai failli me noyer.)*

Take 'em all *(Cock Sparrer)*

We worked our way up,
from east-end pubs,
to gigs and back stage passes.
Ex-boxing champs,
West-End clubs,
americans in dark glasses.
Driving ten grand cars,
drink in hotel bars,
even making money in bed.
They wouldn't be no loss,
they ain't worth a toss,
it's about time they all dropped dead.

Take 'em all ! Take 'em all !
Put 'em up against a wall
and shoot 'em !
Short and tall, watch 'em fall,
come on boys take 'em all !

Well tough shit boys,
it ain't our fault,
your record didn't make it.
We made you dance,
you had your chance,
but you didn't take it.
Well, I gotta go make another deal,
sign another group for the company,
I don't suppose we'll ever meet again,
you'd better get back to the factory.

Refrain
Take 'em all, watch 'em fall ! (x4)
Refrain



Tant qu'ça tangue
(J.-C. Darnal)

Sur la mer ou sur la terre,
sur la houle ou dans la foule ;
à la barre ou dans un bar,
à la pêche ou sur la brèche.

Qu'on soit trimard ou mat'lot,
tout l'monde vous mène en bateau.
C'est pourquoi, moi je vous l'dit
comme je l'bois et comme je l'vit.

Tant qu'ça tangue, tire la langue,
tant qu'ça tangue,
remplis ton verre à babord.
Tant qu'ça roule sur la poule,
tant qu'ça roule
remplis ton verre à tribord.

La tempête, on l'embête !
Tant qu'ça tangue, tant qu'ça roule,
faut qu'ça coule,
remplis ton verre à ba -
remplis ton verre à tri -
remplis ton verre à rabord !

Tchita
(B. Lapointe, Gaby Verlor - 1961)

Elle a des yeux, ah les beaux yeux !, si noirs qu'ils en sont lumineux ;
elle a des yeux, ah les beaux yeux !, coquins coquins et merveilleux ;
elle a des yeux, ah les beaux yeux !, immenses et pourtant malicieux.
A faire damner tous les saints du Bon Dieu, ses yeux.

C'est Tchita la créole, elle m'obsède, elle m'affole ;
elle me fait du charme, elle m'affole elle m'alarme.
Pourtant quand j'la rencontre, j'dois paraître, j'ai ai honte,
pas assez énervé : elle m'offre du café.
Tchita-çi, Tchita-là, Tchita Tchita Tchita Tchita boum !
Tchita-çi, Tchita-là, Tchita Tchita Tchita Tchita boum !

Elle a des pieds, ah les beaux pieds !, à faire rêver un savetier ;
elle a des pieds, ah les beaux pieds !, à faire rêver un financier ;
elle a des pieds, ah les beaux pieds !, à faire rêver le monde entier.
Sûr, z'ont bien chacun cinq ou six jolis doigts de pieds.

Refrain

Elle a aussi une cafetière, mais alors là quelle cafetière.
Oh par exemple, quelle cafetière ! Pour une caf'tière, c'est une caf'tière.
C'est une énorme cafetière, qui la cache toute entière,
et on ne voit pas comment qu'elle est derrière, Tchita.

Le p'tit qui a fait l'affiche,pour sûr, lui, il s'en fiche,
té ! On lui a dit "fais une affiche pour l'café.
Peins une grosse cafetière, et tout petit derrière
une pin-up qui la tient" et le petit l'a peint.
Tchita-çi, Tchita-là, Tchita Tchita Tchita Tchita boum !
Tchita-çi, Tchita-là, Tchita Tchita Tchita Tchita boum !

Tel qu'il est *(M. Vanderhaegen, C. Cachant - 1936, au refrain)*

J'avais rêvé de prendre un homme,
un garçon chic et distingué.
Mais je suis chipée pour la pomme
d'un vrai tordu, mal balancé.
Ce n'est pas un Apollon mon Jules,
il n'est pas taillé comme un Hercule,
et même s'il est plein de défauts,
c'est lui que j'ai dans la peau.

Tel qu'il est, il me plaît,
il me fait de l'effet, et je l'aime.
C'est un vrai gringalet,
aussi laid qu'un basset, mais je l'aime.
Il est bancal du coté cérébral,
mais ça m'est bien égal
qu'il ait l'air anormal.
C'est complet, il est muet,
ses quinquets sont en biais,
c'est un fait qu'tel qu'il est, il me plaît.

Il est carré mais ses épaules,
par du carton, sont rembourrées.
Quand il est tout nu, ça fait drôle,
on n'en voit plus que la moitié.
Il n'a pas un seul poil sur la tête,
mais il en a plein sur les gambettes ;
et celui qu'il a dans la main,
c'est pas du poil c'est du crin.

Le travail, pour lui, c'est la chose
la plus sacrée, il n'y touche pas.
Pour tenir le coup, il se dose
de quintonine à tous les repas.
Ce qui n'est pas marrant c'est qu'il ronfle,
on dirait un pneu qui se dégonfle.
Et quand il faut se bagarrer,
il est encore dégonflé.

Le temps des crises
(J. Jouy, sur l'air des Cerises - 1886)

Vous regretterez
le beau temps des crises
quand, pauvres sans pain
et riches gavés,
nous serons aux prises !
Les drapeaux de Mars *[ndlr : 1871]*
flotteront aux brises,
les drapeaux vermeils
sur qui vous bavez.
Vous regretterez
le beau temps des crises
quand viendra le Peuple
en haut des pavés.

Quand vous pleurerez
le beau temps des crises,
le vil renégat et l'accapareur
en verront de grises.
Les politiciens auront des surprises ;
les Judas, au ventre, auront la terreur.
Quand vous pleurerez
le beau temps des crises,
grondera partout la rue en fureur !

Profitez-en bien
du beau temps des crises,
où le Peuple jeûne
et passe en rêvant
aux Terres promises.
Quand donc viendras-tu
fondre les banquises,
o grand soleil rouge,
ô soleil levant ?
Profitez-en bien
du beau temps des crises,
où le peuple veille
et s'en va, rêvant !

Le temps des cerises
(J. B. Clément, Antoine Renard - 1866/1868)

Quand nous chanterons le temps des cerises,
et gai rossignol et merle moqueur
seront tous en fête.
Les belles auront la folie en tête
et les amoureux du soleil au cœur.
Quand nous chanterons le temps des cerises,
sifflera bien mieux le merle moqueur.

Mais il est bien court le temps des cerises,
où l'on s'en va deux, cueillir en rêvant
des pendants d'oreilles.
Cerises d'amour aux robes pareilles,
tombant sous la feuille en gouttes de sang.
Mais il est bien court le temps des cerises,
pendants de corail qu'on cueille en rêvant.

Quand vous en serez au temps des cerises,
si vous avez peur des chagrins d'amour
évitez les belles.
Moi qui ne crains pas les peines cruelles,
je ne vivrai pas sans souffrir un jour.
Quand vous en serez au temps des cerises,
vous aurez aussi des peines d'amour.

J'aimerai toujours le temps des cerises,
c'est de ce temps-là que je garde au cœur
une plaie ouverte.
Et Dame Fortune, en m'étant offerte
ne saura jamais calmer ma douleur.
J'aimerai toujours le temps des cerises,
et le souvenir que je garde au cœur.

Teresina la malcontenta *(sur l'air de la berceuse toscanne* Ninna nanna a sette e venti*)*

Teresina la malcontenta, babbo gode e mamma stenta.
Babbo va all'osteria, mamma tribola tuttavia.

Babbo mangia l'erbe cotte, mamma tribola giorno e notte.
Babbo mangia e beve vino, mamma tribola coi 'l cittino.

Babbo mangia li fagioli, mamma tribola coi figlioli.
Babbo mangia il baccalà, mamma tribola a tutt'andà.

Babbo mangia le polpette, mamma fa delle crocette.
Teresina la malcontenta, babbo gode e mamma stenta.

Die Thälmann-Kolonne

(Paul Dessau, Gudrun Kabisch - vers 1936. Au refrain)

Spaniens Himmel breitet seine Sterne
über unsere Schützengräben aus.
Und der Morgen grüßt schon aus der Ferne,
bald geht es zu neuem Kampf hinaus.

Die Heimat ist weit, doch wir sind bereit
Wir kämpfen und siegen für dich, Freiheit !

Dem Faschisten werden wir nicht weichen,
schickt er auch die Kugeln hageldicht.
Mit uns stehen Kameraden ohne gleichen,
und ein Rückwärts gibt es für uns nicht.

Rührt die Trommel ! Fällt die Bajonette !
Vorwärts, marsch ! Der Sieg ist unser Lohn !
Mit der Freiheitsfahne brecht die Kette !
Auf zum Kampf, das Thälmann-Bataillon !

Le ciel d'Espagne déploie ses étoiles au-dessus des tranchées, l'aube pointe déjà à l'horizon, bientôt un nouveau combat en ton nom, Liberté.

Combative, la colonne du dirigeant stalinien Thälmann le fut tout autant contre les franquistes que pour liquider la révolution.

Le testament

(Brassens)

Je serai triste comme un saule
quand le Dieu qui partout me suit
me dira, la main sur l'épaule :
"Va-t'en voir là-haut si j'y suis."
Alors, du ciel et de la terre
il me faudra faire mon deuil :
est-il encore debout le chêne
ou le sapin de mon cercueil ? }x2

S'il faut aller au cimetière,
j'prendrai le chemin le plus long.
J'ferai la tombe buissonnière,
j'quitterai la vie à reculons.
Tant pis si les croq'-morts me grondent,
tant pis s'ils me croient fou à lier,
je veux partir pour l'autre monde
par le chemin des écoliers. }x2

Avant d'aller conter fleurette
aux belles âmes des damnées,
je rêve d'encore une amourette,
je rêve d'encore m'enjuponner.
Encore une fois dire "Je t'aime",
encore une fois perdre le nord,
en effeuillant le chrysanthème
qui est la marguerite des morts. }x2

Dieu veuille que ma veuve s'alarme
en enterrant son compagnon,
et qu'pour lui faire verser des larmes
il n'y ait pas besoin d'oignon.
Qu'elle prenne en secondes noces
un époux de mon acabit :
il pourra profiter d'mes bottes,
et d'mes pantoufles et d'mes habits. }x2

Qu'il boive mon vin, qu'il aime ma femme,
qu'il fume ma pipe et mon tabac,
mais que jamais - mort de mon âme !
jamais il ne fouette mes chats.
Quoique je n'aie pas un atome,
une ombre de méchanceté,
s'il fouette mes chats, y a un fantôme
qui viendra le persécuter. }x2

Ici-gît une feuille morte,
ici finit mon testament.
On a marqué dessus ma porte :
"Fermé pour cause d'enterrement."
J'ai quitté la vie sans rancune,
j'aurai plus jamais mal aux dents :
me v'là dans la fosse commune,
la fosse commune du temps. }x2

The harder they come

(J. Cliff, au refrain)

Well, they tell me
of a pie up in the sky*,
waiting for me when I die.
But between the day you're born
and when you die,
they never seem to hear,
even you're cryin'.

So as sure as the sun will shine,
I'm gonna get my share
now of what's mine.
And then the harder they come,
the harder they'll fall, one and all.
And then the harder they come,
the harder they'll fall, one and all.

Well the oppressors
are tryin' to keep me down,
trying to drive me underground.
And they think that
they have got the battle won,
I say forgive them Lord,
they know not
what they've done.

And I keep on fightin'
for the things I want,
though I know that
when you're dead, you can't.
But I'd rather be
a free man in my grave,
than living as a puppet or a slave.

**retrouvez les prêtres aux cheveux longs*
dans la chanson de Joe Hill

Tout l'amour

(Dario Moreno - 1959)

Ya ya ya ya ya ya ya ya
Ya ya ya ya ya ya ya ya

Tout l'amour que j'ai pour toi
est brûlant comme un feu ;
il est grand et plein d'éclat,
c'est si bon d'être heureux.
Mes cris de joie je te les dois
car rien pour moi n'est plus que toi.
Même quand tu n'es pas là,
tu es présent, bien présent.

Tout l'amour que j'ai pour toi
est plus fort chaque jour ;
je crois bien qu'il durera
pour la vie, pour toujours.
Quelle obsession, que ma passion
je dis non tout bas, tout bas.
Au moindre bruit de tes pas
mon cœur bat, mon cœur bat.

Je veux crier au monde entier
que rien ne peut nous séparer.
Tout l'amour que j'ai pour toi
c'est vraiment, tout pour moi.

Le tourbillon

(Serge Rezvani, Georges Delerue - 1962)

Elle avait des bagues à chaque doigt,
des tas de bracelets autour des poignets,
et puis elle chantait avec une voix
qui, sitôt, m'enjôla.

Elle avait des yeux, des yeux d'opale,
qui m'fascinaient, qui m'fascinaient.
Y avait l'ovale de son visage pâle
de femme fatale qui m'fut fatal,
de femme fatale qui m'fut fatal.

On s'est connu, on s'est reconnu,
on s'est perdu d'vue,
on s'est r'perdu d'vue,
on s'est retrouvé, on s'est réchauffé,
puis on s'est séparé.
Chacun pour soi est reparti
dans l'tourbillon d'la vie.
Je l'ai r'vue un soir, aïe, aïe, aïe,
ça fait déjà un fameux bail,
ça fait déjà un fameux bail.

Au son des banjos je l'ai reconnu,
ce curieux sourire qui m'avait tant plu.
Sa voix si fatale, son beau visage pâle,
m'émurent plus que jamais.

Je m'suis saoûlé en l'écoutant,
l'alcool fait oublier le temps.
Je m'suis réveillé en sentant
des baisers sur mon front brûlant,
des baisers sur mon front brûlant.

On s'est connu, on s'est reconnu,
on s'est perdu d'vue,
on s'est r'perdu d'vue,
on s'est retrouvé, on s'est séparé,
puis on s'est réchauffé.
Chacun pour soi est reparti
dans l'tourbillon d'la vie.
Je l'ai r'vue un soir, ah là là,
elle est retombée dans mes bras,
elle est retombée dans mes bras.

Quand on s'est connu,
quand on s'est reconnu,
pourquoi s'perdre de vue,
se reperdre de vue ?
Quand on s'est retrouvé,
quand on s'est réchauffé,
pourquoi se séparer ?
Alors tous deux on est r'partis
dans l'tourbillon d'la vie.
On a continué à tourner
tous les deux enlacés,
tous les deux enlacés,
tous les deux enlacés.

Chanson interprétée par Moreau Jeanne
dans le *Jules et Jim* de Truffaut François.

Le tourdion *(canon)*

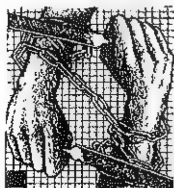
Sopranos
Quand je bois du vin claret,
ami, ma tête tourne tourne tourne.
Aussi, désormais je bois
Anjou ou Arbois.

Chantons et buvons,
à ces flacons faisons la guerre !
Chantons et buvons,
mes amis buvons donc !

Altis
Le bon vin nous a rendus gais,
chantons oublions nos peines, chantons.
En mangeant d'un gras jambon,
à ce flacon faisons la guerre !

Ténors
Buvons bien, là buvons donc,
à ce flacon faisons la guerre.
En mangeant d'un gras jambon,
à ce flacon faisons la guerre !

Basses
Buvons bien, buvons mes amis
trinquons, buvons vidons nos verres.
En mangeant d'un gras jambon,
à ce flacon faisons la guerre !



Le tourdion des prisons

(les mots en italique sont dits 4 fois)

La prison a détruit nos vies,
brisons, détruisons toutes les prisons !
Le bracelet a remplacé les murs épais,
maléfique progrès !

Le temps ne veut plus rien dire,
ma tête *tourne.*
Comme une bête enfermée,
je suis folle à lier.
Maudite société !,
n'as-tu rien d'autre à nous offrir
que les mots et les images
de ta télé ?

N'as-tu jamais entendu
dans cette *geôle,*
les cris et les plaintes
des forçats modernes ?
A quoi bon crier
dans cet univers déshumanisé ?
Les murs et les portes
n'ont plus d'oreilles.

La souffrance et le supplice
sont vraiment *doubles*
quand pour pouvoir cantiner
je dois boulonner.
Mais quel est le goût
de votre prétendue liberté,
celle qui tous les jours
nous envoie bosser ?

Il arrivera, le jour de la *belle*
où je démolirai vos
portes et barreaux.
Finis, le mitard,
l'isolement et les lourdes peines.
Enfin libérés, nous ferons tout brûler !

Vous, matons, courez bien vite,
sinon on va vous massacrer !

Les traîne-misère

(J. B. Clément, M. Legay - 1873.
L'italique est reprise)

Les gens qui traînent la misère
sont doux comme de vrais agneaux ;
ils sont parqués sur cette terre
et menés comme des troupeaux.
Et tout ça souffre et tout ça danse
pour se donner de l'espérance !

Pourtant les gens à pâle mine
ont bon courage et bonnes dents ;
grand appétit, grande poitrine,
mais rien à se mettre dedans.
Et tout ça jeûne et tout ça danse
pour se venger de l'abstinence !

Pourtant ces pauvres traîne-guêtres
sont nombreux comme des fourmis ;
ils pourraient bien être les maîtres
et ce sont eux les plus soumis.
Et tout ça trime et tout ça danse
pour s'engourdir dans l'indolence !

Ils n'ont même pas une pierre,
pas un centime à protéger ;
ils n'ont pour eux que leur misère
et leurs deux yeux pour en pleurer.
Et tout ça court et tout ça danse
pour un beau jour sauver la France !

Du grand matin à la nuit noire,
ça travaille des quarante ans ;
à l'hôpital finit l'histoire
et c'est au tour de leurs enfants.
Et tout ça chante et tout ça danse
en attendant la providence !

En avant deux ! ô vous qu'on nomme
chair à canon et sac à vin ;
va-nu-pied et bête de somme,
traîne-misère et meurt-de-faim.
En avant deux et que tout danse
pour équilibrer la balance !



Le transporté

(Miet, M. Villard, F. Bella - 1912/1924)

C'est Jean Fagot qu'on me surnomme, j'suis un ancien.
Oui j'ai vu tomber plus d'un homme qu'était malin.
Maintenant qu'je sens que je calanche, j'veux vous conter
ce que j'ai vu d'puis qu'sur la planche j'suis l'transporté.

Il faut nous voir quand on turbine à s'faire crever.
Le Corse armé d'sa carabine pour nous braver.
L'insulte aux lèvres, il nous bouscule, fatalité !
Couché, la tête sous la férule, v'la l'transporté.

La faim qui nous poursuit sans cesse, oh, sort hideux !,
fait naître plus d'une bassesse parmi les gueux.
Le ventre creux fait la bourrique, quel sale métier.
Il vendrait son père pour une chique, le transporté.

Même le plus fort fait des courbettes, c'est effrayant ;
car pour dresser les fortes têtes, y a l'repoussant !
Pour un seul mot, on nous terrasse sans hésiter.
C'est comme ça qu'on se débarrasse du transporté.

Faut pas songer à sa misère, ah, quel tableau !
Comme tout l'monde est célibataire, on cherche la peau
d'un gars qui bientôt s'abandonne à volupté.
C'est pour un mâle qu'il se passionne, le transporté.

Plus d'un forçat, quand la nuit tombe, triste et rêveur,
voudrait voir s'entrouvrir la tombe dans sa douleur.
Pourquoi souffrir ainsi sans cesse, humanité ?
Supprime-le donc, faut mieux qu'il crève, le transporté.

Les transportés, les bagnards quoi,
un statut social bien connu de Miet

Tre bandiere *(toujours la même construction)*

Bandiera nera la vogliamo ? No ! *(bis)*
Perchè l'è il simbolo della galera,
bandiera nera la vogliamo ? No ! } *(x2)*

Bandiera bianca la vogliamo ? No !
Perchè l'è il simbolo dell'ignoranza (...)

Bandiera rossa la vogliamo ? Si !
Perchè l'è il simbolo della riscossa, (...)

On ne veut pas du drapeau noir,
symbole de la galère,
ni du blanc de l'ignorance,
mais du rouge de la revanche.

Travailler, c'est trop dur

(folklore acadien popularisé en 1977 par Zachary Richard, et Julien Clerc en France. Au refrain.)

Travailler, c'est trop dur,
et voler c'est pas beau ;
d'mander la charité,
c'est quequ'chose j'peux pas faire.
Chaque jour que moi j'vis,
on m'demande de quoi j'vis,
j'dis que j'vis sur l'amour,
et j'espère de viv' vieux.

Et je prends mon vieux ch'val
et j'attrape ma vieille selle ;
et je selle mon vieux ch'val
pour aller chercher ma belle.
Tu connais, c'est loin d'un grand bout d'là,
de Saint-Antoine à Beaumont,
mais le long du grand Texas,
j't'ai cherché bien longtemps.

Moi j'prends mon violon,
et j'attrape mon archet,
et je joue ma vieille valse
pour faire mes amis danser.
Vous connaissez, mes chers amis,
la vie est bien bien trop courte
pour se faire des misères,
allons danser ce soir !



Le triomphe de l'anarchie

(Charles d'Avray - 1901, au refrain)

Tu veux bâtir des cités idéales,
détruis d'abord les monstruosités.
Gouvernements, casernes, cathédrales,
qui sont pour nous autant d'absurdités.
Dès aujourd'hui, vivons le communisme,
ne nous groupons que par affinités.
Notre bonheur naîtra de l'altruisme,
que nos désirs soient des réalités.
Debout, debout,
compagnons de misère,
l'heure est venue, il faut nous révolter !
Que le sang coule, et rougisse la terre,
mais que ce soit pour notre liberté.
C'est reculer que d'être stationnaire,
on le devient de trop philosopher ;
debout, debout, vieux révolutionnaires,
et l'anarchie enfin va triompher !
Debout, debout, vieux révolutionnaires,
et l'anarchie enfin va triompher !

Empare-toi maintenant de l'usine,
du capital, deviens le fossoyeur.
Ta vie vaut mieux que d'être une machine,
tout est à tous, rien n'est à l'exploiteur.
Sans préjugés, suis les lois de Nature,
et ne produis que par nécessité.
Travail facile ou besogne très dure
n'ont de valeur qu'en leur utilité.

On rêve amour au-delà des frontières,
on rêve amour aussi de ton côté.
On rêve amour dans les nations entières,
l'erreur fait place à la réalité.
Oui, la patrie est une baliverne,
un sentiment doublé de lâcheté.
Ne deviens pas de la viande à caserne ;
; jeune conscrit, mieux te vaut déserter.

Que la nitro, comme la dynamite,
soient là pendant qu'on discute raison.
S'il est besoin, renversons la marmite,
et de nos maux, hâtons la guérison.
Place pour tous au banquet de la vie,
notre appétit seul peut se limiter.
Que pour chacun, la table soit servie,
le ventre plein, l'homme peut discuter.



Trois matelots du port de Brest

(toutes les phrases comme la première)

Trois matelots du port de Brest,
trois matelots du port de Brest
de sur la mer, djemalon lon ma dura,
de sur la mer ont navigué.
de sur la mer, djemalon lon ma dura,
de sur la mer ont navigué.

Ont bien passé trois mois sur mer,
sans jamais terre y aborder.

Au bout de cinq à six semaines,
le pain, le vin vinrent à manquer.

Fallut tirer la courte paille
pour savoir qui serait mangé.

La courte paille tomba sur le chef,
ce s'ra donc lui qui s'ra mangé.

Oh non ninon, mon capitaine,
la mort, pour vous j'endurerai.

Si pour moi la mort tu endures,
cent écus d'or j'te donnerai.

Ou bien ma fille en mariage,
ou ce bateau qu'est sur le quai.

Jean Petitjean monta en hune,
se mit à rire et à danser.

Je vois les tours de Babylone,
je vois la terre de tous côtés.

Je vois les moutons sur la lande,
trois belles bergères à les garder.

Je crois que j'en reconnais une,
c'est ma maîtresse du temps passé.

Le trou d'mon quai

(Paul Briollet & Jules Combes,
Désiré Berniaux - 1906)

Je demeure dans une rue tout près d'la Seine,
où l'on fait depuis trois s'maines
des fouilles et des travaux pour faire passer le métro.
De ma fenêtre, tout en fumant des pipes, je regarde les équipes
dont les hommes sont occupés à faire un trou dans mon quai.
Et si vous voulez mon adresse, c'est pas difficile à trouver ;
afin que chacun la connaisse, en deux mots j'vais vous renseigner.
Y a un quai dans ma rue, et y a un trou dans mon quai ;
vous pourrez donc contempler
le quai de ma rue et le trou de mon quai.

L'autre jour, j'rencontre un vieil ami d'province,
j'lui dit "tu tombes bien, mon prince,
de Paris je vais t'montrer toutes les curiosités.
- J'voudrais d'abord voir la gal'rie des machines. J'lui réponds tu t'imagines
qu'à Paris il n'y a qu'celle-là ; j'en ai une plus chouette que ça.
Accepte à dîner je t'en prie, après, sans trop nous fatiguer,
je te ferai voir une gal'rie qui certain'ment va t'épater."
Y a un quai dans ma rue, y a un trou dans mon quai.
Tu pourras sans t'déranger
voir le quai de ma rue et le trou de mon quai.

Mais hélas ici-bas la joie n'est qu'un leurre,
et l'on m'a dit tout à l'heure
que les travaux d'terrassement vont s'terminer prochain'ment.
C'est pas drôle pour moi qu'en avais l'habitude, et ça va m'paraître rude
quand, l'dernier coup d'pelle donné, le trou d'mon quai s'ra bouché.
Adieu joie des rêv'ries nocturnes, adieu journées d'activité.
Comme autrefois seul dans ma turne, j'n'aurai plus, hélas, qu'à chanter
y a un quai dans ma rue, mais y a plus d'trou dans mon quai.
J'n'ai donc pour me consoler
que la vue du quai de ma rue, j'n'ai plus l'trou d'mon quai.

Tu vuò fa l'americano

(Renato Carosone, Nicola
"Nisa" Salemo - 1956)

Puorte o cazone cu 'nu stemma arreto,
'na cuppulella cu 'a visiera alzata,
passe scampanianno pe' Tuleto
camme a 'nu guappo pe' te fa guardà !

Tu vuò fa l'americano !
Mmericano, mmericano...
Siente a me, chi t' ho fa fa ?
Tu vuoi vivere alla moda,
ma se bevi whisky and soda
po' te sente 'e disturbà.

Tu abballe 'o roccorol,
tu giochi al basebal',
ma 'e solde pe' Camel
chi te li dà ?
La borsetta di mammà !

Tu vuò fa l'americano
Mmericano, mmericano...
Ma si nato in Italy !
Siente a mme,
non ce sta' niente a ffa.
Okay, napolitan !
Tu vuò fa l'americano,
tu vuò fa l'americano !

Comme te po' capì chi te vò bene
si tu le parle 'mmiezzo americano ?
Quando se fa l'ammore sotto 'a luna,
come te vene 'capa e di "I love you ?"

Second refrain

Fringues de marque, la casquette visière relevée, tu klaxonnes dans tout Toledo, pour te faire remarquer. Tu veux faire l'Américain mais c'est ta mère qui paie tes clopes !

Tumbalalaïka *(au refrain)*

Shteyt a bokher, un er trakht,
trakht un trakht a gantse nakht
Vemen tzu nemen un nisht farshemen,
vemen tzu nemen un nisht farshemen ?

Tumbala, Tumbala, Tumbalalaïka
Tumbala, Tumbala, Tumbalalaïka
Tumbalalaïka, shpil balalaïka,
shpil balalaïka, freylekh zol zayn.

Meydl, meydl, kh'vil bay dir fregn :
vos ken vaksn, vaksn on regn ?
Vos ken brenen un nit oyfhern ?
Vos ken benken, veynen on trern ?

Narisher bokher, vos darfstu fregn ?
A shteyn ken vaksn, vaksn on regn,
libe ken brenen un nit oyfhern,
a harts ken benken, veynen on trern.

Vos iz hekher fun a hoyz ?
Vos iz flinker fun a moyz ?
Vos iz tifer fun a kval ?
Vos iz biter, biterer vi gal ?

A koymen iz hekher fun a hoyz.
A kats iz flinker fun a moyz.
Di Toyre iz tifer fun a kval.
Der toyt iz biter, biterer vi gal.

Un jeune garçon s'interrogeait toute la nuit : qui choisir sans offenser ? Résonne balalaika, joue balalaika, soyons heureux ! Jeune fille, qu'est-ce qui grandit sans pluie ? Qui brûle sans fin ? Qui se languit et pleure sans larmes ? Pauvre garçon, une pierre peut grandir sans pluie, l'amour brûler sans finir, un cœur se languir et pleurer sans larme. Qu'est-ce qui est plus haut qu'une maison ? Plus rapide qu'une souris ? Plus profond qu'un puit ? Plus amer que la bile ? Une cheminée, un chat, la Torah et la mort.

Tu n'es qu'un employé *(Benech, Dumont)*

A la maison neuf heures viennent de sonner,
la maman gronde sin fils qui vient d'rentrer.
Qui lui répond, il est pâle, un peu ivre,
"Quoi, j'ai vingt ans je m'amuse, je veux vivre."
La mère a peur, c'est pas la première fois
qu'il rent' ainsi l'œil méchant, l'air narquois.
Qui fréquente-t-il ? Sûremint des pas-grand-chose,
de mauvaises femmes peut-êt' in sont la cause.
Il faut agir, elle le sait orgueilleux,
pour le punir elle lui dit "Malheureux,

tu n'es jamais qu'un empoiyé, un traîne-misère, un salarié,
malgré tes habits du dimanche, tes joues rasées et tes mains blanches.
Pour jouer au riche i' faut d'l'argent, si teu veux sortir de tin rang
sans devenir un rien qui vaille, travaille. TRAVA-AI-LLE."

"Et bien min grand t'es rare comme les bieaux jours,
ta mère le soir t'enferme à double tour ?
Et teu t'laisse faire t'as donc pas d'énergie ?
Les vieux, vois-tu, ça comprend pas la vie."
Gaby la blonde, une fille aux yeux bleus,
vient l'embrasser et les yeux dans les yeux
l'i dit tout bas "Veux-tu d'moi pour maîtresse ?
Et t'auras tout, le luxe et la paresse.
Reste avec moi, laisse dire les jaloux,
si teu t'en va, si t'écoutes les fous.

Tu resteras un empoiyé, un traîne-misère, un salarié,
malgré tes habits du dimanche, tes joues rasées et tes mains blanches.
Si teu veux vivre sin argent sin jamais sortir de tin rang
pindint qu'les aut' i' font ripaille, travaille. TRAVA-A-LE."

Employer, du latin implicare, *"plier dans".*
Se conjugue comme noyer.
Canchon présentée ici avec le ch'ti accent
de quanqu'c'est Raoul qui l'cante.

Il est resté car il n'a pas vingt ans,
i' jue aux courses, va les restaurants ;
dans les dancings on l'appelle eul' bieau gosse,
mais y a des soirs où cha fatigue, la noce.
Et pis un jour, son cœur i'est en émoi,
il aperçoit un copain d'autrefois
"Bonjour, ça va ? ", et l'aut' tourne la tête
en lui disant "on est des gins honnêtes."
Il a compris, les larmes montent à ses yeux ;
chez sa maman il court très malheureux.

Je n'serais qu'un empoiyé, un traîne-misère, un salarié,
malgré min costume du dimanche, mes joues rasées et mes mains blanches.
Non j'veux pas, ma vielle maman, que teu rougisses de tin enfant.
Pour pas être un rien qui valle, j'travalle. TRAVA-A-LE.

Un beau soir *(Air de* Dessus le pont de Bayonne. *)*

Un beau soir au clair de lune, j'ai rencontré mes amours,
j'ai rencontré mes amours, mes amours, mes amourettes.
Je lui dit, d'un air si doux, ma mignonne où allez vous ?

Je m'en vais à la fontaine pour remplir ma cruche d'eau
pour remplir ma cruche d'eau au service de ma mère.
Galant si vous y venez, grand plaisir vous me feriez.

Je l'ai prise, je l'ai remplie, je n'y reste qu'un moment,
je n'y reste qu'un moment qui me cause mille peines,
je n'y reste qu'un moment qui me cause mille tourments.

Vous êtes belle et jolie, vous avez des agréments.
Si vous avez trois mille francs, nous parlerons mariage ;
si vous n'en avez pas autant, resterez fille sans amant.

Si l'argent vous intéresse, ne revenez plus chez moi,
ne revenez plus chez moi, finissons nos amourettes,
ne revenez plus chez moi, finissons-en, vous et moi.

Un chat qui miaule *(aka* La peur, *Fréhel, 1935)*

Monsieur le juge, que l'on me juge sans trop d'sévérité,
car sur mon âme, c'qui fit le drame, c'est la fatalité.
J'suis un vaurien, oui j'le sais bien, mais tout d'même, jamais,
je n'aurais fait c'qui m'mène ici, sans ce chat maudit !

Un chat qui miaule, j'vous jure ça fait drôle,
quand on cambriole sans bruit,
son cri s'élance, tel une démence,
troublant le silence des nuits.
Un chat qui miaule, c'est presque un symbole,
de la mort qui frôle la peau
comme un étau qui vous tordrait le cœur, on a peur !

Après l'étude des habitudes du richard de Neuilly,
par la fenêtre, v'la que j'pénètre, jusque devant son lit.
Dans le halo de mon blanc falot j'aperçois le magot.
Sous l'traversin, j'avance la main, quand sur le chemin

ce chat qui miaule, j'vous jure ça fait drôle,
quand on cambriole sans bruit.
Son cri s'élance, tel une démence,
dans le grand silence des nuits.
Un chat qui miaule, c'est comme symbole,
de la mort qui frôle la peau,
comme un étau qui vous tordrait le cœur, j'ai eu peur !

Le vieux se dresse, d'un bond d'détresse, comme dans un cauchemar.
Sa gorge ronfle, ses veines se gonflent, il me fixe, hagard.
Son regard fouille mes idées qui grouillent dans ma cervelle en feu,
quand tout à coup, fermant les yeux, j'ai serré son cou.

On cabriole, notre lutte est folle,
et ce chat qui miaule plus fort.
Son cri s'élance, tel une démence,
troublant le silence de mort.
Un chat qui miaule, c'est comme un symbole,
de la mort qui frôle la peau.
Quand c'chat s'est tu j'étais d'venu soudain assassin !



Monsieur le juge, que l'on me juge sans trop d'sévérité.
Car sur mon âme, c'qui fit le drame c'est la fatalité !

Un clair de lune à Maubeuge

(Pierre Perrin, Claude Bondy - 1962, au refrain)

J'ai vu tous les déserts,
c'est c'qui m'a fait l'plus suer ;
j'ai vogué sur les mers,
et j'm'y suis emmeré.
Les aurores boréales,
moi, ça m'a laissé froid,
au fond c'est bien normal
car y a du feu chez moi.

Et j'vous dis non,
mais non, mais non,
Non, non, non, non. *(x 3)*
Tout ça n'vaut pas
un clair de lune à Maubeuge,
tout ça n'vaut pas
le doux soleil de Tourcoing.
Tout ça n'vaut pas
une croisière sur la Meuse,
tout ça n'vaut pas
des vacances au Kremlin-Bicêtre.

Je suis allé aux fraises,
je suis rev'nu d'Pontoise,
j'ai filé à l'anglaise
avec une Tonkinoise.
Si j'ai l'air débarqué
d'un bateau-mouche à quai,
c'est parce que j'ai fait
des bêtises à Cambrai.

J'ai connu l'grand amour
dans des pays lointains,
J'ai murmuré toujours
sans en être certain.
J'ai gagné des fortunes
aux quatre coins du monde,
j'ai joué jusqu'à deux thunes
pour les yeux d'une blonde.

La version remaniée pour Bourvil supprime le premier couplet,
change la deuxième moitié du second en
Si j'ai roulé ma bosse, je connais l'univers ;
j'ai même roulé carrosse et j'ai roulé les "R".
remplace le dernier couplet par
J'ai fait toutes les bêtises qu'on peut imaginer,
j'en ai fait à ma guise et aussi à Cambrai.
Je connais toutes les mers, la Mer Rouge, la Mer Noire,
la Mer-diterranée, *la Mer* de Charles Trenet.
et transforme la fin du dernier refrain en
tout ça n'vaut pas d'faire du sport au Kremlin biceps.
Rien que ça.

Une jolie fleur *(Brassens)*

Jamais sur terre il n'y eut d'amoureux
plus aveugle que moi dans tous les âges,
mais faut dire qu'je m'étais crevé les yeux
en regardant de trop près son corsage.

Une jolie fleur dans une peau d'vache,
une jolie vache déguisée en fleur,
qui fait la belle et qui vous attache,
et qui vous mène par le bout du cœur.

Le ciel l'avait pourvue des mille appas
qui vous font prendre feu dès qu'on y touche.
L'en avait tant que je ne savais pas,
ne savais plus où donner de la bouche.
Refrain

Elle n'avait pas de tête, elle n'avait pas
l'esprit beaucoup plus grand qu'un dé à coudre,
mais pour l'amour, on ne demande pas
aux filles d'avoir inventé la poudre.
Refrain

Puis, un jour, elle a pris la clef des champs,
en me laissant à l'âme un mal funeste.
Et toutes les herbes de la Saint-Jean
n'ont pas pu me guérir de cette peste.

J'lui en ai bien voulu, mais à présent
j'ai plus d'rancune et mon cœur lui pardonne
d'avoir mis mon cœur à feu et à sang
pour qu'il ne puisse plus servir à personne.
Refrain

Union maid

(Woodie Guthrie, le dernier couplet est dans sa version 80's)

There once was a Union maid,
that never was afraid
of the goons and the ginks
and the company finks
and the deputy sheriffs
who made the raid.
She went to the Union hall
when a meeting it was called,
and when the company boys come 'round
she always stood her ground.

Oh, you can't scare me,
I'm sticking to the union ! *(x 3)*
Oh, you can't scare me,
I'm sticking to the union, *(x 2)*
'til the day I die.

This Union maid was wise
to the tricks of company spies.
She couldn't be fooled
by a company stool,
she'd always organize the guys.
She always got her way
when she struck for better pay.
She'd show her card
to the company guards
and this is what she'd say.

You gals who want to be free,
just take a tip from me ;
break out that mold we've all been sold,
you got a fighting history.
The fight for the women's right
with workers must unite.
Like Mother Jones, bestir them bones
to the front of every fight.

La Varsovienne *(Au refrain)*

En rangs serrés, l'ennemi nous attaque,
autour de notre drapeau groupons-nous.
Que nous importe la mort menaçante,
pour notre cause soyons prêts à souffrir.
Mais le genre humain, courbé sous la honte,
ne doit avoir qu'un seul étendard :
un seul mot d'ordre, *"Travail et Justice"*,
fraternité de tous les ouvriers.

O frères, aux armes, pour notre lutte,
pour la victoire de tous les travailleurs. } x2

Le travailleur meurt toujours de famine,
nous ne pouvons plus nous taire mes amis,
ni retenir notre haine en sourdine,
ni avoir peur d'échafauds ennemis.
Ceux qui sont morts en honneur, avec gloire,
en combattant pour le monde ouvrier,
ne périront pas dans notre mémoire
et ne seront nullement oubliés.

Nous haïssons les tyrans et les trônes,
pour délivrer notre peuple martyr
nous détruirons leurs palais et couronnes,
n'en laisserons plus aucun souvenir.
Notre vengeance sera impitoyable
aux parasites du travail humain,
car tous leurs crimes sont impardonnables,
et notre jour de revanche est prochain.

(*Dans le premier couplet, l'adaptation est signée Stefan Priacel & Pierre Migennes. On pourra aussi improviser sur le thème* Pour le travail du travail des travailleurs, nous travaillerons à c'que les travailleurs travaillent, etc.)

Ventrebleu *(Igor Agar, remaniée par Pustule l'Ardéchois, au refrain)*

Quand tu dois te lever - *Ventrebleu* - pour aller travailler,
ne sois jamais de ceux - *la Morbleu* - qui se lèvent les premiers.
Toute peine mérite sa grève - *Ventrebleu* - toute peine mérite sa grève.
Et quand l'ouvrier rêve - *la Morbleu* - c'est le patron qui crève.
Ventrebleu !

Pourquoi aller bosser - *Ventrebleu* - puisqu'à chaque fois t'en baves ?
Préfères-tu pas chômer - *la Morbleu* - que de vivre en esclave ?
Il n'est pas de labeur - *Ventrebleu* - qui n'engraisse un patron.
Tu feras 35 heures - *la Morbleu* - prisonnier sans maton.



Pour mener la bourrique - *Ventrebleu* - la carotte et l'bâton.
Il y a la peur du flic - *la Morbleu* - et la consommation.
Tu fabriques leurs étrons - *Ventrebleu* - et tu marches dedans.
Toujours ils te tiendront - *la Morbleu* - enchaîné par l'argent.

Il paraît qu'au scrutin - *Ventrebleu* - on te d'mande ton avis.
Ne crois pas qu'un bulletin - *la Morbleu* - ça va changer ta vie.
Sociale-démocratie - *Ventrebleu* - libéralocratie.
Ce sont des mots rassis - *la Morbleu* - que mâchent des vieux assis.

A l'appel du clairon - *Ventrebleu* - pour sauver la Patrie,
ne te lève pas d'un bond - *la Morbleu* - reste plutôt au lit.
On ne fait que la guerre - *Ventrebleu* - pour les industriels.
A coups d'bombes nucléaires - *la Morbleu* - ils ont coulé une bielle.

Femme si tu n'es pas prise - *Ventrebleu* - ne sois pas si pressée.
Mari, patron, église - *la Morbleu* - veulent tous te posséder.
Si tu croises un macho - *Ventrebleu* - qui veut te dominer ;
c'est d'la graine de facho - *la Morbleu* - fous-y lui donc ton pied.

Si un vilain corbeau - *Ventrebleu* - te dicte son missel,
ne sois pas son suppôt - *la Morbleu* - crois pas au Père Noël.
Bible, Torah, Coran - *Ventrebleu* - te laveront le cerveau.
Vaut mieux êt' mécréant - *la Morbleu* - que suivre le troupeau.

Toi qui rêves de grand soir - *Ventrebleu* - et de changer la vie,
ne perds jamais espoir - *la Morbleu* - et crie tes utopies.
La dictature des cons - *Ventrebleu* - est loin d'être éternelle.
Révolte, insoumission - *la Morbleu* - laissent toujours des séquelles.

Veusa Megi

(Victor Gelu - mai 1855. Au refrain)

Aièr as passat la refòrma,
aviam degun par n'ajudar ;
cadet siás bastit dins lei fòrmas
as tirat tretge e siás sordat.
Lei cocha-buòus, sus nòstrei terras
fan son rabalh per la tuariá,
li vas garnir sa bocharia :
mon bèl anhèu vas a la guerra
pagar l'impòst de ma misera.

Dien qu'es la lei, afrosa lei,
que cresta mai tant de familha.
L'abolissiá, nòstre bòn rei,
si suiviá pus dedins Marselha.
Es pas la lei es un orror,
es un decrèt de la terror,
es lo cotèu de la tripiera
au còr dei mèras.

Au bot de vonze ans de mariatge,
ton pèra, en morrent m'a laissat
sèt orfelins dau pus bas iatge
sensa una piela dins lo sac.
Ai exemptat per priviletge,
ton ainat lo gara-bòn temps,
e vuei cadet, tu mon sostien
Ti venon prendre a Veusa Mègi,
mi n'es mòrt cinq sauvi lo piegi.

Quand leis avesques après la messa
au nom d'un Dieu enverinat,
venon benesir la joinessa
que parte per s'entresaunar.
Quand nos cantan sei merevelhas
s'a ben gafolhat son sadol
coma un chin de l'adobador
dins lo sang jusqu'à la cavilha,
Suson que plora es un empia.

Mestre móscol lo vièlh mondaire
que siam vesins e qu'a servit,
sovent nos a contat pecaire
lei desastres monte s'es vist.
Quand mi figuri son armada
perduda au fons de l'estrangier,
tant de malurs, tant de dangier,
que m'estanalhan lei pensadas
n'en siáu a la desesperada !

Sabi pus ges d'autrei prièras,
Jesu gardatz mon benonit.
Gòlh ni manchier su d'eicivieras
que lo vigui pas revenir.
T'ai fach dire leis evangilas,
mai tant de paureis inocents
qu'ambé una camba, un braç de mens
si tirassan dins nòsta vila.
Oh ! se ma fé t'èra inutila.

Esconde-ti fau pas que partes,
avant tot duves escapar.
Lei mestres diràn que desartes,
la lei dau senhor va ditz pas.
Qu'es que reclama la patria
Buai ! de sei drechs tacats de sang !
Per ieu la França es mon enfant !
Sei drechs, Suson ni la paurilha
n'an pas manco leis escorilhas.



La vie s'écoule, la vie s'enfuit

(Raoul Vaneigem, Francis Lemonnier - 1961, on reprend les italiques.)

La vie s'écoule, la vie s'enfuit,
les jours défilent au pas de l'ennui ;
parti des rouges, parti des gris,
nos révolutions sont trahies.

Le travail tue, le travail paie,
le temps s'achète au supermarché ;
le temps payé ne revient plus,
la jeunesse meurt de temps perdu.

Les yeux faits pour l'amour d'aimer,
sont le reflet d'un monde d'objets ;
sans rêve et sans réalité,
aux images nous sommes condamnés.

Les fusillés, les affamés,
viennent vers nous du fond du passé ;
rien n'a changé mais tout commence,
et va mûrir dans la violence.

Brûlez, repaires de curés,
nids de marchands, de policiers ;
au vent qui sème la tempête
se récoltent les jours de fête.

Les fusils, sur nous dirigés,
contre les chefs vont se retourner ;
plus de dirigeants, plus d'État,
pour profiter de nos combats.

Interprétée par Jacques Marchais,
la chanson sort sans mention d'auteur
sur Pour en finir avec le travail *(1974).*

La violenza

(*aka* La caccia alle Streghe,
Alfredo Bandelli)

A cominciata di nuovo la caccia alle streghe :
i padroni, il governo, la stampa e la televisione;
in ogni scontento si vede uno sporco cinese ;
"uniamoci tutti a difendere le istituzioni !"

Ma oggi ho visto nel corteo
tante facce sorridenti,
le compagne, quindici anni,
gli operai con gli studenti :

"Il potere agli operai !
No alla sistema del padrone !
Sempre uniti vinceremo,
viva la rivoluzione !"

Quando poi le camionette
hanno fatto i caroselli
i compagni hanno impugnato
i bastoni dei cartelli.

Ed ho visto le autoblindo
rovesciate e poi bruciate,
tanti e tanti policioti
con le teste fracassate.

La violenza, la violenza,
la violenza, la rivolta ;
chi ha esitato questa volta
lotterà con noi domani !

Le vieux Léon *(Brassens - 1958)*

Y a tout à l'heure quinze ans d'malheur, mon vieux Léon,
que t'es parti au paradis d'l'accordéon.
Parti bon train, voir si l'bastringue et la java
avaient gardé droit de cité chez Jéhovah.
Quinze ans bientôt, qu'musique au dos, tu t'en allais
mener le bal, à l'amicale des feux-follets.
En cet asile, par Sainte-Cécile, pardonne-nous
de n'avoir pas su faire cas de ton biniou.

C'est une erreur, mais les joueurs d'accordéon
au grand jamais on ne les met au Panthéon.
Mon vieux t'as dû t'contenter du champs de navets,
sans grandes pompes, et sans pompons, et sans *ave*.
Mais les copains suivaient l'sapin le coeur serré,
en rigolant pour faire semblant de n'pas pleurer.
Et dans nos coeurs, pauvre joueur d'accordéon,
il fait, ma foi, beaucoup moins froid qu'au Panthéon.

Depuis, mon vieux, qu'au fond des cieux t'as fait ton trou,
il a coulé de l'eau sous les ponts de chez nous.
Les bons enfants, d'la rue de Vanves à la Gaîté,
l'un comme l'autre, au gré des flots furent emportés.
mais aucun d'eux n'a fait fi de son temps jadis.
Tous sont restés du parti des myosotis.
Tous ces pierrots ont le coeur gros, mon vieux Léon,
en entendant le moindre chant d'accordéon.

Quel temps fait-il chez les gentils de l'au-delà ?
Les musiciens ont-ils enfin trouvé le *La* ?
Et le p'tit bleu, est-c'que ça n'le rend pas meilleur
d'être servi au sein des vignes du Seigneur ?
Si d'temps en temps une dame d'antan s'laisse embrasser,
sûr'ment, papa, que tu r'grettes pas d'être passé.
Et si l'bon Dieu aime tant soit peu l'accordéon,
au firmament tu t'plais sûr'ment, mon vieux Léon.

Le vin *(Brassens - 1957)*

Avant de chanter ma vie, de faire des harangues,
dans ma gueule de bois j'ai tourné sept fois ma langue.
J'suis issu de gens qui étaient pas du genre sobre,
on conte que j'eus la tétée au jus d'octobre.

Mes parents ont dû m'trouver au pied d'une souche,
et non dans un chou, comm' ces gens plus ou moins louches.
En guise de sang, (O noblesse sans pareille)
il coule en mon cœur la chaude liqueur de la treille.

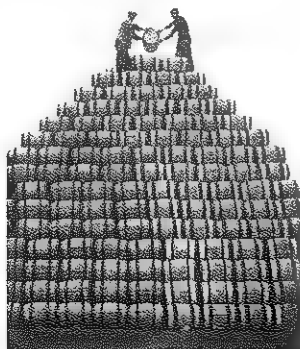
Quand on est un sage, et qu'on a du savoir-boire,
on se garde à vue en cas de soif, une poire ;
une poire ou deux mais en forme de bonbonne,
au ventre replet, rempli du bon lait d'l'automne.

Jadis, aux Enfers, certes, il a souffert Tantale,
quand l'eau refusa d'arroser ses amygdales.
Être assoiffé d'eau c'est triste, mais faut bien dire
que l'être de vin c'est encore vingt fois pire.

Hélas ! il ne pleut jamais du gros bleu qui tache ;
qu'elles donnent du vin, j'irai traire enfin les vaches.
Que vienne le temps du vin coulant dans la Seine !
Les gens, par milliers, courront y noyer leur peine.

Viva la bottiglia
(Antonio Salieri, canon à trois voix)

Viva, viva la bottiglia
viva, viva l'allegria
no, più bella compagnia
nel gran mondo non si dà.



Viva España *(Luis Mariano, au refrain)*

Depuis mon voyage en plein cœur de l'Espagne,
l'ardeur me gagne, mes goûts sont espagnols.
Toute ma chambre est décorée de couleurs vives,
et je m'enivre en respirant ces fleurs.
Sur des affiches, de puissants taureaux
sont bravés par les plus beaux hidalgos.

J'aime tes danses et ta musique, e viva España !
tes belles histoires romantiques, e viva España !
Sur ton rivage sans pareil, e viva España !
donne-moi un coin de soleil, España por favor.

J'ai appris comment rouler des castagnettes,
et mes toilettes sont toutes andalouses.
J'ai appris comment on danse le flamenco,
cachés à deux sous un immense chapeau.
J'aime ton vin et ton caviar,
la cuisine espagnole, quel festival !

Dans ma chambre, à nouveau triste et solitaire,
je regarde ces murs, ces quatre murs de pierre.
J'aimerai retrouver ma fougue espagnole,
taper dessus pour les voir enfin crouler
et pouvoir d'un seul coup de banderille
me retrouver là-bas sous tes charmilles !

La la la la la la la la e viva España !
La la la la la la la la e viva España !
Sur ton rivage sans pareil e viva España !
Donne-moi un coin de soleil, España por favor.
España por favor.

Les mauvais esprits ne manqueront
pas de rappeler qu'à l'époque
on attendait toujours l'air de fandango
qui congédierait le vieux Franco.
- ah, l'exotisme d'opérette...

Viva l'amore

(couplets en 1-2-3-3 /1-2-3-4, cf. notice. Au refrain)

Di belle come noi
la mamma non ne fa più
si è rotta la macchinetta
e non si aggiusta più !

Viva l'amore, l'amore,
l'amor che vien che va, } x3
viva l'amor, viva l'amor,
e chi lo sa far !

Mia nonna mi diceva
non andare co' le biondi
che son tutti vagabondi
e l'amore no le sa far !

Mia nonna mi diceva
non andare co' le mori
che son tutti traditori
e l'amore no le sa far !

Mia nonna mi diceva
non prendere co' le rossi
che son tutti saltafossi
e l'amore no le sa far !

Viva tutte le vezzose

(Felice Giardini, XVIIIème, en canon)

Viva tutte le vezzose, *(ter)*
donne amabili e graziose
che non hanno crudeltà. *(bis)*

Viva sempre, viva, viva,
che da loro sol deriva
la maggior felicità.
Le vezzoze, viva, viva. *(bis)*

Viva la FAI

Viva la FAI, y la CNT,
luchemos hermanos
contra los tiranos y los requetes.*
Rojo pendón, negro color,
luchemos hermanos,
aunque en la batalla debamos morir.

En los tiempos
de Rivera y Torquemada,
los fascistas nos querían matar.
Aliados con naciones extranjeras
como Italia, Alemania y Portugal.
Empezaremos con el trono
y acabaremos con el clero
que es el animal mas fiero
al servicio del poder. FAI ! FAI !

Refrain

Si los curas y fraile supieran
la paliza que van a llevar,
huiran al coro gritando
Liberta ! Liberta ! Liberta !

** miliciens carlistes qui se battaient aux côtés de Franco*

Vive la FAI, vive la CNT, mes frères nous luttons contre les tyrans et les requetes, bannière rouge, couleur noire, nous luttons même si nous devons mourir dans la bataille. Aux temps de Riviera et de Torquemada, les fascistes aimaient bien nous tuer avec l'aide de nations étrangères comme l'Italie, l'Allemagne et le Portugal. On commencera par le trône, on finira avec le clergé, qui est l'animal le plus fier au service du pouvoir. Si les curés et les moines imaginaient la raclée qu'ils vont recevoir, ils déguerpiraient en criant Liberté.



Vivre libre ou mourir*

(Bérurier Noir, au refrain)

A l'âge de douze ans, ils t'ont qualifié
d'enfant délinquant, petit meurtrier.
Et à 14 ans, de psychopathe grave,
et d'adolescent irrécupérable.
Et à 17 ans, t'étais alcoolique
en camp d'redressement,
et les coups de triques,
et à dix-huit ans tu as fait l'armée,
chez les délinquants tu as déserté.
Laaa la la la la la,
laaa la la la la !

Service militaire, camp disciplinaire,
maison psychiatrique, orange mécanique.
A l'âge de 20 ans, t'es d'venu violent,
t'as pris les devants, il y a eu du sang !
Ils t'ont envoyé au pénitencier,
au lieu d'écouter, au lieu de t'aider,
quand tu sortiras, y aura rien pour toi,
tu recommenceras, car telle est la loi !

Et quel futur pour les petits durs ?
Et quel futur entre quatre murs ?
Et quelle société pour les enragés ?
Quelle société pour les gueul' cassées ?
Et quelle société pour les têtes brûlées,
pour les agités, pour les pieds nick'lés ?
Et quelle société, pour les béruriers,
pour les défoncés, pour les détraqués !

**et non pas vivre libre ou murir : gare au tatoueur indélicat*

Vocations

(René Binamé)

La répression se lit
sur son visage plat,
son regard suinte l'ordre
et je sens bien qu'il ne m'aime pas.
Il est flic,
comme d'autres sont curés ! } x2

Sa bite est en berne,
son anus est scellé,
il est d'une autre époque
et voudrait tant nous y ramener.
Il est curé,
comme d'autres sont soldats ! } x2

Son coeur est kaki
et il ne bat qu'au pas,
il pète comme un clairon
quand il lâche ses gaz de combat.
Il est soldat,
comme d'autres sont flics ! } x2

Ils vont main dans la main
car leur but est commun,
ils veulent mettre de l'ordre
dans nos cités, dans nos pensées,
ils sont curés,
soldats, flics, ou gendarmes ! } x2

Vulesse addeventare

(Tarentelle du XVIIème.
Les couplets comme au premier)

Vulesse addeventare
surricillo nennane' }x2
pe' le rusicare 'sti catene
ca me strigneno le piede }x2
ca me fann' schiavo.

Vulesse addeventare
pesce spada nennane'
pe' putelle subito squartare
tra lu funno de lu mare
'sti nemice nuöstri.

Vulesse addeventare
una palomma nennane'
pe' putere libera vulare
e 'nguacchiare sti divise
a tutt' 'e piemuntise.

Vulesse addeventare
'na tammorra nennane'
pe' scetare tutta chesta gente
ca nunn' ha capito niente
e ce sta a guardà.

Vulesse addeventare
'na bannera nennane'
pe' dare 'nu colore a chesta guerra
ch' ha da liberà 'sta terra
o ce fa murì.

Vulesse addeventare
'nu brigante nennane'
ca vo' sta' sulo a 'lla muntagna scura
pe te fa sempe paura
fin' a quanno more.

Je voudrais devenir une souris, pour ronger ces chaines qui me réduisent à l'esclavage.
... un espadon, pour attaquer par surprise notre ennemi et l'envoyer au fond de la mer.
... une colombe, pour voler librement et chier sur les uniformes des piémontais.
... un tambour, pour réveiller tout ces gens qui n'ont rien compris et restent à nous regarder.
... une bannière, pour donner une couleur à cette guerre qui libérera la terre ou nous fera mourir.
... un brigand, seul dans les montagnes sombres, qui vous fait peur jusqu'à ce qu'il meure.

We shall not be moved

(les phrases sont reprises, au refrain)

We shall not, we shall not be moved.
Just like a tree that's standing by the water,
we shall not be moved.

The Union is behind us, we shall not be moved.

We will stand and fight together, we shall not be moved.

Week-end sauvage

(La Souris Déglinguée)

A trois sur un scooter
on joue les gladiateurs,
la bande à Spartacus
est à la station Rome.
Seuls à s'la donner
dans une ville d'esclaves,
seuls à se venger
dans un week-end sauvage.

On fait la course avec
les voitures ambulances ;
on roule sans assurance,
ça n'a pas d'importance.
On n'est pas des dangers
pour la société,
on passe à toute vitesse
les moments d'notre vie !

Tu connais Isabelle ?,
et sa sœur Jacqueline,
la jeune voleuse de sacs
dans les boites de nuit ?
Elle provoque les filles
sur la piste de danse,
elle sourit aux garçons
en buvant dans leur bière.

Week-end sauvage ! (x4)

Variante burdigalaise :
"à 5 dans une Panda", etc.

What a wonderful world

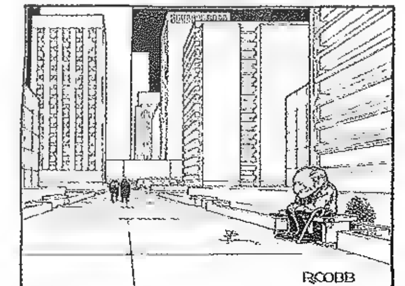
(G. Weiss, B. Thiele)

I see trees of green,
red roses too,
I see them bloom
for me and you,
and I think to myself,
what a wonderful world.

I see skies of blue,
and clouds of white.
The bright blessed day,
the dark sacred night,
refrain

The colours of the rainbow,
so pretty in the sky,
are also on the faces
of people going by.
I see friends shakin' hands,
sayin' "How do you do ? "
they're really saying "I love you."

I hear babies cryin',
I watch them grow,
they'll learn much more
than I'll ever know.
Refrain
Yes, I think to myself,
what a wonderful world.



(And the band played) **Waltzin' Matilda**

(Eric Bogle - 1971)

When I was a young man, I carried my pack
and I lived the free life of a rover.
From the Murray's green basin to the dusty outback,
I waltzed my Matilda all over.
Then, in nineteen fifteen, my country said "Son,
it's time to stop rambling, cos' there's work to be done."
So they gave me a tin hat and they gave me a gun,
and they send me away to the war.

And the band played Waltzing Matilda,
as we sailed away from the quay.
And amidst all the tears, flag-waving and the cheers,
we sailed off to Gallipoli.

How well I remember that terrible day,
when the blood stained the sand and the water.
And how in that hell that they call Suvla Bay
we were butchered like lambs at the slaughter.
Johnny Turk he was ready, he primed himself well,
he showered us with bullets, and he rained us with shell.
And in five minutes flat he'd blown us all to hell,
nearly blew us right back to Australia.

And the band played Waltzing Matilda,
as we stopped to bury our slain.
And we buried ours, and the Turks buried theirs,
then it started all over again.

Now those that were living did their best to survive
in that mad world of death, blood and fire.
And for seven long weeks I kept myself alive,
but the corpses around me piled higher.
Then a big Turkish shell knocked me arse over head,
and when I awoke in my hospital bed
and saw what it had done, Christ, I wished I was dead.
Never knew there was worse things than dying.

And no more, I'm go Waltzing Matilda,
in the green bushes so far and near.
To hump tent and pegs a man needs both legs,
no more Waltzing Matilda *for me.*

So they collected the crippled, the wounded and maimed,
and they shipped us back home to Australia.
The legless, the armless, the blind and insane,
those proud wounded heroes of Suvla.
And as our ship pulled into Circular quay
I looked at the place where me legs used to be,
and thanked Christ there was nobody waiting for me
to grieve and to mourn and to pity.

And the band played Waltzing Matilda
as they carried us down the gangway.
But nobody cheered, they just stood and stared,
and they turned all their faces away.

And now every April, I sit on my porch,
and I watch the parade pass before me.
And I see my old comrades, how proudly they march,
reliving their dreams of past glory.
And the old men marched slowly, all bones stiff and sore,
they, forgotten heroes of a forgotten war.
And the young people ask : "What are they marching for ? "
And I ask myself the same question.

But the band plays Waltzing Matilda
and the old men still answer the call.
But, as year follows year, more old men disappear,
someday no one will march there at all.

Waltzing Matilda, Waltzing Matilda
who'll come a Waltzing Matilda *with me ?*
And their ghosts may be heard as they march by the billabong,
who'll come a Waltzing Matilda with me ?

Which side are you on ?

(Florence Patton Reece, vers 1932. Au refrain)

Come all of you good workers
good news to you I'll tell,
of how that good old union
has come in here to dwell.

Which side are you on, boys ?
Which side are you on ?
Which side are you on, boys ?
Which side are you on ?

My daddy was a miner
and I'm a miner's son,
I'll be with you fellow workers
'till every battle's won.

They say in Harlan County
there are no neutrals there,
you'll either be a union man
or a thug for J.H. Blair.

Oh, workers can you stand it ?,
oh, tell me how you can ?
Will you be a lousy scab
or will you be a man ?

Don't scab for the bosses,
don't listen to their lies ;
us poor folks haven't got a chance
unless we organise.



(Traduction de la page suivante :)
En 1649, sur la colline St Georges, un groupe de dépenaillés nommés les Diggers est venu montrer la volonté du peuple. Défiant les propriétaires terriens et les lois, ces dépossédés réclamaient leur dû. Ils disaient "nous venons en paix pour labourer et semer, nous voulons travailler la terre ensemble et cultiver les friches. Nous allons unifier cette terre divisée et en faire un trésor commun à tous. Nous méprisons le péché de propriété, personne n'a le droit d'acheter ou vendre la terre pour son propre profit. Par le vol et le meurtre ils ont accaparé la terre, et depuis des murs poussent partout sur leurs ordres. Ils ont fait des lois pour mieux nous enchainer, le clergé nous éblouit avec le paradis ou nous promet l'enfer. Nous n'adorerons pas le dieu qu'ils servent, ce dieu de l'avarice qui nourrit les riches quand les pauvres crèvent de faim. On travaille et on mange ensemble, on n'a pas besoin d'armes. Nous ne nous inclinerons pas devant les maîtres, et ne paierons pas de loyer aux propriétaires. Nous sommes libres, bien que pauvres, Diggers, levez-vous pour la gloire, debout ! Les ordres des possédants vinrent, ils envoyèrent la troupe pour faire taire la clameur des Diggers, détruire leurs villages, brûler leur maïs. Ils les ont dispersé mais leurs idées sont toujours là."Toi le pauvre, reprends courage, et toi le riche prends garde, cette terre est un trésor commun où tous doivent partager entre tous. Tout pour tous, tous unis." Ils sont venus en paix, l'ordre est venu de les abattre.

The world turned upside down

(Leon Rosselson - 1975)

In 1649, to Saint George's Hill,
a ragged band they called the Diggers came to show the people's will.
They defied the landlords, they defied the laws,
they were the dispossessed reclaiming what was theirs.

"We come in peace, they said, to dig and sow ;
we come to work the lands in common and to make the waste land grow. This earth divided, we will make whole,
so it can be a common treasury for all.

The sin of property, we do disdain,
no man has any right to buy and sell this earth for private gain ;
by theft and murder, they took the land,
now everywhere the walls spring up at their command.

They make the laws to chain us well ;
the clergy dazzle us with heaven or they damn us into hell.
We will not worship the god they serve,
the god of greed who feeds the rich while poor men starve.

We work, we eat together, we need no swords ;
we will not bow to the masters nor pay rent to the lords.
We are free men, though we are poor,
you Diggers all stand up for glory, stand up now."

From the men of property, the orders came,
they sent the hired men and troopers to wipe out the Diggers claim.
Tear down their cottages, destroy their corn,
they were dispersed - but still the vision lingers on.

"You poor take courage, you rich take care.
The earth was made a common treasury for everyone to share.
All things in common, all people one.
We come in peace..." The order came to cut them down.

Des petits malins ont cru bon d'ajouter *We come in peace but next time we will bring a gun.* C'est que nos amis ont pris cher à l'époque. Cf *The Diggers song* ou le film *Winstanley.*

The workers' song *(Ed Pickford - 1981)*

Come all of you, workers who toil night and day
by hand and by brain to earn your pay ;
who for centuries long past, for no more than your bread,
have bled for your countries and counted your dead.

In the factories and mills, in the shipyards and mines,
we've often been told to keep up with the times.
For our skills are not needed, they've streamlined the job
and with sliderule and stopwatch our pride they have robbed.

But when the sky darkens and the prospect is war,
who's given a gun and then pushed to the fore ?,
and expected to die for the land of our birth
though we've never owned one lousy handful of earth ?

We're the first ones to starve, we're the first ones to die,
the first ones in line for that pie-in-the-sky.
And we're always the last when the cream is shared out,
for the worker is working when the fat cat's about.

And all of these things the worker has done,
from tilling the fields to carrying the gun.
We've been yoked to the plough since time first began,
and always expected to carry the can.

Ya tishe

Ya tishé-é-é lé marenga
Ya ko sa té-é pé passou
Ya héllo hé-éllo marenga ya
Hé-éllo héllo

You're wondering now
(The Skatalites)

You're wondering now, what to do,
now you know this is the end.
You're wondering how you will pay
for the way you did behave.

*Curtain has fallen,
now you're on your own ;
I won't return,
forever you will wait.*

Zezi *(au refrain)*

Papa, papa, papa,
tienem' astrito, non me lassà.
*Pe'n'a pena d'augiello griffone
fratem' e' stato nu traditore
e m'accis' e m'a scannato,
dinit'a nu bosco, m'a zutterato.*

Mama, mama, mama
tienem' astrito, non me lassà.

Soso, soso, soso,
casta jassis', n'gopo, n'gomo,

*Papa, serre-moi fort, ne me laisse pas.
Mon frère a trahi pour une plume
de griffon, il m'a tué, égorgé,
et enterré dans un bois.*

You'll never walk alone
(Richard Rodgers, Oscar Hammerstein)

When you walk through a storm,
hold your head up high,
and don't be afraid of the dark ;
at the end of a storm
there is a golden sky
and the sweet silver song
of a lark.
Walk on through the wind,
walk on through the rain,
tho' your dreams be tossed
and blown.
Walk on, walk on
with hope in your heart,
and you'll never walk alone,
you'll never walk alone.

*Quand tu marches sous une tempête,
garde la tête haute, et n'aie pas peur
de l'obscurité ; à la fin de l'orage
il y a un ciel doré et le doux chant
argenté d'une alouette. Marche
contre le vent, contre la pluie ;
bien que tes rêves soient maltraités
et envolés, continue de marcher,
avec l'espoir dans ton cœur,
et tu ne marcheras jamais seul.*

Zimmerwald *(1936)*

Pionniers rouges, marchons en colonnes, nos pas martèlent le sol.
Drapeaux rouges éclatants au soleil du couchant
émergeant de la houle des blés,
nos pas sur le sol semblent dire en cadence :
tu guideras nos pas, Zimmerwald. *

Là-bas, émergeant de la plaine, paysan reprend haleine,
de la guerre a souffert bien qu'il n'ait pas de terre,
aujourd'hui c'est toujours la misère.
On entend sa faux qui chante dans les blés :
tu guideras nos pas, Zimmerwald.

Sortant éreinté de la mine, regagnant son noir coron,
le mineur que l'on croise et qui lève le poing
dit : le monde va changer de base.
Le pic sur le sol, qui creuse le charbon :
tu guideras nos pas, Zimmerwald.

Voici un régiment qui passe, bétail marchant vers la guerre.
Dans les rangs des yeux clairs fixent notre drapeau
mais l'officier oblige à se taire.
Au reflet des fusils le soleil a écrit :
tu guideras nos pas, Zimmerwald.

Partout la parole de Lénine, de Liebknecht et de Rosa
retentit dans les champs, les casernes, les usines,
l'ennemi est dans notre pays.
Si la guerre éclate, le bourgeois à abattre
sera écrasé par Zimmerwald.

* *Du nom du village suisse où se réunirent en septembre 1915 des socialistes européens restés fidèles à l'internationalisme. Ils y dénoncèrent la guerre, l'impérialisme et le colonialisme.*
Composée par de jeunes troskystes dont Roger Foirier, pour *Les marins de Cronstadt,* film d'Efim Dzigane.

Zog nit keyn' mol *(aka* Partizaner Lied, *Hirsch Glik, Dmitri Pokrass - 1943)*

Zog nit keyn' mol az du gayst dem letzten veg,
Ven himlen blayene farshteln bloye teg ;
vayl kumen vet noch undzer oysgebenkte shuh,
es vet a poyk tun undzer trot - mir zaynen do ! }x2

Fun grinem palmenland biz land fun vaysen shney,
Mir kumen un mit undzer payn, mit undzer vey ;
un voo gefalen iz a shpritz fun undzer blut,
shpritzen vet dort undzer gvure, undzer mut. }x2

Es vet di morgenzun bagilden undz dem haynt,
un der nechten vet farshvinden mitn faynt ;
nor oyb farzamen vet di zun in dem ka-yor,
vi a parol zol geyn dos leed fun door tzu door. }x2

Geshriben iz dos leed mit blut und nit mit bly,
S'iz nit keyn leedl fun a foygel oyf der fry ;
Dos hut a folk tzvishen falendi-ke vent,
Dos leed gezungen mit naganes in di hent. }x2

Au premier couplet

Ne dis jamais que c'est ton denier chemin, malgré la chape de plomb qui cache le bleu du jour, car sonnera pour nous l'heure tant attendue. Nos pas feront retentir ce cri : nous sommes là. Le soleil illuminera notre présent, les nuits noires disparaîtront avec l'ennemi, et si le soleil devait tarder à l'horizon ce chant se transmettra comme un appel. Ce chant a été écrit avec du sang, ce n'est pas le chant d'un oiseau en liberté : un peuple entouré de murs qui s'écroulent l'a chanté, fusil à la main. Du verdoyant pays des palmiers à celui des neiges blanches, nous arrivons avec nos souffrances et nos douleurs. Et là où est tombé la plus petite goutte de sang jailliront notre héroïsme et notre courage.

Outro Le mal est fait, mais toutes mes confuses pour les troubles de voisinage que cet objet ne manquera pas de causer en soirées... Un mot sur l'absence de rap : *lunatiques dans le walkman*, moins dans le choix des textes, il y a pourtant les mots qu'on écoute et ceux qu'on chante.
Ceci étant dit : **obscures dédicaces et remerciements en vrac.** Une accolade à la Canaille du midi, chorale sans dieu ni maître ni chef de chœur (Sarah, t'as la note steup ?) * *Ils préfèrent la bière au champagne* : aux cigales *tout temps* et aux zikos qui accompagnent leurs *a capella* au bout de la nuit. Aux pastilles pour la voix du lendemain. * A ceusses qui signent, manivellent, qui braillent sur autoroute ou en manifs * *L'élite du pavé* : à ma rue, ses singes, ses kebabs toujours ouverts et feu *L'Étincelle* * Henri M. pour sa *perruque* et sa piqûre de rappel * *A* quelques lâche-rien - qui se reconnaîtront - se foutant pas mal du répertoire, du moment qu'on avance. * Rognac et ses Jacques - ceux de la première heure et ceusses des afters, pour quelques belles prises de Bastille * La "Troubleu" diaspora des révolutionnaires en charentaises, pour quelques soirées sur bords de Seine (Marvin, *bordel, où c'est qu't'as mis* ta gratte ?) * Le "Savage guinguette crew" de St Amand *La prochaine, on la fait sans alcool et sans anarchistes* * A quelques chouettes êtres humains du bout de l'Azil * Pierre Robes pour son hospitalité, ses folles soirées, son billard et ses *beaux soirs* * L'équipage Scoot : *DJ l'amoroso & Galaad - club équestre, haute voltige & accordéon* * A propos d'accordéon : Thibo *Trop facile* - ça date mais ça marque, Laura pour l'initiation, Flora ~~préteuse~~ recéleuse en bail précaire * Dr Skott & Mister JJ pour trois saisons de *"mélodies du chagrin"* * Les barmans compréhensifs * Sista BB & Thomas pour l'*a capella* en boîte * Mamie Gago pour *L'astragale* et *Le tourbillon* * Le renard bleu de Coblenz, *what a clown* * Les madeleines de SaintÉ * SandraCrevette, Thierry & Valou, puis Loic, primo-souscripteureuses * Les dactylorocks, expertes de L'Envolée lyrique * Yves, pas de Graeme Allright cette fois-ci, la suite dans dix ans * La souris verte *Moins de potins, plus de Marie-jeanne* * JLP *Morrison hotel*, pour pas mal de concerts * Charlotte, on en reparle dans quelques années * Sista LN *Ma totoentreprise connaît pas la crise*, pour sa vinyle des "versions Béta" à base de massicot-presse-ficelle-carton * Une spéciale à Max, arrivé sur *L'Internationale*, à Annah et Emma, perdues de vue comme leur ascendance - mais le monde est petit et la voix porte, ainsi qu'à Alice, qui vient d'entrer dans la danse. * Bon vol à Dominique Boeing. * Past but not least, Naïma ne chante pas, mais pour la patience (si, si) : voilà, tout ce temps passé c'était pour ça. * A la poésie ! Aux vers !

Salut aux chorales (parfois *Sans nom*, rarement sans voix) **groupes et *Human Juke Boxes*** croisés ces dernières années. Je leur ai piqué des titres, de l'énergie, de l'argent, que sais-je encore... : *Si bémol* (quelques demis, *una cigaretta* et de belles heures aux Condensateurs) * *La Barricade* (une chorale à la Dérive qui maintient le cap) * *La Lutte enchantée* (c'est beau comme du Mozart) * *La Bande à Rosa* * *Les Barricades* * *Brassens' not dead* * *Cabaret Ritalia* * *Charly* Up every morning at five ? * Ah, *Claudine*, le trou d'ton quai ! * *La choral'ternative* * *La chorale de Charlieu* * *Colour de Mai* * *Coro de Achada* * *Coro delle Mondine di Bentivoglio* * *Coro Dominguero* * *Le Cri du peuple* * *La CRS 87* (*aka* chorale des résistances sociales) * *Cyril Kicycol* C'est lundi * *Espèce de chorale* (et c'est pas une insulte) * *Éveil Musical* pour une fois les flics ont gagné * *Emilie C.* Tu n'es pas un ange * *Florent* Changer la vie *(qu'ils disaient)* * *Fred "IWW"* Honnêtes gens, pardonnez-lui * *Gaëlle* des tas de couplets * *Les gaperons rouges* * *Hard Coro di marchi* * *Homelko* * *Irwin* nuestros hijos nacen ya (?) * *Jeff "le padre"* We shall not be moved * *La Cie Jolie Môme* (ce qu'il manque à l'autogestion c'est un leader) * *Les Josettes rouges* * *Les Joyeux mutins* * *Kaddegayashe, entre* Rabbia & Fever * *Lega di cultura di Piadena* * *Lisa "Bamba triste"* Ya ya ya ya ya ya ya ya * *Marie* Là * Si *Mathilde* chante fort, c'est qu'elle a à dire * *Miaou the beatbox* * *Les modest lovers* * *N'Olive* Les bras tout chargés de fleurs * *Nicole* Fait-elle plus de ses 18 ans ? * *Paulo, "original* Piémontaise *lyrics"* * *RATB* * *MC Real Flow* Sous un chapeau de paille *(et l'introuvable* Cotelette*)* * *René Binamé* * *Rico le pousse-a-l'imprime* roulé dans la rosée * *SandraMimose* Son blouson de cuir noir * *Sandrine* Tu vois on peut rien prévoir * *Sea Green Singers* * *Silvi* Quat'sous *d'opéra* * *Singe des rues* (bientôt dans les bacs ?) * *Strawberry thieves Socialist Choir* * *Terra terra* * *Vocce di mezzo* * *Le shériff de l'espace* * *Yas* (Vs les *tristes renégats)*

***460 grammes d'art mineur*,**
de Jean Louis Chautard et Gérard Grandjean,
sur une maquette de Pierre Bénichou et Marie Grospierre.
(Finalisée avec les conseils de Ludo)

Une envie de recueil servie sur un plateau - celui de Matens,
partagée avec Clément "Trompette".
Pas mal de route parcourue depuis, grand,
et autant de mélodies à tenter ensemble un de ces soirs.

Étoffé au gré des coups de cœur, et affiné en rencontres de chorales,
de Lille à Toulouse, de St-Amand à Montreuil,
en passant par Marseille, Valcivières, La Bisbal, Nancy, St-Étienne, etc.

Corrigé avec l'aide de trop de monde pour les nommer sans en oublier.
Traductions : grazie Barbara & Francesca ; danke Ute & Lisa ;
thanks Fred & Yann ; gracias à l'homme que l'on appelle "Ramon Perez".

Financé par l'épique souscription de décembre 2010,
merci pour la confiance et la patience.

Illustrations glanées dans "L'assiette au beurre" *p183, p215, p240,*
ainsi que chez Amelin *p26,* R.Cobb *p307,* "Slingshot" Drooker *p52,*
p69, p71, p89, p102, p125 p164, p254 ; Franck *p148*, David Lloyd *p51,*
Manara *p1*, Munsch *p107*, Navette *p35*, Nono *p24*, "Viva" Posada *p56,*
p59, p96, p181, p205, p238, p294 ; Rémi *p3,* Topor *p172, p174, p285,*
et quelques autres qui malheureusement resteront anonymes.

Couverture réalisée avec Manu *(Wesh ma gueule...)*,
le tatouage originel est de Pablo Ash.

Sorti du fond d'une impasse toulousaine, celle des presses
de la coopérative ouvrière de production "imprimerie 34",
sur papier NRBC.

- Avril 2011 -

nico.adresse@gmail.com

